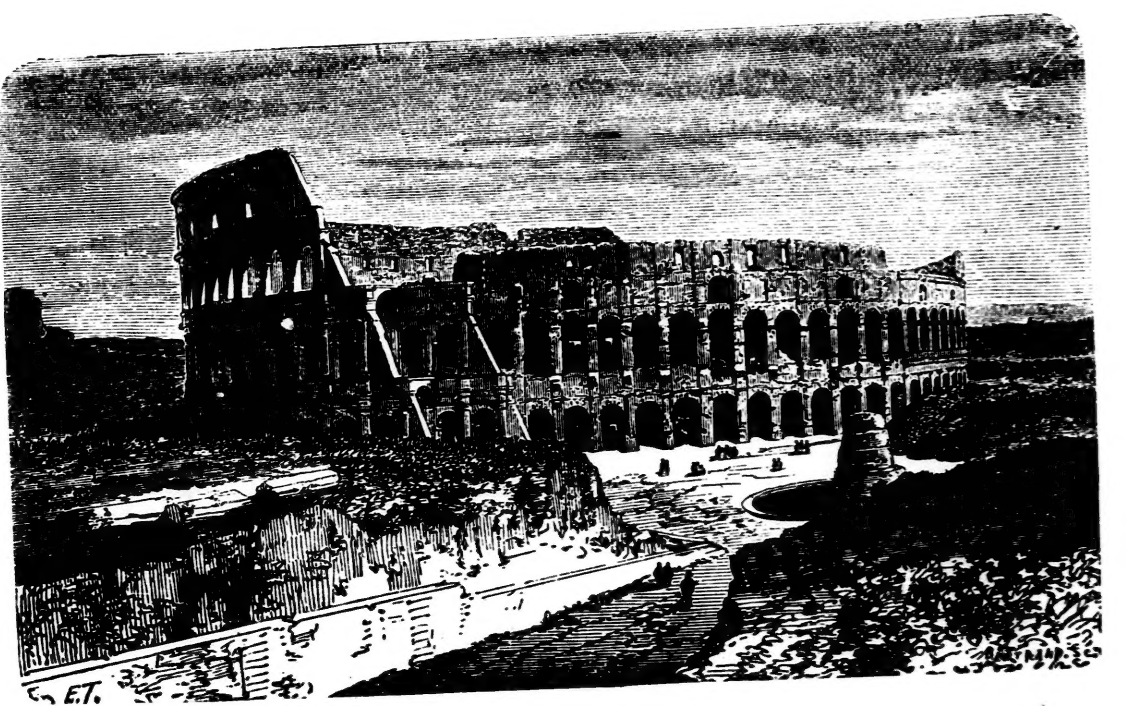
LES

MARTYRS DU COLISÉE



Les ruines du Colisée.

LES

MARTYRS DU COLISÉE

MÉMOIRES HISTORIQUES

SUR LE

GRAND AMPHITHEATRE DE L'ANCIENNE ROME

PAR LE

Rev. A.-J. O'REILLY

Missionnaire Apostolique

Traduit, avec la permission spéciale de l'Auteur

PAR T.-P. BÉDARD

"Nous sommes en spectacle au monde, aux anges et aux hommes."—I COR. IV. 9.



MONTREAL

BEAUCHEMIN & VALOIS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 & 258, Rue St-Paul.

LES RUINES DU COLISÉE.

PRÉFACE.

Cet ouvrage, tout imparfait qu'il soit, a le mérite d'être le seul qui ait jamais été publié sur le sujet, en langue anglaise. Avec une légère modification, cette assertion peut être étendue à toutes les autres langues de l'Europe. En Italie on a publié quelques ouvrages sur le Colisée, mais on en parle comme d'un monument païen ou comme un ouvrage d'art. Je n'en ai trouvé aucun qui consacre plus d'une couple de pages à ses annales chrétiennes. Le livre de Marangoni, *Memorie Sacre e Profane dell' Anfiteatro Flavio*, qui est de beaucoup le meilleur ouvrage publié sur ce sujet, et dans lequel j'ai largement puisé dans les pages suivantes, ne donne guère que quelques noms des martyrs du Colisée, ainsi que leurs actes. Tous les auteurs admettent que le Colisée a été sanctifié par le sang de milliers de martyrs ; ils mentionnent quelques-uns des plus importants et passent outre, comme si le monde ne prenait plus intérêt aux réminiscences sacrées et solennelles du passé chrétien.

Le cardinal Wiseman dans sa préface de Fabiola s'exprime ainsi : " Si les chrétiens de nos jours veulent réellement connaître ce que leurs aïeux ont souffert pour la foi pendant les trois siècles de persécutions, nous ne leur dirons pas de se contenter de visiter les catacombes, comme nous avons essayé de le faire, et d'apprendre par là quel genre de vie ils étaient forcés de mener, mais nous leur conseillerons de lire ces annales impérissables, les *Actes des martyrs*, qui leur diront comment ils furent mis à mort. Nous ne con-

naissons pas d'écrits plus émouvants, plus attendrissants, plus consolants, plus propres à augmenter la foi et l'espérance, après les écrits inspirés par Dieu, que ces vénérables monuments. Et si notre lecteur ainsi conseillé n'a pas les loisirs nécessaires pour lire beaucoup sur ce sujet, nous le limiterons bien volontiers à un seul spécimen, les actes originaux de sainte Perpétue et de sainte Félicité. Il est vrai qu'il vaut mieux pour l'érudit les lire dans leur latinité africaine, mais nous avons la confiance que quelqu'un nous donnera bientôt une version anglaise digne de ces actes, ainsi que quelques autres semblables documents chrétiens des anciens jours.... Quand nos âmes sont abattues et que les petites persécutions de nos jours portent nos cœurs faibles à murmurer, nous ne pouvons mieux faire que de retourner à ces légendes dorées, parce qu'elles sont vraies, pour augmenter notre courage à la vue de ce que des femmes et des enfants, des catéchumènes et des esclaves, souffrirent sans murmurer pour Jésus-Christ."

J'ai à peine besoin de dire que j'ai saisi, selon mes capacités, cette suggestion du plus éminent des écrivains modernes. J'ai longtemps aimé à puiser dans cette mine inépuisable de richesses spirituelles contenues dans les *actes des martyrs* ; mais ces importants registres du passé ne sont pas dans les mains de tous. Les moyens requis pour acheter les cinquante volumes *in-folio* des Bollandistes, et l'érudition nécessaire pour comprendre le vieux latin et le grec dans lesquels ils sont écrits, les mettent hors de la portée de la majorité des lecteurs ; c'est pourquoi toute traduction de ces mémoires de la primitive Eglise doit être intéressante et utile. La vertu, le courage, et la vie extraordinaires des premiers chrétiens, font un contraste étonnant avec ceux des chrétiens de nos jours. Cependant le christianisme est maintenant aussi brillant, aussi puissant que lorsqu'il était triomphant dans le Colisée ; c'est la même foi qui anime la vertu des justes, c'est le même Esprit-Saint qui guide et conserve l'Eglise impérissable bâtie sur le roc.

Dans la traduction suivante, je ne me suis pas toujours

borné à donner le sens littéral de l'original. J'ai au contraire essayé d'éviter la monotonie et la sécheresse d'une traduction littérale. J'ai pris les idées données dans les actes, et les ai moulées dans une forme anglaise, jetant souvent des fleurs autour d'elles, quand cet ornement manquait dans l'original. C'est particulièrement le cas pour l'histoire romanesque de Placide. Quand j'ai rencontré quelques passages extraordinaires dans les actes les plus authentiques, j'ai inséré le texte dans les notes, et donné les références nécessaires.

Rappelé soudain de la scène de mes premiers labeurs, j'ai soumis mon travail au jugement de mes supérieurs, en donnant aux imprimeurs le manuscrit dans son état imparfait ; et, sans plus m'occuper du succès ou de l'insuccès de l'ouvrage, je soumets ce petit volume à l'indulgence de mes lecteurs. Si, par bonheur, la magnifique et intéressante matière que j'ai traitée à la hâte engageait quelqu'écrivain expérimenté et habile à prendre en main et à traiter en maître et d'une manière historique cette importante partie de la primitive histoire du christianisme, je serais amplement récompensé de mes humbles efforts ; si, de plus, ces touchantes histoires d'amour, ces merveilles et ces miracles découlant de la miséricorde de Dieu et qui se trouvent à chaque page de ces annales, excitent dans l'âme du lecteur chrétien seulement un seul sentiment de piété et de charité, je trouverai que mon travail n'a pas été fait en vain.

PRÉFACE DE LA SIXIÈME ÉDITION.

Le premier de février 1874, je me trouvais au nombre de ceux qui, soit par dévotion soit par curiosité, visitaient l'antique et vénérable ruine du Colisée. On disait que le gouvernement italien avait résolu de profaner son arène, si chère aux saints souvenirs du passé ; le rapport était vrai, mais bien que forcés souvent, dans ces jours de tristesse et

d'usurpation, de contempler les traces de la persécution et des sacriléges, il est peu de ces scènes qui causèrent aux spectateurs plus d'indignation que celle que nous avions devant nous.

Au centre de l'arène, une foule considérable regardait en silence quelques ouvriers occupés à enlever les derniers restes des élégants gradins pyramidaux qui supportaient la croix indulgenciée qui avait orné l'arène pendant plus de cent ans. On disait encore que la croix elle-même que nous avions si souvent baisée avec respect et qui était maintenant disparue, avait été abattue pendant la nuit. Autour de l'édifice, quelques hommes démolissaient les petites chapelles des stations du chemin de la croix, et ce, avec une diligence et un courage qu'on ne trouve pas ordinairement chez les ouvriers italiens ; trois des stations étaient déja disparues, les coups des pics et des haches mêlés aux bruits que faisait la maçonnerie en tombant, étaient les seuls sons dont on entendait les échos dans la vaste ruine. Le regret et l'indignation contenue se peignaient fortement sur les figures de la foule silencieuse. Quelques âmes ferventes et courageuses visitaient pour la dernière fois les stations qui restaient. Nous avons vu plusieurs dames romaines verser des larmes en contemplant cette œuvre de démolition, et en outre quelques ecclésiastiques français condamnaient hautement et dans une conversation animée la scène qui rappelait si justement les jours des Iconoclastes. La raison officielle qui était donnée de cette profanation était que ces *monuments religieux ne convenaient pas au caractère païen de la ruine.*

Il est vrai que le Colisée fut un jour un édifice païen, mais les prières et la vénération des générations qui y ont passé pendant quinze siècles, le sang de milliers de martyrs, et le saint sacrifice de la messe lui-même offert dans son enceinte en ont fait un monument chrétien. Si un seul martyr en avait sanctifié le sol en y répandant son sang, nous devrions en vénérer la ruine.

C'était la fête de S. Ignace. Ce matin-là même, 1767 ans

auparavant, le vénérable patriarche d'Antioche était dévoré par des lions dans l'arène. L'imagination nous emporta dans la vallée du passé ; nous entendions les cris d'une foule païenne demandant l'anéantissement du christianisme. Nous vîmes la belle Martine s'agenouillant comme un séraphin au milieu des animaux sauvages, le brave Placide, le jeune Marinus, l'invincible Eleuthère, Potitus, Alexandre et Vitus, enfin toute cette troupe de martyrs qui gagnèrent leurs couronnes dans l'arène ; les réminiscences de leurs combats jetaient vraiment une auréole de respectueuse terreur sur ce champ de bataille des chrétiens triomphants.

Les stations du chemin de la croix que les Goths du Piémont détruisaient avec tant de sauvagerie furent érigées en mémoire d'événements chers au peuple romain. L'année 1750 touchait à sa fin, les Romains l'avaient bien passée. Parmi eux vivait alors le grand Léonard de Port-Maurice. Les vastes et magnifiques églises de la ville éternelle étaient trop étroites pour contenir les foules qui se pressaient autour du disciple apostolique de S. François. Il dut abandonner les églises et prêcher sur les places publiques. Le Colisée devint à la fin le grand rendez-vous, et vingt-mille hommes purent se réunir autour de la chaire grossière érigée dans l'amphithéâtre. A une de ses prédications le pape et dix-sept cardinaux étaient présents. La foule pieuse voulut ériger un monument quelconque en souvenir des heures heureuses qu'elle avait passées à entendre l'éloquent Léonard dans le Colisée. A sa suggestion le monument le plus convenable qui pût orner le calvaire des martyrs fut un chemin de croix. La grande ruine fut alors affranchie des voleurs et des vagabonds hors la loi qui venaient s'y réfugier pendant la nuit, et dont les sombres arches cachaient plus d'une noire trahison contre la vie humaine, plus d'un fugitif coupable de crime.

La confrérie des amants de Jésus et de Marie, fondée par le bienheureux Léonard, chaque vendredi à venir jusqu'à cette heure malheureuse, visitait les stations de l'amphithéâtre. De pieux pèlerins venus de tous les climats se sont

agenouillés en versant des larmes d'attendrissement devant ces touchantes représentations de tout ce qu'il y a de plus terrible dans le passé, et qui maintenant, par un infâme sacrilége, sont jetées aux pieds d'une foule indignée.

Outre l'affection que le gouvernement italien a pour le monument païen et qui le pousse à enlever les emblèmes *dégradants* du christianisme, la profanation actuelle estaussi faite d'une manière absurde sous le prétexte de recherche archéologique. Cette raison n'est, pensons-nous, qu'un habit qu'il revêt pour nous permettre de l'accuser d'ignorance plutôt que d'infidélité. Il ne peut ignorer que l'arène de l'amphithéâtre est à son véritable niveau et qu'en 1810, Fea et Valodier y firent des excavations. Ils ne trouvèrent rien que les murs supportant les passages souterrains pour les machines, les conduits des eaux, etc. Les dessins de l'amphithéâtre de Rome sont les mêmes que ceux de Capoue, de Vérone et de Pompéï, et le plan entier de l'arène se voit dans la bibliothèque de la Minerve à quelques cents verges de l'ancienne ruine elle-même, et cependant, pour se conformer aux caprices des Goths qui règnent au Capitole, on sacrifie la sainteté de l'arène, les sentiments religieux d'un peuple, les ressources factices d'un gouvernement en banqueroute,pour se procurer de nouveaux plans des travaux de terrassement du Colisée.

Il n'y a aucun doute que ces excavations auront le même résultat que celles de Fea et de ceux qui l'aidaient pendant l'occupation française. Les tranchées profondes pratiquées dans l'arène devinrent le réceptacle d'eaux stagnantes d'où s'exhalaient des vapeurs délétères que les vents répandaient dans la ruine désolée, et, pour se conformer au désir général, l'arène fut remise à son niveau primitif.

On dit que ce sont les juifs au pouvoir dans le gouvernement de l'Italie qui veulent déconsacrer le Colisée. Peut-être que sa croix leur rappelle le souvenir du déicide de leurs pères ; c'est le résumé de l'histoire de l'Eglise, c'est le monogramme du triomphe, son éloquence silencieuse représente la foi divine et indestructible qui a triomphé au Coli-

sée, la foi persécutée dans le passé, persécutée dans le présent par les misérables descendants d'un peuple aveuglé qui ne veut pas comprendre la terrible leçon que l'histoire des siècles leur donne. Ce n'est pas l'archéologie mais le paganisme et l'infidélité qui ont poussé à la profanation de ce monument vénéré de l'ancienne Rome.

Mais la profanation de la vieille ruine a eu un tout autre effet qu'on s'y attendait. Le Colisée est maintenant mieux connu, il est plus cher que jamais au chrétien. A la nouvelle du sacrilége un cri d'indignation a été poussé par la presse catholique du monde entier. Les vies de ses martyrs, l'histoire de ses éclatants miracles sont maintenant lues dans toutes les langues de l'Europe ; sous tous les climats on aime à les connaître.

Les Martyrs du Colisée sont le seul ouvrage sur le sujet qui existe sur la vaste mer de la littérature, et comme la demande va toujours en augmentant, nous présentons au public américain cette édition soigneusement revue.

Dans les pages de ce petit ouvrage on trouvera des raisons suffisantes de la protestation que nous venons d'enregistrer contre la déconsacration du Colisée. Notre indignation trouvera de l'écho dans les sentiments de plus d'un touriste qui, comme nous, se rappelle le temps où il s'arrêtait, ravi, au milieu de cette prodigieuse épave de magnificences ; cet écho saisi et répété par chaque nation civilisée, a une réponse bien loin, par delà les étoiles, où la brillante phalange des martyrs demande vengeance de leur sang répandu de nouveau par l'outrage des païens du dix-neuvième siècle.

L'AUTEUR.

Toronto,
Palais de St-Michel,
Fête de Ste Monique, 1874.

LES

MARTYRS DU COLISÉE

CHAPITRE I

Introduction.

En l'année 590, quand S. Grégoire-le-Grand monta sur la chaire de S. Pierre, Justinien, empereur d'Orient, envoya des ambassadeurs pour féliciter Sa Sainteté et offrir l'allégeance spirituelle ordinaire au Vicaire de Jésus-Christ. Etant sur le point de laisser Rome, ils prièrent le Saint-Père de leur donner quelque relique pour emporter dans leur pays. S. Grégoire les conduisit au Colisée ; là, prenant un peu de terre de l'arène, il l'enveloppa dans une serviette et la remit aux ambassadeurs. Ceux-ci ne semblèrent pas apprécier beaucoup ce présent, et ils firent quelques remarques respectueuses. Le saint Pape levant les yeux au ciel, et la figure toute rayonnante d'amour et de tendresse, leur dit : « Vous ne savez pas ce que vous tenez ; » puis prenant la serviette et la développant, il leur montra la terre tout imprégnée de sang ; c'était le sang des martyrs qui avaient souffert dans le Colisée. (1)

(1) On raconte la même chose de Pie V. Voir les leçons de sa fête dans le bréviaire dominicain.

Il n'y a point de ruine dans l'ancien monde qui soit aussi intéressante que le grand amphithéâtre de Rome. Il est là, debout dans sa prodigieuse magnificence, au milieu des sept collines de l'antique capitale du monde, comme le monument de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus terrible dans le passé. L'immensité et la majesté de son dessin nous disent la perfection de l'art à cette époque, tandisque ses souvenirs rappellent toutes les horreurs de la persécution et les triomphes du christianisme. Ce fut le champ de bataille où l'Eglise combattit pour la conversion du monde païen. Le sang des héros martyrisés qui tombèrent dans la lutte est encore mêlé à la terre de l'arène sanctifiée ; c'était ce sang que Grégoire donnait aux ambassadeurs qui voulaient avoir quelques reliques de la cité des martyrs.

Les tempêtes de dix-sept siècles ont passé sur le grandiose amphithéâtre et l'ont laissé debout, aussi gigantesque dans ses ruines que resplendissant dans l'histoire. Les rangs de briques s'élèvent les uns sur les autres vers la voute d'un ciel bleu ; le regard errant ne peut saisir son immensité. Bien qu'ébranlé souvent par les tremblements de terre et par la foudre, et privé de ses travertins par les spoliateurs du moyen âge, il est encore là, avec son impérissable majesté au milieu des sept collines ; "c'est une noble ruine d'une perfection en ruines."

Nous nous rappelons parfaitement notre première visite aux ruines du Colisée. Ce fut un événement dans notre vie. Nous trouvâmes dans ce majestueux édifice la réalisation des rêves les plus exaltés de l'imagination. Mille pensées se ruèrent dans notre esprit ; la majesté du silence qui enveloppait ces immenses murs chancelants, et leur resplendissante histoire firent que nous nous arrêtâmes, cloué sur le sol et plongé dans l'admiration et la crainte. Un moment, la pensée combla la distance des siècles ; les banquettes de marbre étaient devant nos yeux, remplies de milliers d'êtres humains ; le lion blessé, le gladiateur mourant, le martyr agenouillé nous apparurent en une succession d'instants rapides sur l'arène ensanglantée ; le bruit assourdissant de

la populace excitée, la condamnation des chrétiens, les clameurs de la foule qui demandait leur sang pour assouvir la soif des lions, tout en un mot formait un tableau du passé qui saisissait le cœur d'une douleur poignante. Nous étions sur la terre qui vit le berceau de Rome et la gloire de l'Eglise. Cette même terre qui était sous nos pieds, c'était une terre sainte ; un jour elle rendra ce qui dans l'éternité sera un des plus brillants ornements du ciel, le sang des martyrs. Ce fut avec des sentiments de crainte respectueuse, de vénération et de délices en même temps que nous nous agenouillâmes au pied de la croix, de la croix qui fut l'étendard du christianisme, et qui maintenant projette ses ombres triomphantes sur l'arène silencieuse dans laquelle toutes les puissances humaines ont essayé de la détruire.

Tandis que nous étions enseveli dans ces pensées, nous entendîmes des murmures d'admiration exprimés en différentes langues et partant d'un groupe de touristes émerveillés à la vue de cette splendide ruine. Des milliers de voyageurs se rendent annuellement dans la Ville Eternelle, et se hâtent avec raison d'aller visiter le Colisée, comme étant la plus intéressante des beautés antiques de Rome. Ici le négociant de par de là les Montagnes Rocheuses se trouve à côté du mineur de l'Australie, et, comme dans notre cas, le missionnaire du Cap de Bonne-Espérance, en permission d'absence pour cause de santé, peut presser la main d'un vieux compagnon de classe des Iles Britanniques.

Du matin au soir on voit l'étranger errer dans cette majestueuse enceinte, et souvent aussi, longtemps après la tombée de la nuit, quand le silence et l'obscurité prêtent un caractère romanesque de plus à sa magnificence. Quand la pâle lumière de la lune grandit encore ses sombres arches en une merveilleuse immensité, le touriste sentimental reste dans la sombre solitude de cette œuvre gigantesque, et nourrit son imagination vivifiée des peintures ombragées de châteaux et de tours ; il lui semble que d'autres amphithéâtres sortent de ces arches brisées et de ces murs croulants. Celui qui a vu une fois le Colisée ne l'oublie jamais, soit qu'il

l'ait contemplé sous l'ardente chaleur d'un soleil brûlant d'Italie, ou sous la magique influence de la pâle lumière de la lune.

Notre première heure passée dans le Colisée a été une heure de regret. Le présent contribuait plus encore que le passé à jeter un voile de tristesse sur nos pensées. Les scènes terribles qui se sont passées dans son arène, le massacre en masse de victimes innocentes, la clameur inhumaine de la foule qui passait jugement sur le brave gladiateur, les horreurs de ses effusions de sang, l'ont fait appeler avec raison par Tertullien *un lieu sans merci* (1); mais la malédiction du paganisme qui planait sur ce temple des furies, endurcissait les cœurs des spectateurs, les plongeait dans un enivrement diabolique et les aveuglait. Ce tableau est douloureux, mais une autre pensée nous chagrinait. Des milliers de personnes qui se précipitent dans le Colisée sont étrangères aux réminiscences sacrées qui se rattachent à ces saintes ruines. Cet esprit d'incrédulité qui, de nos jours, enlève à la littérature tout sentiment religieux, ne permettrait pas à l'histoire de donner la plus sacrée et la plus remarquable partie de ses annales. Des guides irréligieux sont dans les mains de tout voyageur; ces livres consacrent toutes leurs pages à la description des pratiques infâmes et sanguinaires du paganisme, mais n'osent pas consacrer un paragraphe, pas même faire une allusion aux souffrances des martyrs. On donne une description du monument païen, mais on ne fait aucune mention de ses rapports avec les premiers âges de l'Eglise. Le chrétien instruit voit plus dans le Colisée que des murs impérissables ou de sublimes dessins d'architecture, reconnaissables dans les restes gigantesques de cette ruine croulante ; il voit devant lui le monument de ce qui seul fut grand et noble dans le passé, le triomphe de sa foi. Il se souvient que chaque enfoncement de cet arène a été teint du sang des martyrs ; il sent que leur triomphe fut

(1) De Spectaculis, cap XIX.

le sien. Après le laps de dix-sept cents ans, il est uni à eux par une chaîne non interrompue de communion, et au même moment où il est frappé de la majesté et de la magnificence de la ruine, il tombe à genoux et embrasse la croix grossière qui a été élevée dans son enceinte, pour commémorer le plus grand champ de bataille des disciples du divin crucifié.

C'est cette pensée qui nous a suggéré l'idée de ce modeste ouvrage. Le Colisée est la plus grande et la plus remarquable des ruines de l'ancienne Rome; il est plus remarquable encore à cause des martyrs qui y ont souffert, ceci est peu connu. Nous avons employé nos heures de loisir à réunir ensemble quelques-unes de ses annales les plus authentiques. Nous les présentons dans toute leur simplicité au chrétien qui aime à honorer les héros de la primitive Eglise, à l'homme studieux qui aime à fixer ses regards sur les archives de la martyrologie, au touriste qui visite la Ville Eternelle et qui demande en vain à son guide ou à ses amis:

QUELS ONT ÉTÉ LES MARTYRS DU COLISÉE ?

CHAPITRE II.

Origine du Colisée et commencement de son histoire.

La mémoire de l'empereur Auguste était chère au peuple romain. Par son habileté et ses talents, non-seulement il conquit pour lui-même le sceptre de la puissance suprême, mais encore il grandit l'empire parmi les nations, et commença ce qu'on appelle généralement son âge d'or. Ses vertus naturelles faisaient un agréable contraste avec les débauches et les vices de ses successeurs immédiats. C'est à lui qu'est dû l'honneur d'avoir le premier formé le dessein d'ériger un amphithéâtre. Après avoir doté la ville de bains et de temples d'une magnificence incomparable, il conçut l'idée d'ériger, pour les spectacles des gladiateurs, un immense amphithéâtre qui surpassât par ses dimensions et sa splendeur tout autre édifice dans le monde entier. La mort l'emporta avant qu'il put mettre son grand projet à exécution. Les années s'écoulèrent, et sept empereurs qui n'eurent ni l'énergie ni les talents nécessaires pour accomplir son immense projet, s'assirent sur le trône d'Auguste. Cependant il n'était pas oublié, et les cris du peuple qui demandait qu'on commençât l'amphithéâtre furent entendus de Vespasien, et c'est à cet entreprenant empereur qu'est due l'érection du plus grand édifice de l'antiquité, et qui est maintenant la plus grande ruine du monde (1).

Vespasien était vain et ambitieux, il cherchait à atteindre à la réputation d'Auguste, et, dans la seconde année de son élévation au trône, il commença le Colisée ; c'était en l'année 72 de Notre-Seigneur. Il mourut avant qu'il fût achevé, et bien qu'il y eût plus de trente mille hommes constamment employés à y travailler, sa construction dura

(1) Fecit amphitheatrum urbi media uti destinasse compererat Augustus. Suet. in Vesp. IX.

huit ans ; il fut ouvert par Titus, A. D. 80. L'ouvrage ne fut parfaitement fini que sous le règne de Domitien.

Ce prodigieux édifice fut érigé sur le site des viviers, dans les jardins de Néron. Placé au milieu des sept collines et dans le cœur même de l'ancienne cité, non-seulement il surpassait en immensité et en magnificence les deux autres amphithéâtres en marbre que Rome possédait, mais même il éclipsait les splendeurs éblouissantes de la maison dorée de Néron. Vespasien et Titus utilisèrent les connaissances qu'ils avaient acquises dans leurs voyages en Orient, car ils jetèrent sur les dessins de l'amphithéâtre la hardiesse et la majesté de l'architecture syrienne et égyptienne, avec les embellissements et les raffinements de l'art des Grecs. Son immensité, même dans ses ruines, est surprenante, ses arches s'élèvent dans des proportions magiques, les unes sur les autres, selon les ordres ionique, dorique et corinthier. Les dimensions, la beauté et la force ont été combinées ensemble pour faire de cet édifice le plus grand, le plus beau et le plus durable des anciens monuments. Elevé dans les airs aussi haut que le mont Palatin et le mont Célien, c'est une montagne en dehors et une vallée en dedans, et il surpassait sans contredit tout ce que la Grèce, l'Egypte et Rome avaient vu auparavant. Le poëte Martial qui le vit sortir de ses fondations déclare que Rome n'a plus rien à envier à l'Orient, puisque son superbe amphithéâtre est plus prodigieux que les pyramides de Memphis et les travaux de Babylone. Cependant les critiques les plus expérimentés définissent le Colisée " un édifice oriental habillé en costume grec."

Les plus grands travaux de l'homme ont généralement pour origine la destruction. Dans l'histoire du monde, il y a rarement eu un grand édifice ou une nation qui ne se soit pas élevée sur les ruines d'une autre. Les ouvriers du Colisée étaient les juifs vaincus qui faisaient partie du cortége triomphal de Titus ; les matériaux furent tirés en partie de

la maison tombée de Néron. Les chrétiens peuvent le contempler comme un monument éclatant élevé en accomplissement des prophéties.

La charrue avait passé sur la ville et le temple de Jérusalem. Son peuple orgueilleux avait été obligé de se courber dans la poussière et avait été dispersé aux quatre vents du ciel. Soixante-dix mille hommes de cette race conquise avaient été amenés à Rome par Titus. Après avoir servi à son triomphe, ils furent divisés en trois classes, les femmes et les enfants au-dessous de seize ans furent vendus comme esclaves à vil prix. Notre divin Sauveur fut vendu pour trente pièces d'argent ; après le triomphe de Titus on pouvait avoir trente juifs pour une pièce d'argent. Un certain nombre d'hommes furent envoyés en Egypte pour travailler aux carrières de marbre, mais ce fut la plus grande partie des juifs qui furent retenus pour le Colisée. On en évalue le nombre de trente à cinquante mille. Ainsi les murs de ce sublime emblème de tout ce qu'il y a de plus sombre et de plus horrible furent cimentés avec les larmes d'un peuple tombé.

La partie supérieure du Colisée fut construite avec des matériaux pris des maisons détruites des Césars sur le mont Palatin. Quand Vespasien et Titus donnèrent ordre de détruire la plus grande partie de la maison de Néron, ils firent un acte très-agréable au peuple romain. C'était un monument de splendeur qui s'élevait sur les ruines de leur ville incendiée ; ses richesses et ses grandeurs ne pouvaient que leur rappeler un règne de tyrannie et d'oppression. L'ordre ne fut par plus tôt donné que la populace se joignit aux ouvriers dans cette œuvre de démolition. D'énormes moellons de travertine, des colonnes, des chapiteaux, des corniches en marbre de la sculpture la plus précieuse, des liens ou tiges en fer et en or, des masses indestructibles d'ouvrages en briques, furent enlevés avec ardeur et transportés pour compléter le grand travail du Colisée.

Le superbe amphithéâtre lui-même deviendra une ruine, et avec le cours des siècles sera détruit par la main du temps ;

à son tour il prêtera les matériaux de ses arches écroulées pour construire les palais du moyen âge et des temps modernes dans la Ville Eternelle. L'immense palais quadrilatéral de l'ambassade de Venise, celui des Farnèse, des Barberini et d'autres d'une moindre importance ont été construits avec les ruines du Colisée. Il en est ainsi dans l'histoire de l'humanité. Les plus grands monuments modernes remarquables par leur splendeur, se sont élevés, comme le phénix, des ruines des grandes constructions que nos ancêtres avaient cru impérissables. Nous allons maintenant donner un aperçu de l'amphithéâtre tel qu'il était dans son état parfait. Des fragments dispersés de description dus aux anciens historiens ont été réunis, et les détails en sont à peu près complets. L'imagination peut compléter ces détails en voyant les ruines telles qu'elles sont maintenant. Il présente une belle forme elliptique de 564 pieds de long sur 467 de large. Il était bâti sur 80 arches immenses et s'élevait suivant quatre ordres d'architecture jusqu'à la hauteur de 140 pieds. La bâtisse entière couvre un espace de six acres. L'intérieur était incrusté de marbre et décoré de statues ; les pentes de cette vaste ellipse qui formaient l'intérieur étaient garnies de soixante ou quatre-vingts rangées de siéges en marbre garnis de coussins, et donnaient avec aise place à cent mille spectateurs (1). Soixante-quatre *vomitoires* (c'est ce nom qu'on donnait aux portes, ce nom était bien trouvé) rejetaient l'immense multitude. Les entrées, les passages et les escaliers étaient construits avec une habileté telle que chaque personne, soit de l'ordre sénatorial, de celui des chevaliers ou de l'ordre plébéien, arrivait à la place qui lui était destinée sans trouble et sans confusion.

La première rangée de siéges, celle qui se trouvait la plus rapprochée de l'arène (elle est maintenant complétement recouverte de terre et de décombres) était destinée aux sé-

---

(1) Le cardinal Wiseman, dans une note de *Fabiola*, dit qu'il pouvait contenir au moins cent cinquante mille spectateurs, mais aucun des antiquaires italiens n'a fait mention de plus de cent mille.

nateurs, aux ambassadeurs étrangers, et s'appelait le *podium*. Là aussi, sur une plateforme élevée, se trouvait le trône de l'empereur, recouvert d'un dais semblable à un pavillon. La place du directeur des jeux, comme on l'appelait, et celle des vestales, étaient en arrière du siége de l'empereur.

Le podium était mis à l'abri de l'irruption des bêtes féroces au moyen d'un parapet fait en or et en bronze sculpté. Pour plus de sûreté, l'arène était entourée d'une palissades en fer et d'un canal. Les chevaliers, second ordre de la noblesse, avaient leurs siéges sur quatorze rangées derrière les sénateurs. Le reste du peuple s'asseyait derrière les chevaliers sur des siéges appelés *popularia* ; ces siéges, disposés sur des gradins, s'élevaient jusqu'à une galerie qui avait une colonnade en avant ; cette galerie faisait le tour de l'amphithéâtre et se trouvait immédiatement au-dessous de la tente ; elle était généralement occupée par les femmes, les soldats et les domestiques.

On n'avait rien omis de ce qui pouvait contribuer au bien-être et au plaisir des spectateurs. L'immense tente ou toile que, de fois à autres, on étendait sur tout l'édifice pour protéger les spectateurs contre le soleil et la pluie, était un des prodiges du Colisée. Pour le croire il faut un effort d'imagination. Quand on est, actuellement même, au milieu des ruines, et que l'on considère la vaste étendue des cieux au-dessus de nous, l'esprit se perd sinon en doute au moins en conjectures sur la possibilité d'un fait aussi merveilleux. Cependant tous les historiens qui ont écrit sur le Colisée le mentionnent comme s'il n'y avait là rien d'extraordinaire. Lampridius dit que les hommes préposés à la manœuvre pour tendre cette toile étaient au nombre de plusieurs cents et qu'ils étaient vêtus en matelots. (1) Quand on craignait la pluie ou que le soleil était trop ardent, à un signal donné les employés se mettaient tous simultanément en mouve-

(1) A militibus classiariis qui vela ducebant, etc. Lamp. in Commodo.

ment, les énormes voiles se déroulaient graduellement jusqu'au centre où elles se réunissaient en s'adaptant d'une manière parfaite ; elles formaient un drap de dimensions presqu'incroyables,et mettaient tout l'intérieur à l'abri. Chose plus étrange encore, sous le règne de Titus, cette toile était de soie pourpre, tissée d'or. (1) L'air était continuellement rafraîchi par le jeu des fontaines, et des milliers de petits tubes répandaient une rosée des parfums les plus délicieux qui tombait sur les spectateurs en gouttes aromatiques. L'arène, au centre de laquelle était placée la statue de Jupiter, formait la scène, elle tirait son nom du fait qu'elle était généralement recouverte d'un sable blanc très-fin. En dessous se trouvait un mécanisme extraordinaire et de la nature la plus compliquée, en sorte que pendant les jeux, l'arène pouvait successivement et rapidement prendre plusieurs aspects. A un moment, par exemple, on pouvait voir sortir de terre quelque chose comme le jardin des Hespérides et peu aprés tout s'évanouissait, et l'on voyait à la place les rochers et les cavernes de la Thrace. Des tuyaux souterrains fournissaient une quantité inépuisable d'eau, en sorte que ce qui paraissait être une plaine, était subitement changé en un vaste lac couvert de vaisseaux armés en guerre, pour donner au peuple le spectacle d'opérations navales.

---

(1) Sous Titus un tissu de soie et d'or avec des broderies s'étend sur le nouvel amphithéâtre. (Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne,* II, 345.)

CHAPITRE III.

Amusements et spectacles du Colisée.

Les jeux et les amusements qui faisaient les délices du peuple romain présentent un spectacle d'horreur qui serre le cœur. Il n'y avait point de spectacle populaire sans accompagnement d'effusion de sang et de perte de vie ; des tragédies simulées n'auraient pas été acclamées dans ce temple des furies. Les amusements du Colisée forment les pages les plus sombres des annales du passé.

Pendant les plus grandes fêtes il s'écoulait à peine un jour sans que l'on vît des centaines de cadavres et de carcasses de bêtes féroces mêlés ensemble, et entraînés de l'arène au *spoliarium* ou maison de mort. Les jeux commençaient vers dix heures et duraient souvent jusqu'au moment où survenait l'obscurité. Pendant ces heures, les victimes tombaient sur les victimes, les spectateurs, de plus en plus enivrés par le sang qu'ils buvaient par leurs yeux pour ainsi dire, demandaient de nouvelles victimes et encore plus de sang. Dans plus d'une occasion il arriva que tous les animaux du *vivarium* furent massacrés en un jour. Eutrope parlant de Titus dit : Et quand il eut bâti l'amphithéâtre à Rome, il inaugura les jeux en faisant massacrer cinq mille bêtes (Eutrope, livre IX, ch. X.) Les gladiateurs, les esclaves et les chrétiens étaient les principales victimes des jeux. Cependant il y a des endroits brillants dans ce sombre tableau de carnage. Il y avait des moments où les applaudissements de la populace éclataient dans toutes les parties du vaste édifice, c'était des marques d'approbation des scènes de beauté, d'innocence, de mécanisme que l'on ne peut que rarement imiter dans l'art moderne. Les grandes fêtes qui souvent duraient des semaines entières, étaient un étrange mélange de comique et de tragique, de

joyeux et d'horrible. Un amusement favori, c'était d'être témoin des actes des animaux dressés dans le cirque. Les écrivains du temps nous parlent d'un éléphant qui était funambule (1), d'un ours qui s'asseyait sur une chaise, habillé comme une dame romaine, et qui était promené tout autour de l'arène par les employés. (2) Nous avons ensuite le récit du roi des forêts auquel on avait doré les griffes, dont la crinière étincelait d'or et de pierres précieuses ; celui-ci (étrange contraste avec les scènes qui devaient suivre) devait représenter la vertu de la clémence ; il avait été dressé à jouer avec un lièvre. Il prenait le petit animal effrayé dans sa gueule, le mettait sur son dos, le léchait et lui faisait mille caresses. (3) Dans une autre circonstance, on vit douze éléphants apprivoisés, six mâles et six femelles, vêtus respectivement de la toge et d'habits de femmes, qui s'asseyaient à une table, mangeaient des viandes délicates, buvaient du vin dans des coupes d'or, et se servaient avec la plus grande délicatesse et la plus grande précaution, de leur trompe avec laquelle ils peuvent enlever une épingle du sol, ou arracher le chêne de la forêt. (4) D'autres étaient dressés à la danse pyrrhique, et répandaient des fleurs sur l'arène. On avait pour eux un breuvage particulier

---

(1) " Elephas erectus ad summum theatri fornicem, unde decurrit in fune sessorem gerens."—*Dio. in Neron.*

Suétone (Vie de Galba, ch. VI) dit : — " Galba elephantos funambulos dedit."

(2) " Vidi ursum mansuetum quæ cultu matronali sella vehebatur." —*Apul. Asin.* lib. xii.

(3) " Leonum
Quos velox leporum timor fatigat.
Dimittunt, repetunt, amantque captos ;
Et securior est in ore præda
Laxos cui dare, perviosque rictus
Gaudent et timidos timere dentes,
Mollem frangere dum pudet rapinam."
—*Martial*, lib. i. Epigram. cv. 14.

(4) Voir Buling de Venation. Circ. cap. xx.

dont ils étaient très-avides ; ce breuvage les enivrait et leur faisait faire des cabrioles et des mouvements grotesques qui causaient chez les spectateurs des rires inextinguibles.

On lit dans Martial et dans d'autres écrivains qu'il y avait une autre espèce d'amusement d'un caractère beaucoup plus élevé et plus émouvant, mais qui était entaché de cet esprit de cruauté qui caractérise la plupart des jeux de l'amphithéâtre. Comme nous l'avons déjà dit, les passages souterrains servaient de refuge ou de cavernes pour les bêtes, ou au besoin, devenaient d'immenses aqueducs inondant l'arène qui devenait un lac pour les jeux nautiques. Des vaisseaux armés en guerre y étaient mis en flotte et combattaient avec acharnement l'un contre l'autre, comme si un empire eût dépendu de l'issue de la bataille. Dans une occasion on introduisit sur le lac artificiel un grand vaisseau chargé d'hommes et de bêtes ; à un signal donné, ses flancs s'entrouvrirent et il tomba en pièces, précipitant dans les eaux sa cargaison vivante. On fut alors témoin de toutes les horreurs d'un naufrage ; les rugissements des animaux et les cris lamentables des esclaves qui se noyaient, résonnaient comme une musique à l'oreille du romain.

Par une combinaison mécanique d'une habileté incroyable la fable d'Orphée fut presque réalisée. Le sol de l'arène s'entrouvrit tout à coup en des centaines d'endroits, des arbres surgirent recouverts d'un épais feuillage de verdure, et portant des pommes d'or, en imitation des arbres fameux du jardin des Hespérides. On envoya dans cette forêt enchantée des bêtes sauvages qui y erraient en liberté, les arbres se mettaient en mouvement au son de la flûte, et, afin que rien ne manquât à la réalité de la représentation, un malheureux esclave qui, dans ce spectacle, avait l'honneur de représenter Orphée, fut mis en pièces par un ours. La moindre défectuosité dans le jeu de ces mécanismes était considérée comme une injure à l'empereur, et le directeur était de suite et publiquement mis à mort. Si ce n'eût été que de cette coutume barbare et inhumaine qui terrifiait les plus grands génies de l'empire, le Colisée aurait probable-

ment été le témoin de plus d'un étonnant triomphe de l'art mécanique.

Parmi les spectacles basés sur la mythologie païenne, Martial fait mention d'un parricide qui fut crucifié dans le Colisée, et aussi de l'horrible scène d'un Dédale s'élevant dans les airs avec des ailes artificielles et retombant ensuite dans l'arène où il était dévoré par des bêtes féroces. Une autre fois c'était un esclave obligé de représenter le supplice volontaire de Mucius Scœvola et de se mettre la main sur le feu jusqu'à ce qu'elle fût complétement brûlée. Le malheureux qui avait à souffrir cette épouvantable cruauté avait une autre alternative ; ses habits étaient imprégnés de poix et de goudron, s'il hésitait ou s'il fléchissait un moment, il était brûlé vivant.

Mais l'amusement de beaucoup le plus commun dans le Colisée, c'étaient les combats entre les gladiateurs et les bêtes. On faisait d'abord combattre les animaux entre eux, puis les animaux contre les hommes, puis enfin les hommes contre les hommes. Quand on lâchait les bêtes dans l'arène pour les faire combattre les unes contre les autres, on s'étudiait avec l'habileté la plus cruelle à employer tous les moyens possibles pour exciter leur rage. On étendait partout autour d'eux les couleurs qu'elles détestaient, on les fouettait, on leur piquait les flancs avec des broches de fer, on leur attachait des plaques de fer brûlant, et même on leur mettait des boules de feu sur le dos. Les animaux pris de rage couraient autour de l'arène, la terre tremblait sous le bruit de tonnerre de leurs rugissements d'agonie, leur poitrines gonflées semblaient brûler sous le feu de leurs fureur qui les rendait fous. Leurs yeux brillaient de rage, ils soulevaient le sable avec leurs griffes, s'enveloppaient dans un nuage de poussière et dans leur fureur ils se déchiraient en morceaux.

Si, comme il arrivait souvent, une lionne ou une tigresse furieuse tuait les hommes et les animaux qui lui étaient présentés, des tonnerres d'applaudissements s'élevaient de toutes les parties de l'amphithéâtre, et quand, maîtresse du

champ de bataille, elle marchait autour des corps de ses victimes, le peuple demandait à grands cris sa liberté, et qu'on la renvoyât dans ses déserts.

Les combats entre les hommes et les bêtes étaient de beaucoup les plus populaires. Quelquefois les empereurs y prenaient part, et même des femmes avaient la hardiesse d'entrer dans l'arène, et de combattre avec les animaux les plus furieux. Il y avait deux classes d'hommes destinés spécialement à cette espèce de lutte, les uns étaient armés, ils portaient des armes de leur choix, les autres étaient de pauvres esclaves, des captifs ou des criminels qui étaient exposés sans défense aux bêtes féroces. *C'est à cette dernière classe que les chrétiens appartenaient.* On les distinguait des gladiateurs par l'ignominieux sobriquet de *Bestiaires*.

On suppose généralement que les combats des gladiateurs étaient originaires l'Etrurie. Ils formaient partie des cérémonies funèbres des grands hommes, conformément à cette croyance païenne que les ombres ou les mânes des défunts étaient apaisées par l'effusion du sang. Cet étrange rite funèbre fut introduit à Rome aux obsèques de Junius Brutus en l'an de Rome 490, environ 260 ans avant l'ère chrétienne. Il semble avoir tellement plu au goût cruel du peuple romain, qu'il devint bientôt un passe-temps ordinaire. Les combats de gladiateurs étaient, strictement parlant, les jeux du Colisée, et c'est à ceux-ci qu'il doit son existence. Telle était la rage du peuple pour ces spectacles, qu'on évalue à cent mille le nombre des gladiateurs qui tombèrent dans ses murs. Pendant l'espace de douze ans, Trajan fit successivement combattre dix mille gladiateurs ; presque tous les empereurs, ses successeurs, suivirent son exemple. Les hommes qui combattaient comme gladiateurs étaient généralement des esclaves ou des prisonniers de guerre. Plus tard, cela devint une espèce de profession, et des hommes libres, des nobles affolés d'enthousiasme, entraient en lice pour lutter dans ces combats mortels avec les pauvres captifs de la Thrace ou des Gaules. Des femmes même apparaissaient dans l'arène vêtues en amazones et

combattaient avec une bravoure tenant de la fureur, au milieu des acclamations incessantes du peuple.

Hérodias et Lampridius nous racontent que l'empereur Commode, non content d'être témoin des luttes des gladiateurs, descendit lui-même dans l'arène, presque nu, armé d'une courte épée, et qu'il les défia tous au combat. On avait enjoint à ceux qui combattaient avec lui de ne pas lui infliger de blessures ; dès le moment où ils avaient reçu une simple égratignure, ils tombaient à genoux devant lui, se déclarant vaincus et demandaient merci. Après avoir ainsi défait mille gladiateurs, il ordonna d'enlever la tête à la colossale statue du soleil, et de mettre à sa place sa propre figure ; à la base du monument il mit l'inscription suivante : *Mille gladiatorum victor*, le vainqueur de mille gladiateurs.

Après la procession des dieux (par laquelle les jeux de l'amphithéâtre ainsi que ceux du cirque commençaient), les gladiateurs qui étaient tenus de combattre étaient aussi conduits en procession autour de l'arène ; (1) ensuite ils étaient disposés deux à deux, leurs épées étaient examinées par le directeur. Comme prélude de la lutte, et pour aiguillonner les esprits, ils combattaient d'abord avec des épées de bois, puis sur un signal donné par le son de la trompette, ils jetaient de côté ces épées inoffensives, et leur substituaient des armes meurtrières ; l'intérêt des milliers de spectateurs était alors porté au comble de l'excitation ; de temps en temps il s'élevait des bruits assourdissants d'applaudissements, ou un silence de mort régnait dans tout l'amphithéâtre ; cette suspension ne finissait qu'avec la mort de l'un des combattants. Quand un gladiateur recevait une blessure, son adversaire devait crier : « Il l'a ! » (*Hochabet !*). Quelquefois le malheureux essayait de dissimuler sa blessure, ou bien il prétendait que ce n'était rien et tombait sur le sol en portant un dernier coup à son adversaire. Mais son sort dépendait du bon plaisir du peuple ; s'il voulait le sauver, il abaissait le pouce ; s'il voulait qu'il fût achevé, il le

(1) Marangoni, page 38.

relevait. Le dernier geste était généralement le triste verdict de cette cruelle populace ; les cris de *recipe ferrum* (reprends le fer) frappaient avec une terrible véhémence les oreilles du gladiateur mourant. Ceci voulait simplement dire qu'il devait se soumettre à son sort avec bravoure et dignité ; il ne devait laisser paraître aucun geste disgracieux, aucune contorsion de douleur, en sorte qu'il devait déployer un certain art dans les terribles agonies de la mort. Le peuple, dit Sénèque, se croyait insulté quand il ne mourait pas volontairement et que par son regard, par son geste, et par son agitation violente, il demandait son exécution immédiate.

Lactance, dans le sixième livre de sa sublime apologie en faveur de la vraie religion, nous donne une idée de la barbarie de ces jeux par les termes mêmes avec lesquels il les condamne. « Quiconque, dit-il, prend plaisir à la vue du sang, quand même c'est celui d'un criminel justement condamné à mort, celui-là souille sa conscience ; mais les païens ont fait de l'effusion du sang un véritable passe-temps. L'humanité est tellement loin du cœur des hommes qu'ils font consister leur amusement à voir le meurtre et le sacrifice de la vie humaine. Maintenant, je le demande, celui-là peut-il être appelé juste et pieux, qui non-seulement permet le meurtre de celui qui gît, blessé, sous l'épée levée, suppliant qu'on lui laisse la vie, mais qui demande encore qu'il soit mis à mort, qui donne son suffrage cruel et inhumain pour sa mort, sans être rassasié des blessures de sa victime sans défense. Bien plus, quand le lutteur est mort et étendu sur le sable, ils ordonnent que le corps ensanglanté et sans vie soit poignardé et poignardé encore, mutilé et coupé en morceaux, de peur qu'on ne le trompe par une mort simulée. Les spectateurs deviennent furieux si les combattants ne s'expédient pas promptement, et, comme s'ils avaient soif du sang humain, ils sont impatientés de tout retard. Chaque groupe de nouveaux arrivés, quand ils entrent dans les cirques, demandent en vociférant de nouvelles victimes pour rassasier leurs yeux."

C'est ainsi que des duels, des combats par groupes, des

mêlées meurtrières passaient comme des tourbillons sous les yeux de ce peuple frénétique. Pendant des heures et même des jours l'arène du Colisée était fumant du sang de ses victimes ; ses vapeurs délétères devaient s'élever dans l'air pur du ciel, comme d'une immense chaudière de cruauté et de plaisir.

Saint Augustin, dans le sixième livre de ses confessions, nous donne une singulière et vive description de l'excitation qui régnait parmi les spectateurs durant ces carnages sanguinaires.

" Il arriva, dit-il, que pendant que mon ami Alypius étudiait la loi à Rome, il fut rencontré par quelques-uns de ses compagnons d'étude dans une promenade, après dîner ; ceux-ci insistèrent pour l'amener à l'amphithéâtre ; c'était un de ces jours de réjouissance où Rome prenait son plaisir dans ces spectacles de massacre d'hommes.

" Comme Alypius avait une extrême horreur de ce genre de cruauté, il commença par résister autant qu'il put ; mais ayant recours à cette espèce de violence qu'on se permet quelquefois entre amis, ils l'entraînèrent malgré lui ; il leur disait : " Vous pouvez traîner mon corps avec vous, et me placer au milieu de vous dans l'amphithéâtre, mais vous ne pouvez disposer de mon esprit ni de mes yeux qui très-certainement ne prendront pas part au spectacle. C'est pourquoi, quoique présent de corps, je serai absent; je serai ainsi supérieur à la violence que vous me faites et à la passion qui vous domine." Mais il eût tout aussi bien fait de garder le silence; ils l'emmenèrent, ayant peut-être l'intention de voir s'il serait aussi fort qu'il le disait.

" A la fin ils arrivèrent et se placèrent du mieux qu'ils purent, tandisque tout l'amphithéâtre était transporté de plaisir à la vue de ces spectacles barbares. Alypius se gardait bien d'y prendre part ; il tenait ses yeux fermés, et plût à Dieu, continue S. Augustin, qu'il eût aussi bouché ses oreilles ; car, ayant été frappé par le bruit d'une immense clameur causée par quelque chose d'extraordinaire qui était arrivé dans le combat, il fut pris par la curiosité,

et voulant simplement savoir ce que c'était, persuadé que, quel que fût l'événement, il le mépriserait, il ouvrit les yeux et en agissant ainsi il infligea à son âme une blessure plus fatale que celle que l'un des gladiateurs venait de recevoir dans son corps ; ce fut pour lui l'occasion d'une chute beaucoup plus dangereuse que celle de ce malheureux gladiateur dont la défaite avait causé cette clameur inhumaine qui l'avait tenté d'ouvrir les yeux. La cruauté entra dans son cœur, le sang qui à ce moment coulait dans l'arène frappa ses yeux, et loin de les détourner de cette vue, il les tint rivés sur le lieu, buvant à longs traits la fureur sans s'en apercevoir et se laissant enivrer de ce plaisir criminel.

" Ce n'était plus le même Alypius qui avait été entraîné de force, c'était un homme de la même trempe que ceux qui composaient la foule de l'amphithéâtre, et un digne compagnon de ceux qui l'avaient entraîné là. Il regarda, il applaudit, il mêla ses cris aux leurs, pris de la fièvre de l'excitation, et comme eux totalement absorbé par les vicissitudes du combat.

" A la fin, il quitta l'amphithéâtre avec une telle passion pour ces spectacles, qu'il ne pouvait plus penser à autre chose. Non-seulement il était prêt à retourner avec ceux qui avaient été obligés d'user de violence à son égard en premier lieu, mais il était plus furieusement enthousiasmé qu'eux pour les gladiateurs, il entraînait les autres avec lui, il était toujours prêt à prendre le chemin de l'amphithéâtre (livre VII, chap. VIII.) "

L'excitation du peuple pendant ces combats était si forte qu'il semblait avoir perdu tout contrôle sur lui-même ; du matin jusqu'au soir, sans se soucier du froid ou de la chaleur, les assistants étaient pris d'un enthousiasme insensé, leurs âmes étaient agitées par les fluctuations de l'espérance et de la crainte, comme une mer battue par des vents contraires. Le démon de la discorde ne restait pas non plus inactif pendant que les furies planaient avec leurs ailes funèbres sur ces scènes sanguinaires. Les spectateurs étaient divisés en plusieurs camps. De vives et amères dis-

cussions sur les mérites respectifs des combattants étaient une source inépuisable de disputes et de querelles ; quelquefois elles devenaient si vives qu'ils passaient de la critique et du raisonnement aux coups, et même ils avaient recours aux armes meurtrières, jusqu'à ce que les bancs de l'amphithéâtre, d'une extrémité à l'autre, devinssent une scène de luttes sanguinaires et de carnage.

Nous avons le récit d'une de ces terribles scènes qui se passa dans le cirque Maximus, où plus de trente mille personnes furent tuées ou blessées. Quelque chose de semblable arriva dans le Colisée, à l'occasion d'une scène d'une cruauté horrible. Un des empereurs avait obligé un célèbre gladiateur à combattre contre trois, l'un après l'autre. Le tyran Gessler, obligeant Tell à enlever avec sa flèche une pomme sur la tête de son fils, n'était pas plus inhumain. Le pauvre gladiateur combattit bravement et tua ses deux premiers adversaires, mais affaibli et blessé, il tomba en combattant contre le troisième. Les émotions du combat avaient rendu les spectateurs fous, ils se ruèrent les uns sur les autres et il s'en suivit une terrible effusion de sang.

Nous conclurons cette courte esquisse des scènes de gladiateurs du Colisée, en citant les belles et touchantes lignes de Lord Byron.

Là devant moi mourant gît le gladiateur
S'appuyant sur sa main. Sa virile figure
Se résigne à la mort et brave la torture.
Sa tête s'affaissant tombe et trahit son cœur.
De son flanc entr'ouvert, rouge et béante route,
Son sang lentement coule et descend goutte à goutte,
Comme la pluie annonce un orage d'été.
Autour de lui bientôt roule et tourne l'arène ;
Il expire, et l'écho ne s'est pas arrêté,
De cent cris acclamant le vainqueur sur la scène.

Passif, insouciant, il dédaigne ces cris.
Ses yeux suivent son cœur qui déjà l'abandonne,
Regrettant, non la vie ou l'ignoble couronne,
Mais bien le toit rustique où son essaim de fils,

Libres encor, sourit, troupe folâtre et chère,
Près du Danube autour de leur dacienne mère ;
Pendant que lui, leur père, à plaisir égorgé,
Meurt pour solenniser quelques fêtes romaines.
Son cœur se glace, il meurt. Mourra-t-il non vengé ?
Vandales, levez-vous, assouvissez vos haines !

CHAPITRE IV.

Les Chrétiens.

Tels étaient les amusements cruels et sanguinaires qu'on offrait de temps à autre aux romains. Cette espèce de délassement inhumain eut un règne de plus de mille ans; on peut le retracer jusque dans l'antiquité la plus reculée. Longtemps avant l'apparition du christianisme, et avant qu'une pierre des fondations du Colisée ne fût posée, les poëtes en faisaient les sujets de leurs vers, les orateurs embellissaient leurs discours de descriptions de ces combats sanglants, les fresques sur les murs représentaient de ces scènes meurtrières, on en faisait redire les horreurs au marbre inconscient. La magnificence et la splendeur du Panthéon et du Colisée forment un étrange contraste avec les scènes qui s'y passèrent. Quand nous levons le voile que le temps a jeté sur le passé, et que nous contemplons les romains dans leurs richesses, leur puissance et leur magnificence, nous ne pouvons qu'être terrifiés aussi bien que surpris à la vue de ces tristes et sombres pages de tyrannie et de cruauté qui ternissent leur histoire. Le peuple qui se délectait dans ces scènes d'horreur était composé d'hommes comme nous; donc, comme de nos jours, il était susceptible de nobles sentiments. Il y avait dans le Colisée, témoins de ces jeux cruels, des sénateurs qui auraient pu siéger avec honneur dans le parlement anglais, des poëtes qui retournaient à leurs demeures immédiatement après les jeux, et qui écrivaient sur des tablettes parfumées des comptes rendus poignants de ces scènes émouvantes, de la même main avec laquelle ils avaient applaudi l'assassinat. Il y avait des pères de famille qui demandaient avec fureur que le gladiateur blessé fût frappé de nouveau, que son corps

inanimé fut haché et mis en pièces par son adversaire triomphant, et qui, dans l'après-midi, allaient travailler pour nourrir leurs enfants avec toute la tendresse de l'amour paternel. Il y avait encore la tendre, aimante et sympathique nature de la femme, desséchée par la vue et la soif du sang ; la noble dame et la vestale, devenues des furies dans le théâtre, abaissaient leurs pouces ornés de joyaux pour ordonner la mort de quelque victime tombée, et cependant l'une avait toutes les nobles affections de la femme, c'était une mère, une amie affectionnée, et l'autre prétendait pratiquer la vertu chrétienne de la chasteté. Hélas ! en tout cela, nous voyons la nature humaine sans le christianisme. Ces femmes étaient les victimes du paganisme, ce terrible esclavage dans lequel étaient tenues les nations de la terre avant l'arrivée du Libérateur de l'humanité. On trouve aisément un trait d'union entre les impiétés et les horribles cruautés du passé du paganisme et les scènes dégoûtantes et inhumaines de ces nations infidèles qui sont maintenant ensevelies dans l'ombre de la mort. L'imagination nous transporte facilement des effusions de sang et des carnages du Colisée, des massacres impitoyables des femmes, des enfants et des esclaves désarmés, dont les cris lamentables étaient une musique pour le romain triomphant, aux coutumes inhumaines de ces nations qui exposent leurs enfants sur les bords des torrents, qui mettent leurs vieillards à mort, et jettent des victimes vivantes sous les roues du char triomphal de leurs idoles, au camp des sauvages de Dahomey qui s'asseyent autour du feu pour prendre leur repas de chair humaine.

Mais une nouvelle ère est apparue sur la terre. A la lumière de cette croyance que Rome païenne a en vain essayé de détruire dans le Colisée, nous trouvons une solution à cette terrible énigme de la vie. Ils ne savaient rien de cette morale sublime de Celui qui a dit, " que tous connaissent que vous êtes mes disciples par cela que vous vous aimez les uns les autres." Le sombre nuage du péché originel recouvrait le monde depuis quatre mille ans, le paganisme, l'idolâtrie et toutes les absurdités qui l'accompagnaient furent la con-

séquence de ce premier péché. Quand l'époque marquée par Dieu pour la régénération de l'homme fut arrivée, le nouvel état de choses ne surgit pas tout à coup, comme un soleil brûlant sortant d'un nuage. Il plut au Tout-Puissant que son royaume eût à combattre et à gagner sa couronne. Il envoya au monde ses apôtres pour combattre avec les armes invisibles de la foi. Ils portèrent l'attaque et furent vainqueurs. Pendant quatre siècles la lutte fut meurtrière, le paganisme n'avait rien autre chose que ses cruautés et ses horreurs à opposer au pouvoir invisible des apôtres désarmés, et les puissances des ténèbres furent vaincues par le courage invincible des disciples de Jésus-Christ; mais plus d'une noble victime dut tomber avant que la victoire fût gagnée, et des ruisseaux d'un sang plus noble que celui des bêtes et des gladiateurs durent teindre l'arène du Colisée.

Nous devons ajouter une autre sorte d'amusement à ceux que nous avons énumérés. Environ huit cents ans après la fondation de Rome, il apparut une nouvelle race d'hommes qui devaient fournir un nouvel aliment à la cruauté et à la dépravation du peuple. C'étaient des hommes qui ne prenaient aucune arme pour combattre et qui n'avaient aucune crainte de la mort. Après avoir contemplé les combats des gladiateurs armés qui luttaient avec désespoir pour conserver leur vie, la force et l'agilité des chasseurs, les regards piteux et les jambes tremblantes des esclaves qui étaient exposés à mourir sans même avoir la chance de se défendre, ce fut un spectacle étrange et inusité de voir des hommes s'avancer dans l'arène d'un pas assuré et joyeux, les yeux levés au ciel où ils semblaient contempler par avance des scènes resplendissantes de gloire, et proclamer bravement et avec intrépidité la religion d'un Dieu crucifié. Ces hommes étaient de ceux qui appartenaient à la secte abominable qui venait de la Judée, ils étaient contempteurs des dieux de l'empire, ils étaient chrétiens. Ce n'étaient ni de pauvres captifs de la Thrace ou des Gaules, ni des esclaves dont la vie était la propriété de leurs maîtres, mais beaucoup appartenaient aux plus nobles familles, quelques-uns même faisaient partie de

la maison de l'empereur. Au lieu du bravache et du hardi gladiateur, c'est la tendre vierge à peine sortie de l'enfance qui s'en va affronter la fureur du lion. Des triomphes d'une autre espèce provoquèrent l'enthousiasme de la foule ; les animaux les plus féroces de la forêt et du désert iront ramper aux pieds des martyrs de Jésus-Christ.

CHAPITRE V.

Le premier martyr du Colisée.

Les ruines de la ville incendiée étaient encore fumantes sur les monts Palatin et Esquilin quand Néron conçut l'idée de rassasier la rage du peuple avec le sang des chrétiens. Ce monstre dont le nom donne l'idée de tout ce qu'il y a de plus cruel et de plus impie, fut le premier empereur qui décréta la persécution contre les inoffensifs serviteurs de Dieu. Les édits furent lancés; de tout côté on entendait les cris de : "Mort aux chrétiens." Tout le monde païen s'éleva armé contre eux. Les terribles décrets ne furent pas plus tôt promulgués dans tout l'empire que le peuple sembla possédé du démon, car les païens se ruaient avec une fureur inhumaine sur les disciples innocents et sans défense du divin Crucifié. Ces gens fanatisés, résolus de déraciner et d'exterminer le christianisme, commencèrent par Rome et se répandirent ensuite dans chaque province et dans chaque ville de l'empire. Les membres de la même société, et même de la même famille, devinrent les délateurs et les exécuteurs les uns des autres. Dans ces pages on voit deux ou trois exemples où les pères ont en vain essayé, au moyen de toute espèce de tortures et de châtiments, d'ébranler la constance de leurs tendres et innocents enfants. Dans chaque ville et chaque village on donna une liberté illimitée de poursuivre, d'emprisonner, de torturer et de faire périr les chrétiens, et ces officiers inférieurs à leur tour déléguèrent leur pouvoir à des misérables sans aveu qui étaient à leur solde. La même chose est arrivée de nos jours en Chine et au Japon.

"On proclama de plus, dit un saint martyr, cité par S. Eusèbe, que personne ne devait avoir pitié de nous, mais que chacun devait se conduire vis-à-vis de nous comme si nous n'étions plus des hommes."

Ces horreurs ne cessèrent pas avec les tyrans qui les avaient commencées. Pendant trois cents ans les puissances de l'enfer continuèrent cette guerre contre l'Eglise avec plus ou moins de fureur: elle montait et baissait comme la houle de l'océan, quelquefois éclatant avec le bruit mugissant des flots pendant la tempête, d'autres fois elle était calme et paisible comme un lac.

Le grand S. Basile, parlant des persécutions sous Dioclétien, nous donne une idée générale de ce qu'étaient les cruautés dans ces temps malheureux.

" Les maisons des chrétiens étaient mises à sac et détruites, leurs biens devenaient la proie de la rapine, leurs corps celle des féroces licteurs qui les perçaient comme des bêtes fauves, traînaient leurs femmes par les cheveux dans les rues; ils étaient insensibles et sans pitié pour l'âge avancé ou pour la jeunesse. L'innocent était soumis aux tourments ordinairement réservés aux plus vils criminels, les donjons étaient remplis de prisonniers chrétiens dont les demeures restaient sans maîtres; les déserts les plus lointains et les cavernes des forêts étaient peuplés de fugitifs dont tout le crime était d'adorer Jésus-Christ. Dans ces tristes temps le fils dénonçait son père, le père dénonçait ses enfants, le serviteur cherchait à obtenir la propriété de son maître en le dénonçant, le frère avait soif du sang de son frère; on ne reconnaissait plus aucun lien de famille, aucun sentiment d'humanité, tant les hommes étaient complétement aveuglés par la possession diabolique. Bien plus, la maison de prière était profanée par des mains impies, les plus saints autels étaient renversés; on n'y offrait plus la pure oblation ni l'encens, il n'y avait plus de place pour les saints mystères, tout était confusion profonde; les ténèbres étaient toute sécurité; les colléges sacerdotaux étaient dispersés; ni les synodes ni les conciles ne pouvaient se rassembler par crainte du meurtre qui faisait rage de tout côté; les démons faisaient leurs orgies et polluaient toute chose avec la fumée et le sang de leurs victimes."

Les catacombes sont des souvenirs qui restent encore de

ces époques malheureuses ; ces tristes retraites, ces noirs passages dans les entrailles de la terre sont les archives les plus précieuses de l'Eglise ; leurs murailles grossières avec leurs palmes et leurs couronnes, nous parlent de près d'un million de martyrs.

Le Colisée est un autre témoin des triomphes du passé. Il s'élève au milieu des horreurs de la persécution ; il devient le champ de bataille où l'innocence et la faiblesse combattent contre la tyrannie et le crime. Le sang, les miracles et les victoires de la primitive Eglise jettent de pieuses réminiscences autour de ces vénérables ruines, ce qui fait qu'on les approche avec une espèce de crainte religieuse. On suppose que des milliers de martyrs ont versé leur sang dans son arène, bien que les noms de tous ne soient pas parvenus jusqu'à nous. Parmi ces martyrs il y eut des personnes des deux sexes et de toute condition. Il y eut des princesses du sang royal, des évêques, des grandes dames romaines avancées en âge, des jeunes filles dans la fleur de leur jeunesse et de leur innocence, et des enfants dans l'âge le plus tendre. Leur courage, leur douceur, leur triomphe sur la douleur et la mort furent l'éloquence qui planta la croix dont l'ombre se projette sur cette arène désolée. Les actes des héros du Colisée, tels qu'ils existent, forment une des plus merveilleuses pages de l'histoire de la primitive Eglise. Ils sont beaux, éloquents, touchants et présentent un contraste frappant entre la force, la sublimité et la grandeur du christianisme et la bassesse, la faiblesse et la stupidité de l'infidélité ; ils sont des preuves incontestables de la divinité de l'Eglise de Dieu.

Mais quel fut le premier martyr du Colisée ? La réponse à cette question comporte aussi la réponse à une autre également importante. Qui a fait les dessins et qui a présidé à la construction de ce chef-d'œuvre d'architecture. Quel sublime génie a pu concevoir cette œuvre gigantesque, a pu en tracer les proportions dans leur ordre et leur symétrie, élever arche sur arche, poutre sur poutre, couper et tailler des montagnes de travertines et en faire le plus sublime

ouvrage de l'art antique ? Tout ce que l'on a dit de cet amphithéâtre ne retombe-t-il pas en louanges sur quelque grand homme dont le talent supérieur et l'habileté lui ont donné l'existence. Qui était-il ? afin que l'on puisse élever sa statue sur l'autel du génie et lui offrir l'encens de notre admiration et de nos louanges. L'architecte du Colisée n'a pas besoin du vain éclat des louanges humaines, mais que les amateurs de l'art murmurent son nom avec respect, car ce fut un chrétien et un martyr. C'est un fait étrange que pendant dix-sept siècles l'architecte du Colisée resta inconnu. Certainement un édifice de cette importance, comprenant tant de détails et de précision, a dû être l'œuvre d'un génie supérieur. Chaque édifice remarquable fait honneur à son architecte ; la réputation des grands architectes des monuments du passé brille encore dans les pages de l'histoire, bien que les œuvres merveilleuses de leur génie soient depuis longtemps disparues.

Un savant historien du dernier siècle (1), écrivant dans la Ville-Eternelle et à l'ombre du Colisée lui-même, fait les belles remarques suivantes : " C'est un fait digne d'attention que, nonobstant la magnificence de cette œuvre, si parfaite dans son architecture, si admirable dans sa construction, et jugée même par Martial comme plus merveilleuse que toutes les merveilles du monde, que, dis-je, ni lui ni aucun des écrivains des époques suivantes ne fasse mention de ce grand architecte.

Martial, comme on le sait, était un poëte romain qui vivait sous les règnes de Vespasien, de Titus et de Domitien. Il fait des éloges pompeux de Rabirius, pour l'habileté qu'il déploya dans la construction d'une aile du palais des Césars sous le règne de Domitien. Il dit que cet architecte construisit un palais qui s'élevait jusqu'aux cieux, et qui réfléchissait la splendeur des étoiles, que ce génie avait pénétré jusque dans les cieux, et qu'il avait emprunté à la beauté des édifices célestes la magnificence et la majesté de ses des-

(1) Marangoni.

sins. “ Avec combien plus de raison, continue l’auteur que je viens de citer, ne devait-il pas immortaliser le nom et la mémoire du grand architecte du Colisée, cette œuvre bien supérieure au palais du mont Palatin, et bâtie par un homme aussi célèbre, et aussi bien connu à Martial lui-même ? ”

Martial ne fait pas seulement une simple allusion, en passant, au Colisée, il se constitue son panégyriste ; ses meilleures poésies traitent des horreurs de cet amphithéâtre, et cependant, bien qu’il donne des louanges emphatiques au mérite de l’architecte inférieur qui a ajouté une nouvelle aile à la maison dorée, il passe sous silence le nom de celui qui aurait dû être écrit en lettres d’or dans ses strophes sur le Colisée. Le silence de Martial et des écrivains de son temps n’est-il pas une énigme de l’histoire ?

Dix-sept siècles ont passé sur les murs impérissables de ce monument prodigieux de l’antiquité, les touristes et les étrangers de tous les points du monde se pressent en foule pour aller admirer ces ruines qui, même avec leurs décombres, immortalisent un architecte inconnu. En vain les amateurs de la grandeur du passé lisent les anciens historiens, parcourent les registres pour trouver le nom de cet homme, ils regardent avec attention les inscriptions effacées, les plaques brisées de marbre qui tiennent encore à ces murailles croulantes, espérant trouver quelques mots à sa louange ; un oubli éternel eût enveloppé son nom si ce n’eût été que d’une découverte accidentelle qui l’a mis au jour.

Pendant que l’on faisait quelques excavations dans les catacombes de Ste Agnès, sur la voie Nomenta, on découvrit une tombe grossière. Elle était entourée de marbre, un des côtés portait la croix et la palme, près d’elle se trouvait la fiole de sang, preuve irrécusable de martyre ; une inscription grossière faisait l’éloge de GAUDENTIUS, L’ARCHITECTE DU COLISÉE.

C’est là l’explication de l’étrange silence de Martial et des historiens, ses contemporains. Gaudentius était chrétien et martyr, il appartenait à cette secte honnie et persécutée par

toutes les puissances de l'empire ; il fut probablement une des premières victimes dont le sang fut répandu dans l'arène de l'amphithéâtre. L'empereur romain ne cherchait pas seulement à anéantir le christianisme, mais encore à l'effacer de la mémoire des hommes ; on ne permettait aucun acte public en faveur des chrétiens ; c'était une trahison que de les accueillir, de les louer, ou de supposer qu'ils étaient capables de quelque chose de grand et de noble. Le parti adulateur qui recherchait les sourires de César, connaissait les thèmes qui pourraient lui plaire, il n'aurait pas risqué sa vie pour exprimer sa sympathie à l'égard des disciples de la croix. C'est ainsi que Gaudentius n'eut point de monument ; ses timides amis qui avaient réuni ses restes sacrés les déposèrent dans une tombe de martyr, dans les sombres cryptes des catacombes, et avec le faible espoir que la postérité reconnaîtrait un jour son génie et ses talents ; ils tracèrent d'une manière grossière sur le marbre qui le recouvre les vers qui font connaître qu'il a été l'architecte du Colisée.

N'est-il pas surprenant de voir que les restes de Gaudentius aussi bien que ceux de centaines d'autres nobles martyrs, furent enterrés en silence, et apparemment sans honneur, dans les sombres retraites des catacombes. Dans un temps où tout était terreur et confusion ; quand les survivants effrayés pouvaient à peine, en cachette et dans l'obscurité de la nuit, rassembler les restes de leurs amis martyrisés, il était guère possible d'enregistrer leurs éloges et leur triomphe au moyen d'épitaphes bien rédigées et de monuments indestructibles.

Il y a des milliers de saints qui brillent dans le groupe céleste, vêtus de robes blanches, " suivant l'agneau partout où il va, " et qui ne sont connus de l'Eglise militante que par leurs noms.

Cependant dans les catacombes on rencontre ça et là quelques vers touchants à la louange de quelques martyrs particuliers ; peut-être était-ce la naïve composition de quelqu'ami survivant, ciselée sur une pierre dure par une main

délicate, et tracée à la faible lueur d'une lampe à l'huile. Tels sont les vers tracés sur la tombe de Gaudentius.

SIC PREMIA SERVAS VESPASIANE DIRE
PREMIATVS ES MORTE GAVDENTI LETARE
CIVITAS VBI GLORIE TVEAVTORI
PROMISIT ISTE DAT KRISTVS OMNIA TIBI
QVI ALIVM PARAVIT THEATRV IN CELO

C'est un panégyrique en peu de mots, mais simple et sublime. Il déclare que notre héros a été la victime d'une noire ingratitude, et quoique son génie ait contribué à la gloire de la ville, sa récompense a été une mort cruelle. Le chrétien qui a gravé cette épitaphe semble se consoler par la pensée de la gloire obtenue par son ami dans l'autre monde. " César avait promis trois grandes récompenses, mais le païen fut faux et ingrat, " semble-t-il dire. " Celui qui est le grand architecte des cieux et dont les promesses ne trompent pas, a préparé pour toi, en récompense de tes vertus, une place dans le théâtre éternel de la céleste cité."

A première vue, ces vers ne semblent pas avoir toute l'importante qu'on leur attribue, mais un moment de réflexion nous prouve que c'est une des pages les plus claires du passé. Il n'y eut point d'autre théâtre que le Colisée bâti au temps de Vespasien ; c'était la *gloire de la ville*, et ses ruines le sont encore. Vespasien ne persécuta pas les chrétiens, et cependant il y eut des martyrs sous son règne ; les lois de Néron n'étaient pas rappelées, et elles étaient encore mises en force avec plus ou moins de violence dans différentes parties de l'empire. Nous lisons de S. Apollinaire, évêque de Ravenne, dans le martyrologe romain, le 23 de juillet : " qui sub Vespasiano Cæsare gloriosum martyrium consummavit." Eusèbe dans son histoire de l'Eglise (livre III, chap. 15) et Baronius (anno 74) affirment que Vespasien souleva une terrible persécution contre les juifs, et il fit mettre à mort tous ceux qui se disaient descendants de David. Or, dans ces temps, parmi les gentils, les chrétiens et les juifs étaient confondus. Dion Cassius dit en parlant de Domitien

qu'il mit à mort ceux " qui in mores judæorum transierant " (livre 47), ceux qui étaient devenus chrétiens. Les lecteurs superficiels sont portés à douter du sens que l'on tire de cette épitaphe. On peut, pour des milliers de questions, élever plus d'une objection, mais, sans entrer dans un examen particulier et peu intéressant de la question, il suffira de dire que c'est l'opinion reçue par tous les antiquaires modernes que cette épitaphe ne peut avoir rapport qu'à l'architecte du Colisée. Parmi les auteurs qui ont donné cette opinion comme indubitable sont Arringhi, Nibbe, Rossi, Marangoni, Mgr Gerbet, etc., etc.

Le marbre qui contient cette inscription peut être vu maintenant dans l'église de Ste Martine, au Forum. Martine fut une des vierges exposées aux bêtes féroces dans le Colisée. La chapelle souterraine est un bijou d'architecture et un monument durable du génie et de la munificence de Pietro Cortona qui en a fait les dessins et l'a fait bâtir lui-même. Elle est richement ornée, et possède plusieurs morceaux de marbre d'une rare beauté. Parmi les ornements qui embellissent ses murs, il n'y a rien de plus intéressant que le marbre grossier de Gaudentius.

On ne connaît rien de sa vie ni de sa mort ; son histoire, son martyre et son panégyrique, tout est contenu dans cette brève et obscure épitaphe. L'Eglise a enregistré en lettres brillantes les noms de ses héros dont les talents et les triomphes sont la gloire des premiers âges ; parmi eux on doit ranger l'architecte de la plus grande œuvre de l'antiquité, le chrétien martyr GAUDENTIUS.

CHAPITRE VI.

Saint Ignace.

Après la transfiguration de Notre-Seigneur sur le Thabor il se retira en Galilée avec ses disciples. Ayant prédit sa passion et sa mort, et les ayant préparés aux tristes scènes qui devaient se passer dans quelques jours, il commença son dernier et mémorable voyage à Jérusalem. Ses disciples le suivaient à une courte distance ; sur le chemin de Capharnaüm ils entrèrent en conversation et se disputaient entre'eux pour savoir lequel serait le plus grand. Leurs esprits n'étaient pas encore éclairés de la lumière du Saint-Esprit, et ils ignoraient les sublimes vertus de la morale chrétienne.

Jésus connaissait ce qui se passait parmi eux. Quand ils arrivèrent à Capharnüm, il entra dans une maison et fit asseoir ses disciples autour de lui, et il se mit à leur donner de belles leçons sur l'humilité qui est le fondement de toute grandeur. L'amour et la bonté se peignaient dans sa figure ; il leur demanda : " De quoi vous entreteniez-vous dans le chemin ? " mais ils gardèrent le silence. Un rayon de lumière avait pénétré dans leurs cœurs aux paroles de Jésus, et leur animation témoignait de leur orgueil. Près de Notre-Seigneur se tenait un bel enfant, un petit garçon aux yeux brillants, âgé d'environ cinq ans ; il avait une chevelure couleur d'or et tombant en boucles sur ses épaules. C'était un type d'innocence et de beauté. Jésus appela l'enfant à lui et ayant déposé un baiser sur son petit front, il le mit devant ses disciples, et, avec les tendres accents de sa voix céleste, il leur dit : " En vérité je vous le dis, si vous ne vous convertissez, et si vous ne devenez semblables à des petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume céleste. Quiconque s'humiliera comme ce petit enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux (Math. XXIII, 3.)

Cet enfant était Ignace (1). Cet enfant, qui fut embrassé par Jésus-Christ et proposé, dans son innocence, comme un modèle de tout ce qu'il y a de véritablement grand, devint plus tard le grand évêque d'Antioche qui fut dévoré par les bêtes féroces dans le Colisée.

Nous ne connaissons rien des commencements de la vie de S. Ignace. Il apparait pour la première fois dans les pages de l'histoire comme évêque d'Antioche. S. Pierre avait d'abord établi son siége dans cette ville qui à cette époque était une des plus importantes de l'empire romain, et il y gouverna l'Eglise de Jésus-Christ, alors dans son enfance, pendant l'espace de six ans. En 44 A. D. il vint à Rome. Il érigea au cœur et au centre du paganisme le trône de la papauté qui doit durer jusqu'à la fin des temps. S. Evodius et après lui S. Ignace lui succédèrent au siège d'Antioche. Notre saint était un disciple du glorieux apôtre lui-même et de S. Jean. Il apprit de ces habiles maîtres la science sublime de l'amour de Dieu qui a fait de lui un des piliers et un des ornements de la primitive Eglise. Après les apôtres eux-mêmes, il fut un des personnages les plus remarquables de l'Eglise. Saint Polycarpe et Saint Jean Chrysostome ont fait de lui le sujet de leurs plus éloquents panégyriques.

Après un épiscopat de plus de 50 ans sur le siége d'Antioche, il plut à Dieu de l'appeler à lui par une mort qui devait être une gloire pour l'Eglise et un modèle pour les chrétiens. L'histoire de ses travaux et de ses vertus n'est pas écrite, mais toutes les particularités de sa mort ont été enregistrées par des témoins oculaires et distribuées dans toutes les églises ; il suit de là que les actes de son martyre sont les plus authentiques qui se trouvent dans l'histoire du passé. Le document original, écrit en grec, existe encore ; il a été publié par Ruinart, à Paris, en 1690.

---

(1) Quoique ce fait soit mentionné par quelques anciens écrivains, il n'a pas un caractère historique, à part d'une constante et pieuse tradition. Nous ne le donnons pas comme une certitude, mais nous l'avons placé ici comme une introduction intéressante aux actes de ce grand martyr qui sont indubitablement authentiques.

Selon les meilleures autorités, son martyre eut lieu en l'année de Notre-Seigneur 107 ; Trajan tenait alors le sceptre des Césars et S. Evariste occupait la chaire de Pierre.

La tempête qui avait assailli l'Eglise pendant le règne de Domitien durait encore. Les historiens nous disent que Trajan n'était pas naturellement sanguinaire, mais qu'il était plus humain que n'importe quel empereur qui l'avait précédé ; c'était un lâche et un esclave de l'opinion publique. Il sacrifiait ses propres sentiments aux instincts brutaux de la populace pour arriver à la popularité, et, sous le prétexte de sa dévotion au culte des dieux de l'empire, il continua, de temps à autre, les scènes horribles de persécution contre les chrétiens inoffensifs. Saint Ignace fut une de ses victimes.

Dans la huitième année de son règne, Trajan avait remporté une glorieuse victoire sur Decibalus, roi des Daciens, et il avait annexé tout leur territoire à l'empire romain. L'année suivante, il partit pour faire guerre aux Parthes et aux Arméniens, les alliés des Daciens dont il avait fait la conquête.

Etant arrivé à Antioche, il menaça des plus grands châtiments ceux qui ne voudraient pas sacrifier aux dieux. Les travaux de prédication du vénérable évêque de cette ville étaient tellement couronnés de succès, que l'Eglise était florissante, et n'était déjà plus une société de quelques individus dont il ne fallait pas tenir compte. Les païens voyaient d'un mauvais œil les chrétiens augmenter en nombre autour d'eux et ils se prévalurent de la présence de l'empereur pour demander leur extermination. Le glorieux champion de Jésus-Christ, disent les actes de ce saint, de crainte que son église ne devînt une scène d'horrible carnage, se livra lui-même entre leurs mains, pour assouvir leur fureur et sauver son troupeau.

Il fut amené devant l'empereur, et accusé d'être le chef et le promoteur du christianisme dans la ville. Trajan, prenant un ton de mépris et d'autorité, s'adressa à ce vieil évêque dans ces termes :

"Qui donc êtes-vous, impie et malheureux, qui osez non-seulement transgresser nos ordres, mais encore vous efforcez de conduire les autres à une fin malheureuse ?

Le saint répondit avec fermeté : "Les impies et les esprits pervers appartiennent à l'enfer, ils n'ont rien à faire avec les chrétiens ; vous ne pouvez pas m'appeler impie et méchant quand je porte le vrai Dieu dans mon cœur. Les démons tremblent en présence des serviteurs du Dieu que j'adore. Je possède Jésus-Christ qui est le Seigneur et le maître absolu de toutes choses. Par sa grâce, je défie toutes les puissances des esprits infernaux."

—Et qui donc, demanda Trajan, possède Dieu et le porte dans son cœur ?

—Quiconque croit en Jésus-Christ et le sert fidèlement, lui répliqua le saint.

—Ne pensez-vous pas que nous portons nos dieux immortels avec nous ? Ne croyez-vous pas qu'ils nous favorisent de leur appui ? Ne voyez-vous pas quelles victoires glorieuses nous avons remportées sur nos ennemis ?

—Vous vous trompez, reprit Ignace, en appelant des dieux, ces choses que vous adorez ; ce sont des démons de l'enfer ; le vrai Dieu est celui qui créa les cieux, la terre, les mers et tout ce qui existe ; c'est Lui seul qui est Jésus-Christ, le seul Fils bien-aimé du Très-Haut ; c'est Lui que je supplie de me conduire un jour dans son royaume éternel.

—Quel est ce Jésus que vous avez nommé, est-ce celui qui a été mis à mort par Ponce-Pilate ?

—C'est de lui que je parle, répliqua Ignace, celui qui fut cloué sur la croix, qui a détruit le péché et les démons et qui, par sa mort, a donné le pouvoir à ceux qui le portent dans leur cœur, de vaincre la malice du démon.

—Est-ce que vous portez dans votre cœur ce Jésus crucifié ? demanda l'empereur avec un sourire railleur.

—C'est vrai, répondit Ignace, car il nous dit dans son saint Evangile : J'habiterai en eux et serai parmi eux (2 Cor., chap. VI, v. 16).

Pendant un instant, Trajan resta silencieux, des pensées

confuses agitaient son esprit, la curiosité l'engageait à en apprendre plus sur le compte de cette religion des chrétiens ; et frappé de la vue du vénérable serviteur de Jésus-Christ, il avait presque l'idée de le renvoyer avec une légère réprimande ; mais le démon de l'orgueil et de l'impiété s'était emparé de son cœur, et lui faisait ressouvenir que toute condescendance serait un signe de faiblesse, lui ferait perdre sa popularité et accuserait un défaut de piété envers les dieux. Une plus longue hésitation aurait été une dénonciation de sa lâcheté, et il prononça le jugement suivant contre le saint évêque :

—Nous ordonnons qu'Ignace, qui dit porter en lui Jésus crucifié, soit chargé de chaînes et conduit à la ville de Rome, et que pendant les jeux de l'amphithéâtre, pour servir de réjouissance au peuple romain, il devienne la proie des bêtes féroces.

Quand Ignace entendit ce jugement, il se jeta à genoux, et élevant les mains vers le ciel, il s'écria dans un transport de joie : " Seigneur, je vous remercie de ce que vous daignez m'honorer du précieux gage de votre charité, de ce que vous permettez que je sois chargé de chaînes par amour pour vous, comme le fut l'apôtre saint Paul." Il demeura dans la même position, les mains élevées, les yeux fixés au ciel ; il lui semblait entrevoir les joies ineffables qu'il avait si ardemment désirées et dont il devait bientôt jouir. Il fut tiré de sa rêverie par un des soldats qui saisit ses mains tremblantes et les mit dans des menottes comme on fait à un criminel. Son crime était : " Il a porté en lui Jésus crucifié." Il ne fit aucune résistance, mais rempli de joie et priant pour son troupeau, il se dirigea avec ses gardes vers une des cellules d'une prison publique pour y attendre son départ pour Rome. Une foule nombreuse s'était réunie autour de la cour du palais du gouverneur dans lequel résidait l'empereur ; quand elle vit ce vénérable vieillard enchaîné et condamné à mort, un murmure de pitié s'échappa de ses lèvres ; parmi ces gens il s'en trouvait plus d'un qui avait la poitrine oppressée et les yeux humides ; il

y avait aussi des chrétiens qui contemplaient ce douloureux spectacle de leur évêque rudement traité, et conduit à une mort ignominieuse.

S. Jean Chrysostome explique avec beaucoup d'éloquence et de piété pourquoi Ignace fut conduit à Rome pour y être exécuté. Les martyrs étaient généralement conduits du tribunal à l'échafaud, et plus fréquemment encore ils devenaient les victimes des tyrans courroucés; ils étaient alors torturés et mis à mort dans le palais de justice même. Mais Trajan n'avait pas ces dispositions brutales, et il aurait suspendu la persécution contre les chrétiens, s'il n'eût pas redouté l'indignation populaire. Quand il ordonna qu'on conduisît le vénérable évêque à Rome, pour y être exposé aux bêtes devant des milliers de spectateurs, c'était afin que tout l'empire louât son zèle pour les dieux, et pour détourner par le spectacle du sort terrible de leurs chefs, les citoyens romains d'embrasser le christianisme. Mais la divine Providence, qui tire le bien des mauvaises actions des hommes, avait destiné ce voyage à l'édification de l'Eglise et au salut d'un grand nombre d'âmes.

La constance, la piété, l'éloquence du martyr sur le chemin de la mort, répandirent au loin les sublimes vérités de la loi divine ; il fit jaillir de son cœur le feu de la charité qui brûlait en lui; partout où il passait les chrétiens ressentaient une ferveur nouvelle, et beaucoup d'infidèles reconnurent dans le vénérable vieillard un reflet de la divinité de l'Evangile qu'il prêchait, renoncèrent aux faux dieux du paganisme et devinrent des enfants de l'Eglise.

Pendant son voyage à Rome, son bonheur et la paix de son âme étaient incomparables ; chaque jour s'augmentait en lui le désir du martyre. D'Antioche, il fut conduit à Séleucie, et de là il fut embarqué pour Smyrne. Il débarqua sain et sauf après un long et pénible voyage. Immédiatement après S. Ignace tenta d'avoir une entrevue avec S. Polycarpe qui avait été disciple de S. Jean en même temps que lui. Par les efforts des chrétiens qui l'accompagnaient et qui probablement corrompirent les gardes, ce privilége lui fut accordé et il passa plusieurs jours avec S. Polycarpe.

Celui qui étudie l'histoire ecclésiastique trouvera peut-être, de prime abord, quelque difficulté à rencontrer sur la même page les noms remarquables de Jean, Ignace et Polycarpe. S. Jean était le disciple bien-aimé qui reposa sa tête sur la poitrine de Notre-Seigneur. S. Ignace fut martyrisé en 107, et on suppose généralement que S. Polycarpe souffrit le martyr à la fin de l'année 69. S. Ignace était évêque avant que S. Polycarpe fût né, et cependant tous deux furent les disciples de S. Jean. Ces faits sont facilement conciliables. S. Jean vécut jusqu'à l'âge de cent-un ans. Il consacra Polycarpe évêque de Smyrne vers l'an 90, avant qu'il eût ses visions mystérieuses dans l'île de Patmos. Il habita l'Asie Mineure pendant quelques années et dut aller fréquemment à Antioche pendant qu'Ignace en était l'évêque. De plus, dans le premier siècle, ceux qui se consultaient avec les apôtres, soit par lettres, soit dans des entrevues, dans leurs embarras sur la discipline ou l'enseignement de l'Eglise, étaient appelés disciples des apôtres. Dans l'un et l'autre cas, Ignace et Polycarpe étaient condisciples de S. Jean.

De la demeure de S. Polycarpe, S. Jean écrivit quelques lettres sublimes demandant aux chrétiens des différentes églises, et spécialement à ceux de Rome, de ne pas mettre d'entraves à son martyre ; non pas que les chrétiens fussent dans l'habitude d'arracher par la force les martyrs des mains des tyrans, mais Ignace savait bien qu'ils avaient des armes plus puissantes que des armées rangées en bataille ; c'était l'arme invisible, irrésistible et toute-puissante de la prière. Par elle, ils pouvaient se moquer de la rage des tyrans et défier la mort elle-même. Ignace les supplia donc, avec toute la ferveur de son âme, de lui laisser conquérir sa couronne et passer, dans ses vieux jours, de cette vie d'épreuves à l'ineffable bonheur du royaume céleste. Les chrétiens y consentirent, et le martyr gagna sa couronne.

"J'ai enfin obtenu du Très-Haut, écrivait-il dans sa lettre aux Romains, ce que j'ai si longtemps désiré, de vous voir,

vous, les vrais serviteurs de Dieu, et de plus, j'espère que j'ai obtenu de lui miséricorde. Je suis venu à vous, enchaîné pour l'amour de Jésus-Christ, et ainsi enchaîné, j'espère d'arriver bientôt dans votre ville et recevoir vos embrassements et la fin que je désire depuis si longtemps. Les choses ont commencé sous de favorables auspices, et je prie sincèrement le Seigneur d'écarter tout obstacle de cette mort glorieuse qu'il semble me destiner. Mais hélas ! une terrible crainte diminue mes espérances, et c'est vous, mes chers frères, qui en êtes la cause. Je crains que votre charité ne se mette entre moi et la couronne. Si vous voulez m'empêcher de recevoir cette couronne du martyre, ce sera facile pour vous ; mais cette tendresse sera douloureuse et pénible pour moi, puisqu'elle m'enlèvera l'occasion qui ne se présentera plus désormais, de faire le sacrifice de ma vie. En me laissant aller paisiblement à la mort, vous m'aidez dans l'action qui m'est la plus chère, mais si par une charité malentendue, vous voulez me sauver, vous vous placez, comme mes plus cruels ennemis, à la porte du ciel, et me rejetez dans la mer tempétueuse et profonde de cette vie, pour être de nouveau exposé à ses peines et à ses amertumes. Si vous m'aimez d'un véritable amour, vous me laisserez monter à l'autel du sacrifice, vous vous réunirez et chanterez des hymnes d'actions de grâces au Père Eternel, à Jésus-Christ qui a conduit de l'Orient à l'Occident, de Smyrne à Rome, l'évêque d'Antioche pour en faire le confesseur de son saint nom, sa victime et son holocauste. Oh ! le sort heureux et béni, que de pouvoir mourir en ce monde pour vivre éternellement en Dieu."

Dans une autre partie de sa lettre il se sert de ces sublimes et touchantes expressions : " Laissez-moi devenir la nourriture des bêtes sauvages, laissez-moi entrer en possession de mon Dieu. Je suis le froment de Jésus-Christ, je dois donc être broyé par la dent des bêtes féroces, afin de devenir son pain pur et sans tache. Caressez ces animaux qui seront bientôt mon sépulcre. Je désire et je prie Dieu que rien de moi ne reste sur la terre, que lorsque mon âme se sera

envolée vers les demeures éternelles, mon corps ne soit plus un sujet de trouble pour personne. Alors, quand le monde ne pourra plus rien voir de moi, je serai un vrai disciple de Jésus-Christ. Ah ! priez-le avec moi, afin qu'il en soit ainsi, que je sois anéanti par les bêtes et que je sois la victime de son amour. C'est pour cette fin que je vous écris. Je ne vous donne point des préceptes et des ordres comme S. Pierre et S. Paul. Ils étaient des apôtres, et je ne suis qu'un pauvre criminel; ils étaient libres, et je suis un esclave indigne ; mais si je souffre le martyre je serai rendu à la liberté. Maintenant que je suis dans les chaînes de Jésus-Christ, je reconnais la vanité de toutes les choses de ce monde, et j'ai appris à les mépriser. Dans mon voyage depuis la Syrie jusqu'ici, par terre et par mer, le jour et la nuit, j'ai combattu et je combats encore contre dix farouches léopards qui me pressent de tout côté ; ce sont les dix soldats qui me tiennent dans les chaînes et qui me gardent à vue. Ils deviennent de plus en plus cruels, vu les gratifications qu'ils reçoivent ; mais ces choses sont des leçons du caractère le plus sublime, et cependant je ne suis pas parfait. (Voir *Acta Sincera, Ruinart*, vol. 1.).

En même temps que les lettres de S. Ignace provoquent des sentiments de dévotion dans le cœur, elles tirent de nos yeux des larmes de pitié. Il n'y a pas de doute qu'il dut souffrir beaucoup pendant ce long et pénible voyage de la Syrie à Rome. Ce voyage a dû durer plus de six mois; sa lettre de Smyrne est datée du 24 août et il ne fut martyrisé que le 24 déc. Etant arrivés en Grèce, Ignace et ses compagnons traversèrent la Macédoine et firent voile d'Epidaure pour l'Italie ; ils franchirent l'Adriatique, tournèrent les côtes sud de l'Italie pour revenir vers les côtes nord. En passant devant la ville de Pozzuli le saint aurait bien désiré être mis à terre, pour aller à Rome par le même chemin que S. Paul avait suivi quelques années auparavant. Mais il s'éleva un beau vent et on se dirigea sur le port d'Ostie. "Ce beau vent, disent les chrétiens qui accompagnaient Ignace et qui ont écrit les actes de son martyre, se continua pendant un jour et une nuit."

" Pour nous, ajoutent-ils, c'était une cause de grande douleur, parce que nous serions obligés de nous séparer plus tôt de ce saint homme ; mais pour lui c'était une cause de grande joie et de grand bonheur, parce que cela le rapprochait du lieu de son supplice. " Ils arrivèrent à Ostie un peu avant la fin des jeux annuels des calendes de janvier. Ces jeux étaient appelés *sigillaria*, et étaient les plus populaires et les mieux suivis. Les soldats voulant arriver à Rome avant la fin des jeux, partirent d'Ostie en toute hâte. Beaucoup de chrétiens avaient appris son arrivée et étaient venus pour le rencontrer quelque part, près du lieu où s'élève maintenant la superbe église St-Paul. Il étaient agités par des sentiments de joie et de douleur ; quelques-uns d'entr'eux étaient enchantés de voir le vénérable confesseur de l'Eglise et de recevoir ses dernières bénédictions ; d'autres au contraire regrettaient amèrement qu'un si grand homme leur fût enlevé par une mort infamante. Il les consola par la joie de son cœur, et leur demanda de nouveau de ne pas s'opposer à son sacrifice par leurs prières. Etant arrivés près des portes, ils tombèrent tous à genoux et reçurent sa dernière et solennelle bénédiction.

C'était le matin du 20 décembre, A. D. 107. Le soleil était déjà haut, et jetait ses rayons dorés sur les splendeurs de la ville. Le détachement de soldats et le vieil évêque enchaîné entrèrent par la porte où s'étaient souvent engouffrés les flots de la multitude, suivant le char triomphal d'un général romain, et par laquelle aussi tant de pauvres captifs de l'Orient étaient passés pour être mis à mort sur le Capitole, comme trophée de gloire pour ces triomphes barbares.

Ignace avait désiré dès son enfance voir la grande métropole de l'empire, et maintenant elle se présente à lui dans toute sa grandiose splendeur ; c'est une forêt de temples, de tombeaux et de demeures d'une blancheur de neige, et qui semblent indestructibles. Mais ses yeux se remplissent de larmes, son cœur se brise à la pensée des ténèbres profondes qui couvrent la grande cité ; la splendeur et la magnifi-

cence de ses monuments de marbre et d'or ne sont que les décorations d'un splendide tombeau. Les bras croisés sur la poitrine, il priait, demandant au ciel que le soleil de la justice éternelle vînt à luire sur cette cité plongée dans les ténèbres, que le sang de tant de martyrs répandu sur son sol le fertilisât et en fît sortir des saints, enfin que le sang divin versé sur le Calvaire ne le fût pas en vain. Tandis qu'Ignace était absorbé par la prière, un détour les conduisit devant le Colisée et les ruines splendides de la maison d'or de Néron qui couronnaient le mont Palatin ; un peu plus loin ils pouvaient voir les temples du Capitole ; en même temps ils entendaient le bruit terrible de milliers de voix mêlé aux rugissements des lions et des bêtes féroces. Quelque gladiateur était sans doute tombé dans l'arène, et la populace brutale applaudissait au coup fatal qui l'avait achevé. Les animaux étaient rentrés dans leurs antres,et la terre semblait trembler sous l'horrible chorus des hommes et des bêtes. Quelques instants encore et Ignace va franchir les murs massifs du Colisée ; mais entrons avant lui et prenons nos siéges sur un de ses bancs pour être témoins des scènes terribles qui vont se passer.

Nous n'avons fait que jeter un coup-d'œil autour du grand amphithéâtre, et il faudrait des volumes pour décrire ce que nous voyons. L'immensité et l'art, la beauté et le confort mêlés aux rayons de lumière, les milliers de spectateurs qui remplissent les siéges, les couleurs variées, le voile de pourpre qui recouvre l'édifice, les brillantes armures des soldats, l'or et l'argent, tout contribue à éblouir les yeux. Le trône de l'empereur est recouvert d'un dais de pourpre et frappe la vue. Le monarque est au loin, supportant les fatigues des camps, mais sa place est occupée par un indigne fonctionnaire, le préfet de la cité, qui n'a pour dieu que la volonté de son maître. Autour du trône se tiennent les entrepreneurs des jeux, les frères Arval, et les vestales, et sur le premier gradin, tout ce que la cité possède de riches et de puissants ; ceux qui sont placés immédiatement en arrière, drapés dans de riches manteaux blancs, sont les

chevaliers. Ensuite vient la plateforme ou galerie du peuple ; là, il y a des bancs en bois pour les femmes obligées par la loi d'être séparées des hommes et placées à une certaine distance, par modestie, eu égard aux nudités et aux scènes de cruauté qui se passent dans l'arène. Parmi le peuple, il y a des représentants de tous les pays sur lesquels flotte l'aigle romaine, et vêtus de toutes les couleurs et de tous les costumes. Il y a là des hommes hardis des régions glaciales, avec leurs figures blanches et leurs chevelures incultes, à côté de l'agile arabe et du nègre aux cheveux crépus. On remarque encore l'habitant des profondeurs de l'Egypte qui boit l'eau des cataractes du Nil, et le Sarmatien qui étanche sa soif avec le sang de ses chevaux.

> " Quæ tam seposita est, quæ gens tam barbara, Cæsar,
> Ex qua spectator non sit in urbe tua ! "—Martial.

La confusion des voix est comme le bruit d'une vaste mer. Il semble que la souveraineté du peuple, chassée du pouvoir, s'est réfugiée dans l'amphithéâtre et revendique avec des cris assourdissants la liberté d'insulter et d'outrager.

C'est en vain que nous nous reportons dans le passé, et que nous essayons de nous représenter le Colisée dans ses jours de gloire ; nous n'avons rien de nos jours qui puisse être comparé à ses 100,000 spectateurs goûtant avec délice ses scènes sanguinaires et meurtrières.

Parmi la foule circulait la rumeur que l'un des chefs des chrétiens avait été amené de la Syrie, et condamné par l'ordre de l'empereur à être exposé aux bêtes ; une sauvage frénésie s'empara des spectateurs, tout l'amphithéâtre se leva, lança une clameur générale et demanda que les chrétiens fussent jetés aux lions. Les applaudissements les plus frénétiques de nos plus grands théâtres ne sont qu'une légère brise comparés aux cris par lesquels les Romains demandaient l'extermination des disciples du Galiléen crucifié. Semblable au bruit de tonnerre d'une avalanche Alpine répété par l'écho à travers les montagnes, la grande vague

des voix humaines retentissait au milieu des palais de marbre et des monuments superbes de cette ville qui, dans les desseins de la Providence, allait devenir le cœur et le centre du christianisme. Soudain un calme de mort règne sur cette masse de spectateurs ; tous les regards sont fixés sur la porte occidentale ; des soldats conduisent dans l'arène un faible vieillard, dont la chevelure argentée a été blanchie par les neiges de plus de cent hivers ; sa démarche est ferme, son apparence aimable ; jamais une victime plus vénérable n'a été traînée sur le sable de cette arène ensanglantée. Il est conduit au pied de la galerie impériale ; le président apprenant son long voyage de l'Orient et frappé de son apparence vénérable et de son grand âge, semble éprouver un sentiment de pitié et il lui dit : "Je m'étonne que vous soyez encore vivant après toutes les souffrances que vous avez déjà endurées ; maintenant enfin, consentez à sacrifier aux dieux, afin d'être délivré de la mort terrible qui vous menace et de nous épargner la douleur de vous condamner."

Ignace, prenant une pose majestueuse et jetant un regard de mépris sur le représentant de l'empereur, lui dit :

—Par vos paroles doucereuses vous voulez me tromper et me perdre. Sachez que cette vie mortelle n'a aucun attrait pour moi ; je veux aller à Jésus qui est le pain de l'immortalité et le breuvage de la vie éternelle ; je vis entièrement pour lui, et mon âme espère en lui. Je méprise tous vos tourments, et je jette à vos pieds l'offre de la liberté.

Le président, furieux du fier langage de notre saint, dit d'une voix élevée : " Puisque ce vieillard est si fier et si méprisant, qu'on le lie et qu'on lâche deux lions pour le dévorer."

Ignace sourit avec joie. Ayant adressé un acte d'action de grâces et une aspiration vers Dieu pour lui demander la force dont il avait besoin, il s'adressa ainsi à l'assemblée : " Romains qui allez être témoins de ma mort, n'allez pas penser que je suis condamné pour quelque crime ou quelque mauvaise action ; non, il m'est permis d'aller à Dieu vers lequel j'aspire avec un désir insatiable ; je suis son froment,

et je dois être broyé sous la dent des bêtes, afin que je devienne pour Lui un pain blanc et pur." Après avoir ainsi parlé, il tomba à genoux, se croisa les bras sur la poitrine, et attendit, calme et résigné, le moment qui devait le délivrer des amertunes de la vie et envoyer son âme dans l'éternité. Un instant après les petites portes du passage souterrain sont ouvertes, et deux lions bondissent dans l'arène.

Un silence terrible règne dans tout l'amphithéâtre ; ils s'avancent.... mais c'en est assez, laissons l'imagination compléter les horribles détails. Le martyr est allé prendre possession de sa couronne. Nous ne pouvons mieux faire que de transcrire les paroles courtes et touchantes de ses actes ; sa prière fut exaucée, les lions ne laissèrent de son corps que les os les plus durs.

La nuit est arrivée, la cité repose, et le Colisée est silencieux comme un tombeau. A la faible lumière de la lune on aperçoit trois hommes se dérobant avec précaution sous l'ombre des grandes arches ; ils s'avancent rapidement dans l'arène. Près du centre, du côté du trône de l'empereur, ils marchent à genoux, et déployant une serviette, ils y mettent du sable teint de sang et quelques ossements ; ils emportent le tout avec eux, et disparaissent dans l'obscurité de la nuit. Ce sont les chrétiens Carus, Philon et Agathopus qui l'ont accompagné depuis Antioche, et qui s'assurent des reliques de leur évêque bien-aimé.

Près du Colisée il y a une maison vénérée, fréquentée par les chrétiens. C'est la maison de Clément, un des membres de la famille Flavienne, disciple de S. Pierre et son troisième successeur. C'est là qu'ils déposent les reliques et que, selon la coutume ordinaire, ils élèvent un autel temporaire dans une des chambres les plus spacieuses ; ils y laissèrent ce dépôt sacré exposé pendant toute la nuit, au milieu des torches enflammées. Les chrétiens, dont un grand nombre avaient été témoins de son martyre dans l'amphithéâtre, arrivèrent de toutes les parties de la cité et passèrent la nuit en prière. Pendant la nuit le saint leur appa-

rut. " Un sommeil agréable semblait s'être emparé de nous, disent les chrétiens nommés plus haut, qui ont écrit ses actes. Tout à coup nous vîmes le saint martyr nous embrasser avec amour ; il semblait prier pour nous ; il était couvert de sueur comme s'il sortait d'une grande bataille. Il passa ensuite dans la gloire du Seigneur où il doit rester pour toujours. Quand nous eûmes cette vision consolante, notre joie fut ineffable, et nous étant éveillés, nous parlâmes ensemble de cette vision que nous avions tous eue ; nous rendîmes à Dieu des actions de grâces sans fin, lui qui donne les récompenses glorieuses, et qui avait conduit au bonheur éternel le glorieux martyr Ignace. " (Ruinart, vol. 1, chap. 10, etc, etc.)

Ses reliques furent transportées de la maison de Clément à Antioche où elles furent placées dans une magnifique châsse, en dehors de la porte Daphnitica ; mais par une disposition de la Providence elles furent ramenées à Rome et déposées précisément dans la même maison où elles avaient été vénérées par les romains la nuit qui suivit son martyre. Quand Antioche tomba au pouvoir des Sarrasins, sous Héraclius, les chrétiens emportèrent avec eux à Rome leurs trésors les plus précieux, parmi lesquels se trouvaient les reliques de S. Ignace. Il y a quelques années, l'érudit et entreprenant prieur du couvent des dominicains irlandais, maintenant préposé à la garde de l'église de S.-Clément à Rome, étant à faire des excavations en dessous de l'église actuelle, qui remonte probablement au douzième siècle, découvrit non-seulement la première basilique du quatrième siècle, mais encore les reliques de S. Ignace. Une splendide procession les transporta de ce sépulcre obscur dans le Colisée où, après avoir fait le tour du monument dans lequel le saint avait souffert le martyre, dix-sept siècles auparavant, elles furent déposées sous le grand autel de la basilique actuelle.

Il y a une tradition, mentionnée par Socrates dans son histoire ecclésiastique, qui va à dire que S. Ignace fut le premier qui introduisit la coutume d'alterner dans le chant

des psaumes. On dit qu'il eut une vision dans laquelle il vit les anges chantant ainsi les louanges de Dieu, et qu'il introduisit la même chose dans l'Eglise ; mais cette tradition ne semble pas avoir un caractère d'authenticité suffisante.

Quoique S. Ignace soit le premier mentionné dans l'histoire comme ayant souffert dans le Colisée, nous avons cependant raison de croire qu'il y en eut plusieurs avant et après cette époque, qui furent exposés aux bêtes féroces au même lieu, et dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous. A l'époque de sa mort le Colisée était en usage depuis trente-sept ans. La persécution contre les chrétiens sévit avec plus ou moins de rigueur pendant cet espace de temps, et nous avons les preuves que des chrétiens furent exposés aux bêtes féroces dans d'autres amphithéâtres de l'empire. Nous voyons, par exemple, sous Néron, sainte Thècle exposée dans l'amphithéâtre de Lycaonie ; on suppose généralement que ce fut la première femme qui fut martyrisée. Accilio Glabrione qui était consul sous Domitien (A. D. 93) eut à combattre avec un lion dans l'amphithéâtre d'Albano. Le serviteur de Dieu tua bravement le lion, mais fut ensuite martyrisé à Rome par le tyran. Bien que la liste authentique de ceux qui souffrirent dans le Colisée de Rome soit peu considérable, cependant il est à présumer qu'il y fut massacré des milliers de chrétiens dont nous n'avons pas les actes. Le dernier et terrible jour qui doit dévoiler aux hommes le passé et le futur nous montrera, parmi les chœurs des martyrs, plus d'une âme triomphante qui aura combattu dans l'arène du Colisée, dont nous n'avons pu honorer les noms dans les briéves esquisses de ces pages (1).

---

(1) La fête de S. Ignace est célébrée dans le martyrologe le 1er de février.

CHAPITRE VII.

I

Le général.

Avant d'offrir au lecteur l'histoire extraordinaire qui est parvenue jusqu'à nous, du grand S. Eustache et de sa famille martyrisée, il est bon de contempler un instant le grand et consolant triomphe qu'il plut à Dieu de faire remporter à ses serviteurs, dans ces jours de persécution. Quoique des milliers de chrétiens soient montés aux cieux en passant par l'arène du Colisée, il en est peu cependant qui aient été tués par les bêtes féroces. Ce fait étrange est un rayon de soleil au milieu de toutes les scènes d'horreur, de cruauté et d'effusion de sang. Celui qui sait changer la nature féroce de ces animaux qui errent à travers les montagnes et dans les déserts de leur contrée natale, à la recherche de leur proie, de telle sorte qu'ils deviennent les compagnons et les protecteurs des anachorètes et des solitaires, les coustitue, au lieu des instruments d'une mort cruelle, les défenseurs de la chasteté de ses vierges et les témoins de la sainteté de ses élus. Le grand Créateur de toutes choses transforma l'animal en serviteur de l'homme, et, à part quelques rares exceptions, il ne lui permit pas d'être l'exécuteur de l'innocent.

Une des pages les plus consolantes de l'histoire de ces temps malheureux, est le miracle souvent répété de Daniel dans la fosse aux lions, non pas dans le silence et l'obscurité d'une sombre caverne, telle que celle où le jeune prophète avait été jeté, mais en plein jour, dans le grand amphithéâtre de la capitale du monde, et en présence de 100,000 spectateurs. Les miracles ont été destinés par Dieu à être les serviteurs de la vérité et un moyen de conviction.

Dans l'intervention visible de son pouvoir, en préservant ses serviteurs de la fureur des bêtes dans le Colisée, il donnait aux païens de Rome une preuve incontestable de la divinité du christianisme, et un acte de miséricorde qu'ils ne surent pas apprécier. Si les vieux murs du Colisée pouvaient parler, ils nous diraient les scènes de triomphe des martyrs, et leur étonnante préservation. S. Eusèbe, qui fut témoin oculaire de quelques-unes de ces horribles scènes, raconte avec éloquence et émotion comment les bêtes féroces furieuses devenaient incapables de s'attaquer aux chrétiens, et comment dans leur rage elles se tournaient contre les païens. "Quelquefois, dit-il, elles se ruaient vers les soldats du Christ, nus et sans défense; mais, comme si elles eussent été arrêtées par une puissance surnaturelle, elles s'en retournaient dans leurs antres. Ce fait arriva souvent, au grand étonnement des spectateurs. A leur demande, la première bête ayant été déconcertée, une seconde puis une troisième étaient envoyées contre le même martyr, mais sans plus de succès."

"Vous auriez été rempli d'admiration, continue-t-il, en voyant la ferme intrépidité de ces saints champions, et la force d'âme déployée par des personnes de l'âge le plus tendre. Vous auriez pu voir un adolescent qui n'avait pas encore accompli sa vingtième année se tenant immobile au milieu de l'arène, les bras étendus en croix comme s'il priait avec ferveur, paraissant oublier le lieu où il se trouvait, même quand les ours et les léopards, ne respirant que la colère et le carnage, touchaient presque son corps de leurs têtes ; vous en auriez vu encore d'autres jetés devant un taureau enragé attaquant les païens qui se trouvaient près de lui, les lançant dans l'air avec ses cornes ; on était obligé de les enlever presqu'à demi-morts. Mais quand la bête affolée allait se ruer sur les martyrs, elle ne pouvait en approcher ; alors frappant la terre de son sabot, menaçant de ses cornes, et respirant la fureur et la rage, parce qu'il était irrité par les bandelettes rouges, l'animal furieux, en dépit de tout, était retenu à distance par une main invisible. On

essayait ensuite, mais sans plus de succès, avec d'autres animaux, en sorte que les chrétiens étaient finalement mis à mort par l'épée, et leurs reliques, au lieu d'être enterrées, étaient jétées dans la mer." (Hist. Eccl., livre VIII).

Les scènes décrites par Eusèbe étaient fréquentes dans tout l'empire. Partout où il y avait des chrétiens, la persécution sévissait avec rage. Il semblait que Dieu eût adopté ce moyen pour donner à son Eglise encore dans l'enfance une grande publicité et la cachet de sa divinité. Par là, sa miséricorde et sa bonté firent des persécutions une récolte fructueuse des âmes des martyrs. Baronius mentionne (A. D. 307) que pendant la persécution de Dioclétien, le saint pape Marcel dut ériger vingt-six nouvelles paroisses dans la ville, afin de baptiser et d'instruire les chrétiens qui se multipliaient sous le sabre. Le caractère hideux et exécrable des barbaries auxquelles les chrétiens furent soumis, non-seulement pour les forcer à apostasier, mais encore pour détourner les autres d'embrasser une croyance prohibée par l'Etat, eut juste l'effet contraire.

Quant aux martyrs, des deux sexes, de l'âge le plus tendre ou parvenus à une extrême vieillesse, non-seulement ils supportèrent leurs souffrances avec une force surhumaine, mais encore avec joie, ces souffrances devant les conduire à Dieu et contribuer à la conversion des païens. Leurs persécuteurs même étaient forcés d'applaudir à l'héroïsme de ceux qu'ils haïssaient si profondément, et de se sentir dégoûtés et affligés à la vue des atrocités qu'ils avaient auparavant demandées à grands cris.

Le respect que les animaux témoignaient aux martyrs est raconté d'une manière touchante dans une scène que nous extrayons des actes de trois martyrs de Tarsus, donnés dans les annales de Baronius en l'an 290. Ils ne souffrirent pas dans le Colisée ; cependant leur martyre eut lieu dans un autre amphithéâtre de l'empire, et l'histoire de leur mort sert d'exemple de ce qui arrivait généralement dans ces jours d'horreur. Ces martyrs, appelés Tharasius, Probus et Andronicus, avaient été torturés de la manière la plus

barbare à Tarsus en Cilicie ; ils furent ensuite transportés à Mopsueste, et furent de nouveau soumis à d'horribles barbaries ; une troisième fois ils furent torturés à Anazobus, en sorte qu'ils étaient littéralement couverts de blessures ; leurs os étaient broyés et sortis de leurs jointures. Le proconsul Maxime voulut cependant qu'ils fussent exposés aux bêtes sauvages dans l'amphithéâtre ; les soldats durent écarter la foule pour se faire un chemin et y transporter les trois infortunés presque privés de vie.

“ Quand nous vîmes ce spectacle, disent les trois pieux chrétiens qui ont écrit leurs actes et enterré leurs reliques, nous nous détournâmes et nous nous mîmes à pleurer ; mais quand leurs corps ensanglantés furent jetés dans l'arène, tous les spectateurs furent saisis d'horreur ; à cette vue beaucoup d'entre'eux laissèrent le théâtre, exprimant ainsi leur désapprobation de cette cruauté féroce ; ce que voyant, Maxime ordonna à ses gardes qui étaient près de lui de prendre les noms de ceux qui agissaient ainsi, afin qu'ils fussent conduits devant lui pour rendre compte de leur conduite. Il ordonna ensuite de lâcher les bêtes, et si elles ne touchaient pas aux martyrs, leurs gardiens devaient être écorchés vifs.

On lâcha d'abord un ours qui le même jour avait déchiré trois gladiateurs ; mais l'animal se coucha aux pieds d'Andronicus, et se mit à lécher doucement ses blessures, malgré que le martyr arrachât les poils de sa fourrure pour l'irriter. Le président entra en fureur et ordonna aux lanciers de transpercer le corps de l'ours. Térence, l'entrepreneur des jeux, craignant la colère du président, résolut de s'assurer cette fois de la mort des martyrs, en lâchant contre eux une lionne qui avait été envoyée d'Antioche par Hérode ; mais la lionne, à la grande terreur des spectateurs, se mit à bondir sur la balustrade qui les protégeait contre les bêtes. Quand enfin elle se dirigea vers les martyrs, elle sembla s'agenouiller devant Théracius qui pourtant la provoquait par des coups. Elle s'approcha plus près en rampant avec crainte

comme pour témoigner sa vénération, se conduisant en un mot plutôt comme une brebis que comme une lionne. Des cris d'admiration éclatèrent dans tout l'amphithéâtre, accablant Maxime de confusion. Celui-ci ordonna aux gardiens d'aiguillonner la lionne ; mais la bête, d'un bond prodigieux, brisa la palissade et rentra dans sa fosse. Alors l'entrepreneur Térence, de guerre lasse, commanda aux gladiateurs de trancher la tête aux trois martyrs.

On trouve dans l'histoire deux ou trois faits extraordinaires où des animaux refusèrent de toucher aux esclaves qui leur avaient été jetés ; mais ce sont des cas exceptionnels de reconnaissance et de gratitude, vertus que l'on trouve plus souvent chez la brute que chez l'être raisonnable. Nos lecteurs sont sans doute familiers avec l'histoire d'Androclus et du lion.

Sénèque (*de beneficiis*, liv. 2, chap. 3) raconte qu'un lion ne voulut pas toucher un de ses gardiens qui avait été condamné à être exposé aux bêtes féroces. Dans la vie de S. Sabba, on voit un fait semblable à celui d'Androclus, et le lion reconnaissant vécut dans le monastère avec les moines. Ces faits, quelqu'étranges et quelqu'intéressants qu'ils soient, ne sont pas des miracles ; il n'y a rien de plus naturel que la fidélité d'un chien qui perdrait la vie en défendant même un maître cruel ; mais il n'y a que la puissance divine qui puisse empêcher des animaux furieux de se jeter sur des victimes ans défense, ou les faire ramper aux pieds de personnes qu'ils n'avaient jamais vues auparavant, tandis que quelques instants après ceux qui les nourrissaient devenaient les victimes de leur rage. Ces prodiges, Dieu les accomplit en faveur de ses serviteurs, et le grand S. Eustache avec sa famille est un autre exemple de cette protection miraculeuse. Dans la vie de ce grand martyr, nous avons un des romans sacrés les plus extraordinaires du second siècle, une conversion plus étonnante que celle de S. Paul, une vie d'épreuves et de douleurs comme celle du patriarche Job, une mort glorieuse par le martyre, mort la plus terrible des annales de

la persécution. Il n'est point de roman à sensations publié de nos jours, qui raconte des tribulations imaginaires plus étranges, plus intéressantes que celles que nous avons ici en réalité et qui ont été transmises jusqu'à nous avec toute l'autorité de l'histoire. Il y a des hommes qui sont habitués à douter de tout ce qu'il y a d'étrange dans les faits historiques ; ils sourient avec ironie de notre crédulité à ajouter foi à quelques-uns des faits religieux du passé ; mais nous allons donner un abrégé des événements extraordinaires de la vie de S. Eustache, et nous démontrerons ensuite que nous ne faisons que reproduire des pages de l'histoire ecclésiastique que nous n'avons aucune raison de mettre en doute.

II.

Les Romains furent, dès leur origine, un peuple brave et guerrier ; les héros qui les conduisirent au champ de bataille et à la victoire furent des hommes d'une haute intelligence et d'une habileté consommée. Dans les premiers temps l'art de la guerre était encore dans son enfance, et l'existence de toute une armée dépendait souvent de l'habileté de son général. Il avait à commander là où il n'y avait ni discipline, ni intelligence, ni jugement, sauf ce qui surgissait de son esprit supérieur : il mettait en mouvement le grand engin de la force brutale et vivante comme il l'entendait. Ces esprits grossiers et sauvages étaient réunis en phalanges irrésistibles par un seul élément, la confiance dans un chef ; son habileté était plus importante pour l'armée que le nombre, la position et le courage. C'est ainsi que César, un des grands capitaines des temps passés, disait qu'il craignait plus un général sans armée qu'une armée sans général. Eustache ou Placide (c'est sous ce dernier nom qu'il était généralement connu) était un des grands généraux de l'armée romain au commencement du deuxième siècle.

Son influence et son nom étaient aussi grands parmi les soldats à cause de ses vertus que par ses triomphes et son habileté militaire. Il était admiré de tous pour sa douceur,

son amour de la justice et sa charité. Il était le père de ses soldats, et les traitait avec mansuétude et équité, vertus inconnues du soldat barbare, mais appréciées dès qu'il en ressentait la bénigne influence. Il était généreux et sensible à l'infortune, et bien que païen, il était éminemment chaste. La vraie grandeur est incompatible avec les passions brutales. Les vertus et la position élevée de Placide faisaient de lui un des hommes les plus remarquables de son temps, comme une étoile solitaire brille dans l'obscurité à travers des nuages amoncelés pendant une nuit orageuse. Il n'est pas étonnant que la Providence le destinât à recevoir des grâces spéciales, à être l'instrument de grandes choses, car Dieu aime les vertus même quand elles sont pratiquées par un infidèle, et tôt ou tard il ne manque pas de les récompenser.

Un soldat offrit un jour l'aumône à S. François. En récompense de cette action, le Tout-Puissant révéla au saint la mort prochaine de ce soldat. François lui communiqua cette révélation et le prépara à une mort chrétienne. Peut-être fut-ce la charité, quelqu'action cachée de bienveillance dans la vie de Placide, qui fit descendre sur lui la grande grâce de sa conversion et en fit un vase d'élection. Cette conjecture semble prouvée par les paroles que Notre-Seigneur lui adressa au moment où il l'appela au christianisme.

Un jour, Placide sortit pour aller à la chasse, selon son habitude. Il était accompagné de quelques officiers d'une division de cavalerie qu'il commandait, et se rendit sur les hauteurs des monts Sabins ; il tomba au milieu d'un troupeau de cerfs magnifiques. Parmi eux il s'en trouvait un beaucoup plus grand et plus beau que les autres. Placide se mit immédiatement à sa poursuite, avec toute l'ardeur d'un chasseur consommé. Dans l'excitation que seuls les chasseurs connaissent, il fut bientôt séparé de ses compagnons, et passa sur les montagnes, traversa les rivières et courut sur le bord des précipices les plus terribles. Il ne connaissait pas le danger et n'était pas habitué à être lassé

de ces courses folles ; il allait toujours, franchissant les montagnes et les vallées, jusqu'à ce qu'il fut arrivé avec son magnifique gibier dans un ravin sauvage et solitaire, non loin du lieu où se trouve aujourd'hui le pittoresque village de Guadagnolo. C'était le moment et le lieu que la divine Providence avait choisis pour éclairer son esprit de la lumière du christianisme. Le cerf s'arrêta sur le bord d'un rocher, juste au dessus de lui. Entre ses andouillers, Placide vit une lumière brillante, et au milieu d'une auréole de splendeur, la représentation du crucifiement. Frappé de stupeur et d'étonnement, il entendit une voix qui lui dit : " Placide, pourquoi me poursuis-tu ? Sache que j'ai pris cette forme pour te parler ; je suis le Christ que tu sers sans le connaître. Ta charité et tes actes de bienfaisance envers les pauvres sont parvenus jusqu'à moi, et je t'ai fait me suivre par miséricorde pour toi. Le juste m'est cher à cause de ses actions, et il ne doit pas servir les démons et les faux dieux qui ne peuvent lui donner ni la vie, ni la récompense."

Placide descendit de cheval confus et terrifié. Il ne pouvait écarter ses yeux de la belle vision qui paraissait plus brillante que le soleil, entre les andouillers du cerf; et quoiqu'il entendît, il ne pouvait comprendre quelle était cette voix qui lui parlait. Enfin, prenant courage, il s'écria d'une voix émue et tremblante :

" Quelle est cette voix ? Qui parle ainsi ? Dis-moi qui tu es afin que je puisse te connaître."

Les sons célestes frappèrent de nouveau son oreille, et il entendit ces mots :

" Je suis Jésus-Christ, qui ai tiré du néant le ciel et la terre, qui ai donné une forme à la matière, et qui ai fait jaillir la lumière du chaos des ténèbres. Je suis celui qui a créé la lune et les étoiles, fait le jour et la nuit, celui qui a créé l'homme du limon de la terre, qui s'est fait homme pour le racheter, qui a été crucifié et qui est ressuscité le troisième jour après sa mort. Placide, va trouver le suprême pasteur des chrétiens pour être baptisé."

Un rayon, le dernier de cette brillante lumière qui éblouissait ses yeux, pénétra dans son cœur et il comprit tout. Il demeura pendant des heures à genoux, offrant au vrai Dieu une prière de reconnaissance et d'amour.

Quand il sortit de sa profonde rêverie, de son adoration et de sa prière, tout était obscur et silencieux. Il se leva, comme l'apôtre S. Paul sur le chemin de Damas, avec le courage du lion, pour proclamer la vérité de la religion chrétienne, et la prodigieuse miséricorde de Dieu. Il remonta à cheval, et retourna lentement à la ville, à travers les passes difficiles de la montagne.

Cependant, dans sa demeure, les alarmes sur son sort allaient toujours en augmentant. Il avait le bonheur de posséder une noble et charmante épouse ; leur affection mutuelle n'avait fait que s'accroître avec les années. Tous deux avaient les mêmes penchants pour la vertu, et leur demeure offrait le spectacle d'une félicité domestique que l'on retrouvait rarement dans la société païenne. L'absence inaccoutumée du général causait une vive anxiété à sa tendre épouse ; toute la nuit elle était restée debout, attendant l'allure bien connue de son cheval sur le seuil de la porte ; mais déjà les teintes grises de l'horizon se dispersaient, et aucun signe de l'approche de Placide.

Sortant du repos momentané d'un rêve trompeur, elle vit près d'elle son esclave, revenant toute déconcertée pour lui apporter un message.

“ Très-noble dame, Rufus qui a accompagné le général ce matin à la chasse est revenu et demande une audience.”

—Vite, vite, Sylvia, amène-le en ma présence. Elle se leva de son siége, alla à la rencontre du vieux soldat et tremblante d'émotion elle lui dit :

—Dis, Rufus, as-tu quelque nouvelle du général ? Tu as toujours été un brave soldat, toujours à ses côtés dans le danger, comment se fait-il que tu te sois séparé de lui ? Parle, j'ai peur de ton silence.

—Noble dame, il me répugne souverainement d'éveiller

dans votre esprit des prévisions de malheur, mais nous avons des craintes sur le sort du général.

—Je t'en conjure, Rufus, dis-moi tout, s'écria-t-elle ; son noble coursier est-il tombé et l'a-t-il lancé dans quelque précipice? Les loups ont-ils fait leur pâture de son corps ?

—Rien de tout cela n'est arrivé à notre brave commandant, noble dame, répliqua Rufus. Nous croyons que nous avons seulement perdu son chemin dans les montagnes, et qu'il sera ici avant midi. Ce matin j'étais à ses côtés quand un grand cerf apparut sur une hauteur; les chiens donnèrent, et nos chevaux coururent à fond de train sur les flancs rocailleux de la montagne ; le cerf était le plus grand qui ait été vu jusqu'ici et la course se poursuivait avec ardeur. Nos chevaux n'étant pas d'aussi bonne race que celui du général, restèrent bientôt en arrière, et nous vîmes le casque étincelant du commandant fuyant comme une boule de feu dans les bois ; nous le perdîmes de vue près des ravins de Marino. Nous fîmes halte à l'ombre d'un figuier, espérant à chaque instant voir arriver notre brave général avec les dépouilles de sa brillante chasse. Les heures s'écoulèrent lentement ; nous écoutions anxieux pour entendre les échos de sa trompe ; pas un seul chien ne nous rejoignit, la gueule ensanglantée, pour nous apporter la nouvelle de la victoire ; chaque moment d'anxiété faisait battre nos cœurs avec plus de force. Nous fîmes des recherches dans les montagnes, et nous criâmes de plus en plus haut le nom de notre général ; point de réponse, si ce n'est le triste écho qui se répercutait parmi les oliviers. Tremblant pour ses jours, je me rendis au quartier-général pour demander un détachement de cavaliers afin de fouiller la montagne. Vous savez maintenant, noble dame, comment j'ai été séparé du général. Le sang qui coule dans mes veines ne m'est pas plus cher que le salut de votre seigneur. Rufus ne servira jamais sous un autre commandant que Placide.

Tandis que Rufus parlait encore, on entendit un bruit au dehors, des esclaves se précipitèrent dans le vestibule, annonçant l'arrivée du général. Placide descendit de che-

val, exténué et tout couvert de poussière. Il embrassa sa femme en silence ; il fit signe aux esclaves de laisser l'appartement, et il parla ainsi à son épouse :

— Stella, j'ai une chose étrange à vous raconter. Vous savez que les dangers de la guerre et le fracas des empires croulants ont toujours été mon ambition et ma joie. Jusqu'à présent je n'ai rien craint, et je n'ai eu d'autre Dieu que mon épée ; mais depuis que je me suis assis la dernière fois à l'ombre de ces tours de mes ancêtres, et depuis que j'ai vu avant de partir votre sourire aimé, un changement s'est opéré dans mes rêves d'ambition. Comme le soleil perçant d'épais nuages, une vision du monde invisible est passée devant mes yeux ; une divinité plus grande que les dieux de l'empire s'est manifestée à moi. Stella, je suis chrétien.

Ce fut en répandant des larmes qu'il décrivit sa vision et la miraculeuse intervention de la divine Providence pour l'appeler à la lumière de la foi. Dès ce jour il mit ordre à ses affaires et s'abandonna généreusement à l'appel de la grâce. On alla chercher des messagers pour le conduire dans les catacombes où le pontife gouvernait l'Eglise de Dieu. En dépit des représentations de sa timide épouse, qui craignait les conséquences terribles qu'entraînait la profession du christianisme dans ces jours de terreur, il se dirigea en toute hâte, à la première heure après le crépuscule, vers les cryptes de la voie Salarienne. Parmi les leçons sublimes qui lui avaient été données sur la montagne, était la folie de remettre à plus tard une action de laquelle devait dépendre son salut éternel. Il est probable que la terrible persécution de Domitien sévissait encore à cette époque. Les chrétiens étaient obligés de chercher dans les catacombes un refuge contre la fureur de la tempête, et tandis que Dieu permettait qu'ils ne pussent enseigner publiquement les lois de grâce, il donnait à ses apôtres souffrants et bannis la consolation d'une moisson plus abondante, par l'opération de sa grâce dans les cœurs. Si, comme nous le pensons, le martyre d'Eustache n'eut lieu

que seize ans après son baptême, c'est le saint pape Anaclet (selon Baronius) qui devait alors occuper la chaire de S. Pierre. Trajan était empereur; nous avons déjà parlé de son caractère et des événements de son règne dans la vie de S. Ignace.

Le saint pape s'était donc réfugié dans une crypte des catacombes de sainte Priscille, sur la voie Salarienne. Dieu 'avait prévenu, par une vision, de la conversion de Placide. Il était agenouillé devant un crucifix placé sur un marbre qni recouvrait la tombe d'un martyr et servait d'autel pour le saint sacrifice de la messe. Une petite lampe jetait quelques faibles rayons de lumière sur les pierres du sépulcre ; le silence de ces corridors mortuaires n'était interrompu que par le doux murmure de la prière, ou l'écho affaibli du marteau et de la hache des fossoyeurs. Tout à coup le saint père vit les murs de *l'archisolium* (1) disparaître devant lui, et à leur place il aperçut une scène ravissante dans les Apennins.

Sur le bord d'un rocher il vit un cerf majestueux portant sur son bois, au milieu d'un soleil de lumière, le signe sacré de la rédemption, et prosterné sur la terre, le général romain en prière. La vision disparut et le saint pontife comprit que la miséricorde de Dieu s'était montrée à une âme noble, et il resta plongé dans une prière de reconnaissance.

Quand la nuit eut enveloppé la ville, quelques personnes à l'air mystérieux, enveloppées de voiles et drapées dans de grands manteaux, passèrent la porte salarienne. On ne fit aucune question, car l'habit militaire de Placide était une garantie de protection. Deux petits enfants, l'un de trois, l'autre de cinq ans, tenaient avec crainte les habits de leur mère, et leurs petits pieds frappant avec harmonie les massifs pavés, contrastaient avec la démarche martiale de leur père. Ils passèrent en silence le long des villas princières

(1) L'*archisolium* était une espèce de niche dans laquelle on célébrait le saint sacrifice de la messe.

qui ornent chaque côté de la voie, et bientôt atteignirent la pente douce connue des anciens chrétiens sous le nom de *clivum cucumeris*. Le guide les conduisit à travers de longs et étroits corridors et les introduisit en présence du saint pontife, qui se leva et embrassa Placide comme s'il l'eût connu et aimé depuis des années.

On peut s'imaginer quelle joie éprouva le pape quand il versa l'eau régénératrice du baptême sur la tête du général romain et sur celle des autres membres de sa famille. Ce fut dans cette circonstance qu'il reçut le nom d'Eustache ; sa femme fut appelée Théopista, et les deux enfants Agape et Théopiston : tous ces noms étaient dérivés du grec et rappelaient les faveurs de Dieu. Les paroles d'adieu du vénérable pontife à cette famille de néophytes furent de prendre leur croix avec courage, de la porter, comme leur maître crucifié, autant que les forces humaines pouvaient le permettre; " ils étaient appelés à glorifier l'Eglise de Dieu dans des jours de trouble ; le chrétien doit être éprouvé dans la fournaise de l'affliction ; c'est après avoir enduré bien des tribulations que nous pourrons entrer dans le royaume des cieux." Il semblait en ce moment parler avec un esprit prophétique, car dans le chapitre suivant nous verrons Placide éprouvé mais fidèle à Dieu dans le malheur.

III.

Dieu éprouve ceux qu'il aime. Ayant choisi Placide comme un vase d'élection, il l'éprouva par une série d'afflictions qui firent briller la patience du grand saint plus que toute autre vertu.

Les biographes l'ont comparé au grand patriarche Job. Mais la lumière qui était entrée dans son cœur lui avait enseigné la valeur cachée des épreuves et des afflictions ; il comprenait que c'était des faveurs célestes. Celui qu'il avait pris pour maître et pour modèle avait toujours été dans la douleur et l'affliction ; le disciple ne devait pas être

mieux traité que le maître. Une vie passée dans la mollesse et la volupté, des vêtements de soie, de l'or et des bijoux ne sont pas une armure qui doive distinguer les soldats d'un Dieu dépouillé et crucifié. Quand nous endurons les douleurs passagères de la vie, souvenons-nous qu'elles sont les marques distinctives de la prédilection de Dieu et de la sanctification de nos âmes.

Après son baptême et son admission dans l'Eglise, Placide retourna sur les montagnes Sabines, au lieu (1) où il avait eu sa vision miraculeuse, afin de rendre grâce à Dieu. Sa prompte et généreuse correspondance à l'appel de la grâce avait plu au Très-Haut ; il lui envoya encore d'autres visions consolantes, et le mit en garde contre les épreuves qui l'attendaient.

A peine avait-il regagné sa demeure, que la tempête terrible du malheur fondit sur lui, et le renversa à terre. Le récit douloureux de ses épreuves excite la pitié dans les cœurs les plus durs. En peu de jours il perdit tous ses chevaux, tout son bétail, en un mot tout ce qui avait vie autour de sa maison ; même ses esclaves et ses domestiques furent emportés par une peste virulente. La terreur que la mort avait répandue autour de lui, les odeurs pestilentielles qui s'exhalaient de ces cadavres non enterrés, l'état malsain d'une atmosphère corrompue, l'obligèrent à abandonner sa demeure pour un temps ; mais ce contre-temps fut une nouvelle source d'afflictions.

Pendant son absence des voleurs entrèrent dans sa maison et enlevèrent tout ce qu'il possédait, et il fut réduit à la mendicité. En ce temps-là la ville entière se réjouissait et célébrait le triomphe des armées romaines sur les Perses. Placide ne put prendre part à ces réjouissances ; découragé et un peu honteux, il s'entendit avec son épouse pour s'enfuir

(1) Une petite chapelle y a été bâtie au quatrième siècle, et rebâtie plus tard. Elle existe encore pour commémorer la conversion extraordinaire de Placide.

dans un pays inconnu où, au moins, ils pourraient supporter leurs souffrances et leur pauvreté sans être exposés aux cruelles insultes d'amis orgueilleux et sans cœur. Ils se rendirent à Ostie où ils trouvèrent un navire sur leque ils s'embarquèrent pour l'Egypte. Ils n'avaient rien pour payer leur passage ; mais le capitaine, qui était un homme cruel et méchant, voyant leur jeunesse et la beauté de Théopista, sentit s'élever dans son cœur une passion impure, et il pensa qu'en leur permettant de s'embarquer à bord il pourrait satisfaire ses mauvais penchants ; mais il ne connaissait rien de la beauté, de la sublimité et de l'inviolabilité de la vertu de chasteté chez la femme chrétienne, et quand il se vit traité avec le mépris d'une vertu indignée même à la seule idée d'infidélité, il dissimula son désappointement et médita sa vengeance. Le démon lui suggéra un plan. Arrivé sur les côtes de l'Afrique, le capitaine demanda de nouveau le prix du passage et dit à Placide que s'il n'était pas payé il allait garder Théopista en otage. Placide, incapable de payer, fut délaissé sur le rivage avec ses deux enfants; sa belle et fidèle épouse fut retenue de force à bord ; immédiatement le capitaine fit voile pour un autre port. Le pauvre Placide sentit des larmes brûlantes tomber sur ses joues quand il vit les voiles de la barque, gonflées par un bon vent, emportant loin de lui le trésor le plus précieux qu'il possédait dans ce monde. Il se vit sur un rivage désert et inhospitalier, exilé, pauvre et séparé de sa chère compagne. Si ses fidèles légions eussent connu son sort malheureux, comme elles auraient tiré leurs épées pour venger leur général outragé ! Il regarde ses petits enfants privés de leur mère et de leur protectrice, les presse sur son cœur brisé de douleur, et leur montrant de sa main tremblante la tache que le petit vaisseau faisait encore à l'horizon, il s'écria : " Votre mère a été livrée à un étranger."(1)

---

(1) Væ mihi et vobis quia mater vestra tradita est alienigeno marito." Actes des Bollandistes, 20 Septembre.

Se frappant le front avec la main, il s'affaissa et pleura amèrement. Il n'y a rien dans la douleur de l'homme de plus poignant qu'une affliction sans remède ; elle est ressentie d'autant plus fortement que l'objet de notre amour nous est enlevé non par la mort, ou par la nécessité, mais pour l'infamie et le déshonneur. Des parents païens même préféraient plonger le poignard dans le cœur de leur Virginie plutôt que de la laisser vivre déshonorée.

Mais " l'homme patient est meilleur que le brave." L'homme qui peut supporter les épreuves et l'infortune est plus grand que le héros des champs de bataille. Se rappelant la promesse qu'il avait faite à Dieu dans le ravin des Apennins, il maîtrisa sa douleur ; se levant aussitôt, et priant comme le saint homme Job, il prit ses deux enfants par la main, et se dirigea vers l'intérieur du pays avec un cœur fort et résigné. Mais Dieu lui réservait d'autres afflictions pour l'éprouver davantage.

Il n'était pas encore loin quand il arriva à une rivière gonflée par des pluies récentes ; elle était guéable, mais Placide voyant qu'il serait dangereux de traverser ses deux enfants à la fois, résolut de les passer l'un après l'autre ; laissant donc le plus âgé sur la rive, il entra dans le courant avec le plus jeune. A peine avait-il atteint la rive opposée que les cris perçants de l'autre enfant attirèrent son attention ; tournant ses regards, il aperçut un lion énorme emportant au loin son enfant dans sa gueule pour le dévorer. Placide laissa son enfant sur le rivage, puis, sans se soucier du danger, il plongea de nouveau dans le torrent. La douleur doit être bien terrible pour inspirer à un homme désarmé l'idée qu'il peut chasser et combattre le roi de la forêt. Il sortait de la rivière quand il vit son plus jeune enfant emporté par un loup. Ce dernier incident paralysa son courage, et il ne put plus faire un pas. Il tomba à genoux et se recommanda à Dieu qui connaît tout et qui dispose de tout. Avec la ferveur de sa foi nouvelle et la douleur bien naturelle d'un père, il demanda la patience et qu'aucun blasphème ne s'échappât de ses lèvres, que nulle

infortune ne vînt détruire la confiance qu'il avait dans son nouveau culte. Il demeura quelque temps en prière, et sentit le baume des célestes consolations descendre insensiblement dans son âme troublée. La foi seule peut briser les barrières du temps et consoler l'âme en attendant l'immortalité.

Placide confia sa famille à Dieu, et apprit d'une manière surnaturelle que tous étaient heureux. Quant à lui, il résolut de supporter avec courage les quelques jours de tribulation que la Providence lui accordait encore. Il se leva de nouveau, plus fort, plus consolé, plus détaché de toute consolation humaine, et plus uni à Dieu. Il laissa aussitôt le voisinage de ces scènes pénibles et douloureuses, et s'enfuit dans une autre partie du pays.

Nous retrouvons ensuite Placide employé comme laboureur sur une ferme appelée Bardyssa. Mais ceci est la dernière partie de la sombre nuit de ses épreuves, l'aurore précédant un splendide lever de soleil. Le Tout-Puissant avait maintenant éprouvé son serviteur par les plus grandes adversités qui peuvent tomber sur un homme. Dans un tourbillon d'affliction, il avait détruit ses biens temporels, son bonheur domestique et brisé son cœur de père ; le néophyte fut trouvé fidèle ; voici venir maintenant les brillants de sa couronne. Quelques années s'étaient écoulées depuis qu'il avait perdu sa femme et ses enfants ; il avait passé tout ce temps, inconnu, dans le travail, la prière et la solitude, s'élevant de plus en plus dans la perfection chrétienne, et en union parfaite avec Dieu ; mais le temps de la récompense est arrivé, et, par un de ces grands coups de la Providence qui étonnent toujours, les dignités, le bonheur et les richesses lui furent rendus. Il fut de nouveau mis à la tête des légions romaines, rendu à l'affection de sa femme et de ses enfants, pour n'en être plus séparé même dans la mort. Mais suivons les événements qui eurent de si beaux et si consolants résultats.

IV.

La grande capitale de l'empire romain est encore en commotion. Des nouvelles sont arrivées de l'Orient ; elles rapportent que les Perses et d'autres nations ont passé la frontière et portent partout le carnage et la mort. De toute part on fait des préparatifs de guerre. Les vétérans fourbissent leurs armes, et des troupes de jeunes gens arrivent des provinces romaines. Des rumeurs récentes que l'ennemi s'avance donnent une nouvelle impulsion à l'entrain général; on prépare rapidement une expédition d'une importance inaccoutumée. L'esprit hautain de Trajan qui est encore sur le trône des Césars, ne peut supporter l'idée du moindre démembrement de l'empire, ni le moindre abaissement de sa propre gloire. Il ne perd pas de temps, n'épargne pas l'argent pour aller frapper promptement et fortement l'ennemi audacieux. Mais à qui confier les légions guerrières et le sort de l'empire ? Il pense à Placide, le commandant de sa cavalerie, qui dans les années passées a porté la victoire jusqu'aux limites les plus éloignées de l'empire, au grand général qui est l'idole de l'armée et la terreur de l'ennemi. La rumeur dit qu'il vit encore, mais qu'il est retiré de la vie publique. Trajan saisit cette rumeur avec toute l'avidité d'un homme dont les espérances ont été ruinées, et qui risque tout sur une dernière chance. Il offre une magnifique récompense à celui qui découvrira la retraite de Placide et le conduira de nouveau à la tête des légions de l'empire. Brûlant d'impatience et d'anxiété, il retarde de jour en jour le départ de l'expédition, espérant toujours recevoir quelques nouvelles de son général favori. Il ne fut pas désappointé, car on trouva Placide.

Deux vétérans, Antiochus et Achacius, partirent pour les provinces égyptiennes à la recherche de Placide. Ils errèrent longtemps, et leurs incessantes recherches semblaient devoir être influctueuses, quand, un matin, au moment où ils étaient sur le point d'abandonner la partie, et de retourner vers l'océan, ils arrivèrent à une ferme splendide et bien tenue.

et sur cette ferme, à quelque distance d'eux, ils aperçurent un pauvre laboureur à sa charrue. Ils allèrent vers lui, et lui demandèrent s'il ne connaissait pas un citoyen romain du nom de Placide qui devait résider quelque part dans le voisinage. Les deux soldats croyaient bien voir dans ce vieillard quelque chose qui leur rappelait leur général ; la noblesse de sa figure et de son apparence leur disait que cet homme avait vu des jours meilleurs, et même ils crurent voir dans ses traits amaigris, bronzés par le soleil et ridés par la douleur et les soucis, quelques traces des beaux traits de Placide. Mais cela ne pouvait être ; leur général en exil ! devenu laboureur dans cette contrée misérable ! Quel revers de fortune avait pu le réduire à cette triste position ? Comment un homme de sa valeur avait-il pu être précipité du faîte de la gloire et des honneurs, dans l'obscurité et l'indigence ! Mais celui qui se trouvait devant eux, avec les vêtements en lambeaux d'un pauvre laboureur, avait déjà reconnu deux des plus braves vétérans de ses légions.

Le souvenir des guerres, des combats et des victoires de temps plus heureux traversa son esprit. Il se rappelait les places qu'occupaient près de lui, dans les batailles, les deux vétérans, leur bravoure, les blessures reçues dans des mêlées sanglantes ; tous ces souvenirs réveillèrent dans son âme les sentiments de courage et d'honneur. Il allait se jeter au cou de ses compagnons d'armes et les embrasser, mais la prudence le retint, et il eut assez de contrôle sur lui-même pour dissimuler son émotion. Prenant une pose majestueuse malgré son apparente indigence, et avec un regard qui disait le combat qui avait lieu dans son cœur, il demanda : " Pourquoi cherchez-vous Placide ? " Antiochus lui raconta que les ennemis de l'empire avaient une fois encore déclaré la guerre dans l'Orient, que l'empereur voulait confier à ce général seul le commandement de l'expédition ; qu'il avait envoyé dans toutes les parties du monde des soldats qui avaient servi sous Placide, pour le chercher partout. Placide ne put alors se contenir davantage, et ouvrant ses vêtements grossiers qui couvraient les cicatrices de sa poi-

trine, il les montra aux vétérans étonnés, et leur dit qu'il était le général qu'ils cherchaient. En un clin d'œil ils furent à son cou, versant des larmes de joie.

Rome fut sauvée une fois de plus par ce nouveau Cincinnatus pris à sa charrue pour défendre la ville menacée. Comme le grand général, Placide fut reçu avec une joie universelle par le peuple ; la confiance revint dans l'armée ; il semblait qu'il y eût une nouvelle vie parmi les troupes ; on annonçait d'avance les battailles et les victoires avant que les combats eussent eu lieu. L'empereur fut au comble de la joie ; il embrassa son ancien commandant de cavalerie, écouta avec intérêt l'histoire de ses tribulations, de ses pertes et de sa douleur, et plaçant autour de sa tunique la ceinture dorée du commandement consulaire, il lui demanda de tirer encore une fois son épée pour la cause de l'empire.

Le saint homme avait déjà reconnu, dans l'humilité de son cœur, que le changement si étrange et si soudain qui s'était opéré dans sa situation, était une disposition de la Providence divine ; il se prépara donc, malgré son grand âge, à se mêler de nouveau dans les hasards des batailles et à supporter les fatigues de la guerre. Pendant ses jours d'épreuves et de résignation, dans les plaines solitaires de l'Egypte, l'Esprit-Saint lui avait révélé qu'un jour viendrait où tout ce qu'il avait perdu dans ce monde lui serait rendu. Voici donc le premier pas fait dans l'accomplissement de sa vision ; voyons comment Dieu accomplit le reste. Tandis que Placide ordonne son armée, qu'il exerce ses soldats et leur enseigne la terrible science de la guerre, nous devons revenir pour un moment sur nos pas et jeter un coup d'œil sur la pauvre Théopista, que nous avons laissée dans la barque du capitaine qui l'avait cruellement séparée de son mari et de ses enfants.

Sans doute, dans la sympathie de son cœur sensible, le lecteur à eu pitié d'elle dans son affliction, et a espéré que quelque circonstance favorable l'a sauvée. Est-ce que le Dieu tout-puissant abandonne jamais ses serviteurs quand la vertu angélique est menacée ? Qui est plus puissant devant lui

qu'une femme innocente sans défense? Dans l'histoire du passé aucune vertu n'a reçu du ciel une protection plus visible que la chasteté ; aucun vice n'a attiré de vengeance plus terrible que l'impureté. La prière de la vierge pour la protection de son innocence, non-seulement perce les nuages, mais en fait descendre le choc électrique qui frappe l'oppresseur. Ne craignez pas pour la vertueuse et fidèle Théopista ; Dieu est son bouclier ; qui peut lutter contre le Très-Haut? Les moyens qu'il employa pour protéger sa servante furent silencieux et miséricordieux ; il n'infligea pas à l'impie capitaine, par un coup soudain et terrible, le châtiment qu'il avait mérité ; mais il souffla dans son cœur un sentiment de tendresse et de compassion qui le fit rougir de sa cruauté et de son impiété envers la jeune mère. A peine un bon vent eut-il emporté le petit vaisseau loin de la vue du mari de Théopista et de ses enfants, que les sanglots de douleur qui oppressaient son cœur firent vibrer une fibre de compassion dans celui du capitaine païen. Dans le même moment le Tout-Puissant lui enleva les désirs de la chair et lui fit aimer et admirer dans sa captive une vertu qu'il n'avait jamais connue. Les âmes vertueuses sont comme les arbres fruitiers en fleurs, qui donnent des parfums à chaque brise et qui répandent une odeur délicieuse dans l'atmosphère qui les environne. La sublimité de la vertu qui brille dans la fidélité de la femme chrétienne, la patience et la résignation de cet enfant malheureux de l'infortune gagnèrent si complétement le païen, que, au lieu d'être son ennemi et son oppresseur, il devint son protecteur et son gardien. Il débarqua Théopista au premier port où il toucha, et il lui donna de l'argent et des effets pour lui permettre de vivre pendant quelque temps.

Elle aussi avait eu sa part d'épreuves, et quinze longues années de souffrances et d'exil avaient prouvé qu'elle était digne du bonheur et de la couronne qui l'attendaient.

Cependant tout était prêt, et l'expédition partit pour l'Orient. La joie et le courage qui animaient les soldats, étaient l'avant-coureur des plus grands triomphes, et

quand le soleil du matin brilla sur les haches d'armes et les lances, les tombeaux des grands hommes qui bordent la voie Appienne se firent encore une fois de plus l'écho des chants de guerre des légions invincibles de l'empire.

Le général octogénaire, le chrétien Placide fermait la marche dans un chariot traîné par deux magnifiques chevaux arabes.

Nous n'avons pas besoin de nous étendre longuement sur le récit très-souvent répété du triomphe romain. Les légions se répandirent comme une avalanche sur le pays ennemi, écrasant tout ce qui s'opposait à leur marche.

Non-seulement les sujets rebelles furent vaincus, mais l'aigle conquérant étendit ses ailes sur de nouveaux domaines et de nouvelles provinces qui furent ajoutés au territoire sans limites des Césars. La douceur et l'habileté de Placide faisaient tout tourner à son profit ; il est peu de ses conquêtes qui furent achetées par l'effusion du sang et le carnage inutiles ; il pardonnait volontiers et ne paya jamais la résistance d'un peuple brave, par une de ces revanches si terribles dans les annales de la guerre entre les païens.

Toute armée a ses héros. La campagne de Placide touchait presque à sa fin, et ses véritables soldats n'étaient pas encore connus. Quand la conquête est facile tous sont braves ; mais viennent le danger et l'épreuve, et les lauriers de la victoire tombent sur ceux qui les méritent. L'armée fut un jour surprise dans une embuscade, mais fut sauvée par la prompte action de deux adolescents appartenant au corps de Numidie. C'étaient deux braves jeunes gens qui s'étaient rencontrés pour la première fois dans les rangs de l'armée et qui devinrent amis. Ils étaient à se promener en dehors du camp, quand ils entendirent le cri, aux armes ; ils se ruèrent en avant comme des lions avec quelques camarades, et combattirent ensemble leurs terribles agresseurs. Avec leurs haches d'armes qu'ils maniaient rapidement et avec dextérité, ils promenèrent la mort de tout côté. Seuls avec quelques compagnons ils arrêtèrent la marche de l'ennemi jusqu'à ce que toute l'armée vint à leur

aide. Cette résistance courageuse et inattendue jeta la panique dans les rangs de l'ennemi ; ils prirent la fuite, et on en fit un terrible massacre. Plusieurs milliers de soldats perdirent la vie, et l'armée fut tellement détruite qu'elle ne se présenta plus sur les champs de bataille.

Le général avait été témoin de ce qui s'était passé, et, quand la bataille fut finie, il manda les deux jeunes héros qui avaient sauvé l'armée, les éleva au rang de capitaine, et leur accorda l'honneur de son amitié.

L'armée avait marché de triomphe en triomphe. La scène s'ouvre maintenant sur une vaste plaine déserte des côtes de l'Afrique, où elle est campée avant de retourner dans la capitale. Sur les bords de l'océan il y a quelques huttes de pêcheurs, et ça et là le long d'une rivière, quelques jolies maisonnettes entourées de jardins et de vignobles. Parmi ces jardins il y en a un plus soigné que les autres et qui s'étend en pente douce jusqu'à la rivière ; il appartient à une veuve qui vit des produits de ce jardin et du travail de ses mains. C'est là que le vieux général, fatigué et épuisé par la campagne, fait dresser sa tente et s'arrange pour rester quelque temps, avant d'entreprendre le pénible voyage du retour. Il garde les deux capitaines près de lui et les traite comme s'ils étaient ses fils adoptifs. Sans doute il croit voir dans la jeunesse et la beauté de ces deux jeunes gens ce que ses fils auraient été s'ils lui eussent été conservés. Une attraction inexplicable le porte à les aimer tendrement, et il ne peut supporter qu'ils s'absentent longtemps. Eux aussi éprouvent l'un pour l'autre une amitié profonde ; la similitude de dispositions et de sentiments, un secret amour pour la vertu, et une certaine noblesse dans leurs pensées et leurs actions, non-seulement les unissent entre'eux, mais encore leur valent l'affection et l'estime de tous ceux qui les connaissent.

Un jour, selon leur coutume, ils se promenaient tous deux sur les bords de la petite rivière. Tout était frais et riant autour d'eux ; les oiseaux chantaient dans le feuillage ; les fleurs qui croissaient en abondance dans le voisinage de

la rivière répandaient mille parfums qu'emportait une douce brise qui ridait les eaux. Les jeunes soldats s'assirent à l'ombre d'un figuier et entrèrent en conversation. Le plus âgé était un grand et beau jeune homme d'environ dix-huit ans, et semblait avoir deux ans plus vieux que son compagnon. Il était généralement mélancolique et silencieux, et souvent absorbé dans ses pensées. Son jeune ami remarqua que c'était surtout le cas ce jour-là ; pendant leur conversation il s'arrêtait souvent, et regardait vaguement la rivière gonflée par des pluies récentes. Avec cette familiarité qu'autorisait une amitié à toute épreuve, il lui demanda affectueusement quelle était la cause de son trouble.

—Il y a déjà quelque temps que nous nous sommes rencontrés, dit le jeune officier, et j'ai toujours pensé que vous aviez, renfermé dans votre cœur, quelque secret que je serais heureux de partager avec vous. Je vous en prie, racontez-moi votre histoire afin que je puisse prendre part à vos chagrins; je suis votre ami, vous le savez."

Son ami le regardant avec bienveillance, comme s'il eût voulu lire ses sentiments dans sa figure, joignant les mains et tournant ses regards vers le ciel, se rapprocha de son compagnon et lui dit d'une voix émue: " Oui, je vous conterai mon histoire ; mais vous ne dévoilerez pas mon secret : je suis citoyen romain et chrétien."

Le plus jeune se leva comme si le tonnerre eût roulé tout à coup au dessus de sa tête ; mais l'autre, sans lui permettre de dire un mot, l'apostropha par son nom, et continua avec solennité : " Quoique j'aie été enrôlé dans l'armée romaine dans la même province que vous, je ne suis pas né ici. Mon père était un général romain d'une haute réputation. Je me rappelle, quand j'avais environ cinq ans, qu'un jour il s'en fut à la chasse, selon son habitude, et ne revint que le lendemain matin. Quand il arriva il était dans un état d'excitation extraordinaire, et il raconta quelque chose qui fit pleurer ma mère. La nuit suivante, quand il fit noir, ils me prirent avec mon petit frère, alors âgé de trois ans, et nous conduisirent tous deux dans une grotte obscure où,

après avoir traversé de longs et sombres corridors, nous entrâmes dans une petite chambre magnifiquement éclairée. Il y avait là un homme âgé assis sur un siége de pierre ; il portait une magnifique étole autour de son cou. Les murs de la petite chambre était couverts de peintures représentant des hommes richement parés, des poissons et des agneaux, et je me rappelle un tableau représentant un homme cloué à une croix. Le vénérable vieillard parla longtemps à mon père et à ma mère. Je ne me souviens pas de tout ce qu'il dit, mais il parla du vrai Dieu que les païens avaient méconnu, et de toutes les choses que Dieu avait faites pour les hommes ; il dit qu'il les aimait, qu'il était mort pour eux et qu'il leur avait promis la vie éternelle.

" Mes parents étaient très-affectés, et je me rappelle que mon père pleura, comme s'il avait fait quelque chose de mal. Ensuite le vieillard versa de l'eau sur nos têtes, et nous donna différents noms, le mien fut Agapius. J'appris que par cela j'étais devenu chrétien, et enfant du grand Dieu dont il avait parlé. Après la cérémonie, on fit encore de longues prières, et quand mon père et ma mère quittèrent cette place étrange, ils paraissaient tout heureux."

" Bientôt après, mon père perdit tous ses biens ; ses troupeaux et ses chevaux moururent d'une terrible maladie ; ses serviteurs et ses esclaves eux-mêmes moururent. Nous abandonnâmes la maison et gagnâmes un vignoble situé en dehors de la porte Nomentana. Pendant ce trajet on vola à mon père tout ce qu'il possédait, et il fut réduit à la mendicité. Une nuit, prenant mon petit frère, ma mère et moi, il nous conduisit sur le bord de la mer, nous embarqua sur un vaisseau, et nous fûmes ballottés sur les eaux pendant quinze jours. Quand nous fûmes près de terre, le capitaine nous débarqua tous trois, mais garda ma mère, et la barque s'enfuit de suite. Oh ! je n'oublierai jamais la douleur poignante de mon père dans cette occasion ! "

Le narrateur en ce moment se couvrit la figure de ses mains et une larme coula sur la joue de son jeune compagnon. Abaissant ses mains, il continua son récit en répendant des larmes.

" Mon père, se levant tout à coup, prit mon petit frère dans ses bras et moi par la main, et gagna l'intérieur du pays. Nous arrivâmes près d'une rivière au courant rapide, et, comme mon père ne pouvait nous traverser ensemble, il m'ordonna de rester sur le rivage, pendant qu'il passerait avec mon frère. Mais pendant que mon père traversait le courant, oh ! je ne l'oublierai jamais, un lion survint qui me saisit et m'emporta dans les bois." A ces mots un frisson passa sur son compagnon, il parut très-ému et s'écria : " Quel étrange événement ! Mais dites-moi, comment avez-vous été sauvé ? " Il était très-agité, quelques paroles vinrent sur ses lèvres, mais il se contint, et écouta avec anxiété la suite du récit de son ami.

" Eh bien, continua le jeune capitaine, je criai au secours ; mais c'était trop tard. Le lion m'avait pris dans sa gueule (j'ai encore les marques de ses dents sur mon corps), et il m'emporta dans la forêt. Heureusement quelques bergers passaient par là ; quand ils virent le lion, ils lâchèrent les chiens après lui. Un de ces chiens me saisit et m'arracha de la gueule du terrlble animal qui me lâcha, saisit le chien et l'emporta au loin. Les bergers me conduisirent à une petite maison où une femme charitable me mit au lit et prit soin de moi. Je guéris de mes blessures et je grandis dans cette maison, mais depuis je n'ai jamais vu ni mon père ni mon frère." Alors saisissant son compagnon d'armes par le bras, et les yeux baignés de larmes, il lui dit : " Ne vous étonnez pas, mon ami, si je suis ému ; cette rivière, ces arbres, cette plaine sauvage me rappellent cette terrible scène de mon enfance. Puis-je jamais oublier le jour où je perdis mon père, ma mère et mon frère ? "

Il ne put en dire davantage, mais se couvrant de nouveau la figure de ses mains, il pleura amèrement. Il avait remarqué que pendant son récit, son jeune compagnon devenait de plus en plus agité, et que de temps en temps il prononçait des phrases incohérentes, et faisait des exclamations de surprise. " Etrange ! Ce doit être ! O bonheur !" C'était tout ce que le jeune homme pouvait dire. Après un moment de

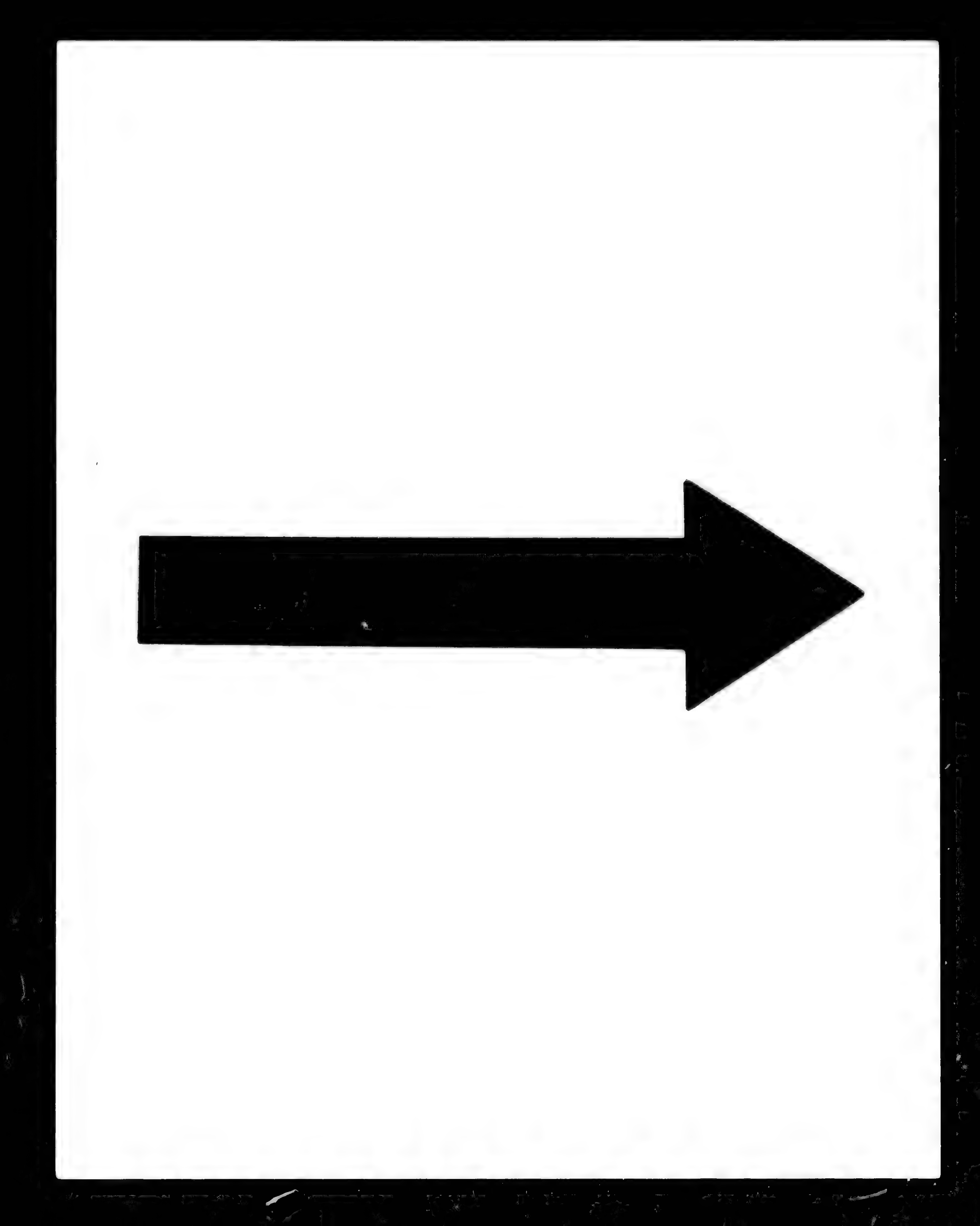
silence il s'écria : " Agapius, je crois que je suis votre frère."

Le jeune homme continua avec agitation : " Moi aussi j'ai perdu mes parents dans ma jeunesse. Les gens qui m'ont élevé m'ont dit qu'ils m'avaient enlevé à un loup près de la rivière Chobar, que j'appartenais à une famille noble de Rome, parce que j'avais à mon cou un collier d'or. En disant cela il mit la main dans sa poitrine et en retira le collier ; son compagnon se leva dans une grande agitation et s'écria : " Montre-le-moi. Porte-t-il l'inscription : *Théopista*, et *Ides de Mars*.—Oui. La voici." Agapius, reconnaissant le bijou que sa mère avait passé à son cou la nuit de son baptême, tomba dans les bras de son ami, et s'écria : " Mon frère, mon frère ! "

De plus amples explications rendirent tout doute impossible, et les deux frères restèrent pendant des heures ensemble, s'embrassant en répandant des larmes d'affection. Ils se racontèrent leurs aventures. Théopistus avait été sauvé du loup par quelques laboureurs qui, le voyant dans la gueule de l'animal, le lui arrachèrent et l'élevèrent comme leur propre enfant. Ils avaient vécu à quelque distance l'un de l'autre et ne se connaissaient pas ; mais Dieu dont les desseins sont impénétrables, les avait conduits tous deux à l'armée romaine, pour les rendre à leur père et à leur mère, en récompense de leur patience et de leur vertu. La joie des deux jeunes gens s'accrut encore par une autre découverte plus consolante et plus extraordinaire. Le lecteur l'a déjà devinée : le général est leur père.

Quand l'émotion du premier moment fut passée, ils résolurent de se rendre auprès du général et de lui dire l'étrange découverte qu'ils avaient faite. Ils trouvèrent le vieillard dans sa tente, assis près d'une table grossière, la figure dans les mains, et semblant absorbé dans ses pensées.

L'aîné se précipita dans la tente, et lui dit qu'il avait une nouvelle singulière et joyeuse à lui annoncer. Le vieux général leva la tête ; ses yeux étaient remplis de larmes, un nuage assombrissait son front. Regardant les deux jeunes



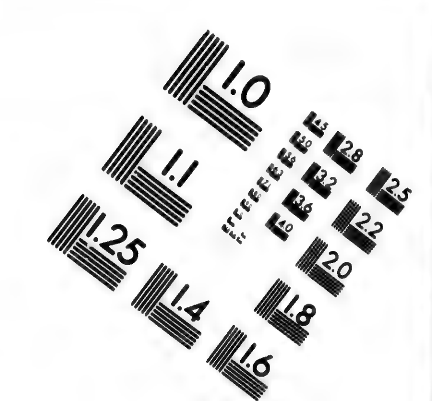
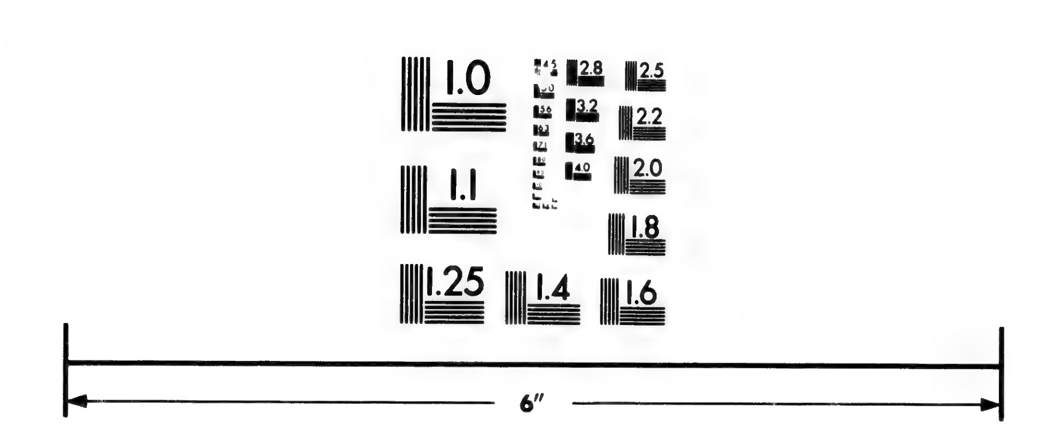
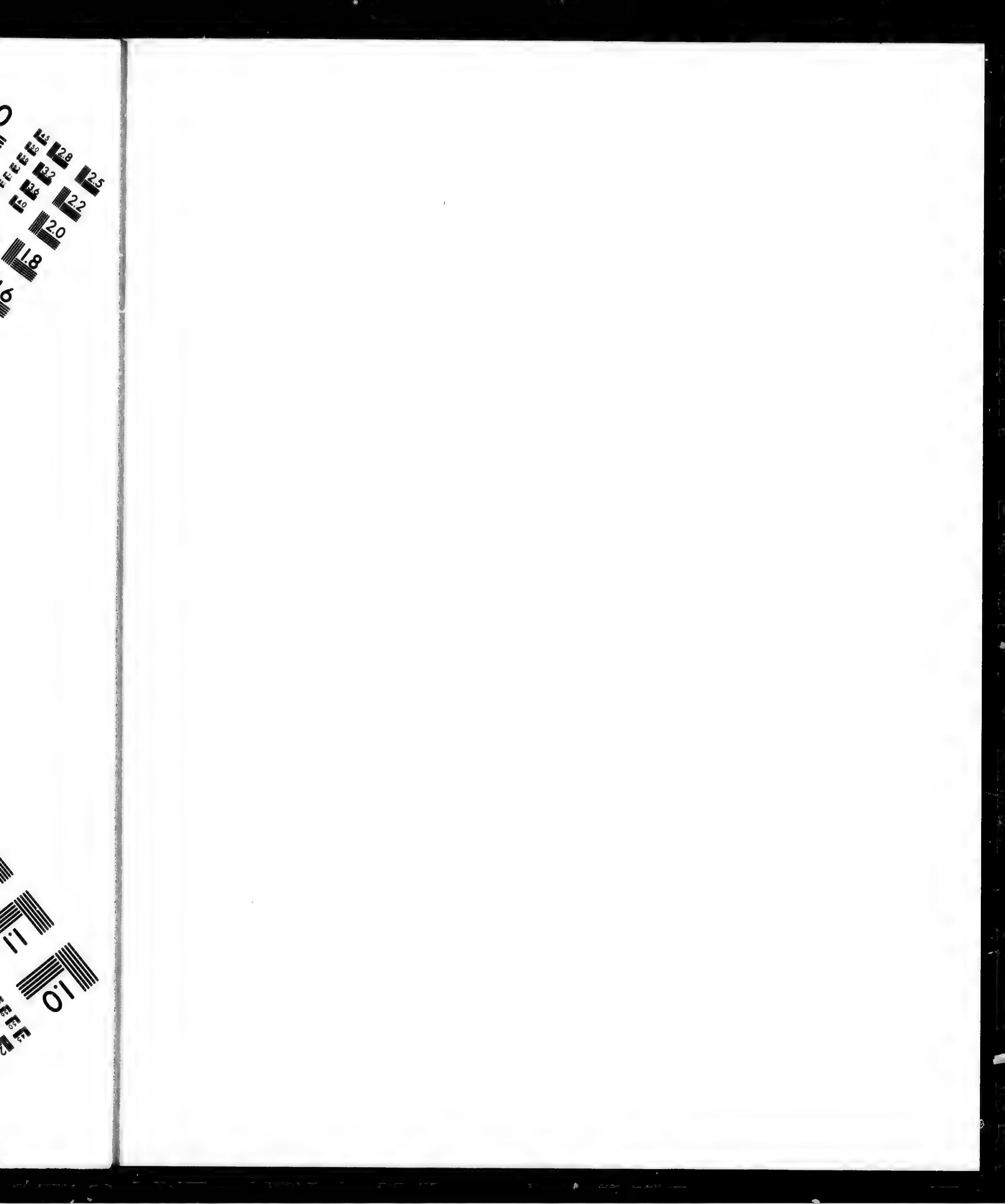


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





gens avec une tendresse toute paternelle, il dit : " Parlez, mon enfant, votre bonheur sera le mien, la joie des autres nous fait oublier nos propres douleurs ; vos paroles, comme un rayon de soleil, pénétreront dans mon cœur attristé. Hélas ! ce jour me rappelle de bien tristes souvenirs. C'est l'anniversaire d'un jour d'infortune qui m'a privé de ma femme et de mes enfants."

Il s'arrêta un instant, leva au ciel ses yeux baignés de larmes et dit : " Mais c'était la volonté de Celui qui règne là-haut! Il m'avait tout donné, il m'a tout ôté, que son saint nom soit béni ! "

Le jeune capitaine resta tout étonné. C'était la première fois que le vieux général priait le vrai Dieu devant lui. Mille pensées traversèrent son esprit ; il ne savait s'il devait lui révéler que lui aussi était chrétien, ou lui raconter la découverte de son frère. Il aimait le vieillard comme un père, et son cœur attendri craignait de renouveler la douleur du général. Quelques explications suffirent pour révéler la vérité, savoir qu'il parlait à son propre père. Un instant après les deux jeunes gens étaient suspendus à son cou, et le vieux chef d'armée pressait ses courageux enfants sur son cœur.

Laissons à l'imagination le soin de peindre ce qu'aucune plume ne pourrait décrire. Un moment de joie comme celui-là compense des années d'épreuves douloureuses. Mais la nuit sombre et orageuse des épreuves de Placide est passée, les rayons de soleil de la récompense brillent sur lui, rayons qui doivent l'accompagner jusqu'à la fin de sa vie. Ces rayons ne seront cachés que pour un moment, celui qui précédera sa mort et son entrée triomphante dans la vie éternelle.

V.

Pendant que ces événements ont lieu il se fait un grand bruit dans le camp. Un courrier est arrivé en toute hâte. Il annonce la mort de Trajan à Sélinote, ville de Cilicie, et l'élection d'Adrien par l'armée. Cette élection a été confir-

mée par le sénat, et l'armée de Placide doit retourner immédiatement pour se joindre au triomphe accordé par acclamation aux cendres de l'empereur défunt. Les soldats de Placide ont été près de deux ans absents, ils sont accablés par la fatigue des camps et épuisés par les privations. Ils reçoivent avec enthousiasme l'annonce de leur retour. Des cris assourdissants annonçant l'heureuse nouvelle sont parvenus jusqu'à la tente de Placide avant que le courrier ne la lui ait portée. Le messager, les pieds ensanglantés, tout couvert de poussière, tend au général un parchemin sur lequel est écrit :

Il a plu aux dieux de nous élever au trône de l'empire. Nous décrétons un triomphe pour l'armée de Placide, et nous enjoignons au brave général de retourner sans retard dans la capitale.

ADRIEN.

Le général tient le parchemin dans sa main pendant quelques instants, il devient songeur ; levant lentement les yeux au ciel, il s'écrie. " Tu te lèves enfin, soleil brillant de mes espérances ; ces grandes destinées qui m'ont été révélées par des voix prophétiques vont bientôt s'accomplir. A Rome ! Au triomphe ! Au martyre ! "

De suite il donne ordre d'enlever les tentes et de tout préparer pour partir le lendemain. Congédiant tout le monde, il reste seul dans sa tente pour s'entretenir avec Dieu et le remercier du bonheur qu'il lui avait accordé en ce jour. Il marche avec agitation ; la vision de son futur martyre passe devant ses yeux. Nous entendons les paroles solennelles de son pieux soliloque :

" Au triomphe ! Pour passer du char doré au tombeau. Gravissons les hauteurs du Capitole au milieu des applaudissements qui montent aux cieux avec les blasphèmes contre mon Dieu ! Que Placide monte sur le bûcher, qu'il soit la victime expiatoire."

" Dans les rêves de ma jeune ambition, je convoitais les honneurs qu'on va me décerner ; mais sous l'influence de la

lumière divine, ce n'est plus qu'une ombre qui flotte devant les yeux de mon imagination, comme ces bulles qui se brisent dans l'air quand nous tentons de nous en emparer."

" Mes chers enfants ! boirez-vous à ma coupe ? Serez-vous avec moi dans mon char triomphal, boirez-vous au calice des joies terrestres jusqu'aux portes du temple de Jupiter, pour être ensuite liés au même poteau ? Les flammes de notre bûcher funèbre enverront nos âmes délivrées dans les régions du triomphe éternel, où les acclamations des chœurs des anges rediront notre victoire.

" Pauvre Théopista, ta belle âme manque encore pour compléter l'holocauste. Es-tu prisonnière au loin, dans la maison de quelque misérable voluptueux ? "

Il fut interrompu par l'entrée d'un serviteur qui venait lui dire que la pauvre femme, propriétaire du jardin sur lequel sa tente était dressée, désirait le voir. Placide n'était pas un homme orgueilleux, laissant à des officiers souvent sans cœur le soin de transiger les affaires du pauvre. Il était accessible au soldat le plus grossier, comme à l'officier le plus élevé en grade. D'un signe de la main il ordonna qu'on fit entrer cette femme.

Elle paraissait avancée en âge, et avoir beaucoup souffert. Sa maigreur et la pauvreté de ses vêtements révélaient son indigence ; malgré tout, son air était noble. Ses yeux étaient rouges et démontraient qu'elle avait beaucoup pleuré ; les larmes avaient tracé des sillons sur ses joues, mais son maintien et sa figure, malgré ses douleurs et ses soucis, gardaient encore des traces évidentes de beauté, de noblesse et d'innocence. Après être entrée dans la tente de Placide, elle était tombée à ses genoux en disant :

" Illustre chef et général des armées romaines, je vous conjure d'avoir pitié d'une pauvre et malheureuse femme ; je suis citoyenne de Rome. Il y a quelques années j'ai été séparée de mon mari et de mes enfants, et conduite en ce pays par quelqu'un qui avait des desseins pervers ; mais je le dis devant le Ciel et devant vous, je n'ai jamais manqué de fidélité à mon mari et d'amour pour mes enfants. Je suis

ici en exil, vivant dans la misère et la pauvreté. Je vous demande, au nom de l'amour que vous avez pour votre femme et pour vos enfants, de m'amener avec vous à Rome, de me rendre à mes parents, à mon .....

Elle n'en put dire davantage ; dans son émotion, elle se leva ; joignant les mains, elle regarda fixement Placide et elle reconnut son mari. Au moment où elle en appelait à son amour pour son épouse, le vieux général avait porté la main à son front pour cacher les larmes toujours prêtes à couler au souvenir de la perte qu'il avait faite. En tournant la tête il avait laissé voir une large cicatrice qu'il avait derrière l'oreille. Un coup d'œil rapide de la femme lui avait fait reconnaître la trace de la blessure qu'il avait reçue dans les guerres de la Judée, et un regard perçant sur les traits changés de Placide, le lui avait fait reconnaître. Elle s'avança vers lui, et, les sanglots entrecoupant ses paroles :

—Dites-moi, je vous en conjure, êtes-vous Placide, le capitaine de la cavalerie romaine, à qui Dieu a parlé dans les montagnes de l'Italie, qui a été baptisé, qui a reçu le nom d'Eustache, et qui a perdu sa femme ?

—Oui ! oui ! interrompit Placide. Savez-vous ce qu'elle est devenue ? parlez, vit-elle encore ?

La pauvre femme fit un effort pour se jeter dans ses bras ; mais, vaincue par l'émotion, elle tomba sur le sol en criant : " Je suis Théopista ! "

La faible constitution de Théopista n'avait pu supporter le choc de cette découverte soudaine. Quand elle fut revenue à ses sens, elle était encore en délire, et elle paraissait comme quelqu'un qui vient d'avoir un beau rêve. Cependant la raison lui revint peu à peu et elle demandait. " Est-ce vrai ? L'esprit malin n'a-t-il pas crée des fantômes pour me tromper ? Oh ! comme le Tout-Puissant est bon ! "

Une heure après, la modeste tente de Placide était devenue la scène d'un bonheur qu'on éprouve bien rarement sur cette terre. Quatre cœurs blessés étaient cicatrisés ; le mari et la femme, les parents et les enfants, après des années de séparation et d'épreuve, étaient réunis et s'étaient

reconnus dans l'espace de quelques heures. Dieu ne les avait pas abandonnés un instant depuis l'heure où il avait commencé à leur envoyer les tribulations qui devaient les éprouver ; il les avait trouvés fidèles, et il savait comment les récompenser. Les flots de joie qu'il envoya aux cœurs de ses fidèles serviteurs ne sont qu'un pâle reflet de l'océan de délices dont il inonde les âmes des bienheureux. Si les chrétiens se rappelaient que Dieu veille d'une manière toute particulière sur les affligés, que c'est lui qui envoie les tribulations, les épreuves, combien de pages de l'existence perdraient leur couleur de deuil, combien de pertes amères deviendraient non-seulement supportables, mais encore une source de paix intérieure. L'âme éprouvée, humblement prosternée à genoux devant le crucifix, est le type du vrai chrétien. Si l'étrange histoire de Placide tombe entre les mains de quelqu'un qui se trouve dans l'affliction, que, comme cette âme forte et généreuse, il attende sans blasphémer les dispositions de la Providence, supprimant toute pensée de reproche envers Dieu, et tout murmure d'impatience ; autant l'heure de l'épreuve et de l'affliction a été longue et sombre, autant l'heure de la récompense arrivera rapidement, brillante et sans nuages.

Dieu préparait à cette heureuse famille un bonheur plus grand que celui que l'âme peut goûter sur cette terre. Leur réunion ici-bas ne devait durer que quelques semaines. Lorsque le camp fut levé, et que l'armée fut en marche vers Rome, Placide apprit, par une inspiration divine, qu'il s'en allait à un dernier mais plus terrible combat que le Seigneur lui réservait ; c'était son triomphe sur la mort, sur le monde et sur les puissances infernales. Il consacra tout son temps à la prière et à instruire ses enfants dans la morale et la doctrine sublimes de la foi chrétienne. Il demanda une seule faveur à Dieu ; ce fut que, puisqu'il avait bien voulu, dans sa miséricorde, le réunir à sa famille, le bonheur de leur union ne fût désormais jamais troublé par la séparation ; que s'il demandait le témoignage de son sang pour la défense de la foi et la gloire de l'Eglise, son épouse et ses

enfants vinssent à partager avec lui cette faveur suprême de la miséricorde divine.

Pendant que les légions parties de l'Orient s'avancent vers Rome, devançons-les dans la grande capitale, et préparons nos lecteurs aux scènes qui vont suivre. La belle et touchante histoire du général romain est pour avoir une fin tragique ; mais c'est en même temps une des pages les plus resplendissantes de l'histoire de l'Eglise, et une des plus horribles des annales de la cruauté et de l'ingratitude païennes.

VI.

Le faible et superstitieux Adrien était assis sur le trône des Césars. C'était un homme de peu de valeur, ayant des dispositions basses, cauteleuses et cruelles. Il était capable d'accomplir toutes les horreurs qui avaient fait honnir les règnes de quelques-uns de ses prédécesseurs; mais l'opinion publique était dégoûtée des effusions de sang, et les morts horribles qui terminèrent la carrière de ces tyrans faisaient trembler le lâche Adrien et paralysaient les dispositions brutales de son cœur impie. Il était disposé à mettre en force les lois de persécution contre les chrétiens, et à teindre de nouveau les places d'exécution publique du sang de milliers de sujets innocents; mais l'exemple de son prédécesseur sembla lui servir de guide. Sous Trajan, l'empire était prospère, les ennemis de l'Orient avaient été vaincus, de nouvelles provinces avaient été ajoutées à l'empire ; cependant, dans son hypocrite politique de conciliation, des hommes de haut rang parmi les chrétiens furent publiquement exécutés ; leur sang semblait être un gage de sa piété envers les dieux du culte public. Dans la première partie de son règne, il eut une confiance superstitieuse dans ces dieux, et la preuve la plus éclatante de sa piété fut la condamnation de ceux qui méprisaient ces fausses divinités ; c'étaient les chrétiens. Mais la crainte, la faiblesse et une piété ridicule semblaient se disputer son cœur, et, comme des négatifs, se détruire les unes les autres. La consé-

quence fut que pendant son règne, les chrétiens jouirent d'une paix tolérable.

Cependant quelques martyres eurent lieu. Ste Symphorosa souffrit sous Adrien ; elle et ses sept enfants rappellent dans l'histoire ecclésiastique l'achèvement de son immense villa à Tivoli. Les murailles couvertes de lierre de ses ruines survivantes sont maintenant le rendez-vous favori des touristes qui vont à l'ancienne Tibur. Parmi les autres, nous trouvons la servante du célèbre Tertullien, nommée Marie, S. Alexandre et S. Sixte, papes, S. Denis l'Aréopagite et plusieurs autres. Le héros de cette esquisse et les membres de sa famille ne sont pas les moins remarquables parmi eux. Tous s'accordent à reconnaître que la persécution à cette époque était irrégulière et dépendait en grande partie des dispositions capricieuses et plus ou moins cruelles de l'empereur. Elle ne cessa jamais complétement, semblable à des cendres qui semblent éteintes mais qui brûlent de nouveau, pour s'éteindre ensuite.

Adrien avait un grand goût pour l'architecture, et le repos dont l'empire jouit pendant son règne, lui permit de se livrer à ce goût favori. Quelques-unes des ruines prodigieuses de l'antiquité qui ont survécu au choc des siècles, portent le cachet de son orgueil et de sa prodigalité. Le Tibre, le Danube, le Rhin et le Tyne en Angleterre gardent sur leurs rives les ruines de ponts, de tombeaux, de châteaux et de fortifications qui regardent ces grandes rivières coulant aussi régulièrement et majestueusement que le temps lui-même. De tous les empereurs romains, le nom d'Adrien est le plus familier aux pèlerins qui visitent la ville éternelle. L'étranger arrivé à Rome se dirige naturellement vers l'église de St-Pierre, la grande merveille des temps modernes. Alors il traverse le pont et les passages sous le château St-Ange ; ce sont les deux monuments de l'antiquité qui frappent ses yeux, et ils sont l'œuvre d'Adrien. Des siècles de guerre et de dévastation, l'eau et les tempêtes de près de dix-sept cents hivers, ont dépouillé son splendide mausolée de ses ornements ; mais ses murs massifs et indes-

tructibles servent encore de forteresse, de prison et de château, et comme le roc, il regarde passer les générations. Pendant des siècles à venir il restera sur les bords du Tibre, comme la borne du temps.

Sur cette vénérable construction se tient maintenant l'arc-en-ciel de la société moderne, l'ange du Seigneur rengaînant la fière épée de la justice. Il fut érigé en souvenir d'une vision envoyée à un des plus grands papes ; c'est le symbole d'une des époques les plus remarquables de l'histoire de Rome, représentant non-seulement la terminaison momentanée d'un fléau, mais la fin des jours sanglants de la persécution, et le commencement du règne pacifique des pontifes, pour le bien général de l'humanité.

A l'époque que nous décrivons, le soleil de l'âge d'or de Rome avait passé le méridien, et il était à la seconde ou à la troisième heure de son déclin. Cependant la splendeur et la magnificence de la ville étaient au-dessus de toute description. La place qui s'étend, comme une arène, du Capitole, du Quirinal et du mont Pincio jusqu'au Tibre, était ornée, dans toute son étendue, de théâtres, d'hippodromes, de places de spectacles guerriers et de jeux, de temples entourés de tombeaux et de verdure, le tout entremêlé de promenades ombragées et de gazon velouté ; des monuments et des trophées d'une blancheur de neige et de tous les genres, bordaient les rives jusqu'au bord de l'eau.

L'histoire des triomphes de la ville de Rome, écrite en marbre et en travertine, depuis la colonne de Duilius jusqu'à la magnifique colonne qui vient d'être achevée en souvenir de l'empereur Trajan, offre une scène tellement fascinatrice que Strabon, dans sa description, dit que c'était presqu'impossible d'en détacher ses regards. Mais au-dessus de toutes ces magnificences s'élève le mausolée de César Auguste, sur lequel sont gravées les armes de la famille Julienne et de plusieurs empereurs. Quand l'un d'eux devait être déifié (ce qu'Adrien fit pour Trajan), son corps était transporté en grande pompe sur une civière d'or et placé sur le sommet d'un bûcher de bois odoriférants ; quand

les flammes commençaient a gagner le corps, un aigle, lié à cette fin, était lâché, pour représenter aux yeux des milliers de spectateurs enthousiasmés, le génie ou *mens divinior* de l'empereur s'élançant vers les cieux. Tout en laissant échapper un rire de moquerie, avec notre connaissance de la foi, nous ne pouvons nous empêcher d'être frappé de la poésie et de la grandeur des scènes du passé.

On accorda donc à Trajan un triomphe pour ses nombreuses victoires. C'était un guerrier qui allait lui-même à la tête de ses légions sur les champs de bataille. Ce fut en allant en Arménie qu'il condamna le saint évêque d'Antioche ; et s'il fit le choix de Placide pour conduire une armée sur la frontière de la Syrie, ce fut parce qu'il était menacé d'une révolution dans la partie la plus importante du territoire des Parthes.

Il avait donc résolu, au cas où la guerre serait déclarée, d'aller lui-même subjuguer les ennemis de cette partie de l'empire. Il arriva ce qu'il avait prévu, et il partit pour cette campagne, mais il ne revint jamais à Rome ; il mourut pendant l'expédition. Néanmoins on lui décréta un triomphe, et Adrien, qui était un de ses principaux officiers, fut déclaré son successeur par les soldats ; il écrivit au Sénat, l'informant qu'il allait représenter lui-même le conquérant décédé.

Un triomphe était la plus haute ambition des romains ; après les honneurs divins, c'était la plus grande gloire qu'on pût acquérir ; il reléguait dans l'ombre tous les autres spectacles. Selon l'usage régulier, aucun général n'avait droit à cet honneur, s'il n'avait pas, avec son armée, mis à mort cinq mille ennemis dans une bataille, et si par sa victoire il n'avait pas agrandi le territoire de l'empire. Le général heureux qui se trouvait dans ces conditions s'avançait avec ses compagnons d'armes près de la porte du triomphe. Là, après un léger repas, on le revêtait de la robe triomphale ; on observait les rites des dieux gardiens de la porte ; ensuite la procession se mettait en marche sur la *Via Triumphalis* ; les rues, bordées d'autels sur lesquels fumait l'encens, étaient couvertes de fleurs.

Je citerai le magnifique ouvrage du Dr Miley, intitulé : “ *Rome sous le paganisme et sous les papes.*”

“ En premier lieu venaient des musiciens de tout genre, chantant et jouant des airs de triomphe. Ensuite venait le bœuf qui devait être offert en sacrifice ; ses cornes étaient dorées, et sa tête ornée de rubans et de guirlandes ; puis les chariots contenant les dépouilles prises sur l'ennemi ; des statues, des tableaux, des armures, de l'or, de l'argent, du cuivre, des couronnes d'or et les autres présents envoyés par les alliés et par les états tributaires. Les noms des nations vaincues étaient inscrits sur des cadres en bois sur lesquels étaient aussi gravées les représentations des pays et des villes conquises. Les femmes et les généraux de ces nations suivaient enchaînés, avec leurs enfants, leurs parents et leurs familiers ; après les captifs venaient les licteurs et les bourreaux avec leurs haches et leurs faisceaux garnis de lauriers, suivis d'une bande de musiciens et de danseurs habillés en satyres, et couronnés de guirlandes d'or. Au milieu d'eux était un rustre portant des habits de femme, et dont les fonctions étaient d'insulter aux vaincus par ses regards et par ses gestes. Venait ensuite une longue file de personnes portant des parfums. Enfin apparaissait le triomphateur, vêtu de pourpre et d'or, une couronne de laurier sur la tête, et une branche de laurier dans la main droite, dans la gauche, un sceptre d'ivoire avec un aigle au sommet. Sa figure était peinte avec du vermillon, comme la statue de Jupiter dans les jours de fête ; une boule d'or était suspendue à son cou, ainsi que quelques amulettes pour le préserver de l'envie. Son chariot, sur lequel il se tenait debout, était orné d'or et d'ivoire, et du temps des Tarquins mêmes, ou certainement du temps de Camille, était traîné par quatre chevaux blancs, par des éléphants ou par quelques autres bêtes sauvages étranges. Il était entouré de ses parents, de ses clients et d'un grand concours de citoyens tous en toges blanches. Ses enfants avaient coutume d'être sur son char à ses côtés, et pour que l'orgueil ne s'emparât pas trop de lui, il avait derrière lui un

esclave portant une couronne d'or ornée de pierres précieuses. Cet esclave lui murmurait souvent à l'oreille : " Souviens-toi que tu es homme." Son char était suivi par les consuls et les sénateurs à pied ; ses légats et son état-major marchaient ordinairement à côté. L'armée victorieuse, infanterie et cavalerie, venait en dernier lieu, les soldats couronnés de lauriers, et décorés des récompenses qu'ils avaient reçues pour leur valeur, chantaient leurs propres louanges et celles de leur général qu'ils tournaient quelquefois en ridicule. Des cris de " Io triomphe, " sortis des rangs des guerriers, auxquels des milliers de romains taisaient chorus et qui étaient répétés par les échos des vallées du Tibre et par ceux des sept collines, semblaient ébranler le Capitole lui-même.

" Arrivé au Forum, le triomphateur ordonnait aux bourreaux d'amener les rois et les chefs des nations vaincues et de les mettre à mort dans le *Gemonium*, cet horrible donjon de la prison Mamertine qui était situé au côté droit du Capitole.

" En atteignant le temple de Jupiter, il était d'usage d'attendre qu'on vînt l'informer que ses ordres sanguinaires avaient été exécutés. Après avoir offert de l'encens à Jupiter et aux autres dieux pour ses succès, il ordonnait de sacrifier les victimes qui étaient toujours blanches, et déposait son diadème d'or sur les genoux de Jupiter, auquel il offrait une grande partie des dépouilles." (1)

Les jeux et les réjouissances du triomphe continuaient pendant plusieurs semaines. Ils étaient célébrés dans le cirque et dans l'amphithéâtre ; ces jeux tenaient plus du carnage que de l'amusement, puisqu'ils consistaient à immoler des victimes humaines et des animaux.

La dépense de l'argent public dans ces occasions était énorme ; on n'épargnait rien de ce que la nouveauté et l'habileté pouvaient suggérer. Après que l'effervescence populaire était apaisée, et que la pantomime d'adulation avait suffisamment déifié le vainqueur, on élevait quelqu'arche

(1) Miley, *Rome under paganism and the popes,* vol. II, chap. 3.

ou quelque colonne merveilleuse pour rappeler aux générations futures les mérites du héros, et le triomphe des armes romaines. Quelques-uns de ces monuments existent encore parmi les ruines de Rome, et sont indubitablement les meilleurs registres que nous ayons de la magnificence de l'ancienne cité.

Adrien entra dans Rome avec la gloire empruntée à l'empereur décédé; les cris de triomphe retentirent dans toute la cité; il déifia Trajan du tombeau d'Auguste, et envoya l'aigle de son esprit à la liberté des cieux.

Il dédia une superbe colonne au vainqueur, et l'arène du Colisée fut une fois de plus inondée du sang des gladiateurs et des victimes. Pendant ces jeux plus de deux cents lions furent massacrés, et un nombre immense de captifs et d'esclaves furent mis à mort.

Ce fut le soir d'un de ces jours de fête qu'on apprit dans la ville que l'armée de Placide était arrivée et était déjà sur la voie Appienne, On donna un nouvel élan aux réjouissances, et un nouveau triomphe fut préparé pour l'armée victorieuse.

Il n'y a rien de plus propre à exciter l'enthousiasme d'un peuple que le retour de ses armées d'une campagne victorieuse. Ceux qui se rappellent le jour où les héros de la Crimée débarquèrent sur les rives de l'Angleterre, peuvent se faire une idée de ce qu'étaient les vieilles armées de Rome rentrant en triomphe dans la capitale. Selon la coutume, l'empereur alla à la rencontre du général et l'embrassa.

Comme la soirée était avancée et que le soleil disparaissait déjà dans la Méditerranée, l'empereur donna ordre à l'armée de camper en dehors des murs, afin qu'elle pût entrer dans la cité, le lendemain, en triomphe. Placide et sa famille retournèrent avec l'emperenr qui leur donna un banquet somptueux. Il fit à l'empereur le récit de sa campagne et parla de ses batailles jusqu'à une heure avancée de la nuit; il mentionna la bravoure de ses deux fils, et la découverte extraordinaire qu'il avait faite de sa femme et de ses enfants.

Les sons des trompettes qui réveillèrent l'armée, le lendemain matin, furent éclatants et bienvenus. La coupe de la joie pour ces pauvres soldats était pleine jusqu'au bord. Ils ne connaissaient pas de plus grandes récompenses pour leurs années de fatigues et de privations, pour les cicatrices et les blessures qui les rendaient impropres au travail pour le reste de leurs jours, que les cris d'une populace brutale et barbare qui les assaillaient le long de la voie triomphale.

En entrant dans les portes, chacun d'eux reçut une couronne de lauriers, dont la fraîcheur et la beauté contrastaient étrangement avec leurs figures bronzées et les vêtements en lambeaux des vétérans. Autour de leurs cous et sur leurs personnes ils portaient une profusion de colifichets et d'oripeaux pris sur l'ennemi et qu'ils destinaient à leurs femmes et à leurs enfants. Il y avait des chariots traînés par des bœufs et chargés de dépouilles ; ces chariots faisaient trembler la voie Appienne ; des armures, des ornements d'or, d'argent et de cuivre, des animaux sauvages enfermés dans des cages, en un mot tout ce qui pouvait donner au peuple romain une idée des habitudes et des mœurs du peuple conquis. Le général avec sa femme et ses deux enfants était dans un char doré, traîné par quatre chevaux blancs ; il se trouvait à l'arrière de l'armée. On ne remarquait dans le maintien de Placide rien de la joie délirante qui se voyait d'ordinaire chez les triomphateurs païens. Toutes ces réjouissances et ces magnificences étaient pour lui et pour sa famille la pompe funèbre qui les conduisait au tombeau. Le roi qui, sur son lit de mort, s'était fait mettre sa couronne et son manteau royal pour recevoir la mort en monarque, représente bien Placide conduit en triomphe au martyre ; c'est l'histoire souvent répétée du néant et de l'instabilité de la grandeur humaine, dans les vicissitudes de l'histoire. Il était silencieux et réfléchi, les clameurs et les applaudissements de la foule qui faisait retentir les échos de son nom depuis la porte Capénienne jusqu'au Forum ne purent lui arracher un sourire de satisfaction. Il était bien certain que dans quelques instants sa

croyance dans le christianisme serait déclarée, car il ne voulait pas consentir à sacrifier aux dieux.

Pendant que la procession s'avançait, un murmure prolongé passa dans la foule. Les spectateurs se demandaient : où sont les chefs captifs ? où sont les esclaves ordinairement attachés aux roues du char du triomphateur ? Où sont les femmes et les filles de la nation conquise, pour faire entendre la musique au vainqueur. Arrivée au Forum, la procession s'arrêta comme de coutume, les exécuteurs et les gardiens de la Mamertine cherchèrent en vain leurs victimes ; c'était la première fois, dans les annales des triomphes, qu'ils n'allaient pas tremper leurs haches dans le sang des héros dont le seul crime avait été de combattre courageusement pour défendre leurs foyers et leur pays. Ils ne connaissaient rien de la morale sublime qui fait pardonner à un ennemi. Placide, du moment qu'il avait conquis, pardonnait, et, au lieu d'entraîner loin de leurs familles et de leur pays des victimes sans défense, pour les faire offrir en sacrifice aux dieux de Rome, il laissait dans sa marche son nom aimé et béni.

La procession arrive enfin à l'entrée du temple de Jupiter. Les prêtres vêtus de leurs robes, et les bœufs d'une blancheur de neige, les cornes dorées et portant des couronnes de fleurs, sont là près de l'autel. D'immenses fagots brûlent dans le temple pour consumer les victimes, et l'encens brûle dans les vases d'or. Placide et sa famille descendent du char et se rangent à côté du temple ; ils ne veulent pas y entrer, ils ne veulent pas sacrifier aux dieux.

Un tremblement de terre qui eût ébranlé le temple jusque dans ses fondations, ou une éclipse soudaine qui eût caché tout à coup le soleil, n'eût pas produit une plus forte commotion sur les milliers de personnes réunies. La nouvelle se répandit dans la foule comme une traînée de poudre. Un profond murmure, semblable au bruit d'une mer agitée se brisant sur le rivage, s'éleva de la foule qui remplissait le Forum. L'indignation et la fureur furent les passions qui dominèrent de suite la populace. Le démon du paganisme

régnait dans les cœurs ; la pitié, la justice et la liberté étaient des vertus inconnues. Les cris de joie, les applaudissements avec lesquels ils avaient accueilli Placide, le vainqueur, la gloire de l'empire, le favori du dieu Mars, en un instant se changèrent en sourds grondements, puis en huées. On entendit les échos des temples du Capitole répéter ces mots fatals : " Mort aux chrétiens ! " L'heure d'un triomphe plus grand était sonnée pour notre héros. Hâtons-nous d'arriver au sombre tableau de cruauté et d'ingratitude qui termina sa carrière sur cette terre et le conduisit au triomphe qui doit durer toujours.

Le noble général et sa famille furent conduits devant l'empereur. Adrien fut heureux de voir amener devant lui Placide comme un criminel ? Sans doute il regardait d'un œil jaloux la gloire, la popularité et le triomphe réel de celui qui quelques mois auparavant était son égal comme commandant de l'armée, et son supérieur reconnu en habileté et en connaissances militaires, tandis que son propre triomphe n'était qu'une moquerie, un triomphe emprunté à un héros dont il avait fait l'éloge du haut de son char triomphal. Esprit faible et servile, il dut se réjouir d'avoir une occasion de flatter les goûts dépravés et cruels de la multitude qui portait aux chrétiens une haine satanique. Comme Trajan, il résolut de prouver sa piété envers les dieux par l'exécution publique du plus grand homme de l'empire. Il reçut le vieux chef dans le temple d'Apollon, et dans un discours préparé d'avance, il essaya de lui prouver (ce qu'il ne ressentait pas) sa sympathie pour sa prétendue folie. Quand l'orgueilleux Adrien lui demanda pourquoi il ne voulait pas sacrifier aux dieux, Placide répondit avec un fier courage : " Je suis chrétien, et je n'adore que le vrai Dieu."

—D'où vous vient cet orgueil ? demanda promptement l'empereur, et pourquoi voulez-vous perdre la gloire du triomphe, et couvrir de déshonneur vos cheveux blancs ? Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous condamner à une mort ignominieuse ?

Placide répondit avec douceur : " Mon corps est en votre pouvoir, mais mon âme appartient à Celui qui l'a créée. Jamais je n'oublierai la miséricorde qu'il m'a témoignée en m'appelant à sa connaissance, et je me réjouis d'être capable de souffrir pour Lui. Vous pouvez me commander de conduire vos légions contre les ennemis de l'empire, mais je n'offrirai jamais de sacrifice à d'autre dieu qu'au Dieu grand et puissant qui a créé toutes choses, les cieux avec leur gloire, la terre avec sa beauté, et l'homme pour le servir. Lui seul est digne de sacrifice ; tous les autres dieux ne sont que des démons qui trompent les hommes."

Sa femme et ses enfants firent la même réponse. Ils raillèrent même l'empereur sur la folie de son culte pour des morceaux insensibles de marbre et de bois. En vain Adrien essaya des promesses, des menaces, et des arguments captieux qu'on employait généralement pour la défense du paganisme. La fidèle famille fut inflexible ; l'éloquence de Placide était simple, mais puissante, irrésistible ; la défaite évidente d'Adrien dans sa tentative d'argumentation, blessa son orgueil, provoqua sa cruauté et le désir de se venger. Le Colisée était à quelques pas, on y donnait des jeux pendant l'après-midi de ce jour ; les criminels et les esclaves seuls étaient les victimes sacrifiées pour ces amusements. La condamnation de Placide serait un coup d'état qui pourrait rehausser la gloire de son règne, puis le démon avait suscité dans son cœur les cruelles passions de la jalousie et de la vengeance. Il ordonna que le général chrétien, sa femme et ses deux fils fussent exposés aux bêtes féroces dans l'amphithéâtre.

Il y a actuellement sur la place où cette entrevue eut lieu un couvent des Sœurs de la Visitation ; elles chantent dans leur office le beau et prophétique psaume de David, *Quare fremuerunt gentes*, etc. Qu'elle est sublime l'idée que rappelle le chant du matin des pauvres sœurs, coulant doucement leurs jours sur les ruines couvertes de lierre du palais des Césars qui s'écroula quand les persécutions contre l'Eglise, et toutes les puissances de l'enfer, personnifiées dans

les impies empereurs de Rome, essayaient en vain de détruire le christianisme dans son enfance.

Il est probable que Placide et sa famille passèrent la nuit dans la sombre et fétide prison de la Mamertine. C'était une cellule taillée dans le roc vif au pied du Capitole. Elle consistait en deux chambres superposées, dans lesquelles on ne pouvait pénétrer que par une ouverture pratiquée dans le plafond (on a construit dernièrement un escalier commode). La plus basse et la plus sombre de ces chambres était destinée aux personnes condamnées à mort. Cette prison qui existe depuis près de trois mille ans, et les *cloacæ*, ou grands égouts de la ville, sont les monuments les plus parfaits de l'époque des rois. Dans la littérature classique les prisons sont appelées *gemonium* ou château Tullien. L'historien Salluste, qui vivait environ cinquante ans avant J.-C., parlant de Catilina, écrit ce qui suit : Dans la prison appelée Tullienne, il y a une place d'environ dix pieds de large quand vous êtes descendu à gauche ; elle est entourée de murs et est fermée au-dessus par un toit de pierre construit en voûte. L'aspect de ce lieu est épouvantable, à cause des ordures, de l'obscurité et de la mauvaise odeur qui s'en échappe. On ne peut rien imaginer de plus horrible et de plus sombre que ce donjon pendant les jours de terreur. La lumière du soleil n'y pénétrait jamais, et l'odeur pestilentielle qu'on y respirait devenait un poison mortel pour les prisonniers. C'est là que Jugurtha, c'est là que Vercingétorix, chef gaulois, fut mis à mort par l'ordre de Jules César, et que les compagnons de Catilina furent étranglés par l'ordre de Cicéron ; c'est encore là que le misérable Séjanus, le favori de Tibère, trouva une mort qu'il avait bien méritée, et que le chef juif Joras fut mis à mort par ordre de Vespasien. Mais elle est beaucoup plus remarquable dans les annales de l'Eglise par ses martyrs et ses héros chrétiens que par l'antiquité de son histoire politique. C'est dans ce cachot que S. Pierre passa neuf mois, et qu'il convertit ses geôliers. Une pieuse et ancienne tradition veut que la source d'eau qui existe encore ait jailli miraculeuse-

ment pour lui permettre de baptiser ceux qu'il avait convertis. Un fait étrange, c'est que le trône de Pie IX, au concile du Vatican, était érigé sur l'autel des martyrs Processus et Martinius, qui, dix-huit cent six ans auparavant, conduisaient dans ce noir cachot le premier roi de la dynastie impérissable de la papauté. Beaucoup de saints confesseurs et de martyrs ont sanctifié cette prison par leurs prières, leurs larmes et leurs miracles ; et il n'est pas dans Rome de lieu aussi riche en trésors sacrés du passé, plus saint ou plus attrayant que la Mamertine. Elle était réservée spécialement aux prisonniers d'Etat et aux condamnés de distinction, d'où il est permis de présumer, quoique les actes du saint n'en disent rien, que Placide et sa famille passèrent la nuit qui précéda leur martyre dans cette horrible donjon. Mais la foi et les consolations de la prière jettent un vif éclat même dans les prisons les plus obscures ; il n'est point de ténèbres ni d'affliction qui puissent troubler la joie de l'âme fidèle.

Le lendemain matin, 20 Septembre, A.D. 120, les romains se rendaient en hâte par milliers au Colisée. Ils savaient ce qui avait eu lieu ; ils avaient appris la condamnation de l'empereur; la surprise et l'indignation, en apprenant que le général appartenait à la secte détestée des chrétiens, se lisaient sur leurs figures assombries. S'il eût été un assassin, un voleur de grand chemin, ou un prisonnier politique qui aurait conspiré contre l'empire, ils auraient éprouvé un sentiment de pitié, ils auraient demandé un sursis et l'auraient peut-être sauvé ; mais le sentiment d'animosité et de haine contre la vraie foi que les démons soufflaient dans leurs cœurs, était beaucoup plus profond. On peut remarquer que la haine contre l'Eglise catholique a toujours été le trait caractéristique des incrédules depuis le paganisme jusqu'au protestantisme moderne ; l'intensité de cette haine peut se mesurer selon qu'on rejette totalement ou partiellement la révélation.

Il n'y eut jamais de nation plongée plus profondément dans l'idolâtrie, la sensualité et les vices que le grand empire

dont la capitale a été considérée comme la Babylone de l'impiété dans l'Apocalypse. " Nos luttes, dit S. Paul, ne sont pas contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les grands de ce monde de ténèbres, contre l'esprit de perversion dans les hautes régions sociales (Ep. XI, 12)." Ce n'était pas dans l'amphithéâtre teint du sang des animaux sauvages et des gladiateurs, et rempli d'une foule émue et endurcie par les spectacles sanglants, que la voix de la pitié et de la raison pouvait se faire entendre.

On annonça l'arrivée de l'empereur ; les voix se turent, tous les regards se portèrent vers l'Esquilin, côté spécialement réservé au cortége royal. Dès qu'il fut entré, tout l'amphithéâtre se leva, les licteurs abaissèrent leurs faisceaux, les sénateurs et les vestales le saluèrent profondément ; les cris de *grand*, *immortel*, *divin*, retentirent de tout côté. Cette foule de spectateurs n'était rien moins qu'une réunion de courtisans, d'esclaves tremblant devant le regard de leur maître. Quoique les spectateurs du Colisée détestassent sincèrement l'empereur comme un oppresseur et un tyran, cependant dans la sauvage frénésie de leur crainte, ils criaient de toute leur force que lui seul était grand et puissant. Adrien portait un sceptre d'ivoire, surmonté d'un aigle d'or ; un esclave le suivait, portant au-dessus de sa tête une couronne d'or massif enrichie de pierres précieuses. Dès qu'il fut assis, les éclats de la trompette commandèrent le silence en même temps que le commencement des jeux. Après la procession des malheureux qui devaient y prendre part, selon le programme du jour, et les combats simulés des gladiateurs, il était d'usage de faire faire des tours de force et la gymnastique, mais ce jour-là l'ordre fut changé. La foule demandait à grands cris l'exécution des chrétiens, et l'empereur ordonna que Placide et sa famille fussent conduits dans l'arène, et exposés aux bêtes féroces.

Ils furent donc amenés enchaînés ; ils étaient silencieux et absorbés dans la prière. Le conducteur des jeux leur

demanda encore s'ils voulaient sacrifier aux dieux; ils refusèrent. On ordonna aux gardiens de lâcher quelques bêtes sauvages pour les dévorer. Un silence de mort régnait dans l'immense assemblée. Tous étaient frappés de leur courage : ni signe de terreur, ni tremblement, ni supplications pour obtenir grâce ; tous quatre étaient calmes et tranquilles; ils attendaient leur triste sort, prosternés à genoux, avec une résignation pleine de majesté. Les portes en fer des passages souterrains tournèrent sur leurs gonds ; deux lions et quatre ours bondirent dans l'arène.

Ils ne touchèrent pas aux martyrs, mais sautèrent autour d'eux. L'un des lions courba la tête aux pieds de Placide ; le saint le laissa faire ; on ne vit jamais dans le Colisée un spectacle plus beau et plus émouvant.

Le roi de la forêt se mettant volontairement sous les pieds d'un vieillard désarmé, et rampant comme mu par un sentiment de crainte et de respect.

" Aiguillonnez les bêtes, cria aux gardiens l'empereur fou de rage. " Aiguillonnez-les, pour qu'ils les dévorent, criaient aussi les sénateurs, les vestales, et la populace enivrée des gradins supérieurs ; mais les animaux se tournèrent contre leurs gardiens, et les forcèrent à quitter l'arène. On fit sortir d'autres animaux, mais ils ne firent que continuer la scène de triomphe ; ils léchèrent respectueusement les pieds des victimes qu'on leur destinait. Celui qui s'était servi d'un animal pour appeler Placide à la lumière de la foi, et ensuite de deux bêtes sauvages comme instruments de ses épreuves et de sa douleur, s'en servait maintenant pour prouver son amour et sa protection envers ses fidèles serviteurs.

L'indignation et la honte de l'empereur étaient à leur comble ; sa rage impuissante et sa cruauté naturelle éclatèrent, et, pour satisfaire sa passion brutale, il ordonna que les victimes fussent renfermées dans le taureau de bronze et consumées à petit feu. Ce taureau de bronze était un horrible instrument de supplice dont on se servait pour faire périr les chrétiens ; il avait la forme d'un taureau et

pouvait contenir plusieurs personnes dans ses flancs rebondis ; quand on mettait du feu au-dessous, il devenait un four, il n'est pas difficile de s'imaginer les horribles tortures que devaient endurer, par un feu lent, les pauvres victimes vivantes renfermées dans ses flancs. Nous voyons, par différents auteurs, que cet instrument redoutable de supplice fut en usage avant et après le règne d'Adrien ; plusieurs martyrs furent mis à mort de cette manière.

Ce fut ainsi que Placide et sa famille reçurent leurs couronnes. Le Tout-Puissant voulut montrer, par un grand miracle, que c'était sa volonté, et non pas l'ordre de l'empereur ou l'instrument de torture qui avait privé ses serviteurs de la vie.

Trois jours après l'exécution, les corps furent tirés du taureau de bronze en présence de l'empereur. On ne put trouver sur eux aucune trace de brûlure ; ils exhalaient une odeur de parfum, et semblaient endormis. Les reliques restèrent exposées pendant plusieurs jours ; la cité entière alla admirer ce prodige. Comme Dieu ne fait jamais rien sans but, beaucoup de païens furent convertis par ce miracle ; ils devinrent de fervents chrétiens.

Les corps de ces glorieux martyrs furent dérobés par les chrétiens et enterrés avec le taureau de bronze dans lequel ils avaient été enfermés, au lieu même où leur martyre avait eu lieu. On éleva dans les premiers temps chrétiens une belle église sur les reliques d'Eustache et de sa famille. L'institution divine qui étend ses ailes maternelles sur les dépôts sacrés qui lui sont confiés, a conservé avec un soin scrupuleux les châsses et les reliques des héros du passé. Au cœur même de Rome moderne, se trouve une église populaire, qui a été rebâtie et réparée plusieurs fois pendant les quinze derniers siècles ; cette église rappelle le nom et conserve les reliques du brave et vertueux Placide. Dans la même urne se trouvent les restes sacrés de sa fidèle épouse et de ses enfants, attendant les sons de la trompette de l'ange, à la fin des temps.

Les Bollandistes entrent dans une longue et savante dis-

sertation sur l'authenticité des actes de S. Eustache, qu'ils donnent dans la version grecque primitive. Quoique dans le récit qui précède nous ayons essayé d'éviter la monotonie des faits isolés, et que nous ayons jeté autour de l'histoire romanesque du grand saint des ornements d'imagination, cependant nous avons raconté scrupuleusement les faits tels que donnés par les actes. L'obscurité et le doute que doivent nous inspirer le laps de dix-sept siècles écoulés, et les circonstances extraordinaires des faits relatés, nous ont naturellement fait hésiter à donner cette histoire étrange comme un fait incontestable. Cependant elle semble pouvoir subir l'épreuve de l'examen le plus sévère. Quelques-uns des plus anciens et des plus remarquables martyrologes font mention de la conversion extraordinaire de Placide par un cerf, son martyre et celui de sa famille dans un taureau de bronze. S. Jean Damascène cite l'histoire d'Eustache dans un sermon prêché A. D. 734. La tradition nous a conservé le lieu, dans les Apennins, où cette vision extraordinaire eut lieu. Une petite chapelle y a été bâtie au quatrième siècle; on suppose qu'elle fut érigée par l'ordre de Constantin, dont le premier soin, après sa conversion, fut de conserver les reliques de la primitive Eglise. Une mosaïque grossière du quatrième siècle, représentant un cerf avec une figure entre ses cornes, et d'autres événements de la vie d'Eustache, a été enlevée de cette église, et est encore conservée dans la collection Kirchérienne. Le savant Baronius, dont les écrits sont dignes de foi, après un examen attentif des Actes du saint, s'exprime ainsi : " *Putamus tamen eis multa superaddita esse.*" Ann. 120. "(Nous pensons cependant que beaucoup de choses y ont été ajoutées)." Néanmoins les auteurs des Bollandistes penchent pour leur probabilité.

Il est inutile et absurde de se demander pourquoi le Tout-Puissant usa de moyens extraordinaires pour la conversion de Placide. Il y a dans la dispensation des faveurs divines des énigmes qui ne pourront être résolues que quand l'intelligence sera illuminée des clartés célestes. Vous pouvez aussi bien vous demander pourquoi S. Paul fut converti

sur le chemin de Damas, au lieu de l'avoir été dans la ville, et pourquoi il devint un vase d'élection plutôt que beaucoup d'autres qui le méritaient mieux que lui. Pourquoi Notre-Seigneur accomplit-il un de ses plus grands miracles avec de la boue détrempée avec sa salive? Pourquoi fit-il d'un pauvre et obscur pêcheur, le chef de son Eglise ? Il y a dans l'Ecriture sainte des choses beaucoup plus extraordinaires que l'histoire de Placide. Autour de nous, à chaque instant de la vie, dans toutes les parties de l'Eglise de Dieu, il y a des interventions de la miséricorde et de l'amour divins, des miracles, si vous voulez les appeler ainsi, qu'aucune intelligence humaine ne peut comprendre. C'est une inspiration de l'orgueil, c'est le premier signe d'infidélité que de se moquer des actions de Dieu parce qu'elles paraissent étranges.

Qui peut assigner des limites à la puissance et à l'amour de Dieu ? Celui-là seul qui n'a pas l'humilité et la simplicité de la foi. Bien que nous ne soyons pas obligés de croire, sous peine d'anathème, d'accepter tout ce qui est raconté dans les vies des saints, cependant nous ne pouvons pas dire qu'elles ne sont que des romans et des contes. Mais, direz-vous, quelques-uns le sont. C'est possible, mais il est difficile de les préciser. Du moment que vous en venez à examiner quelques-unes de ces vies étranges que l'Eglise a mises sous le sceau de sa recommandation, vous êtes assailli par une avalanche de preuves et d'autorités qui vous font rougir de vos doutes. Nous l'avons essayé, et nous parlons par expérience ; il n'y a point de consciencieux et honnête étudiant qui n'éprouvera pas la même chose. Mais il est dans le monde beaucoup d'ignorants et d'entêtés qui regardent toute chose à travers les verres du préjugé ; tout ce qui est étrange, consolant ou terrible dans les annales sacrées du passé, ne leur semble qu'illusions empruntées aux fantaisies de l'imagination. Ils condamnent ces récits avec un sourire sarcastique ; leur authenticité probable, leur passé, leur

futur, ne sont rien pour eux que du clinquant, des ombres trompeuses et des fantaisies (1).

---

(1) Pour confirmer son récit, l'auteur cite le texte latin des leçons de la fête de S. Eustache (20 Septembre), qu'on trouve dans la plus ancienne édition du bréviaire romain, et dans lesquelles sont racontés en abrégé les événements que le lecteur vient de parcourir.

(Note du Traducteur.)

CHAPITRE VIII.

I

Le jeune Evêque.

Vingt ans après le martyre de Placide, sous le règne du même Adrien, nous trouvons le récit d'une autre scène extraordinaire qui eut lieu dans le Colisée. Nous avons donné à ce chapitre le titre de "le jeune évêque," parce que notre héros n'avait que vingt ans lorsqu'il porta la mitre. C'était un noble romain de rang consulaire ; il avait pour mère une sainte femme qui fut au nombre des convertis du grand apôtre S. Paul, et qui souffrit ensuite le martyre avec son fils. On l'appelait Eleuthère. Elevé sous les yeux de sa pieuse mère et du saint pape Anaclet, il fit de rapides progrès dans le science des saints. Sa piété et l'innocence de sa vie étaient si grandes qu'à l'âge de seize ans il était fait diacre ; à dix-huit ans, il était ordonné prêtre, et fut consacré évêque pour le siége d'Aquilis à l'âge de vingt ans par le pape lui-même.

La prédication et les miracles du jeune évêque lui faisaient récolter d'abondantes moissons d'âmes, et son nom fut porté sur les ailes de la renommée jusqu'aux oreilles d'Adrien. La politique hypocrite de l'empereur était de montrer sa piété envers les dieux en persécutant surtout les chrétiens de distinction. Ayant entendu parler d'Eleuthère, à son retour de la dernière expédition en Orient, il envoya un de ses généraux, nommé Félix, avec deux cents hommes, pour s'emparer de lui. Quand Félix arriva avec ses soldats et trouva Eleuthère dans son église, prêchant à un nombreux auditoire, il fit ranger ses soldats autour de l'église et entra avec quelques officiers. Félix ne fut pas plus tôt rentré dans l'eglise que la grâce de Dieu entra dans son cœur. Il fut frappé de la solennité de la scène.

Le silence et la piété des chrétiens assemblés dans le temple du Très-Haut, la lumière céleste qui brillait autour de l'évêque, l'onction et l'éloquence avec lesquelles il parlait, tinrent le soldat rivé au sol par le respect. Il attendit jusqu'à ce que le sermon fut fini, mais au lieu de se ruer sur l'inoffensif serviteur de J.-C. pour le conduire au martyre, on le vit agenouillé au milieu de l'église, et priant le vrai Dieu avec ferveur. Le peuple fut surpris, et les soldats se regardaieut avec stupéfaction. Le premier qui l'interrompit fut l'évêque, qui le toucha à l'épaule et lui dit: " Levez-vous, Félix, je sais ce qui vous amène ici : c'est la volonté de Dieu que je m'en aille avec vous pour glorifier son nom." Le général se réveilla de ses pensées, comme s'il sortait d'un beau rêve, et proclama sa croyance au Dieu des chrétiens.

Dans leur voyage à Rome, quand ils furent arrivés près d'une grande rivière, probablement le Pô, ils firent halte sur ses bords. Eleuthère, dont le cœur brûlait de zèle et d'amour, saisit cette occasion de leur prêcher l'Evangile et de sauver des âmes. Rassemblant la petite bande autour de lui, il leur parla très au long de la foi chrétienne. Sa ferveur et son éloquence non-seulement les convainquirent, mais arrachèrent des larmes à plus d'un des soldats grossiers qui l'écoutaient, et quand il eut cessé de parler, Félix s'écria: " Je ne mangerai pas avant d'être baptisé." Le saint évêque l'ayant instruit davantage, le baptisa ainsi que quelques soldats, avant de laisser le bord de la rivière.

Quand ils furent arrivés à Rome, l'empereur ordonna qu'on amenât Eleuthère devant lui. Il fut conduit dans une des chambres du palais du mont Palatin ; c'est là que se trouvait le trône d'Adrien. Quand le martyr fut devant lui, Adrien fut frappé de sa beauté et de sa modestie ; un certain air de noblesse et de majesté força le persécuteur des chrétiens à le regarder avec un sentiment de bienveillance qui allait presque jusqu'au respect. L'empereur savait que le père d'Eleuthère avait été trois fois consul sous son règne, et

il vit dans la victime qu'il avait devant lui tout ce qui pouvait inspirer la compassion, c'est-à-dire le mérite, la richesse, la naissance et les talents. Il s'adressa à lui avec douceur, et semblait vouloir le gagner et le corrompre par les promesses de son amitié et d'une position dans le palais impérial; mais trouvant le noble jeune homme inébranlable dans sa foi, il donna cours à toute la rage que l'orgueil et le démon soufflèrent dans son cœur. Les actes du martyr nous donne une partie de la conversation qui eut lieu dans cette entrevue : elle est si touchante et si belle que nous la traduisons.

L'empereur lui dit : "Comment se fait-il que vous, jeune homme aussi illustre, pouvez vous adonner à une superstition aussi insensée que de croire en un Dieu qui a été crucifié par les hommes ?"

Eleuthère resta silencieux. L'empereur poursuivit : "Répondez à ma question ; pourquoi vous sacrifiez-vous à l'esclavage de la superstition, et pourquoi servez-vous un homme décédé et qui est mort de la mort misérable d'un criminel ?"

Eleuthère regardant vers le Ciel et faisant le signe de la croix, dit : "On ne trouve la vraie liberté que dans le service du Créateur du ciel et de la terre."

Adrien reprit, d'un ton plus doux : "Obéissez-moi et je vous donnerai un poste d'honneur dans mon propre palais."

—"Tes paroles, répondit Eleuthère, sont empoisonnées d'amertume et d'impostures. (Bollandistes, 18 Avril.)

Adrien fut saisi de rage à cette réponse et ordonna de préparer le *lit de cuivre* pour le serviteur de Dieu ; c'était un instrument de torture en grande usage du temps de la persécution. On devrait plutôt l'appeler un large gril. Il consistait en plusieurs barres de cuivre croisées, supportées sur des pieds de neuf pouces de haut. On mettait en dessous le feu qui devait consumer les martyrs. Il est cependant étrange que Dieu permit que très-peu de martyrs

souffrissent la mort par le moyen de ce terrible instrument. Eleuthère ne fut pas sa victime (1).

Les lois d'Auguste ordonnaient que l'exécution des criminels serait publique ; le crieur devait annoncer au peuple le crime qui les avait conduits à cette fin malheureuse. Cette loi, qui était destinée à détourner les autres de commettre de semblables crimes, était encore en vigueur du temps d'Adrien.

Bien que, pour plusieurs empereurs, cette loi fût arbitraire, néanmoins elle était invariablement mise en force pour les chrétiens. Le christianisme était le plus grand crime contre l'Etat. Un homme pouvait être accusé de meurtre, de conspiration, de vol, il échappait souvent à la mort moyennant un léger châtiment, ou il était condamné à combattre, pour défendre sa vie, avec les gladiateurs dans le Colisée ; mais il semblait que ce n'était seulement que contre les chrétiens que toutes les horreurs de la cruauté païenne étaient dirigées.

En conséquence de cette loi, on envoya dans la ville le crieur public annoncer la sentence prononcée par l'empereur contre l'évêque Eleuthère. Une foule immense s'assembla. Les actes disent que tout le peuple de Rome se rendit pour être témoin de l'exécution. Dieu, que les Romains ne connaissaient pas, les invitait à reconnaître sa puissance, et à le servir au lieu de ses idoles. Quand le feu fut allumé, et qu'il eut entouré comme un foyer ardent le lit de cuivre, le martyr fut lié et les soldats le jetèrent sur cette couche embrasée. Jamais le pèlerin aux pieds déchirés ne se reposa sur la mousse avec plus d'aise qu'Eleuthère ne le fit sur son lit de feu. Les éléments de la nature sont les créatures de Dieu, ils lui obéissent quand il com-

(1) Le plus illustre des martyrs qui périrent sur le gril fut S. Laurent, qui fut martyrisé A.D. 261, sous Valérien. Le gril sur lequel il mourut et qui était en fer est encore conservé dans l'Eglise S. Laurenzo in Lucienna à Rome.

mande. Après une heure passée sur le gril, il fut mis en liberté, sans une seule brûlure ; pas un seul de ses cheveux n'était roussi. Saisissant ce moment favorable, il éleva la voix et fit un éloquent sermon aux romains que la curiosité avait réunis autour de lui. " Romains, leur dit le martyr, écoutez-moi : le Dieu tout-puissant est le seul grand, le seul vrai Dieu. Il n'y a point d'autres dieux que Celui qui nous a été annoncé par les apôtres Pierre et Paul, par le moyen duquel il a été opéré tant de miracles et de guérisons parmi vous, par qui Simon le magicien a été défait, et par qui les idoles muettes et sourdes que votre empereur adore ont été mises en pièces."

Adrien écoutait, écumant de rage. Il ordonna de préparer un autre instrument de torture plus terrible encore. C'était un immense chaudron rempli d'huile et de poix et placé sur un brasier ardent. Pendant que le mélange bouillait, l'empereur dit encore une fois au saint jeune homme : " Maintenant enfin, ayez pitié de votre jeunesse et de votre noblesse ; n'encourez pas davantage le courroux des dieux, ou vous serez bientôt comme cette huile bouillante."

Eleuthère se mit à rire et menaça l'empereur : " Je m'étonne, lui dit-il, que vous qui êtes si savant, n'ayez jamais entendu parler des trois jeunes gens qui furent jetés dans une fournaise ardente à Babylonne. Les flammes s'élevaient à quarante-sept coudées, et au milieu du feu, ils chantaient et se réjouissaient, car le Fils de Dieu que j'adore, dont je suis l'indigne ministre et qui ne m'a jamais abandonné depuis mon enfance, marchait dans le feu à leur côté."

Ayant parlé ainsi, il fit le signe de la croix et s'avança vers la chaudière. Du moment qu'il eut posé sa main sur cet instrument de supplice, le feu s'éteignit et la masse écumante d'huile et de poix devint froide et solide. Le saint martyr se tournant vers l'empereur, lui dit : " Eh bien, que sont vos menaces ?" Votre feu, votre gril et votre chaudière sont devenus comme des lits de roses, et n'ont pas le

pouvoir de me blesser. O Adrien! tes yeux sont aveùglés par l'incrédulité, tellement que tu ne vois pas les choses de Dieu; reconnais ta folie, fais pénitence de tes fautes, pleure sur ton malheur de ne pas encore avoir connu le grand Maître du ciel, de la terre et de toute chose."

Ce miracle extraordinaire ne convertit pas Adrien, bien qu'il soit certain qu'il se relâcha de sa sévérité envers les chrétiens après la mort d'Eleuthère. Il dut être étonné de ce qu'il vit : les miracles extraordinaires accomplis par presque tous les chrétiens qui furent amenés devant lui, l'insuffisance des supplices terribles qu'il inventait; la douceur attrayante, l'innocence, la vertu qui brillaient dans la contenance du vrai chrétien ont dû lui ouvrir les yeux et élever dans son esprit un doute sur la vérité du paganisme. Quelques historiens rapportent même que peu de temps avant sa mort il avait résolu d'élever un temple au Dieu des chrétiens. Quand Eleuthère eut accompli ces miracles et qu'il eut tenu à l'empereur ce fier langage pour lui reprocher sa folie, la confusion empêcha Adrien de parler, et il se mordait les lèvres de rage. Près de lui se tenait un des grands personnages du palais ; c'était le préfet de la ville, En voyant la perplexité et la défaite de l'empereur, il lui dit :

Grand empereur, le monde entier, l'Orient et l'Occident sont sous votre domination ; chacun tremble a votre voix, excepté cet insolent jeune homme. Que Votre Majesté ordonne de le reconduire en prison ; je vais préparer un instrument dans lequel vous verrez qu'il ne vous insultera pas davantage. Demain vous verrez votre triomphe dans mon amphithéâtre (le préfet avait la charge du Colisée et des jeux), devant tout le peuple romain assemblé.

Ces paroles apaisèrent un peu l'empereur ; il donna immédiatement l'ordre de remettre Eleuthère entre les mains du préfet Corribonus pour être traité comme il l'entendrait ; mais le serviteur de Dieu entendit ce qui avait été dit, et, inspiré de Dieu, il s'écria pour être entendu de l'empereur : "Oui, Corribonus, demain vous verrez mon triomphe, qui sera le triomphe de Jésus-Christ, mon Dieu."

Corribonus entreprit de vaincre le Tout-Puissant. Il ne connaissait pas l'Etre Suprême contre lequel il voulait lutter. Quelques heures vont lui démontrer que la miséricorde est encore plus grande que les attributs de la puissance chez le Dieu des chrétiens. Cette miséricorde, par les prières de sa victime, va jeter son manteau sur lui, et de persécuteur il deviendra un vase d'élection. Il pensait peu que les dernières paroles du saint évêque étaient prophétiques, qu'elles le concernaient et qu'avant que le soleil du lendemain fû couché, il chanterait les louanges de ce grand Dieu des chrétiens dans le royaume du triomphe réel et sans fin.

Les scènes qui vont suivre sont de l'intérêt le plus puissant. Nous sommes arrivés à un des faits les plus extraordinaires dont le Colisée ait été témoin.

II.

Corribonus prépara tout pour le succès de son entreprise. Comme il n'y avait pas de jeux publics, le lendemain, il envoya dans toutes les parties de la ville des crieurs pour annoncer un spectacle spécial pour le lendemain. La renommée du chrétien invulnérable s'était répandue de tout côté. L'humiliation de l'empereur, et la promesse que Corribonus avait fait préparer un nouvel et terrible instrument qui devait assurer la mort des chrétiens, avaient excité au plus haut degré l'intérêt du peuple, et le lendemain, les romains se précipitaient par milliers dans le Colisée. La divine Providence avait tout disposé pour que non-seulement les Romains, mais encore le monde entier et les âges futurs pussent reconnaître sa puissance et glorifier son nom.

Corribonus passa quelque temps à chercher un instrument de torture. L'empereur et le peuple s'attendaient à quelque chose de terrible, une machine qui couperait la victime en mille pièces, et lancerait dans les airs les lambeaux de chair, enfin la mort la plus terrible qu'on eût jamais vue dans l'arène de l'amphithéâtre. Le résultat de ses recherches fut un instrument qui était bien conforme à

son ignorance et à sa brutalité, mais qui n'avait pas le caractère de la nouveauté.

Nous sommes tentés de sourire quand nous apprenons quelle était cette machine qu'il avait inventée pour confondre la puissance du Très-Haut. Ce n'était rien de plus qu'une immense bouilloire avec un couvercle ; dans cette bouilloire on devait mettre de l'huile, de la poix, de la résine, et quelques ingrédients nauséabonds et empoisonnés. Quand un feu d'enfer aurait chauffé et fait boullir le mélange, on devait y jeter le martyr ; il pensait bien qu'il serait consumé en un moment.

Le soleil est déjà haut dans le ciel, et les cris assourdissants qui partent du Colisée nous disent que les bancs sont remplis de spectateurs. L'immense chaudière est placée au milieu de l'arène, et les fagots embrasés brûlent tout autour ; l'air est imprégné de la fumée qui sort de cette masse hétérogène ; cette épaisse fumée fétide s'élève vers les cieux. Deux ou trois hommes demi-nus, noircis, d'un aspect infernal, alimentent continuellement le feu, et remuent de temps en temps le contenu de la bouilloire. Ce tableau ressemble à ces visions souvent envoyées aux saints, leur représentant les horreurs de l'enfer. Partout des démons, sous la forme d'êtres humains, demandent à grands cris la mort du chrétien. Il y a là, le feu, les tortures, la haine de Dieu ; qu'y-a-t-il de plus dans l'enfer, sinon sa durée éternelle ?

L'empereur et le préfet arrivent. On donne un spectacle des combats de gladiateurs qui fut goûté comme toujours ; mais le grand attrait des amusements du jour, c'était la chaudière fumante dans l'arène. Après chaque combat entre les gladiateurs et les bêtes, des voix nombreuses, partant des gradins supérieurs, demandaient le chrétien. L'empereur et le préfet accédèrent enfin aux importunités du peuple et, " à la troisième heure," disent les Actes, Eleuthère fut amené dans l'arène. Comme il paraît jeune, beau et aimable, quand il s'avance avec de lourdes chaînes aux pieds et aux mains, vers le trône de l'empereur et du préfet !

Quand il fut aux pieds du trône de l'empereur, Corribonus commanda le silence avec la main et parla ainsi d'une voix très-élevée :

Toutes les nations obéissent à notre grand empereur ; vous seul, jeune homme, méprisez ses volontés : c'est pourquoi obéissez à ses ordres et adorez les dieux et les déesses qu'il adore, ou, par Jupiter, vous serez jeté dans cette chaudière bouillante.

Ces dernières paroles furent prononcées avec grande emphase, et il désignait en même temps la terrible bouilloire. Il avait calculé remporter une victoire certaine sur le martyr, et il pensait qu'il n'avait qu'à employer les menaces avec lesquelles il avait coutume de terrifier ses lâches esclaves. Eleuthère, sans manifester ni trouble ni crainte, répondit comme suit au préfet :

—Corribonus, écoutez-moi. Vous avez votre roi qui vous a fait préfet ; j'ai mon Roi qui m'a fait évêque. Maintenant l'un des deux doit vaincre l'autre ; celui qui sera vainqueur sera adoré par vous ou par moi. Si votre chaudière est vainqueur de ma foi, alors je servirai votre roi, mais si cette même chaudière est vaincue par mon Roi, vous devrez adorer Jésus-Christ.

Alors les licteurs le saisirent, et lui arrachèrent ses vêtements. Pendant qu'on le conduisait vers la bouilloire, il priait ainsi à haute voix : " O Seigneur Jésus-Christ, vous êtes la joie et la lumière des âmes qui croient en vous. Vous savez que toutes les souffrances que je puis endurer pour votre nom me sont agréables ; mais pour montrer que les éléments mêmes résistent à ceux qui sont vos ennemis, ne permettez pas, Seigneur, que je sois consumé dans cette chaudière.

Il fut jeté dans la masse liquide et bouillante, et le couvercle fut fixé sur la chaudière. Un silence de mort régnait dans l'amphithéâtre. Le peuple se penchait en avant sans presque respirer ; il s'attendait à quelque chose d'extraordinaire. Une autre minute s'écoula dans le silence, le feu faisait

rage, la chaudière n'éclatait pas ; le martyr devait être mort et consumé.

L'empereur souriait ; Corribonus se frottait les mains de satisfaction, à la pensée de son triomphe. Après quelques minutes encore, l'empereur ordonna d'enlever le couvercle pour voir s'il restait encore quelque chose du martyr. Mais, honneur et gloire au Dieu éternel ! il rit de ses ennemis, et met leurs machinations à néant !

Eleuthère était intact ; pas un seul de ses cheveux n'avait été touché, pas une fibre de son corps n'était contractée, pas un seul mouvement de ses traits n'annonçait une sensation de douleur ; mais, calme, beau et recueilli, il semblait plutôt aller accomplir ses exercices de piété quotidiens dans sa petite chapelle épiscopale, que flotter dans une chaudière d'huile bouillante devant des milliers de spectateurs romains. Quand il sortit de la chaudière et qu'il se tint debout dans l'arène, un murmure de surprise courut dans tout l'amphithéâtre.

Adrien était fixé au sol, d'étonnement et de rage ; il regarda Corribonus avec des yeux flamboyants de colère. Mais en ce moment la grâce de Dieu entre dans le cœur du préfet ; il s'élance vers l'empereur et lui dit avec une véhémence extraordinaire : " O grand empereur, croyons au Dieu qui protége ses serviteurs de cette manière. Ce jeune homme est certainement un prêtre du vrai Dieu. Si un de nos prêtres de Jupiter, de Junon ou d'Hercule, eût été jeté dans cette chaudière, ses dieux l'eussent-ils sauvé ? "

Les paroles du préfet frappèrent les oreilles d'Adrien comme un éclat de la foudre. N'étant pas revenu de ses superstitions, et endurci dans l'impiété, ce changement soudain que la grâce avait opéré dans le cœur de Corribonus porta son indignation à son comble.

—Quoi, s'écria-t-il après une pause d'un moment, est-ce vous Corribonus qui osez parler ainsi ? La mère de ce jeune homme vous a-t-elle corrompu pour me trahir ? Je vous ai fait préfet, je vous ai donné de l'or et de l'argent, et

maintenant vous vous tournez contre moi pour prendre la part de ce chrétien détesté ! Saisissez-le, licteurs, et mêlez le sang du scélérat à l'huile bouillante de la chaudière."

—Ecoutez-moi un instant, grand empereur, s'écrie Corribonus. Les honneurs et les faveurs que vous m'avez accordés sont temporaires et de courte durée. Pendant que j'étais dans l'erreur, je ne pouvais voir la vérité qui maintenant brille resplendissante à mes yeux. Si vous voulez vous moquer du grand Dieu des chrétiens, et demeurer victime des folies de votre impiété, regardez-y bien. Moi, dès ce moment, je crois que le Christ est le vrai Dieu. Je nie que vos idoles soient des dieux; et je crois que Celui qu'Eleuthère adore est le seul grand et puissant.

Adrien frappait du pied avec colère ; il fit signe aux licteurs de l'amener pour être exécuté.

Quand les licteurs l'eurent conduit dans l'arène, il se jeta aux genoux d'Eleuthère, et lui dit : " Homme de Dieu, priez pour moi ; je vous en conjure, priez ce Dieu que j'ai confessé aujourd'hui être le seul grand ; donnez-moi ce signe de salut que vous avez donné à Félix le général, afin que je puisse braver les tourments de l'empereur."

Eleuthère versait des larmes de joie. Il remercia Dieu du fond de son cœur, de la conversion de Corribonus et demanda au Très-Haut de lui donner la force de supporter les tourments qu'il allait avoir à souffrir. Le préfet fut jeté dans la terrible bouilloire qu'il avait préparée pour Eleuthère ; on fixa le couvercle et il fut laissé pendant quelques minutes dans cet épouvantable instrument de supplice. Quand on enleva le couvercle du chaudron, il était vivant, n'avait pas même une petite brûlure, et n'éprouvait aucune douleur ; il chantait les louanges du vrai Dieu dont il n'avait pas mis en doute la puissance et la divinité. Dix minutes à peine s'étaient écoulées, et sa foi était déjà aussi immuable qu'une montagne. L'empereur voyant que lui aussi échappait au pouvoir destructeur de la chaudière bouillante,

ordonna aux gladiateurs de lui trancher la tête en présence de tout le peuple (1).

Le noble préfet tomba dans l'arène du Colisée sous les yeux, et accompagné des bénédictions d'Eleuthère. Sa prompte et généreuse réponse à l'appel de la grâce lui avait mérité la couronne céleste du martyre. Ce grand sacrifice ne dura que quelques heures, mais il lui valut mille ans de pénitence. Il avait abandonné sans murmure et sans adieu, richesses, honneurs, amis, famille, et avait accepté avec joie les tourments et la mort. Quelle foi ! quelle confiance ! quel amour dans la confession de la foi chrétienne ! Combien l'échange qu'il fit fut heureux. Pour nous qui sommes nés dans la foi et qui avons vieilli dans le sein de l'Eglise, puissions-nous être un jour près de lui, dans la demeure des joies éternelles !

III.

Quand nous contemplons les œuvres de Dieu, comme notre esprit se développe et notre cœur s'embrase et s'élève ! Quelqu'un a dit que notre seule raison peut comprendre toutes les choses de la création, et peut se rendre compte de tout ce qui existe par-delà le ciel ; ah ! non, il est insensé celui qui ne reconnaît pas l'influence universelle du Dieu Tout-Puissant. Il y a des prodiges et des mystères de la nature et de la grâce qui se passent sans cesse autour de nous et qu'aucune intelligence humaine ne peut comprendre ou expliquer. Il est étrange que les hommes soient prêts à reconnaître la puissance et les merveilles de Dieu dans l'ordre matériel, et qu'ils les lui dénient dans l'ordre spirituel. Il y en a beaucoup dans toutes les positions de la vie, parmi les chrétiens, les hérétiques, les personnes instruites, les riches, les pauvres, qui repoussent l'idée de la manifestation de la puissance par le moyen de l'homme. Il peut accomplir des prodiges dans les cieux ; les animaux, les

(1) " Videns autem imperator quod etiam Corribon vinceret, jussit eum in conspectu omnium decollari."—*Actes*.

êtres inanimés même peuvent devenir les instruments de ses miracles ; mais dès que les lois de la nature sont suspendues en faveur des créatures humaines, en faveur des êtres raisonnables, la plus belle œuvre de Dieu, il y a du doute, des hésitations et une répugnance marquée à croire. L'intervention de la puissance divine est expliquée par le hasard, l'hallucination, l'habileté, etc., et quand il n'y a pas de preuves par témoins oculaires, on nie le fait péremptoirement. Tel est le cas pour les choses étranges que l'on peut lire dans l'histoire du passé. Quand nous voyons un miracle dans la vie des saints, nous sommes prêts de suite à douter. Qui sait? peut-être ces récits ne sont-ils que des inventions pour nous amuser. C'est ainsi que les traits consolants et beaux de la Providence paternelle de Dieu pour des créatures souffrantes sont jetés aux vents de l'incrédulité comme les mythes du paganisme. N'y a-t-il point quelque teinte de l'esprit corrompu du monde et du démon dans le sentiment orgueilleux de mépris et d'incrédulité avec lequel nous traitons les actions de Dieu ?

Tout ce qui est raconté dans l'histoire n'est pas toujours vrai, mais tout n'est pas faux non plus. Il y a des registres contenant l'histoire des épreuves et des triomphes des martyrs qui ont été conservés dans les archives de l'Eglise et qui nous ont été transmis sous son sceau et son autorité ; ils contiennent en vérité des récits merveilleux, mais ni impossibles ni étranges, si l'on considère les exigences de ces jours terribles de persécution.

Nous retournons donc avec amour et respect aux actes étonnants de S. Eleuthère. Nous avons encore des miracles plus merveilleux et plus éclatants à enregistrer. Le Colisée doit être encore le théâtre et le témoin d'événements singuliers dans la carrière étrange de ce saint martyr. On ne sait si l'on est plus frappé de l'opiniâtre cruauté de l'empereur ou de la patience infatigable de Dieu à accomplir miracle sur miracle en faveur du jeune et saint évêque.

Après la mort de Corribonus, Eleuthère fut envoyé en

prison. Adrien déchira, de colère, sa robe de pourpre ; il se retira dans son palais pour donner un libre cours à sa rage. Il réunit ses courtisans et promit une grande récompense à celui qui suggérerait un moyen de se défaire de ce chrétien embarrassant. Les plans suggérés furent nombreux et cruels, mais Adrien choisit celui qui lui sembla devoir causer moins d'excitation parmi le peuple, en même temps qu'il rendait la mort certaine. C'était de le laisser renfermé dans une prison dégoûtante, privé de nourriture et de lumière jusqu'à ce que la nature épuisée ne pût plus accomplir les fonctions vitales. Il ordonna que les portes de la prison fussent fermées à clef, et que les clefs lui fussent remises, afin d'être certain qu'aucune trahison ne lui enlevât sa victime ; mais les murs de pierre et les barres d'une prison ne peuvent retenir l'Esprit de Dieu.

Sa prison était une cellule obscure et souterraine située au dessous du niveau des rues de la ville. La seule lumière et l'air qui pouvaient pénétrer dans ce cachot passaient par une petite ouverture de la grandeur d'une brique, pratiquée dans un des angles du toit. Les ordures accumulées, l'air fétide, l'obscurité profonde faisaient reculer l'imagination à la pensée du sort terrible de ceux qui étaient condamnés à passer des jours, des nuits et des semaines dans cette prison destinée à subir la cruauté et la justice de Rome païenne. L'histoire est féconde en scènes de folie, de désespoir et de mort qui terminèrent la carrière des victimes de ces affreux donjons. Quelques-unes, pressées par la faim, mangèrent la chaire de leurs bras ; d'autres, pendant des accès de folie, se fendirent le crâne sur les murs en pierre de la prison, ou s'étranglèrent de désespoir, et leurs corps non enterrés et corrompus restaient là pour rendre plus affreuses encore les horreurs du donjon à la prochaine victime du déplaisir impérial. Mais ces sombres cellules étaient des lieux de paix et de lumière pour les serviteurs de Dieu. La solitude, l'obscurité et la réclusion étaient des sources de joies surnaturelles qui inondaient leurs âmes des plus pures délices,

avant-goût de la béatitude céleste. Quand les lourdes portes de fer furent fermées sur Eleuthère, son âme fut remplie d'une joie surnaturelle. Non-seulement l'Esprit de Dieu descendit avec lui dans cette espèce de fosse, mais encore il lui envoya la nourriture de chaque jour. Chaque matin pendant sa réclusion, une belle petite colombe passait à travers l'étroite crevasse qui servait à la lumière et à l'air, et jetait aux pieds du martyr quelques mets délicats (1).

Quinze jours s'étaient écoulés ; quinze jours de paix et de bonheur pour le serviteur de Jésus-Christ. L'empereur envoya les clefs de la prison afin de faire constater si la mort l'avait débarrassé d'Eleuthère. Quand on rapporta à Adrien qu'il était encore vivant et qu'il paraissait heureux et content dans sa sordide prison, l'empereur fut de nouveau saisi de colère et de rage. Il fit venir Eleuthère devant lui. Il espérait trouver le jeune homme passé à l'état de squelette, humilié et épouvanté comme ces malheureuses victimes païennes qui avaient été plongées dans ces prisons pendant quelques heures seulement. Quelle dut être sa surprise de trouver Eleuthère mieux portant et plus beau que jamais— : " *in flore prima juventutis velut angelus fulgens* ;" inébranlable dans son culte, sans crainte du tyran et lui reprochant son impiété.

Adrien ordonna d'attacher le martyr à un cheval sauvage pour être traîné sur les lourds pavés des rues de Rome, et ainsi être broyé et déchiré en lambeaux. La sentence fut exécutée ; mais dès que le cheval fut lâché, un ange détacha les liens d'Eleuthère, et le soulevant, le plaça sur le dos du cheval (2). L'animal s'enfuit au loin dans la campagne emportant son précieux fardeau sur son dos ; il ne s'arrêta que quand il eut atteint une des plus hautes mon-

(1) " Cumque esset B. Eleutherius in custodia multis diebus cibum non accipiens, columba ei cibum portabat ad satietatem."—*Actes*, par. 13.

(2) " Eadem autem hora angelus Domini suscipiens B. Eleutherium, solvit eum et fecit eum sedere super equum."—*Actes*, par. 13.

tagnes sabines. La liberté de la montagne, la brise rafraîchissante qui portait autour de lui les parfums des milliers de fleurs, la vue charmante des vallées couvertes de verdure formaient pour Eleuthère un étrange contraste avec les horreurs de la prison qu'il venait de laisser.

Pendant que son cœur reconnaissant remerciait le vrai Dieu, les animaux sauvages se réunirent autour de lui comme pour souhaiter la bienvenue au saint qui venait vivre parmi eux.

Eleuthère passa quelques semaines dans la solitude heureuse de la montagne, se nourrissant de racines et de fruits et chantant les louanges de Dieu. Il soupirait après les jardins éternels du Ciel dont il voyait une faible image dans les beautés naturelles qui l'entouraient ; mais le Dieu Tout-Puissant réservait de plus grands triomphes et de plus grandes épreuves à son fidèle serviteur.

Un jour, quelques chasseurs venus de Rome passaient sur les montagnes sabines, à la recherche du gibier. Ils virent à quelque distance un homme agenouillé au milieu d'animaux sauvages ; ils retournèrent en hâte à la ville pour raconter ce qu'ils avaient vu, et, d'après la description qu'ils firent du personnage, le peuple reconnut de suite que c'était l'immortel Eleuthère qui avait échappé une fois de plus au sort terrible que le cruel empereur lui avait réservé. Si la foudre, éclatant, eût fendu la terre en deux, et eût placé Adrien sur le bord du gouffre béant, il n'aurait pas été plus frappé que quand il apprit que sa victime vivait encore. Il ordonna à l'un des commandants de l'armée de prendre avec lui mille hommes et de se rendre de suite sur la montagne pour s'emparer d'Eleuthère.

Quand les soldats arrivèrent sur le lieu désigné par les chasseurs, ils trouvèrent le saint entouré d'une immense troupe d'animaux sauvages qui semblaient former un corps de garde autour de lui et défier les soldats de s'en approcher. Les soldats romains étaient braves et combattaient en désespérés dans les batailles ; mais il y avait dans la scène qu'ils avaient devant eux quelque chose de surnaturel qui les

énerva et les rendit lâches. Après plusieurs commandements réitérés de leur général, quelques-uns d'entre eux s'avancèrent pour s'emparer du saint ; mais ils auraient été étranglés et mis en pièces par les bêtes sauvages, si Eleuthère ne leur eût ordonné à haute voix de rester tranquilles. Les animaux lui obéirent à l'instant et s'en vinrent en rampant à ses pieds, comme s'ils eussent craint un châtiment. Il leur ordonna ensuite de se retirer dans leurs cavernes, et les remercia au nom de leur Dieu commun pour les services qu'ils lui avaient rendus. La troupe des bêtes sauvages s'enfuit au loin et laissa Eleuthère seul avec les soldats (1).

Il rassembla les soldats autour de lui et leur parla avec un langage magnifique et puissant. Il les supplia de reconnaître la puissance du vrai Dieu, auquel les animaux même du désert obéissaient. Il leur démontra la folie d'adorer un morceau de marbre sculpté ou de bois peint, et que Celui qui règne là-haut peut seul donner la vie éternelle et le bonheur. Avant le coucher du soleil de cet heureux jour, 608 vaillants guerriers de la garnison romaine étaient régénérés dans les eaux du baptême. Parmi les convertis se trouvaient quelques capitaines de familles nobles et des favoris de l'empereur. Ils offrirent à Eleuthère de le laisser libre et de retourner à Rome avant lui ; mais le saint évêque savait qu'ils attireraient la colère d'Adrien sur eux, et qu'ainsi leurs familles auraient à souffrir de la persécution que leur jeune foi ne serait peut-être pas capable de supporter ; de plus, il soupirait après la couronne du martyre que, par une inspiration, il apprit devoir lui être enfin décernée. Ce fut donc avec un joyeux empressement qu'il les accompagna à Rome pour paraître une fois encore devant le cruel empereur au cœur endurci.

L'excitation de la cité quand Eleuthère y entra de nou-

(1) " Adjuro vos per nomen Christi Domini ut nullum ex his contingatis, sed unaquæque vestrum ascendat ad locum suum ; ad cujus vocem omnes feræ cum omni mansuetudine abscesserunt."—Par. 14, etc.

veau fut à son comble. Toutes les scènes extraordinaires que nous avons décrites avaient été publiques ; car elles eurent lieu devant des milliers de spectateurs ; elles furent discutées et commentées dans toutes les réunions ; et les désœuvrés du forum ne s'entretenaient que du merveilleux chrétien. La cause de l'empereur était la leur. Il y en avait beaucoup parmi le peuple qui étaient plus méchants et plus cruels qu'Adrien, et le surpassaient dans sa haine contre les chrétiens. Ce n'était pas la sympathie, mais bien la curiosité et l'indignation qui les faisaient se réunir par milliers autour du martyr de Jésus-Christ. Adrien savait bien quels étaient les sentiments de la populace ; il voulut la flatter ; c'est pourquoi il se crut obligé de condamner encore une fois Eleuthère à être exécuté publiquement. Cependant il se sentit subjugué ; ses dispositions envers les chrétiens étaient changées, et, bien que le jeune et saint évêque d'Aquileia souffrît sous lui, il fut sa dernière victime. Les événements qui eurent lieu en cette occasion dans l'amphithéâtre furent étranges et terribles ; ils forment une grande fin tragique aux prodiges de cette merveilleuse histoire.

IV

Le matin du 18 avril, A. D. 138, doit être à jamais mémorable dans les annales de la grande ville, non-seulement par les souffrances et la mort de l'un des plus grands martyrs, mais par la mort de milliers de personnes qui périrent d'une manière inattendue dans l'enceinte du Colisée. Les démons furent lâchés pendant une heure dans l'amphithéâtre, et ils y laissèrent la marque indélébile de leur présence dans les annales du blasphème, de la cruauté et de l'effusion du sang. Sans doute les esprits malins étaient plus irrités que l'empereur païen de la constance d'Eleuthère. Ses miracles et ses prières grossissaient chaque jour les rangs du christianisme ; des milliers et des milliers commençaient à redouter le nom du vrai Dieu. Les tortures et les exécutions publiques qui étaient destinées à intimider le

peuple furent des sources abondantes de conversions. Elles donnèrent une preuve évidente de la divinité du christianisme, de la puissance et de la sublimité de la foi, qui élève les hommes au-dessus des passions et de la crainte, et les fait sourire avec l'indépendance du martyr, à l'approche de la plus terrible des catastrophes connues des païens, la séparation de l'âme d'avec le corps. Le sang des martyrs fertilisait le sol de l'Eglise ; pour un qui tombait, des milliers étaient gagnés à la cause du christianisme.

Le jour où Eleuthère tomba sous le sabre de l'exécuteur dans l'arène du Colisée, des sentiments divers animaient la foule accourue pour être témoin de cette terrible scène. Quelques-uns étaient excités par la curiosité provoquée par les nombreux miracles accomplis en faveur du saint jeune homme. D'autres hurlaient de rage comme les furies de l'enfer et demandaient à grands cris le sang des chrétiens. Il y avait aussi parmi eux des chrétiens heureux et fiers de leur champion qui conférait tant d'honneur à l'Eglise, et donnait tant de gloire à Dieu. Sans aucun doute il y avait aussi parmi la foule quelques-uns des pauvres soldats qu'Eleuthère avait baptisés aux pieds des monts Sabins. Combien de larmes de sympathique gratitude ont dû couler sur les joues de ces hardis guerriers, quand ils virent l'angélique jeune homme traité si cruellement par les serviteurs de l'empereur. Le christianisme adoucit les cœurs dès qu'il y entre ; il change les dispositions brutales des natures les plus féroces, en douceur, simplicité et amour ; le païen qui, hier, faisait ses délices des spectacles sanguinaires et cruels, aujourd'hui les fuit avec horreur et dégoût.

Le soleil est déjà haut dans les cieux, il jette sur la ville ses rayons brûlants du midi. Le peuple se rend en foule, de toutes parts, à son amphithéâtre favori. La plupart d'entre eux étaient présents, quelques semaines auparavant, quand Eleuthère fut jeté dans la chaudière bouillante de Corribonus ; ils espèrent voir quelques scènes semblables et un prodige, dans cette circonstance. Ils ne seront point déçus.

L'empereur arrive avec toute sa cour. Il paraît inquiet et soucieux. La vieillesse et les fatigues des camps ont miné sa robuste constitution ; il entre d'un pas faible et pesant sous la pourpre de son dais royal. Il craint, et avec raison, une répétition de ses défaites antérieures dans la lutte qu'il a entreprise contre l'ange de Dieu que la cruauté de son cœur et la voix de la populace ramènent encore une fois dans l'arène. Enorgueilli par les idées absurdes de sa puissance, et trop faible de caractère pour supporter une déception, il donnerait la moitié de son empire pour être débarrassé d'Eleuthère.

Ecoutez ! Les trompettes résonnent, les jeux vont commencer. Quelques gladiateurs passent en procession autour de l'arène, et saluent l'empereur par ces mots : "Salut, César, ceux qui vont mourir te saluent." On montre quelques lions et quelques tigres et on les laisse prendre leurs ébats pendant quelque temps. Ces pauvres bêtes prisonnières savent apprécier la lumière et l'air pur, quand elles sont délivrées de leurs obscures et fétides cavernes du Colisée. La trompette sonne encore : les gladiateurs combattent, le sang coule des blessures, un captif de la Thrace est tombé.

Les spectateurs, excités outre mesure, demandent à voix haute, et avec impatience, l'exécution d'Eleuthère. L'ordre est donné ; contemplez le saint jeune homme emmené enchaîné. Ses traits angéliques sont plus beaux que jamais. Quand il s'avance d'un pas ferme au milieu de l'arène, les hurlements cessent pour faire place au silence. Un crieur s'approche de lui et dit à haute voix : "Voici Eleuthère le chrétien." L'empereur envoie encore un messager pour savoir si, oui ou non, il veut sacrifier au dieu Jupiter ; mais une réponse sévère et tranchante sur les démons que représente Jupiter prouve que le martyr est aussi fervent et aussi invincible que jamais. Adrien ordonne qu'on lâche quelques bêtes pour le dévorer.

On ouvre un des passages souterrains, et une hyène bondit dans l'arène. L'animal semble effrayé et court de

tout côté. S'approchant doucement de la place où était Eleuthère agenouillé, il se couche, semblant craindre d'approcher du serviteur de Dieu. Alors le gardien, connaissant l'indignation et le désappointement de l'empereur, lâcha un lion affreux dont les rugissements épouvantèrent les spectateurs. Le roi de la forêt se rua sur Eleuthère, non pour déchirer sa chair délicate avec ses horribles griffes, mais pour lui donner des marques de respect et le caresser. Le noble animal se mit à ramper devant le martyr, et il pleura avec des accents humains. Quand le lion fut lâché, disent les Actes des Martyrs, il courut vers le bienheureux Eleuthère, et il pleura devant tout le peuple comme un père qui n'a pas vu son fils depuis longtemps ; il lui léchait les mains et les pieds (1).

Il s'en suivit une scène des plus émouvantes. Quelques personnes s'écrièrent qu'Eleuthère était un magicien ; mais la foudre du ciel les frappa, et elles furent tuées sur leurs siéges. Quelques autres demandèrent sa liberté, d'autres en plus grand nombre, dans un moment d'enthousiasme, s'écrièrent : " Qu'il est grand le Dieu des chrétiens !" L'esprit malin était entré dans le cœur des païens les plus pervers, et saisis d'une folle frénésie, ils tombèrent sur ceux qui criaient que le Dieu des chrétiens était grand. Ceux-ci, à leur tour, furent attaqués par les amis de leur victime et il s'en suivit un épouvantable carnage. Tout l'amphithéâtre était bouleversé, on n'entendait que les cris de la populace furieuse qui s'entr'égorgeait, mêlés aux lamentations des personnes épouvantées et aux plaintes des mourants. L'empereur fit sonner la trompette pour obtenir la cessation du carnage, mais ce fut inutile, et le sang continua de couler de gradins en gradins. L'empereur ordonna enfin aux soldats de vider les bancs les plus élevés, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté et de pertes de vies qu'ils réussirent à apaiser la fatale querelle.

(1) "Dimissus autem leo cucurrit ad B. Eleutherium et, tanquam pater filium post multum tempus videns, ita coram omnibus flebat in conspectu ejus et manus ejus et pedes ejus lingebat."—N° 16.

Pendant tout ce temps Eleuthère était resté à genoux. Beaucoup de spectateurs avaient franchi les balustrades de l'amphithéâtre et s'étaient réunis autour de lui pour lui demander protection. Les animaux sauvages n'osaient pas leur toucher. Mais le saint martyr pria Dieu de l'enlever du milieu de ces scènes révoltantes et terribles. Sa prière fut entendue. Le Tout-Puissant lui révéla qu'il tomberait sous l'épée de l'exécuteur.

Dans un moment de joie il dit aux personnes qui l'entouraient que si l'empereur commandait de le mettre à mort par l'épée, il réussirait. Le message fut transmis de suite à Adrien qui, au paroxisme de la rage, s'écria: " Qu'il périsse donc par l'épée, car il est la cause de tout ce tumulte." Les trompettes sonnèrent de nouveau et au milieu de la confusion et de la terreur, tout devint silencieux comme un tombeau. Les spectateurs se penchaient en avant pour voir si le licteur réussirait cette fois. Il lève sa terrible hache, elle retombe, Eleuthère n'est plus! Son sang coule dans l'arène ; la terre tremble, le tonnerre éclate. On entendit à travers la voûte du firmament une voix puissante qui appelait Eleuthère à la béatitude éternelle.

Cependant, il ne fut pas la dernière victime de ce jour terrible. Parmi la foule des spectateurs il y avait une autre mère des Machabées; c'était la mère d'Eleuthère. Elle avait été témoin, avec la joie d'une vraie mère chrétienne, de toutes les épreuves par lesquelles son vaillant fils avait passé. Quand elle vit qu'il avait enfin gagné triomphalement sa couronne, son cœur s'enflamma des sentiments naturels de son affection maternelle et de la joie chrétienne. Oubliant qu'elle était dans le Colisée, au milieu d'une foule païenne, elle s'élança dans l'arène et se jeta sur le corps sanglant de son fils. Un murmure de surprise et de pitié attira l'attention de l'empereur qui n'avait pas encore quitté le Colisée. Il s'informa qui était cette femme et pourquoi elle allait ainsi embrasser le corps du martyr. Quand on lui eut dit que c'était la mère du saint, qu'elle était chrétienne, et qu'elle voulait mourir avec son fils, le cruel empereur

ordonna de l'exécuter sur-le-champ. La même hache qui avait tranché le fil des jours du fils, but le sang de la mère. Elle fut exécutée pendant qu'elle embrassait le corps inanimé d'Eleuthère, et leurs âmes vertueuses se réunirent dans le séjour des bienheureux, où elles ne seront jamais séparées.

Pendant la nuit leurs corps furent enlevés par quelques chrétiens et enterrés sur une propriété privée, en dehors de la porte Salara. Ils restèrent là pendant quelques jours et furent transportés ensuite à Rieti, où une magnifique église fut construite en leur honneur, sous le règne de Constantin. D'innombrables miracles furent accomplis par leurs reliques sacrées. Le saint évêque Eleuthère fut plus redoutable aux démons après sa mort qu'avant. Pendant le laps de dix-sept siècles, le pauvre peuple qui eut le premier l'honneur de posséder ses restes précieux, ne perdit jamais sa dévotion pour lui, et ne l'invoqua jamais en vain. Les reliques du jeune évêque furent plus tard transportées à Rome et distribuées entre différentes églises qui demandaient sans cesse des reliques. La principale partie du corps de sainte Anthsia, sa mère, est conservée dans la belle petite église de S. André sur le Quirinal.

La merveilleuse histoire du saint fut écrite par deux frères qui furent témoins oculaires de presque tous ces faits extraordinaires et qui concluent leur rapport par ces mots : "Nous, les frères Euloge et Théodule, ayant été commandés à cette fin, avons écrit toutes ces choses, et étant aidés de saints avis, nous persistons dans notre récit, et nous avons raconté les choses que nous avons vues de nos yeux et celles que nous avons entendues de nos oreilles (1)."

Ces actes, que nous avons cités des Bollandistes, sont conservés dans les achives de leur église à Rieti. Ils furent aussi écrits en grec par un autre témoin oculaire, avec quel-

(1) " Hæc nos duo fratres, Eulogius et Theodulus, scripsimus qui ab co ordinati sumus et hortationibus ejus adjuti semper cum ipso perseveravimus ; et ea quæ viderunt oculi nostri et audierunt aures nostræ nota fecimus, " etc.

ques modifications très-légères, et par Metaphrastes, dont la version est donnée par Surius à la date du 18 avril. Baronius, dans son martyrologe, mentionne les principaux faits de cette histoire, et dans ses notes il réfère à de nombreux auteurs qui sont nos meilleures autorités pour les registres de la primitive Eglise.

Nous ne pouvons finir sans dire un mot de l'empereur Adrien. Il laissa le Colisée, dans cette terrible matinée, silencieux et indisposé. Son âme endurcie était adoucie, mais non convertie ; il avait reçu une leçon qui le détourna de l'idée de persécuter encore une fois les chrétiens. Mais comme tous les persécuteurs, l'heure de la rétribution arriva enfin pour lui. Ce fut à l'amphithéâtre, pendant qu'il commandait la destruction des chrétiens, qu'il contracta une affreuse maladie dont il ne guérit jamais ; il devint si souffrant et si misérable qu'à la fin il se laissa mourir de faim. Il languit pendant une année dans les douleurs les plus cruelles; il s'adonna aux superstitions les plus absurdes, dans l'espérance que ses idoles le guériraient. Les harpies de l'imposture l'entouraient toujours, et lui extorquaient d'immenses sommes d'argent sous prétexte d'habileté et de magie; mais sa maladie empirait sans cesse et son âme impie fut saisie des horreurs du désespoir et du remords. La main qui avait écrit la sentence terrible de Balthasar avait déjà pesé le persécuteur de l'Eglise, et la sentence était écrite devant lui ; elle était si affreuse qu'il songea à l'éviter par la mort. Il essaya d'engager quelqu'un à le tuer, mais il ne put réussir. Enfin, plein de remords et pris de désespoir, il refusa de prendre aucune nourriture et mourut le 6 des Ides de Juillet, en l'an de Notre-Seigneur 140 (selon Baronius).

Sa mort eut lieu à Baja, et son corps fut ensuite transporté par Antonin le pieux, dans l'immense mausolée qui s'élève sur les rives du Tibre. Ce mausolée existe encore dans sa massive splendeur, ruine impérissable qui rappelle au voyageur chrétien dans la Ville-Eternelle le triomphe de tant de martyrs et l'aveuglement des persécuteurs de

l'Eglise. On peut établir le contraste entre le sort heureux de Placide, d'Eleuthère et des nobles âmes qui furent couronnées avec ces héros, et la fin terrible ainsi que la mort éternelle de leurs persécuteurs. Puissent ces âmes bienheureuses qui sont maintenant couronnées et dans la joie, prier pour nous, afin que, si nous n'avons pas le bonheur de répandre notre sang pour Jésus-Christ, nous puissions au moins arriver au martyre de la renonciation à nous-mêmes, et être réunis à eux pour chanter les louanges du même Dieu que nous aimons et que nous servons.

CHAPITRE IX.

Le jeune homme de la Sardaigne.

Adrien avait été mis au rang des dieux. Nonobstant les passions qui l'avaient rendu méprisable et la cruauté qui le fit détester, il fut déifié. Les soldats, le peuple et les provinces qui avaient grandement bénéficié de sa générosité pendant ses visites, demandèrent pour lui les honneurs divins. Le sénat, qui était encore le corps le plus intelligent de l'empire, s'était courbé sous sa tyrannie. Sur son lit de mort il avait condamné sept sénateurs à être exécutés. Cependant ce sénat affaibli, dégradé, consentit à la déification d'Adrien ; un temple fut construit et des sacrifices furent offerts en son honneur. L'absurdité de ces actes ferait sourire, s'ils n'étaient un terrible blasphème contre le vrai Dieu, et nous faisaient rougir de honte à la pensée de l'étonnante dégradation de l'espèce humaine. Dans ces temps c'était la mode de faire des dieux avec les empereurs. Pendant que le cadavre était consumé sur le bûcher funèbre, les membres de la famille impériale payaient quelques vils imposteurs, pour jurer qu'ils avaient vu l'esprit divin du défunt monter vers les cieux. " Pourquoi, s'écrie S. Justin, dans son Apologie en faveur des chrétiens, condescendez-vous à décerner l'immortalité aux empereurs morts parmi vous, produisant des témoins qui affirment qu'ils ont vu César, du bûcher funèbre, monter aux cieux ? " (1)

Quelques années après la mort d'Adrien, une des concubines d'Antonin fut proclamée déesse, et Antonin luimême, après sa mort, fut honoré sous la forme d'une statue de bronze érigée dans un temple magnifique sur la place du

(1) " Porro cur morientes apud vos imperatores semper immortalitati consecrare dignamini, producentes quempiam qui jurejurando confirmet vidisse se e rogo ascendere in cœlum ardentem Cæsarem ? "

forum. Une des ruines les plus imposantes de l'ancien forum est le splendide portique en marbre de ce temple, portant encore sur son entablement délabré, la marque des lettres d'or : " *Divo Antonino et Divæ Faustinæ.*" Qu'y-a-t-il d'étonnant que, quelques années plus tard, l'empereur Commode, impatient de recevoir les honneurs qui l'attendaient après sa mort, se soit proclamé dieu, lui-même, de son vivant, et qu'on lui offrît des sacrifices en plein sénat, comme au fils de Jupiter ? Comme les nuages chargés de tempêtes enveloppent les montagnes, ainsi le péché d'idolâtrie couvrit pendant des siècles la ville de Rome, et sembla envelopper la malheureuse cité d'un manteau de ténèbres impénétrables. C'était la dame vêtue d'écarlate, assise sur les sept collines, la Babylone de l'Apocalypse (1).

Les historiens païens et chrétiens nous disent que l'une des meilleures actions d'Adrien fut le choix d'Antonin pour lui succéder sur le trône de l'empire. Ses vertus, pour un païen, étaient remarquables, et son aveugle fanatisme pour le culte des dieux lui valut le titre de *pieux*. Son fils adoptif, Marc-Aurèle, qui lui succéda dans le commandement de l'empire, lui prête le caractère le plus beau qu'on puisse exprimer.

Mais nonobstant les louanges fallacieuses que l'on décerne à Antonin, il n'en est pas moins pour nous un persécuteur de l'Eglise de Dieu. Il y a dans son caractère des marques de cruauté et d'injustice que ses vertus naturelles ne peuvent effacer. Quand nous lisons les souffrances des chrétiens torturés avec une cruauté inhumaine, et l'effusion de leur sang dans le Colisée et à la Porte *Scelerata*, nous ne pouvons concilier les horreurs d'une persécution avec le caractère de douceur et de justice que lui prête son successeur païen. On trouve sur des morceaux de marbre des catacombes quelque chose qui fait un étrange contraste avec

(1) " C'est une tradition constante de tous les siècles que la Babylone de Saint Jean c'est l'ancienne Rome."—*Bossuet*, *Préf. sur l'Apocal.*, vii.

les éloges qui lui furent décernés. Lisez l'inscription touchante qui suit, et qui est grossièrement sculptée sur la tombe d'un enfant martyr : " Alexandre n'est pas mort, mais il vit au delà des étoiles ; son corps repose sous cette tombe. Il souffrit sous l'empereur Antonin qui changea son indulgence en haine ; car pendant qu'il était agenouillé (Alexandre) pour offrir le sacrifice de la prière au vrai Dieu, il fut mis à mort. O malheureux temps où, même pendant nos prières et à la messe, nous ne sommes pas en sûreté ! Qu'y a-t-il de plus misérable que la vie, mais qu'y-a-t-il de plus triste que la mort quand nous ne pouvons être enterrés par nos parents et nos amis ? Mais maintenant Alexandre brille au ciel. Il vécut peu de temps, celui qui ne vécut que quatre ans et dix mois." (1)

Si Antonin se relâcha de sa rigueur dans les dernières années de son règne, cela fut dû à l'éloquence de S. Justin. Avec un courage et un zèle vraiment apostoliques, il reprocha à l'empereur, au sénat et au peuple l'injustice qu'ils commettaient en répandant le sang des chrétiens inoffensifs. Il compare l'innocence, la vertu et la sainteté de la vie chrétienne avec les excès du paganisme, l'absurdité et la folie de l'idolâtrie et de la pluralité des dieux ; il démontre la divinité du christianisme par des preuves plus évidentes que le soleil, et les met en garde contre le terrible compte qu'ils auraient un jour à rendre, qu'ils le voulussent ou non, à l'Etre Suprême qu'ils prétendaient ne pas connaître, et qu'ils méprisaient ouvertement en persécutant ses serviteurs. Antonin n'était pas insensible aux nobles sentiments ; l'éloquence et l'habile argumentation de Justin

(1) " ALEXANDER MORTUS NON EST SED VIVIT SUPER ASTRA ET CORPUS IN HOC TUMULO QUIESCIT VITAM EXPLÆVIT. CUM ANTONINO IMP. QUI MULTUM BENEFITII ANTEVENIRE PREVIDERET PRO GRATIA ODIUM REDDIT GENUA ENIM FLETENS VERO DEO SACRIFICIA TURUS AD SUPPLICIA DUCITUR O TEMPORA INFAUSTA QUIBUS INTER SACRA ET VOTA NE IN CAVERNIS QUIDEM SALVARI POSSIMUS QUID MISERIUS VITA SED QUID MISERIUS IN MORTE CUM AB AMICIS ET PARENTIBUS SEPILIRI NEQUE ANT. TANDEM IN COELO CORUSCAT PARUM VIXIT QUI VIXIT IV. X. TEMP."—*Aringhi, Roma Subter.*, tom. I. lib. iii, cap. 22.

produisirent un effet favorable sur son esprit ; l'épée de la persécution fut remise dans le fourreau pour attendre le premier tyran qui porterait le sceptre des Césars.

Plusieurs chrétiens célèbres furent les victimes de la persécution d'Antonin. Les Actes de Ste Félicité nous font un récit touchant de cruauté qui démontre la violence de la persécution. Deux autres scènes sont aussi décrites avec soin dans les Actes des martyrs. L'une se rapporte à un adolescent nommé Potitus, et l'autre à un évêque nommé Alexandre, et dont le diocèse est inconnu. L'histoire de Potitus est remplie de merveilles ; elle a tout le caractère romanesque des vies étranges que nous avons déjà écrites, et elle est comme celles-ci basée sur la certitude historique. Le beau, le simple et le naturel se mariant çà et là avec le merveilleux, font de cette histoire une des plus intéressantes de celles qui se rattachent à l'enceinte sanctifiée du Colisée.

II

Les Actes ne mentionnent pas quel était l'âge de Potitus quand il fut traîné devant les tribunaux pour glorifier Dieu par sa profession de foi. D'après les mots employés, nous pensons qu'il devait être alors très-jeune. Dans une place il est appelé enfant, dans une autre, petit garçon ; mais d'après la coutume de cette époque, une personne pouvait être appelé jeune garçon jusqu'à l'âge de vingt ans, et enfant, de dix à douze ans (1). Son père était un païen nommé Hylas. Il était opposé au christianisme, et persécuta son fils à cause de ses principes religieux.

Comment le fils parvint-il à la foi ? C'est ce qu'on ne sait pas ; mais les Actes, tels qu'on les trouve dans les Bollandistes, commencent cette intéressante histoire par une scène touchante entre le père païen et l'enfant chrétien.

Hylas usa de supplications et de menaces pour changer la détermination prise par Potitus de rester chrétien. Ce fut

(1) Nous avons vu depuis dans un manuscrit à Naples qu'il était âgé de treize ans.

en vain. L'esprit de l'enfant était éclairé de la lumière céleste ; la connaissance et la compréhension de la vérité l'avaient élevé au-dessus des absurdités du paganisme. Le père le trouvant inébranlable, se fâcha contre lui et l'enferma dans une des chambres de sa demeure, en lui disant qu'il ne lui donnerait ni à manger, ni à boire, jusqu'à ce qu'il eût consenti à renoncer au christianisme.

—Voyons si ton Dieu viendra à ton secours, lui dit le père fâché, en retirant la clef de la porte. Il laissa Potitus enfermé toute la nuit ; mais le matin ses sentiments d'animosité étaient apaisés, et l'amour paternel qui l'emporte sur toute passion, le conduisit de nouveau à la chambre où son fils était enfermé. Il trouva Potitus joyeux et content ; l'affection, la surprise et la curiosité se partageaient son esprit. Prenant un ton conciliant et affectueux, il entama la conversation suivante avec son enfant :

—O mon fils ! je t'en conjure, sacrifie aux dieux. L'empereur Antonin a ordonné que quiconque ne sacrifierait pas serait soumis à la torture et exposé aux bêtes féroces. Oh ! combien je regrette que tu sois mon seul enfant, et que tu sois si insensé !

—Mais, mon père, à quels dieux dois-je sacrifier ? Quels sont leurs noms ?

—Ne connais-tu pas, mon enfant, Jupiter, Arpha (1) et Minerve ?

—Eh bien, en vérité, je n'ai jamais entendu dire que Dieu était appelé Jupiter, ou Arpha, ou Minerve. Comment peut-il avoir tous ces noms ? O mon père, si vous saviez seulement combien est puissant le Dieu des chrétiens qui s'est livré pour nous, et qui nous a sauvés, vous aussi, vous croiriez en lui. Ne savez-vous pas qu'un grand prophète a dit

(1) Arpha est un nom qu'on rencontre rarement dans la mythologie. Nous devons rappeler qu'il y avait des dieux publics et privés. Dans chaque maison patricienne, il y avait une chambre appelée *lararium* dans laquelle se trouvaient les idolesde la famille. C'étaient des statue de toute forme et de toute grandeur ; elles se comptaient par centaines.

que tous les dieux des gentils sont des démons ? C'est le Seigneur qui a fait les cieux, et non Jupiter, ni Arpha, ni Minerve.

—Où as-tu appris toutes ces choses, demanda Hylas en l'interrompant ?

—Ah ! mon père, répondit Potitus avec douceur, Celui que je sers me fait entendre sa voix ; car il a dit dans son saint Évangile : ne pensez pas comment parler, ni à ce que vous direz, car ce que vous aurez à dire vous sera inspiré au moment nécessaire.

—Mais, mon enfant, ne crains-tu pas les châtiments qu'on menace d'infliger aux chrétiens ? Si tu es conduit devant Antonin, que deviendras-tu ? Tes étranges doctrines seront la cause que ton corps sera mis en pièces par les instruments de torture, ou que tu seras dévoré par les lions.

Potitus sourit ; un rayon de joie céleste illumina sa belle figure. S'approchant de son père, il mit sa main sur l'épaule du vieillard et le considérant avec amour, il lui dit avec une ferveur toute affectueuse :

—Mon père, vous ne pouvez m'effrayer avec toutes ces représentations. Vous devez savoir que nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie. N'avez-vous jamais appris que David tua le géant Goliath avec une pierre, et qu'après lui avoir coupé la tête avec son épée, il la montra à tout le peuple d'Israël ? Son armure et sa force étaient le nom du Seigneur. Oui, mon père, continua-t-il après un moment de silence, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, je suis prêt à tout souffrir pour Jésus-Christ.

Potitus fit le signe de la croix, joignit ses petites mains et s'absorba dans la prière. Le père l'examinait en silence. Il avait écouté parler son fils, avec un sentiment de respect dont il ne pouvait se rendre compte. Le courage, la piété et l'éloquence du saint enfant avaient déjà gagné son cœur ; l'effet surnaturel de la grâce que Potitus attirait du ciel sur son père compléta l'œuvre de la conversion. Le saint enfant, levant la tête, fit un nouvel appel à Hylas ; ses paroles étaient accompagnées de l'éloquence toute-puissante

des larmes, et, avec tous les sentiments affectionnés de son cœur, il dit à son père :

— O mon père, croyez en Notre-Seigneur Jésus-Christ et vous serez sauvé. Ces dieux que vous servez n'existent pas, ils ne peuvent vous sauver. Je vais vous dire ce qu'ils sont, mon père ! Ce sont des esprits qui brûlent dans un feu ardent qu'ils ne peuvent éteindre. Comment pouvez-vous être assez insensé pour rendre un culte à un morceau de bois coloré, ou à une statue en marbre qui ne peut se mouvoir ? Si elle tombe, elle se brise et ne peut se relever. Elle est aussi insensible que la terre que nous foulons à nos pieds, et aussi silencieuse que les pierres au fond des rivières ; les reptiles venimeux qui rampent sur la terre sont plus puissants que vos idoles, car ils peuvent vous ôter la vie. O mon père, comment ces choses insensibles peuvent-elles être quelque chose contre Dieu qui a tout créé, les cieux dans toute leur gloire, et la terre dans toute sa beauté, qui seul est puissant, et qui écrase de son pied la tête du dragon et du lion ?

Un moment après, Potitus était dans les bras de son père converti. Leurs larmes tombaient à l'unisson, larmes de l'innocence et du repentir.

Après la conversion de son père, une voix intérieure engagea Potitus à se retirer dans la solitude pour se préparer aux épreuves que le Très-Haut lui réservait. Il obéit immédiatement, laissa secrètement la maison paternelle et se retira dans les montagnes de l'Epire. Là, il obtint la faveur de plusieurs visions et fut tenté par le démon. Dieu envoya un ange qui lui prédit qu'il aurait à souffrir le martyre pour la foi ; il lui dit comment et où il allait souffrir. L'ange lui donna encore des instructions pour se préserver de la souillure du vice ; il lui dit comment combattre le démon et déjouer ses artifices ; c'étaient des avis que le pauvre Potitus devait bientôt mettre en pratique, car avant de quitter la montagne il eut à souffrir de graves tentations de la part des esprits malins.

Dans une circonstance, le démon lui apparut sous la forme

de Notre-Seigneur. Il paraissait si beau et si vénérable que le saint enfant pensa vraiment que c'était Jésus-Christ; mais son humilité vint à son aide; il craignit que cette apparition ne fût une illusion: le Seigneur, pensait-il, ne pouvait apparaître à un indigne pécheur comme lui.

—Mon cher Potitus, lui dit le père du mensonge, pourquoi t'adonner à de telles austérités? Tu peux retourner maintenant à la maison de ton père pour manger et boire. J'ai été grandement ému de tes larmes et je suis venu pour te consoler." Etonné, surpris et doutant encore, Potitus ne put que dire: "Je suis le serviteur de Jésus-Christ." Alors le démon, avec toute l'impudence dont il est capable, lui dit: "Mais je suis le Christ!"

Alors, dit Potitus, venez et prions ensemble." En ce moment, il remarqua que l'un de ses pieds ne touchait pas la terre et qu'il avait une forme particulière; alors il se rappela ce que l'ange lui avait dit. Saisi d'horreur en voyant que cette vision n'était rien autre chose que le démon, il demanda à Dieu de lui donner des forces. Immédiatement, le démon changea de forme et parut avec une stature gigantesque et une tête horrible. (1) Potitus reprit courage et soufflant sur le monstre, il lui dit: "Retire-toi, Satan," car il est écrit, "vous n'adorerez que le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul." Alors le démon changea encore de forme, et prit l'apparence d'un taureau énorme, mugissant comme le tonnerre; il essaya d'effrayer l'enfant; mais quand ce dernier fit le signe de la croix, le démon sembla éprouver une grande douleur, et il s'écria: "Potitus, renvoie-moi, pourquoi me torturer ainsi avec ce signe? Oh! comme je brûle!

—Jure-moi par ce signe au moyen duquel je te tiens que tu ne nuiras plus à aucun chrétien.

Le démon y consentit, et dès qu'il fut en liberté il s'écria: "Je m'en vais montrer mon pouvoir parmi les païens. J'ai pris possession de la fille d'Antonin; je m'en vais habiter

(1) Magis crevit cubitis quindecim, disent les Actes.

dans le cœur de l'empereur, de Gélasius, le préfet, et je ferai en sorte qu'ils te fassent mourir dans les plus cruels tourments. Je te persécuterai jusqu'à la mort."

—Au large, méchant imposteur, dit Potitus, tu ne peux rien faire autre chose que ce que Jésus permet. Je ne crains pas tes manœuvres ; je m'en vais et je te vaincrai au nom de Notre-Seigneur."Le démon disparut en blasphémant Dieu.

Quand Potitus eut passé quelque temps dans la solitude, et se fut préparé par la prière et les austérités à la mission que Dieu lui destinait, il quitta sa retraite et vint dans la cité de Valérie, qui était à cette époque la principale ville de la Sardaigne. Il ne connaissait personne dans la cité ; fatigué et mourant de faim, il s'assit sur le forum. Les gens passaient sans le remarquer ; ils étaient tous absorbés par leurs occupations. Ses yeux furent frappés de la splendeur et de la beauté des édifices qui l'entouraient. Cependant Potitus vit un terrible nuage suspendu sur ces scènes de magnificence des beaux-arts. En vain il cherche la croix qui élève les espérances du peuple vers un monde meilleur, il ne voit pas le signe sacré de la rédemption briller au soleil, au sommet des flèches élancées des temples. La fumée des sacrifices qui étaient l'abomination de la désolation s'élevait en spirale dans l'atmosphère. Les vices et l'immoralité dominaient partout autour de lui ; il sentit un frisson de douleur à la pensée qu'il était le seul serviteur du vrai Dieu dans cette vaste cité. Comme le diamant dont les feux sont plus brillants lorsqu'il est placé à côté d'une pierre commune, son âme blanche était plus brillante au milieu de l'impiété qui régnait en souveraine autour de lui, et sa prière était plus puissante devant Dieu. Il n'en était pas beaucoup parmi ceux qui passaient devant lui qui pensaient que ce pauvre enfant épuisé, assis sur une froide pierre, devait être dans quelques heures l'apôtre du Très-Haut et qu'il les amènerait à la connaissance du salut éternel. Les instruments des plus grands desseins de Dieu sont par fois les choses de la vie les plus modestes et les plus basses.

Pendant que le saint jeune homme s'entretenait ainsi en lui-même, et se demandait quel serait le meilleur moyen à employer pour vaincre la puissance des ténèbres qui enveloppait ce peuple comme d'un brouillard, deux vieillards engagés dans une conversation animée s'avancèrent et s'assirent sur le même banc que lui. Il entendit leur conversation ; Dieu permit qu'il en fût ainsi.

—Mauvaise affaire pour notre président, dit le plus grand et le plus vénérable des deux, en ôtant son manteau de ses épaules.

—Comment cela ? demanda l'autre ? Est-ce que les dieux n'auraient pas été propices à notre noble Agathonis ?

—Vous seul, alors, ne savez pas qu'un malheureux sort s'est appesanti sur sa maison, a frappé son épouse Quiriaca d'une affreuse maladie. Voyez la fumée qui s'élève du temple de l'immortel Jupiter ! C'est la fumée du sacrifice de trois bœufs qu'Agathonis a offert pour apaiser la colère des dieux ; mais la maladie augmente toujours et défie la science de nos plus habiles médecins. Quand je suis passé hier devant sa demeure, les cris de douleur de la malade retentissaient dans les appartements du palais, et les esclaves préparaient un bûcher funèbre dans la cour.

—Allons au palais de notre chef affligé, dit l'autre en se levant, et voyons si le sacrifice offert au soleil levant n'a pas détourné la mort de sa victime. En parlant ainsi, les deux sénateurs prirent la direction de la demeure d'Agathonis.

Potitus comprit par la conversation des deux vieillards l'appel que Dieu lui faisait de proclamer sa gloire. Le nom tout-puissant de Jésus guérirait la femme malade, et beaucoup croiraient en lui. Il ne fut qu'un moment pour se déterminer à agir, et suivit de suite à distance les deux vieillards. Après avoir parcouru deux ou trois rues principales, ils arrivèrent à une demeure d'une magnificence princière ; des escaliers de marbre ornés de statues d'or et de pierres précieuses, conduisaient à un portique majestueux entouré d'une corniche d'une blancheur de neige et sculptée

comme une dentelle ; des fleurs toutes fraîches contenues dans des vases étrusques d'un prix inestimable, répandaient leurs doux parfums dans les airs. Les sénateurs entrèrent avec le sans-gêne d'amis intimes. Potitus, qui les suivait de près, sentit qu'il n'oserait pas salir le marbre poli de son pas plébéien ; il n'y a pas d'admission pour le pauvre dans les palais des grands. Il s'assit sur les marches extérieures, et se cachant la figure dans ses mains, il pria Dieu de lui manifester sa volonté, et de hâter l'œuvre de sa miséricorde sur ce peuple aveugle.

Tandisqu'il était absorbé dans sa prière et dans ses saintes pensées, il entendit, partant du haut de l'escalier, une voix perçante qui le tira de sa rêverie.

—Holà ! jeune homme, que faites-vous là ? Il n'est pas permis aux mendiants de s'asseoir sur ces marches.

Potitus regarda en haut et vit un eunuque habillé en livrée ; c'était un jeune homme orgueilleux, hautain, mince et ayant l'air efféminé. Il répondit avec douceur : " Voulez-vous me donner de l'eau à boire ? "

Qu'y-a-t-il d'aussi peu de valeur que quelques gouttes d'eau ? Cependant, quand elles sont données au nom de Celui qui aime la charité au-dessus de toutes les vertus, elles peuvent nous valoir le ciel.

—C'est étrange, lui dit l'eunuqne, que vous soyez venu ici pour avoir de l'eau ; il y a des fontaines, des sources les plus pures de la montagne, partout ; je vous soupçonne d'avoir quelqu'autre objet en vue, mais je vais vous surveiller.

—Oui, dit Potitus, vous êtes dans le vrai, je désire de l'eau, et non-seulement de l'eau, mais aussi votre foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que la paix et les bénédictions de Dieu s'étendent sur cette maison.

L'eunuque, étonné de ce que Potitus lui disait, demanda : " Qui êtes-vous ? Je ne me souviens pas de vous avoir vu dans cette ville. Quel est votre nom ? "

—Je suis un serviteur de Jésus-Christ qui est le Rédempteur du genre humain, qui peut guérir les lépreux et les

paralytiques, rendre la vue aux aveugles et ressusciter les morts.

L'eunuque écoutait avec attention ; il savait que sa maîtresse souffrait d'une lèpre mortelle ; il demanda promptement à l'étranger s'il pouvait guérir la lèpre.

—Oui, répondit Potitus, mon Dieu opérera cette guérison par mon entremise, car il dit dans son Evangile : " En vérité, je vous le dis, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne, recule-toi d'ici, et elle se reculerait, et rien ne vous serait impossible." (Math. xvii, 19).

—Ainsi vous pouvez certainement guérir ma maîtresse ? demanda l'eunuque avec impatience.

—Oui, si elle croit, je la guérirai.

—Elle vous donnera toute sa fortune.

—Ah ! mon ami, je ne désire point d'argent, ni d'or, ni de richesses. J'ai seulement en vue d'unir son âme à Jésus dans la lumière et la connaissance de la foi.

L'eunuque n'entendit pas ces dernières paroles ; il courut dans la maison, et se précipitant dans la chambre de sa maîtresse avec cette liberté dont jouissaient les eunuques, il raconta précipitamment à la dame malade qu'un jeune étranger qui était assis sur les marches du seuil de la maison, pouvait guérir la lèpre. Elle ordonna de le faire venir de suite en sa présence. Le jeune garçon fut conduit par différents appartements splendides ornés de statues tout à fait nues et de figures qui lui firent fermer le yeux de pudeur. Quand il fut entré dans la chambre où Quiriaca gisait souffrante de sa hideuse maladie, il lui dit : " Que la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous."

La dame malade était étendue sur un lit couvert de pourpre, entourée de deux ou trois esclaves portant dans leurs mains des fleurs toutes fraîches, et agitant de magnifiques éventails pour maintenir un courant d'air frais. La chambre était tendue de riches tapisseries, représentant des scènes de la mythologie. Il y avait au milieu de l'appartement, sur un piédestal en marbre d'un travail exquis, une

splendide lampe; près de la couche il y avait une table de cède odoriférant, sur laquelle se trouvait un écrin de joyaux, un miroir, un stylet pour punir les esclaves, enfin tout ce qui se trouvait toujours à la portée des dames patriciennes dans le premier siècle.

Quiriaca semblait avancée en âge; mais elle était horriblement défigurée par la maladie; les extrémités de ses mains et de ses pieds étaient déjà tombées, et elle était devenue un objet de dégoût pour tous ceux qui étaient forcés de la servir.

Les transes perpétuelles de son esprit étaient pires encore que ses souffrances corporelles. Son orgueil et sa vanité étaient profondément humiliées; elle se voyait évitée par les autres dames de la ville, bannie des sociétés, et condamnée à traîner sa misérable existence dans une solitude involontaire et dans la honte. Quand elle entendit dire qu'un jeune étranger était arrivé et qu'il pourrait la guérir, elle se leva par un mouvement de joie ; l'espérance, qui depuis si longtemps était étrangère à son cœur, revint la consoler, et quand la porte fut ouverte pour introduire Potitus, elle s'écria avec animation : " O jeune homme ! guérissez-moi, guérissez-moi !"

Elle fut frappée de la beauté et de la modestie du jeune garçon. Une douceur toute céleste rayonnait dans sa figure, et ses yeux étaient baissés vers la terre. Levant doucement la tête et regardant la dame, il lui dit : " Vous devez d'abord croire ; ensuite, vous et toute votre maison, vous verrez ce grand acte."

—Oh ! je crois, je crois, s'écria-t-elle ; il n'y a point d'autres dieux que le vôtre. Je vous en prie, guérissez-moi."

Potitus s'agenouille ; tous sont silencieux. Un nombre considérable d'esclaves et de domestiques s'étaient rassemblés dans la chambre, car l'eunuque leur avait dit que leur maîtresse allait être guérie. Après une pause de quelques instants, Potitus étendit les bras, et levant les yeux vers le ciel, il pria ainsi à haute voix :

" O Seigneur Jésus-Christ, Roi des anges et Rédempteur

des âmes ! Vous avez dit à vos disciples : guérissez les lépreux, et ressuscitez les morts. Accordez à votre serviteur que votre grâce descende sur cette femme, afin que ce peuple voie que vous êtes le vrai Dieu, et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que vous.

A peine avait-il fini sa prière qu'une grande lumière enveloppa le corps de Quiriaca ; elle était guérie. Toutes ses difformités étaient disparues ; elle se leva de sa couche, saisit un miroir ; sa peau était devenue plus belle que le plus beau marbre de Carrare. Les personnes présentes étaient frappées d'étonnement, leurs exclamations de joie et de surprise remplissaient les appartements de bruits confus. Quiriaca ne pouvait se contenir ; on envoya partout dans la ville des messagers pour se mettre à la recherche de son mari, pour réunir ses amis, afin de leur annoncer l'heureuse nouvelle. Une heure après, la maison, le portique et la rue étaient remplis de monde ; le miracle était raconté et répété par des milliers de langues. Les Actes disent que le résultat de ce miracle fut la conversion de la moitié de la ville (*mediæ civitatis*).

Potitus demeura quelque temps pour compléter la grande œuvre que Dieu avait commencée ; mais trouvant qu'on lui décernait trop d'honneurs et de louanges, il s'enfuit encore une fois dans les montagnes pour se retirer dans sa retraite favorite. Dieu voulait le préparer à d'autres prodiges plus grands encore. Avant de laisser la ville il avait envoyé à Rome quelques-uns des nouveaux convertis dignes de confiance, pour annoncer au saint pape Anicet les bénédictions que Dieu avait répandues sur la ville de Valérie. Le pape envoya un évêque et quelques prêtres zélés pour prendre soin de ce nouveau troupeau. Par leurs efforts, tout le pays environnant embrassa la foi chrétienne qu'il ne perdit plus. La cité de Valérie est depuis longtemps disparue ; la belle ville de Cagliari est bâtie près de ses ruines.

III

Pendant que les événements que nous venons de raconter

avaient lieu en Sardaigne, il se passait une étrange scène de confusion et de douleur dans le palais des Césars à Rome. La fille unique de l'empereur Antonin, une jeune fille dans la fleur de l'enfance portant le doux nom d'Agnès, était possédée du démon. Nous n'osons pas examiner les lois qui dirigent ces terribles jugements de Dieu, ils sont enveloppés dans un impénétrable mystère. Cette enfant était trop jeune pour s'être rendue coupable de quelque faute grave ; son plus grand crime devait être l'amour de la toilette, ou un acte momentané de désobéissance. Autour d'elle se trouvaient des parricides, des meurtriers, des adultères et d'autres criminels de la dépravation la plus honteuse qui puisse se trouver dans l'espèce humaine. Cependant, l'éclat de la foudre qui brise le lys peut laisser le blasphémateur intact. Ne dites pas, c'est une chance ; il n'y a pas ce qu'on appelle chance avec Dieu ; ce sont les vues mystérieuses de sa miséricorde et de sa justice. L'Esprit de Dieu frappe d'une main et sauve de l'autre. Ses redoutables visites ont invariablement été le commencement des plus riches bénédictions spirituelles. Tel fut le cas pour la fille d'Antonin.

L'esprit malin la torturait tellement qu'elle était devenue un objet de terreur pour les personnes de la maison. Elle faisait retentir les appartements de ses cris. A table, elle était élevée comme si quelque main invisible l'enlevait par la chevelure, puis elle retombait avec une violence telle qu'on était tout étonné de voir que les os de son corps délicat ne se cassaient pas. Un moment calme et tranquille comme auparavant, puis une minute après, une maniaque affolée, une furie se précipitant avec violence sur ses serviteurs et mettant en pièces tout ce qui était à sa portée. Le palais impérial était plongé dans l'affliction, les médecins ne connaissaient rien de la maladie, ils étaient déconcertés. En vain, le *pieux* empereur offrait des sacrifices quotidiens dans le temple, en vain, il conduisait à l'autel de Jupiter victime après victime, des bœufs aux cornes dorées, la tête ornée de guirlandes de fleurs, le diable riait par les lèvres

d'Agnès, et se réjouissait des sacrifices qui lui étaient offerts. A la fin, le Tout-Puissant l'obligea de dire à l'empereur qu'il ne laisserait pas le corps de sa fille avant que le saint enfant Potitus ne fût venu, lui indiquant en même temps où le trouver et ce qu'il faisait en ce moment. Antonin croyant que c'était une réponse de ses dieux, ordonna à Gelasius, préfet de la ville, d'aller avec cinquante hommes s'emparer de Potitus et de l'amener à Rome.

Quelques semaines se sont écoulées et Potitus est devant l'empereur. La curiosité fait qu'il est anxieux de voir celui qui seul peut chasser le démon du corps de sa fille. Il s'attend à voir quelque vieux magicien venu des déserts de l'Egypte, ou quelque sorcière des rives du Nil, ou enfin quelque grand-prêtre des provinces, favorisé des dieux. Il fut surpris de voir devant lui un enfant pauvre, mal vêtu, d'environ treize ou quatorze ans. Cependant, il y avait dans sa figure une beauté et une douceur qui charmèrent l'empereur. Après un moment de silence, il lui demanda : " Qui êtes vous et que faites-vous ? "

Potitus répondit avec candeur : " Je suis chrétien."

—Quoi ! un chrétien ! dit l'empereur avec une exclamation, comme s'il eût entendu quelque chose de terrible. " N'avez-vous pas appris que le Prince a ordonné que tous ceux qui appartenaient à cette secte détestée seraient mis à mort ? "

—Je désire mourir." Telle fut l'humble réponse de Potitus.

Antonin aurait donné cours à son animosité contre le chrétien, mais la pensée des souffrances de sa fille lui fit remettre la résolution qu'il avait déjà prise, de mettre l'innocent enfant dans l'alternative de sacrifier aux dieux ou de mourir. Il dissimula ses sentiments ; par de flatteuses insinuations et l'espoir d'une récompense, il espérait gagner du jeune chrétien, d'abord la guérison de sa fille, et ensuite la satisfaction de sa cruauté et de son fanatisme, qu'on qualifiait de piété envers les dieux.

—Votre nom célèbre est parvenu jusqu'à moi, dit l'as-

tucieux empereur. Pouvez-vous guérir mon enfant? Si vous le pouvez, je vous donnerai uue fortune, je vous ferai très-riche.

—Pourquoi vos dieux ne la guérissent-ils pas ? demanda Potitus.

—Comment osez-vous me parler d'une manière si peu respectueuse?

Une question embarrassante à un empereur romain, lui rappelant sa faiblesse, sa superstition et son orgueil, était un mépris évident.

—C'est bien, dit Potitus, si je guéris votre fille, croirez-vous au Dieu auquel je crois ?

Après quelques moments d'hésitation, il dit: " J'y croirai."

C'était une fausse promesse qu'il n'avait pas l'intention de tenir ; mais Dieu qui lit au fond des cœurs, éclaira l'âme de Potitus et lui permit de voir l'hypocrisie de l'impie empereur ainsi que le jugement déjà préparé pour lui : il était abandonné de Dieu. Regardant l'emperenr avec sévérité, le noble jeune homme lui dit avec force et majesté :

—Fourbe empereur ! vous avez été pesé dans la balance et trouvé trop léger, votre cœur est endurci et vous n'êtes pas converti ; mais ceux qui vous entourent croiront en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je vais délivrer votre fille de l'esprit qui la tourmente ; qu'on l'amène ici.

La jeune fille fut introduite, supportée par des serviteurs. Elle était devenue presqu'un squelette ; ses yeux étaient rouges et hagards, la fraîcheur de l'enfance avait disparu de ses joues; elle était si faible qu'elle pouvait à peine se tenir debout ; cependant, les serviteurs pouvaient à peine la contenir en présence du saint enfant. Elle tremblait de tout son corps et dès qu'elle le vit, elle s'écria d'une voix épouvantée : " C'est Potitus !"

Il lui ordonna d'être tranquille. Il pria pendant un instant, puis il dit à haute voix : " Esprit pervers, je te commande, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de laisser cette fille qui est une des créatures de Dieu."

Le démon répondit : " Si vous me chassez d'ici, je vous persécuterai jusqu'à la mort."

Mais Potitus semblant ne pas faire cas de ce qu'il disait, s'approcha et souffla sur la jeune fille, et immédiatement elle tomba lourdement par terre ; le palais fut ébranlé jusque dans ses fondements. L'empereur et tous les assistants virent une figure horrible semblable à un dragon, passant par la fenêtre et laissant dans l'appartement une odeur insupportable de feu et de soufre. Agnès était étendue comme si elle eût été morte ; mais Potitus s'approcha d'elle, prit sa main froide et amaigrie et la mit sur pieds. Elle revin immédiatement à elle, et changea complétement de figure comme si elle eût porté un masque ; ses joues tombantes devinrent pleines et rosées, ses beaux yeux bleus brillèrent d'innocence et de beauté, sa chevelure qui tombait en mèches incultes devint brillante et lustrée, et retomba en boucles sur ses épaules d'une blancheur de neige. Au seul toucher du jeune chrétien, la petite Agnès amaigrie et persécutée était devenue aussi charmante et aussi belle qu'Eve quand elle foula pour la première fois les fleurs de l'Eden. Les démons ne devaient plus avoir de pouvoir sur cette belle enfant. Elle est maintenant destinée pour le ciel. Potitus lui-même versera les eaux du baptême sur sa tête devant des milliers de romains, dans l'arène du Colisée ; mais auparavant il doit arriver d'étranges événements.

Antonin ne se convertit pas. Après avoir embrassé son Agnès et s'être bien convaincu que la charmante enfant qui était maintenant devant lui était bien sa fille, il s'écria : " Cet enfant est un magicien : je remercie les dieux d'avoir guéri ma fille." Potitus trembla en entendant le blasphème de l'empereur et dit immédiatement : " Malheur à vous, prince insensé : vous avez vu les prodiges de Dieu, et cependant vous ne voulez pas croire. Ce ne sont pas les dieux qui ont guéri votre fille, mais Notre-Seigneur Jésus-Christ."

—Persistez-vous encore dans votre sot et orgueilleux langage ? Ne savez-vous pas que je suis l'empereur, que je puis

vous forcer à sacrifier aux dieux, ou faire déchirer votre corps par de lentes tortures, ou encore vous faire dévorer par les bêtes fauves dans l'amphithéâtre ?

—Je ne vous crains pas, non plus que vos cruelles menaces ; mon Dieu peut me conserver.

—Cela me chagrine de voir votre folie ; vous m'excitez à vous punir.

—Ah ! Antonin, pleurez plutôt sur vous, car vous vous préparez un enfer terrible où vous brûlerez avec votre père, le démon, qui a endurci votre cœur.

C'en fut assez pour soulever l'indignation contenue de l'empereur ; il se leva de son siége par un mouvement de colère et ordonna à deux licteurs de saisir l'enfant et de le flageller. Malgré les murmures de compassion qui s'élevaient de toute part dans l'appartement, et les larmes suppliantes de la belle Agnès, Potitus fut lié et battu avec de lourds bâtons presque jusqu'à mort. Les seules expressions qui s'échappaient de ses lèvres étaient : "Merci, ô mon Dieu !" Quoique ses chairs délicates fussent déchirées et décolorées, cependant le Très-Haut lui épargna la douleur, et les lourds bâtons tombaient comme des pailles sur son dos et sur ses épaules. (1)

Après que les licteurs l'eurent battu pendant quelque temps, l'empereur leur ordonna d'arrêter pour demander au saint enfant de sacrifier aux dieux.

—A quels dieux ? demanda Potitus.

—Ne connaissez-vous pas Jupiter, Minerve et Apollon ?

—Voyons quelle sorte de dieux ils sont, afin que je leur sacrifie, " dit Potitus.

L'empereur fut au comble de la joie, en entendant cette réponse. Il commanda d'habiller le jeune enfant et de le conduire au temple d'Apollon, supposant qu'il avait vaincu la foi de Potitus, et l'avait gagné à apostasier. Une grande foule les suivit au temple ; car la guérison de la fille de l'empereur par cet étrange enfant était déjà connue dans toute la

(1) "Et nullum dolorem cædentium sentio."—*Actes*.

ville. Quelques-uns vinrent pour voir la petite fille guérie, et d'autres par simple curiosité, pour voir Potitus. Parmi la foule qui, d'après les Actes, se montait à environ dix mille personnes, (1) il y avait beaucoup de chrétiens qui étaient venus prier Dieu de donner à son serviteur la force de glorifier son nom. Quand ils arrivèrent au splendide temple d'Apollon sur le mont Palatin, la foule se sépara pour livrer passage à l'empereur et à sa suite. Potitus venait après, marchant entre deux licteurs ; ses yeux étaient baissés vers la terre, il ne regardait personne, et semblait absorbé dans sa pensée. Cette pensée, c'était la prière. Arrivé au pied de la statue, il s'agenouilla et joignit ses mains sur sa poitrine. Cependant, un terrible silence régnait dans l'assemblée, et l'on vit soudain la statue s'avancer, puis tomber sur le sol avec un épouvantable fracas. Elle était brisée en mille morceaux, si petits qu'ils semblaient plutôt des grains de poussière que des fragments du dieu colossal. Potitus qui avait détruit l'idole, sans faire aucun mouvement, mais seulement en murmurant une fervente prière, se leva debout, et se tournant vers l'empereur devant toute la foule, il lui dit : " Sont-ce là vos dieux, Antonin ? "

—Jeune garçon, vous m'avez trompé, s'écria l'empereur en colère ; par votre magie, vous avez vaincu le dieu.

—Mais s'il était dieu, dit Potitus avec ironie, ne pouvait-il pas se défendre ?

Enfin, défait, et cependant encore endurci, l'empereur ordonna de le conduire en prison jusqu'à ce qu'on eût préparé pour lui quelques terribles instruments de mort. Il dit aux gardiens de lui mettre au cou un poids de 120 livres, de crainte qu'il ne vînt à s'échapper. Mais Dieu envoya un ange pour le consoler dans sa prison ; cet ange toucha le lourd poids de fer et il se fondit comme de la cire.

Les gardes virent sa cellule éclairée par une lumière très-belle, et entendirent la musique la plus harmonieuse jusqu'au point du jour.

---

(1) " Erat enim turba hominum quasi decem millia."—*Actes*.

Antonin avait résolu d'exposer sa victime aux bêtes sauvages dans le Colisée ; mais auparavant, il voulait satisfaire sa vengeance en la mettant de nouveau à la torture. Il envoya des crieurs dans la ville, et ordonna au peuple de se réunir le lendemain dans l'amphithéâtre. Il semblait que la Providence de Dieu donnât de la force à la voix du héraut, afin que tout le peuple fût témoin de sa puissance et que la divinité de son Eglise fût prouvée par l'humble enfant qu'il avait choisi pour le représenter. Le lendemain, l'amphithéâtre était rempli de personnes de toute condition, depuis les sénateurs jusqu'aux plus humbles plébéiens. L'empereur et toute sa cour étaient présents. A ses côtés se trouvait une belle petite fille vêtue de blanc ; tous les yeux étaient fixés sur elle. Un cri puissant et prolongé l'avait accueillie à son entrée. Elle remercia la foule et remua ses petites mains en reconnaissance de la sympathie publique. Cette petite fille était Agnès. Elle ne sait pas encore la part qu'elle va prendre au spectacle qui va commencer. Du moment où elle avait été délivrée du démon, elle avait désiré devenir chrétienne. Elle éprouvait une reconnaissance si sincère envers le jeune enfant qui l'avait délivrée, qu'elle aurait fait tout ce qu'il eût voulu. Les eaux du baptême n'avaient pas encore purifié son âme, et chaque palpitation de son cœur battait pour lui d'un amour purement humain ; sa fortune, ses affections, sa personne étaient pour lui, s'il eût daigné les accepter. Elle était de plus convaincue de la vérité du christianisme. Outre le miracle accompli en sa faveur, elle était présente quand la statue d'Apollon s'écroula à la prière de Potitus, et elle demanda de suite à son père de lui permettre d'adorer le Dieu des chrétiens. Il refusa avec sévérité et la menaça de la faire brûler vive si elle osait encore invoquer le nom du vrai Dieu. La brave enfant avait déjà résolu de laisser le palais de son père, et d'aller vivre dans des souterrains ; mais ce sacrifice ne lui sera pas demandé. Dieu l'avait prise entre ses mains ; quelques minutes encore et elle sera chrétienne.

La scène qui se passa alors dans le Colisée est une des plus

étranges que nous ayons à raconter. L'amphithéâtre est complétement rempli, tous n'approuvent pas la cruelle politique de l'empereur; il y en a des milliers qui désapprouvent la cruauté et le fanatisme qui condamnent l'innocent enfant à être dévoré par les bêtes sauvages. Les cris, les huées, les sifflements qui partaient de tous les bancs prouvaient que sa fausse piété pour les dieux l'avait entraîné trop loin.

La trompette résonne, Potitus est conduit dans l'arène. Il est enchaîné et entouré de licteurs; il est amené devant l'empereur; ses bras sont croisés sur sa poitrine, il est absorbé dans la prière et paraît plus beau que jamais. Que signifie ce profond murmure qui roule comme les vagues de l'Océan dans le vaste amphithâtre? Que signifient ces expressions de sympathie et de pitié si inusitées dans ce théâtre d'immolations sanglantes? Antonin le comprend bien, mais sa piété envers ses dieux le pousse et endurcit son cœur contre la miséricorde. Potitus doit mourir.

Quand le silence fut rétabli, Antonin lui dit: "Eh bien, jeune homme, voyez-vous où vous êtes?

—Oui, répondit Potitus, je suis sur la terre de Dieu.

—Ah! vous êtes entre mes mains maintenant, et je voudrais bien voir le Dieu qui pourrait vous en tirer.

Potitus sourit avec ironie et dit tranquillement: "Sot que vous êtes, Antonin! Un chien est meilleur que vous, car il goûte mieux que vous." (1)

L'empereur ordonna qu'on l'étendît sur un instrument de torture, et qu'on lui appliquât des torches allumées sur les côtés.

Le saint enfant fut étendu tout de son long sur un cadre en bois. Ses mains et ses pieds furent liés avec des cordes réunies sur une roue de cabestan. A chaque tour de la roue, le corps de l'enfant est allongé de plusieurs pouces, et quand la tension est trop grande, les os sortent de leurs jointures, les chairs se déchirent, les tortures la

(1) "Melior est canis quam tu, quia plus sapit."—*Actes*.

plus affreuses et la mort s'en suivent. Pour ajouter à cette douleur épouvantable, on applique des flambeaux allumés sur les côtes, en sorte que la tendre et mince épiderme qui recouvre les côtes est consumée dans quelques moments.

Pendant que Potitus souffre cette torture, il semble plein de joie. Le peuple n'y comprend rien. De toute part dans l'amphithéâtre on entend ces exclamations : "Comme il supporte bien cela !" "Il ne se plaint même pas." "Assurément le Dieu de Pierre est avec cet enfant."

L'empereur pense qu'il a enfin vaincu Potitus. Il ordonne qu'on l'enlève de l'instrument de supplice, et lui demande de choisir entre sacrifier aux dieux ou mourir. Potitus paraît comme s'il eût été couché sur un lit de roses. Le Tout-Puissant lui avait encore épargné les douleurs, et, par un miracle, avait préservé ses membres de la plus légère difformation. Une fois de plus il se moque des menaces de l'empereur, de ses tortures et le défie de pouvoir lui enlever la vie. Antonin ordonne qu'on lâche quelques bêtes pour le dévorer. Elles sortent de leurs souterrains et bondissent dans l'arène, mais tout à coup, oubliant leur férocité naturelle, elles commencent à lécher les pieds du saint enfant. Elles se réunissent autour de lui, et s'étendent sur le sable de l'arène dans différentes postures, de manière à former un cercle.

La scène était étrange et magnifique. Potitus était à genoux au milieu du cercle ; les mains et les yeux levés vers le ciel, il priait ; les animaux semblaient craindre de faire le moindre bruit pour ne pas le troubler dans sa communication avec leur Maître et Créateur commun. L'empereur était surpris au-delà de toute expression, et la petite Agnès versait des larmes de joie. Les spectateurs admiraient cette scène étrange, en silence et sans respirer, pour ainsi dire. Tout à coup, et comme d'un commun accord, ils éclatèrent en applaudissements qui roulèrent comme l'écho du tonnerre entre les arches de l'immense amphithéâtre. Quand le silence fut rétabli, Potitus se leva et s'avança vers l'empereur ; les animaux le suivirent en se tenant près de lui,

comme s'ils eussent aimé à être dans sa compagnie. Frappant un lion monstrueux sur la tête, il dit à l'empereur en souriant :

—Maintenant, où sont vos menaces? Ne voyez-vous pas qu'il y a un Dieu qui peut me délivrer de vous? Ce Dieu est Jésus que je sers."

Antonin était humilié, confondu et presque fou. Il ne répondit pas aux questions du saint enfant, mais il commanda à des gladiateurs d'entrer dans l'arène et de le mettre à mort. Il s'en suivit une scène plus extraordinaire encore que celle que nous avons décrite. Les gladiateurs entrèrent pour tuer Potitus. Quatre brutals scélérats l'entourèrent. Ils tirèrent leurs épées. Mais, ô prodige! ils sont incapables de lui toucher. Uu ange était là qui détournait les coups qui se perdaient dans l'air. En vain firent-ils tous leurs efforts pour le frapper, il se tenait, souriant, au milieu d'eux, ressemblant plus à un beau fantôme qu'à un être humain. Quand les gladiateurs furent fatigués et qu'ils ne purent tenir plus longtemps leurs épées, ils abandonnèrent leur tâche inutile, et se retirèrent de l'arène au milieu des huées et des sifflements du peuple.

La scène merveilleuse n'est pas encore à sa fin. Le cœur endurci de l'empereur est plus méchant que jamais ; les miracles qui ne peuvent le convaincre excitent de plus en plus sa rage, et comme si un démon eût été assis à sa place, il veut attenter de nouveau à la vie du saint enfant. Il rejette les demandes de lui faire grâce ; ces refus augmentent la culpabilité et l'aveuglement du pécheur endurci. Chaque nouveau miracle accompli par Potitus lui fait craindre de plus en plus fort que c'est par la magie et par la sorcellerie qu'il produit ces effets prodigieux. Le même esprit caractérise les incrédules de nos jours: des miracles aussi clairs que la lumière du soleil, aussi incontestables que notre propre existence, sont attribués aux supercheries des prêtres, à l'hallucination ou au mensonge.

Il règne une grande agitation parmi le peuple. Les cris assaillent l'empereur de toute part ; chacun semble content

de sa défaite; les reproches qui parviennent à ses oreilles le portent au désespoir. Il a en réserve un autre instrument de torture pour vaincre Potitus; mais cette fois les tables sont complétement tournées contre lui, et nous avons à raconter dans ce chapitre une des scènes les plus extraordinaires qui se soient passées dans le Colisée.

L'instrument qu'il avait tout préparé était une paire de tenailles avec deux grandes branches qui devaient passer à travers le crâne et se réunir dans le cerveau même, en sorte qu'il n'était pas possible de vivre après l'application de cet horrible instrument. Quand le peuple vit venir encore une fois dans l'arène les exécuteurs portant dans leurs mains ces terribles tenailles, il devint silencieux et se pencha en avant, attendant avec la plus grande anxiété le résultat de cette nouvelle épreuve. Potitus offrit de lui-même sa tête aux exécuteurs. Du moment où les branches pointues furent appliquées, le saint enfant pria à haute voix, demandant à Dieu d'enlever l'instrument de torture de dessus sa tête et de le placer sur la tête de l'empereur. Il n'eut pas plus tôt fini sa prière que les tenailles furent enlevées de sa tête devant tout le peuple, et transportées par une main invisible sur la tête de l'empereur. (1) Il y eut un grand étonnement, puis un immense rire parmi le peuple; le désordre dura pendant un temps assez considérable. Enfin le silence se fit de nouveau et on entendit l'empereur gémir de douleurs affreuses. Toute sa suite s'était rapprochée de lui, et on essaya en vain d'enlever les tenailles; il criait, il hurlait comme s'il eût été à l'agonie; les sénateurs et ceux qui l'avaient accompagné étaient dans la consternation. A la fin, il s'écria dans un paroxisme de douleur : " Oh ! sauvez-moi, serviteur de Dieu ! Sauvez-moi, je sais que votre Dieu est puissant. Oh ! délivrez-moi de ce supplice épouvantable ! "

Potitus lui dit : " Pourquoi vos dieux ne vous délivrent-ils pas, comme Notre-Seigneur m'a délivré ? "

---

(1) " Et fixit eum in caput Antonini imperatoris."—*Actes*.

Mais Antonin criait plus fort : "Miséricorde, jeune homme, miséricorde ! je me meurs."

Les sénateurs et l'entourage du prince, saisis de terreur, conjurèrent l'adolescent de le sauver. La petite Agnès aussi, par un mouvement d'amour filial, éleva ses blanches mains suppliantes en faveur de son père. Un silence de mort régnait parmi le peuple. Potitus ayant enfin compassion de l'indigne empereur, dit à haute voix :

—Eh bien, je le sauverai, s'il veut permettre qu'Agnès devienne chrétienne.

Il consentit. Avant qu'il eût donné sa permission, la petite Agnès s'était enfuie comme un oiseau à travers les bancs, et se précipitant dans l'arène, se jeta aux pieds du saint enfant, oppressée par la joie et incapable de parler. Elle s'agenouilla devant lui, et étendant les bras, elle le regarda en répandant des larmes abondantes, puis elle s'écria avec véhémence : "Oh ! baptisez-moi, baptisez-moi !"

Potitus ordonna à quelqu'un qui se trouvait près de lui d'apporter de l'eau. Il adressa quelques mots à la belle enfant pendant qu'elle était agenouillée devant lui, et convaincu de sa connaissance de la foi, il la baptisa devant toute la foule. Du moment que les eaux salutaires tombèrent sur le front de l'enfant païenne, les terribles pointes des tenailles qui perçaient la cervelle d'Antonin furent enlevées de sa tête par la même main invisible qui les y avait mises, et furent lancées avec violence dans l'arène, portant les taches de son sang. On n'entendait plus que les cris de : "Grand est le Dieu de Potitus."

L'empereur était stupéfait de ce qui était arrivé : il ressemblait à un homme qui sort d'un rêve terrible ; l'amphithéâtre dansait autour de lui ; son cœur battait de crainte et de colère. A peine était-il revenu du choc de l'horrible douleur qu'il avait soufferte, qu'il vit Potitus conduisant Agnès vers lui. Le démon, qui l'avait inspiré jusque-là, le poussait bien encore à assouvir sa rage sur le saint enfant, mais une puissance invisible l'en empêcha, et il fut forcé d'écouter parler Potitus. Ce furent les dernières paroles qu'il adressa

à l'impie Antonin; elles furent courtes, puissantes et prophétiques.

—Antonin, empereur du grand peuple romain ! écoutez-moi, moi qui suis un serviteur de Jésus-Christ. Je vous ai vaincu dans tout ce que vous aviez préparé pour moi; maintenant la scène est finie. Puisque vous persévérez dans votre impiété, je ne suis pas pour perdre ma couronne; cette couronne ne peut me venir que par l'épée, et à la place que j'indiquerai. La miséricorde de Dieu a appelé cette enfant à la connaissance et à la lumière de la vérité. Malheur à vous si vous la contrariez ; dès ce moment, elle vous sera enlevée. Appelez vos licteurs et qu'ils ne tardent pas. Je désire d'être uni à mon Sauveur Jésus-Christ." Ensuite se tournant vers Agnès, il lui dit : " Adieu, mon enfant, soyez fidèle à la grâce que vous avez reçue aujourd'hui."

L'empereur, qui était fou de honte, fut enchanté de l'espérance qu'il allait être débarrassé de cet enfant ; il ordonna au président Gelasius de voir à ce que la sentence fût exécutée comme le voulait Potitus. Il fut conduit hors de l'amphithéâtre au milieu des murmures de tout le peuple. Ainsi finit une des scènes les plus extraordinaires qui se soient jamais passées dans l'enceinte du Colisée. Les Actes disent qu'environ deux mille personnes se convertirent. Tous s'en retournaient à leurs demeures, frappés des prodiges qu'ils avaient vus et remplis de sympathie pour les puissants mais persécutés chrétiens. Pendant des jours et des semaines, ces scènes furent le sujet des conversations aux bains et au forum. Les païens essayèrent d'expliquer tous ces prodiges par une magie toute-puissante, tandis que les chrétiens chantaient des hymnes d'action de grâces au vrai Dieu pour la manifestation de sa gloire.

Quelques jours après, Gelasius et ses troupes revinrent avec la nouvelle de la mort du saint enfant. Ils racontèrent que quand sa tête fut tranchée, ils virent son âme s'envoler au ciel sons la forme d'une colombe. La place précise de son martyre est inconnue ; les Actes mentionnent une place nommée Milianus, dans l'Apulie, mais toute trace

de ce nom est depuis longtemps perdue, même la rivière Banus, sur les bords de laquelle on dit que le martyre eut lieu, n'est pas connue. (1) Quoiqu'on puisse entretenir quelque doute sur le lieu du martyre, on ne peut en avoir quant à l'authenticité des Actes. Ils sont donnés sous une forme abrégée dans presque tous les martyrologes; on les trouve aussi dans Ferrarius Michaellus Monachus, Cæsar Eugenius Carrociolus et de Vipera (S. J.), etc., etc.

Les Bollandistes donnent deux éditions de sa vie dans les Actes, cités de manuscrits conservés dans le monastère de S. Martin de Tours, et du manuscrit conservé dans un couvent érigé en son nom, à Naples, par le saint évêque Severus. Dans le dernier manuscrit se trouvent quelques beaux vers latins se rapportant à S. Potitus, et dont voici quelques stances :

"O Stella Christi fulgida,
Potite, martyr inclyte,
Obscura culpæ nubila
A mente nostrâ discute.

"Tu, clarus inter martyres,
Fulges ut inter sidera
Sol, ac ut inter candida
Ligustra candent lilia.

"Luces ut ardent lampada,
Humana lustrans pectora,
Ut sol per orbem spargens,
Humana siccans vulnera.

"Non sic, Potite, cynnama
Attrita sperant moribus,
Ut tu modestus florida
Ætate fragras sæculo.

"Post clara mortis funera,
Illustris inter angelos,
Tanto refulges lumine
Quanto per orbem nomine."

(2) Le martyrologe romain dit en Sardaigne, en 154 ; Baronius aussi. Nous partagerons cette opinion, surtout parce que ses reliques ont été trouvées sous une église portant son nom, près de Cagliari.

Au onzième siècle, les reliques du saint martyr furent découvertes, avec d'autres, sous une vieille église en Sardaigne. Bien qu'il n'y eût pas de nom sur le sarcophage, il ne doit pas cependant y avoir de doute sur son identité, car, à côté de Potitus était l'instrument qui avait été appliqué sur sa tête dans le Colisée et transporté sur celle d'Antonin. Il n'y a aucun autre martyre de la Sardaigne qui ait subi ce supplice. En outre, il y a une tradition constante que Potitus a été enterré sous cette église. C'est en cherchant son corps que ces découvertes furent faites. Jacobus Pintus, qui rend compte de cette découverte dans le cinquième livre *De Christo Crucifixo*, dit : "Dans d'autres places on découvrit d'autres corps sacrés, non sans de semblables marques de sainteté et de martyre, et exhalant une odeur délicieuse. Parmi les instruments de martyre, celui qui fut trouvé dans un sarcophage plus grand et plus riche était surtout remarquable, car, avec une grande quantité d'os il y avait les pointes qui percent depuis la tête jusqu'au cou, et quoiqu'il n'y ait point d'épitaphe pour faire connaître le nom du martyr, il est bien connu qu'il n'y eut pas d'autre martyr de la Sardaigne qui souffrit de cette manière, excepté Potitus dont les reliques, comme on le voit dans tous les martyrologes, furent apportées d'Italie en Sardaigne."—*Bollandistes*, 13 *janvier*.

Le lecteur, il n'y a pas de doute, est désireux de connaître quelque chose de la suite de l'histoire d'Agnès. Elle ne fut pas destinée à recevoir la couronne du martyre. Les quelques années de sa vie se passèrent dans le palais de son père.

Antonin craignit de la contrarier dans son culte, il vit qu'il y avait dans sa fille quelque chose de surnaturel qui la lui faisait regarder avec respect et vénération. Chaque fois qu'elle passait comme un ange sur son chemin, il se rappelait le terrible avertissement que Potitus lui avait donné. Il lui permit de vivre dans le palais impérial ; par ses vertus et son exemple héroïque, elle prouva la divinité de sa foi aussi bien que si elle eût joué avec les lions dans

l'arène du Colisée. Elle passa ses jours sans être souillée par la luxure et la vanité d'une cour païenne. Comme un lys fraîchement éclos, flottant dans toute sa beauté et son parfum sur les eaux boueuses du Tibre, elle fut emportée dans le grand océan de l'éternité sans une tache de sang ou de vice sur l'angélique figure qui lui avait été rendue par le JEUNE HOMME DE LA SARDAIGNE.

CHAPITRE X.

Alexandre, évêque et martyr.

I

Alexandre est le troisième évêque qui fut exposé aux bêtes féroces dans le Colisée. Il semble avoir été enflammé du zèle et de l'amour d'un Ignace, et s'être élevé jusqu'au prodigieux et au surnaturel comme Eleuthère. Ses Actes nous offrent une autre scène de tyrannie confondue et de grâce triomphante, et bien que nous voyions les mêmes prodiges et la même miséricorde se répéter, cependant, comme au retour annuel du printemps, les fleurs semblent avoir de nouveaux charmes, et la nature de nouvelles beautés, ainsi chaque couronne courageusement gagnée que nous rencontrons sur notre chemin, nous enchante par sa splendeur et sa beauté incomparable. Chaque martyre est comme un jardin jonché de fleurs et exhalant tous les parfums de la sainteté et de la vertu. Les faits saillants seulement sont parvenns jusqu'à nous à travers le cours des siècles, cependant, ils sont saisis par l'imagination comme les pics élevés dans un mirage, et ornés de tous les charmes de la poésie et du roman. Nous sommes presque portés à croire que la même plume qui a écrit la Bible dans sa rude simplicité a été empruntée pour les Actes des martyrs. Les grands héros de ces temps éloignés ont eu leurs longues vies de huit à neuf cents ans résumées dans ces mots : " Il vécut et il mourut." Ainsi dans les Actes des martyrs, nous trouvons fréquemment des phrases rapides, et les expressions les plus courtes possible ; des mois et quelquefois même des années s'écoulent entre les événements racontés dans la même ligne, et pour le lecteur inattentif, ils semblent s'être passés dans la même heure. Les Actes d'Alexandre portent une date très-ancienne, ils sont simples et beaux. Ils ne men-

tionnent pas à quelle époque du règne d'Antonin souffrit le saint évêque. L'empereur régna vingt-trois ans, et il est probable qu'il s'écoula vingt ans entre le martyre de Potitus et celui d'Alexandre. Les Actes des deux martyrs sont authentiques, tous les deux souffrirent sous Antonin, et quoique nous ayons placé Potitus le premier, il est probable qu'Alexandre fut martyrisé avant lui.

Cette esquisse commence par une scène dans une petite ville d'Italie. Les Actes nous présentent d'abord Alexandre comme un évêque à son poste au milieu de son troupeau, combattant les puissances des ténèbres et répandant la bonne nouvelle de l'Evangile. Sa sainteté et son zèle, secondés par un pouvoir surnaturel d'accomplir des miracles, brisaient promptement les barrières du péché et de l'infidélité, et élevaient la croix de Jésus sur les temples des faux dieux.

Alexandre fut un de ces saints hommes envoyés par Dieu pour l'établissement de son Eglise. Sa prédication était confirmée par les plus étonnants miracles ; la promesse que Notre-Seigneur avait faite à ses disciples qu'ils feraient des miracles plus grands que les siens s'accomplissait en lui. Un matin, lorsqu'il était occupé à prier, il fut troublé par une femme païenne qui vint le trouver en sanglotant et en criant, car son fils unique était mort. La pauvre mère avait entendu parler des prodiges accomplis par le saint évêque. Elle n'était qu'une païenne, mais dans la profonde douleur de son cœur désolé, elle saisit cette dernière espérance du recours au puissant chrétien, et se jetant à ses genoux elle le conjura de rappeler son fils à la vie. Alexandre entendit la voix de Dieu qui l'appelait à exalter sa gloire et à sauver d'innombrables âmes. Il consola la mère affligée et lui ordonna de retourner à sa maison, lui promettant de la suivre sans retard. Après quelques moments de prière, il se leva et se rendit à cette demeure.

Le petit garçon était mort depuis plusieurs heures. C'était un bel enfant enlevé par un accident dans la fleur de l'enfance. Le matin, il avait laissé la maison de sa mère plein de santé, et bien disposé à jouer avec ses petits compagnons ;

quelques heures après on le rapportait mort. Une grande foule d'amis s'étaient déjà rassemblés autour du lit où il gisait ; quelques-uns considéraient avec chagrin les traits du bel enfant, d'autres répétaient lentement et solennellement son nom, suivant la coutume des anciens ; d'autres enfin jetaient des fleurs sur son lit. Ses petits camarades criaient de douleur, car ils l'aimaient beaucoup. Près de la tête de son lit se faisait remarquer un de ses petits amis qui s'écriait de temps en temps au milieu de sanglots convulsifs : " Pauvre Lucius ! tu disais souvent que tu te ferais chrétien quand tu serais grand." Cet enfant était chrétien et tous les matins il servait la messe de l'évêque ; plus tard il devint prêtre. Quand Alexandre arriva, tous devinrent silencieux et s'écartèrent pour le laisser passer. Les chrétiens qui étaient présents voyaient dans leur évêque le représentant de Celui qui consola la veuve de Naïm. Il s'approcha du lit, pria quelque temps et prenant l'enfant par la main, il lui dit : " Lucius, lève-toi, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit." De suite, ses yeux s'ouvrirent, ses mains et ses jambes s'agitèrent ; la vie qui était rentrée au cœur envoyait le courant vital dans toutes les veines ; un moment encore et l'enfant s'assit devant l'évêque. Sa figure passa de l'impassibilité du marbre à une expression de terreur et de crainte ; il semblait s'être réveillé d'un rêve affreux. Peu après un sourire passa sur ses lèvres, quand il reconnut qu'il était de nouveau sur la terre des vivants, et qu'il sentit l'ardent baiser de sa mère. Pendant qu'il saluait ses compagnons, et qu'il recevait les félicitations des amis de la famille, il fut pris de nouveau de soudaines terreurs. Portant la main à son front, il se parlait à lui-même et lançait des phrases incohérentes : " Est-ce vrai ? est-ce que je rêve ? où suis-je ? Quelques-uns pensaient qu'il tombait dans le délire causé par la fraction du crâne qui avait causé sa mort. Le saint évêque s'avançant encore auprès de sa couche, lui ordonna de dire ce qu'il avait vu. L'enfant se mit alors à raconter rapidement ce qui suit :

" Ecoutez-moi, ô mes parents et mes amis ! j'ai été enlevé

par deux égyptiens aux regards terribles et pleins de colère. Ils me conduisirent à travers de sombres régions sur le bord d'un précipice terrible, quand soudain apparut un beau jeune homme tout entouré de lumière, qui fit trembler la terre comme si elle eût été ébranlée par un tremblement de terre. Il cria à haute voix: " Laissez aller cet enfant, car il est appelé par Alexandre, serviteur de Dieu, et je fus ramené à mon corps." Tombant ensuite aux genoux d'Alexandre, il frappa ses mains et dit avec une grande émotion: " O évêque de Dieu, baptisez-moi afin que je ne voie plus ce que j'ai vu ce matin." Quelques jours après, Lucius et quatorze mille autres personnes furent régénérés dans les eaux du baptême.

La rumeur de ces prodiges était parvenue à Rome. Antonin, qui était plus fanatique que tyran, envoya un officier nommé Cornelianus avec cent cinquante hommes pour se saisir de l'évêque et l'amener à Rome. Ils trouvèrent Alexandre prêchant au milieu d'une foule immense. On avait élevé un autel temporaire en plein air, et il était entouré de son fidèle troupeau. En voyant cette grande foule, Cornelianus craignit de tenter de s'emparer de lui, et se tint avec ses soldats éloigné de la multitude pendant que l'évêque offrait le saint sacrifice. Après la célébration des saints mystères il se tourna vers son troupeau et lui annonça que c'était la volonté de Dieu qu'il se rendît à Rome pour souffrir pour la foi de l'Eglise et pour leur divin Maître. On ne pouvait annoncer une nouvelle plus affligeante à ces chrétiens. Ses derniers avis furent éloquents et sublimes ; il employa toute l'onction de son cœur brûlant, et parla longuement des joies du ciel et de la gloire de souffrir pour Jésus-Christ. Quand il leur eut donné sa dernière bénédiction et qu'il se fut arrêté un moment, il changea le ton de sa voix, et dit lentement et avec majesté :

" Les serviteurs de l'empereur sont déjà arrivés pour me faire prisonnier de Jésus-Christ; je vous ordonne de me laisser partir sans résistance. Celui qui molestera un de ces hommes, sera l'ennemi de notre divin Maître qui nous

a dit de prier pour nos ennemis." Leur montrant le crucifix sur l'autel, il leur dit : "Restez ici en prière devant ce grand modèle de patience, pendant que j'irai vers ma couronne."

Il descendit de l'autel avec calme et passa au milieu de ses chrétiens baignés de larmes. Il y avait là des centaines de jeunes gens robustes qui auraient pu opposer une résistance efficace à Cornelianus et à ses soldats, mais leur foi et leur obéissance à leur évêque leur lièrent les mains et leur enseignèrent la morale sublime du pardon. On ne peut rien trouver de plus touchant dans l'histoire sacrée. La douleur, l'indignation et toutes les passions de l'âme furent dominées par le noble pouvoir de la patience. Leurs cœurs se brisaient à la vue de leur évêque emmené prisonnier comme un malfaiteur ou un conspirateur contre le trône de l'empereur. Le calme et le courage du pasteur se refléchissaient dans le pardon sublime de son peuple. Les anges de Dieu durent considérer avec joie une scène qui se rapprochait tant de la perfection des élus. Alexandre, déjà martyr par le cœur, ferme comme un roc, et zélé comme un apôtre, pensait plus à ses fidèles qu'il laissait orphelins, qu'aux crocs, aux chaudières d'huile bouillante et aux lions qui l'attendaient. Jetant un dernier regard sur ses enfants en larmes, il leva au ciel ses yeux remplis de larmes d'affection et fit sur la foule prosternée cette courte prière :

"Seigneur ! je vous les laisse."

Un de ses prêtres, nomme Crescentianus, l'accompagna à Rome. Il le suivit dans toutes les différentes scènes de son martyre, et c'est à lui que l'on doit les beaux Actes que nous citons maintenant. C'est étrange que Crescentianus ne dise pas de quelle ville Alexandre était évêque, et aucun document ne nous fait connaître ce fait. On présume généralement que cette ville n'était pas loin de Rome, mais d'après quelques expressions des Actes, je suis porté à croire qu'elle était située sur la côte orientale de l'Italie.

En arrivant à Rome, Alexandre fut introduit immédiatement devant l'empereur. Il était entouré de soldats et avait

les mains liées derrière le dos. Antonin était assis sur son trône, silencieux et pensif; il donnait des signes évidents de malaise. Peut-être le souvenir de ses défaites passées le détournait-il de risquer d'être de nouveau confondu. Il se rappelait bien le caractère invincible des chrétiens et la puissance extraordinaire qui les rendait si terribles. Il éprouva un respect surnaturel quand l'évêque apparut; la crainte calma le fanatisme de son aveugle dévotion envers ses dieux. Ses biographes et les écrivains contemporains nous disent que, naturellement, ce n'était pas un homme sanguinaire ni cruel. Il frémissait à la pensée des horreurs des règnes de Néron et de Domitien, mais il sentait comme un pouvoir invisible qui le poussait à persécuter les chrétiens. Ce fut le seul sang qui teignit ses mains; il était la terreur de ses rêves pendant la nuit, le remords de sa conscience pendant le jour, et le mystère de toute sa vie. L'interrogatoire qu'il fit subir au saint évêque est un tissu d'orgueil, d'hypocrisie et de lâcheté.

—Etes-vous cet Alexandre," demanda-t-il d'un ton hautain, qui portez la ruine dans l'Est de l'empire, trompant les hommes, les engageant à croire à un homme qui fut exécuté par ses compatriotes? S'il eût été un Dieu, aurait-il souffert comme un homme?

—Oui, il aurait souffert comme un homme, dit Alexandre, en relevant la dernière phrase de l'empereur comme une attaque contre le grand mystère de l'Incarnation. Ce fut pour cela qu'il descendit des cieux, prit un corps semblable au nôtre, afin de pouvoir souffrir pour racheter l'humanité qu'il avait créée.

Antonin restait silencieux; en vain il essaya de comprendre le grand mystère contenu dans les mots de l'évêque; les intelligences païennes les plus vives ne purent jamais saisir la sublimité de la foi chrétienne; la foi seule est la clef qui ouvre les trésors à l'esprit de l'homme tombé.

L'empereur était un philosophe ayant une grande idée de son savoir. Trouvant le chrétien qui était devant lui familier avec des choses qu'il ne connaissait pas, il essaya de détourner le sujet et reprit son discours.

—Je ne veux pas avoir à vous parler longtemps, jeune homme, mais venez renier votre Dieu, et offrez un sacrifice à nos dieux; je vous récompenserai en vous donnant une place d'honneur dans mon propre palais. Si vous refusez, je vais vous faire mettre à la torture, et votre Dieu ne sera pas capable de vous enlever de mes mains.

—Est-ce pour me faire adorer ces pierres immobiles que vous m'avez fait conduire ici ? Alors, si vous êtes déterminé à me torturer, faites-le de suite, car j'aurai toujours confiance en Celui qui règne là-haut. Je ne brûlerai jamais d'encens pour une idole insensible.

—Que cet homme soit battu de verges, commanda Antonin, il ne sait pas à qui il parle. Vous m'avez insulté, moi qui gouverne le monde.

Alexandre sourit et dit solennellement : " Ne vous enivrez pas de votre puissance. Dans peu de jours, vous irez là où vous ne voudriez pas aller, et alors vous aurez moins de pouvoir que le ver que nous écrasons sous nos pieds.

Tandis qu'il parlait, les licteurs déliaient leurs faisceaux et choisissaient leurs cordes les plus fortes. Un soldat s'approcha pour lui enlever ses vêtements, quand l'empereur, semblant indécis et irrésolu, s'écria :

—Arrêtez ! voyons ! Conduisez-le en prison ; donnez-lui quatre jours pour méditer sur sa folie, afin qu'il abandonne le culte de sa vanité, et qu'il vienne, de son propre mouvement, sacrifier aux dieux."

—Considérez ces quatre jours comme écoulés, s'écria l'évêque, et faites maintenant de moi ce que vous avez l'intention d'en faire.

Alexandre fut conduit en prison. Il était patient et joyeux. Les horreurs d'un donjon romain ne lui étaient pas inconnues ; cependant il ne manifesta aucune répugnance, ses lèvres ne laissèrent pas échapper une seule parole de crainte. Il parla gaiement avec ses gardiens et les surprit par son indifférence. Il semblait se considérer comme leur hôte, et il conversa aussi librement que s'ils l'eussent accompagné à quelque délicieuse villa de la campagne romaine, pour y

passer quelques jours. Quand ils eurent atteint la prison, les gardes l'y poussèrent rudement, puis fermèrent la lourde porte de fer en riant l'un et l'autre comme si ces soldats eussent dompté le lion le plus féroce des déserts africains. Ils pensaient peu que la puissance du Dieu des chrétiens n'était guère embarrassée des portes de fer ; ils s'endormirent avec les clefs de la prison sous leur oreiller.

Le pauvre Crescentianus, le fidèle prêtre du noble évêque, le suivit autant que la prudence le lui permit ; mais quand il vit qu'on le jetait dans un sombre donjon, qu'il entendit les portes de fer grincer sur leurs gonds en se refermant, il fut accablé de douleur, et s'éloigna de cette scène avec un cœur oppressé. Il longea le forum et les environs, cherchant un lieu solitaire pour pouvoir y pleurer en toute liberté. Il se jeta au pied d'un arbre, et tomba bientôt dans le sommeil.

Une étrange vision passa devant ses yeux. Il lui sembla voir Alexandre agenouillé dans un coin de sa prison ; à côté de lui se trouvait un ange tout resplendissant de lumière qui chantait avec lui, en alternant, les vers d'un hymne alors en usage parmi les chrétiens. Ensuite, il vit l'ange détacher ses liens et le conduire vers les portes de la prison. Les lourdes portes s'ouvrirent devant eux et ils sortirent ; les gardes s'étaient endormies, et ils passèrent sans être remarqués. L'ange le conduisit à travers le forum et d'autres rues qui mènent à la Porte Capena. Crescentianus, toujours endormi, les vit passer sur chaque pouce de terre qu'il avait lui-même foulé. Ils conversaient joyeusement, et la brillante lumière qui resplendissait sur la figure de l'ange, éclairait comme en plein jour tout ce qui les entourait. Les gens passaient chaque côté d'eux, mais semblaient ne pas les apercevoir ; enfin, ils franchirent la porte et chaque pas les rapprochait de lui. Il croyait les entendre parler quand l'ange s'arrêta soudain, indiqua le lieu où il dormait et chantant alleluia avec une voix toute céleste, commenca à s'élever lentement vers les cieux. Alexandre était cloué au sol ; il regarda quelque temps dans la direction où l'esprit

bienheureux était disparu. Crescentianus rêvait encore ; il croit voir le saint évêque venir vers lui ; son cœur bat plus fortement, il se rapproche, un moment encore, et il voit le vénérable évêque penché sur lui. Crescentianus se réveille, se lève sur ses pieds et s'écrie : " Alexandre ! " Ce n'était point un rêve. Alexandre était réellement devant lui ; ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.

Alexandre raconta au bon prêtre qu'un ange était venu dans sa prison, l'avait délivré et l'avait conduit à quelques verges du lieu où ils étaient. Le prêtre versa des larmes de joie et reconnut que la vision n'était pas un rêve, mais bien une consolante réalité. Ils marchèrent le long de la voie Appienne en s'extasiant sur la miséricorde de Dieu. Alexandre parla avec ferveur de ce que l'ange lui avait dit ; il devait retomber dans les mains de ses persécuteurs et souffrir le martyre ; il avait été tiré de sa prison pour quelques jours afin de confondre les païens et pour aller porter des secours spirituels à quelques chrétiens d'une petite ville voisine, qui chancelaient dans leur foi. La joie de se retrouver ensemble leur fit oublier les fatigues du voyage, et ils ne s'arrêtèrent qu'à la petite ville désignée par l'ange. Le lendemain matin, le gouverneur de la prison alla en tremblant annoncer à l'empereur, que, par quelques moyens inconnus, le prisonnier Alexandre s'était échappé. Le malheureux ne savait pas qu'il allait payer cette fuite de sa tête. Antonin était plus fâché que surpris ; les chrétiens étaient un embarras pour lui, il les craignait et en même temps il les persécutait avec une haine infernale. Sa réponse au gouverneur fut qu'Alexandre devait être amené devant lui dans quatre jours, autrement sa tête serait tranchée pour apaiser les dieux offensés. Le gouverneur reçut le message avec terreur ; cependant, quoique l'épée de l'exécuteur fût suspendue sur sa tête, il saisit l'espérance que lui apportait ces quelques jours de répit : en regagnant sa demeure, il médita son plan pour chercher sa victime dans la ville ; mais Alexandre était comme une cité sur une montagne, ou une lumière dans la partie la plus importante d'une maison ; le

gouverneur n'eut aucune difficulté de découvrir la retraite du grand serviteur de Dieu.

Il s'était passé une couple de jour; Alexandre et son saint prêtre avaient converti la petite ville où l'ange les avait envoyés. Des miracles de toutes sortes confirmaient leurs prédications; la lumière était rendue aux aveugles, les boiteux marchaient, des morts décédés même depuis quatre jours, ressuscitèrent et apparurent dans Rome à leurs amis étonnés, pour raconter comment Alexandre les avait rendus à la vie. Sa réputation était portée sur des ailes infatigables dans chaque société de la ville, du forum aux bains, et des bains au palais impérial. Immédiatement, on envoya une troupe de soldats pour s'emparer de l'évêque; et le matin du quatrième jour il fut conduit à Rome, chargé de lourdes chaînes et entouré d'une populace cruelle. Le gouverneur avait sauvé sa tête, mais le ciel avait gagné un saint.

Le matin du jour où Alexandre avait été amené à Rome, il arriva que l'empereur et une foule immense s'étaient rassemblés en dehors de la ville, dans un champ, sur la route claudienne, pour être témoins d'une exhibition d'animaux sauvages et de jeux d'athlètes. Les animaux venaient d'arriver de l'Orient, et étaient destinés aux jeux du Colisée.

Le gouverneur de la prison qui tremblait, de peur que quelque pouvoir magique le privât encore de sa victime, se frotta les mains de plaisir quand il vit Alexandre dans les chaînes et gardé à vue par cinquante soldats armés. Il ordonna de conduire d'abord le saint sur la voie Claudienne; il devait le suivre dans un char, et il éprouvait la joie d'un homme qui vient de sortir d'un donjon après avoir échappé à une sentence de mort.

Ils marchèrent environ deux milles en dehors de la porte flaménienne et entrèrent dans le champ où l'empereur et le peuple étaient assemblés; c'est probablement le même champ qui, dans ces derniers temps, servait de lieu d'exercice aux troupes pontificales.

Au milieu des jeux, il circule une rumeur dans la foule;

l'empereur avait été mandé, quelque chose était arrivée sans doute ; les uns disaient que de nouvelles bêtes étaient arrivées, et qu'il voulait les voir le premier, d'autres qu'on avait reçu d'importantes nouvelles de la ville et qu'il s'en retournait. On le vit se rendre, avec sa suite, sous un dais temporaire érigé à l'extrémité du champ, où il devait prendre du repos et quelques rafraîchissements. Qu'est-ce que c'est ? se demandaient des milliers de voix, quand on vit s'approcher une troupe de soldats ; en avant marchait un homme dans la fleur de l'âge, vêtu d'une manière étrange et lié comme un criminel : tous les yeux se portèrent sur lui. Que pouvait-il avoir fait ? Et des soldats aussi ! Et le gouverneur de la prison Tullienne. Leurs questions ne reçurent point de réponses, mais leur curiosité s'accrut encore quand on sut que c'était le chrétien qui s'était échappé de prison quelques jours auparavant. Ils se précipitèrent autour du balcon de l'empereur pour être témoins du résultat de l'interrogatoire.

Alexandre était tranquille et joyeux, il était enchaîné et gardé, il savait que tous les yeux étaient dirigés sur lui. Il n'avait rien de cette fausse confiance et de cette apparente indifférence de leur sort qui animent les prisonniers politiques, conduits, à travers une foule excitée et criant, au tribunal de l'Etat. Il avait fermé ses oreilles aux bruits de la terre, son cœur était absorbé dans la pensée de Dieu, il lui demandait la force pour le combat à venir. La noblesse, la majesté et une douceur angélique étaient peintes dans sa figure. Les yeux qui le considéraient restaient fixés sur lui avec respect. Parmi la foule se trouvait le fidèle Crescentianus, qui ne connaissait pas la crainte et qui défiait la mort, le saint prêtre qui enregistrait pour la postérité tout ce qu'il voyait et entendait. « J'écoutais avec anxiété, dit le bon Crescentianus, et j'entendis Antonin dire :

—Eh bien, Alexandre, consentez-vous à devenir notre ami ?

Alexandre répondit : « Ne tentez pas le Seigneur Jésus-Christ ; votre père, le démon, l'a tenté une fois, et il lui a

dit : " Si vous êtes le Christ, changez ces pierres en pain." Le Seigneur lui répondit : " Retire-toi, Satan, vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul. Je vous dis aussi : "Ne tentez point le serviteur du Christ."

En ce moment, un terrible éclair épouvanta la foule. Un sombre nuage chargé de tonnerre passait sur les têtes comme un signe d'indignation causée par l'insulte faite au serviteur du vrai Dieu et versa des torrents de pluie sur la multitude. Les gens couraient de tout côté pour chercher un abri. De nombreux éclairs illuminaient le Monte Mario et le Saxa Rubra ; la terre trembla sous les roulements du tonnerre. La terreur apporta la confusion, les romains couraient çà et là comme affolés. Plusieurs furent tués par la foudre, d'autres écrasés dans la foule. Antonin qui, un instant auparavant, songeait à exposer Alexandre à ses animaux affamés, fut trop effrayé pour mettre son projet à exécution. En donnant l'ordre de faire paraître le prisonnier à son tribunal, à Rome, il obéissait à la Providence de Dieu qui voulait confondre la folie de l'idolâtrie et manifester sa toute-puissance et sa divinité. L'assemblée se dispersa, et du moment qu'Alexandre laissa le tribunal, la tempête cessa, le ciel devint beau et clair ; l'arc-en-ciel montra aux regards inspirés du saint évêque, le rayon de soleil de la paix et du triomphe qui brillerait bientôt sur l'Eglise, après que la tempête des persécutions serait passée.

Le lendemain, la cité était en émoi. La tempête de tonnerre, qui n'était peut-être qu'un incident atmosphérique ordinaire, fut déclarée une pièce magistrale de sorcellerie et d'habileté de la part des chrétiens.

La crainte et le respect de ceux qui entouraient Alexandre s'augmentaient en proportion du nombre toujours croissant. Antonin était confus. Il enrageait à la pensée de sa défaite, car il savait qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire chez les chrétiens. Un interrogatoire et une exécution privés étaient maintenant impossibles, car, longtemps avant l'heure du procès et de la condamnation des chrétiens, le forum était rempli d'une foule animée et curieuse. Il n'y eut point

besoin, dans cette occasion, de crieur public pour inviter les romains à être témoins du sort terrible des chrétiens. Ils arrivaient en masses innombrables, de toutes les parties de la ville. L'humble serviteur de Dieu devait être, comme Lui, la cause de la résurrection de plusieurs et de la condamnation des endurcis et des impénitents.

Enfin l'empereur arriva ; Alexandre fut conduit devant lui. Il avait ce regard doux mais inflexible qui avait semblé surhumain à l'empereur, la première fois qu'il l'avait vu. Après qu'il eut pris son siége et que le silence fut ordonné, Antonin commença une longue prière en l'honneur du grand Apollon et de l'invincible Jupiter. Il termina par un appel touchant aux sentiments humains du saint ; il lui offrit la liberté, une place d'honneur dans son palais, l'amitié de César, la fortune, un palais de marbre et des vignobles immenses, en un mot tout ce que le monde païen convoitait; mais la condition essentielle, en retour de toutes ces choses, c'était l'apostasie. Hélas! combien, de nos jours, sont gagnés par les promesses du monde, et vendent leur foi et leur bonheur éternel pour quelques jours de faveur des Césars.

Alexandre semblait trop indigné pour pouvoir répondre ; il murmura à un des gardes quelque chose d'équivalent à ceci : "Dites à l'empereur qu'il est fou de se donner tant de peine." Le peuple n'entendit rien, mais vit une personne parler bas à l'empereur. Il rougit de colère, frappa du pied, et appelant Cornelianus, il lui dit avec violence : "Qu'il soit mis sur l'instrument de torture et qu'on lui brûle les côtés avec des torches."

Dans ces jours de terreur, l'instrument de torture, la chaudière et la hache étaient toujours sous la main ; les exécuteurs, démons sous la forme humaine, étaient toujours à leur poste quand il fallait torturer ou exécuter une victime chrétienne. Un instant après, on roulait devant l'empereur la terrible machine. Ses cordes, ses roues, ses barres transversales ne laissèrent aucun doute sur le nom et l'efficacité de la torture qu'on devait infliger. L'évêque est lié, on

passe des cordes autour de ses mains et de ses pieds, et le licteur l'étend sur la machine. Tous étaient silencieux et attendaient avec anxiété le craquement des membres et les convulsions de la victime ; mais, ô prodige ! les cordes s'allongent autant qu'il est possible, et le corps du saint semble s'allonger en même temps, sans douleur, sans plaintes, sans rien qui trahît la souffrance ; un sourire se jouait sur ses lèvres, et la joie rayonnait dans ses yeux. On applique les torches enflammées sur ses côtés mis à nu, mais la la chair ne se consume pas et il n'éprouve aucune douleur. Le martyr compare ses sensations à celles qu'aurait produit de l'eau froide jetée sur son corps et qu'on aurait asséchée avec une éponge très-douce. Après une demi-heure de vains efforts pour disloquer ses os et brûler ses chairs, l'empereur le fit enlever de l'instrument et lui dit : " Voyez comme les dieux sont patients, et vous ne vous soumettriez pas à eux ? Maintenant, je vous le jure par Jupiter, le seul dieu invincible, et par Apollon qui possède le monde et qui gouverne tout, si vous voulez leur sacrifier, je vous considérerez comme un frère et je vous comblerez de richesses."

Contrairement à l'attente de tous et même à celle de l'empereur lui-même, Alexandre répondit : " Où sont-ils vos dieux ? voyons s'ils peuvent prouver leur divinité, afin que je leur sacrifie."

Le gouverneur d'une place assiégée sur le point de se rendre à cause de la famine, et voyant l'ennemi se retirer sur la promesse d'une faible récompense, n'aurait pas éprouvé plus de joie qu'Antonin quand l'évêque chrétien consentit, comme il le pensait, à sacrifier aux dieux. Il ordonna qu'il fût conduit de suite dans le temple d'Apollon. Un crieur alla en avant, annoncer la victoire de l'empereur, et le peuple que les Actes évaluent au nombre de 30,000, s'avança en masse vers le théâtre de l'apostasie attendue ; mais il devait être désappointé. Suivons la foule, et voyons une fois de plus combien grand est le Dieu des chrétiens.

Nous avons déjà mentionné le lieu où le temple d'Apollon

devait être situé ; la procession se rendit donc au temple du dieu, du côté sud de la maison d'or. Beaucoup de personnes s'étaient hâtées de se rendre pour s'assurer d'une bonne place ; quand l'empereur et l'évêque, toujours gardé par les soldats, arrivèrent, les licteurs durent écarter la foule pour les faire passer. Antonin entra le premier, et dans un discours étudié, remercia Apollon pour son triomphe sur le chrétien. Le feu, l'encens et le trépied étaient prêts ; une guirlande de fleurs fut posée sur la statue de marbre. L'empereur enjoignit à Alexandre de s'avancer ; il marcha avec majesté, s'agenouilla et pria. Le lecteur devine déjà ce qui va arriver. Oui, l'idole tomba et avec elle une partie du temple, brisant tout dans leur chute ; dans un instant, tout fut poussière épaisse, confusion et ruines. Alexandre sourit en montrant les débris de la statue et du temple du grand Apollon, comme pour dire : "Ce sont là les dieux que vous adorez."

Mais comme les gladiateurs qui deviennent de plus en plus furieux à chaque défaite, Antonin devenait plus furieux chaque fois qu'il était joué par le chrétien.

Il s'enfuit en toute hâte du temple en ruines, comme si chaque pierre eût eu une langue pour le huer. Il lui en coûta peu de blasphémer le dieu qu'il prétendait craindre et dans un mouvement de rage, il résolut de se venger du chrétien. Quelle serait la mort la plus infamante et la plus terrible qu'il pourrait lui infliger ? Etre déchiré par lambeaux, comme les esclaves, par les bêtes féroces dans le Colisée, c'est ce qui aura lieu. Rendu dans son palais, il fait venir Cornelianus, lui dit de bien garder le prisonnier jusqu'au lendemain, et alors de le faire dévorer par des ours et des lions affamés devant tous les spectateurs de l'amphithéâtre.

II

Nous sommes encore une fois dans le Colisée. Il a été réparé et dans sa splendeur il semble avoir éte bâti d'hier, et prêt à recommencer une nouvelle et plus sanglante car-

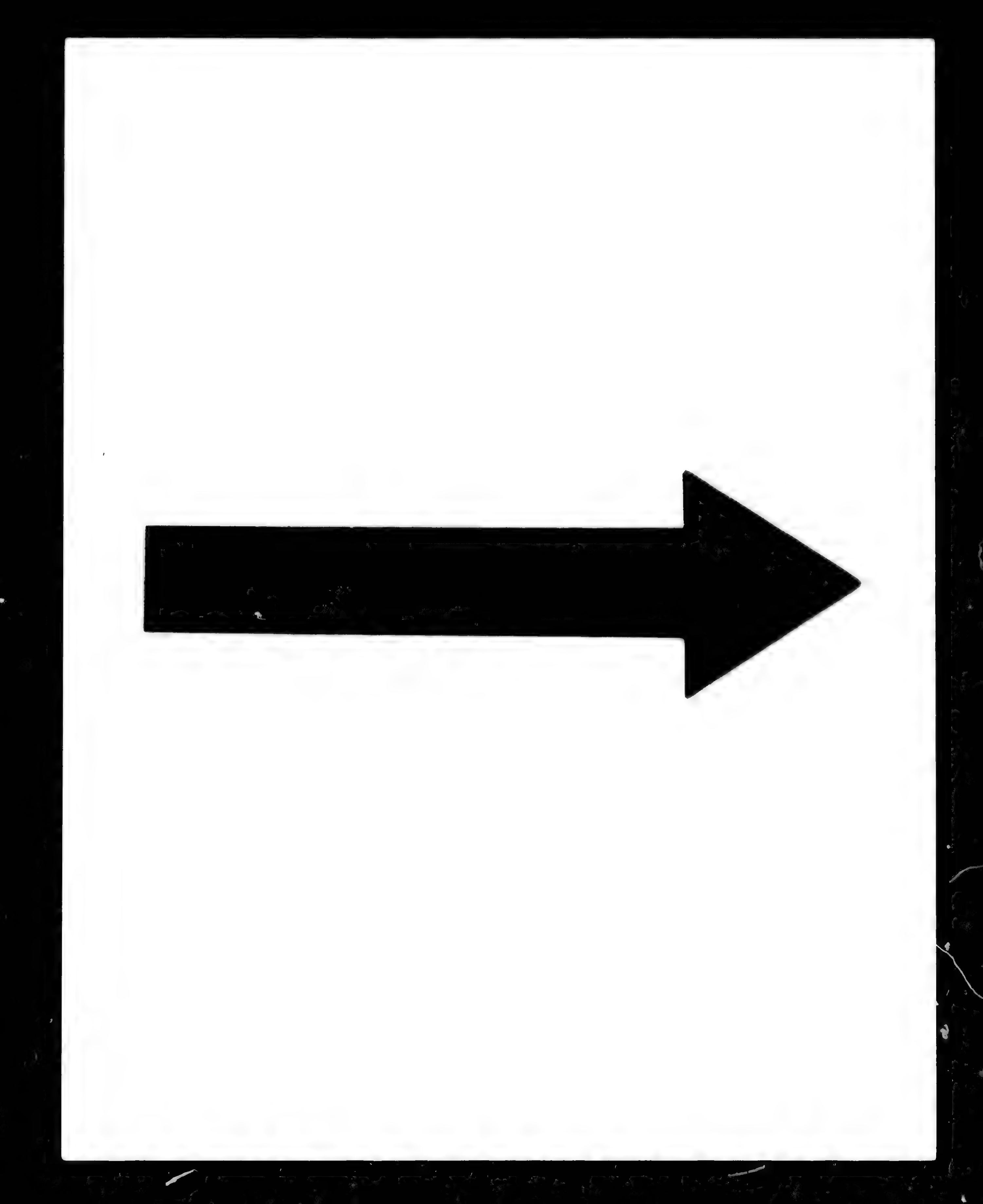
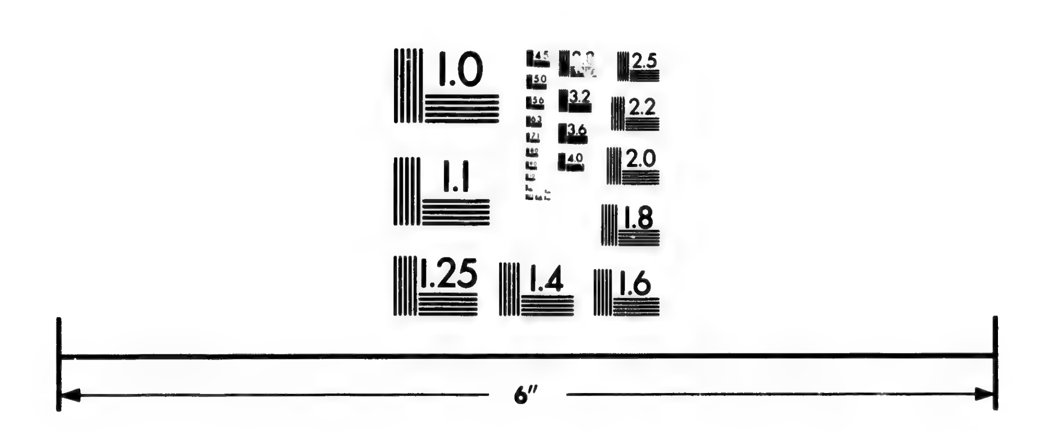
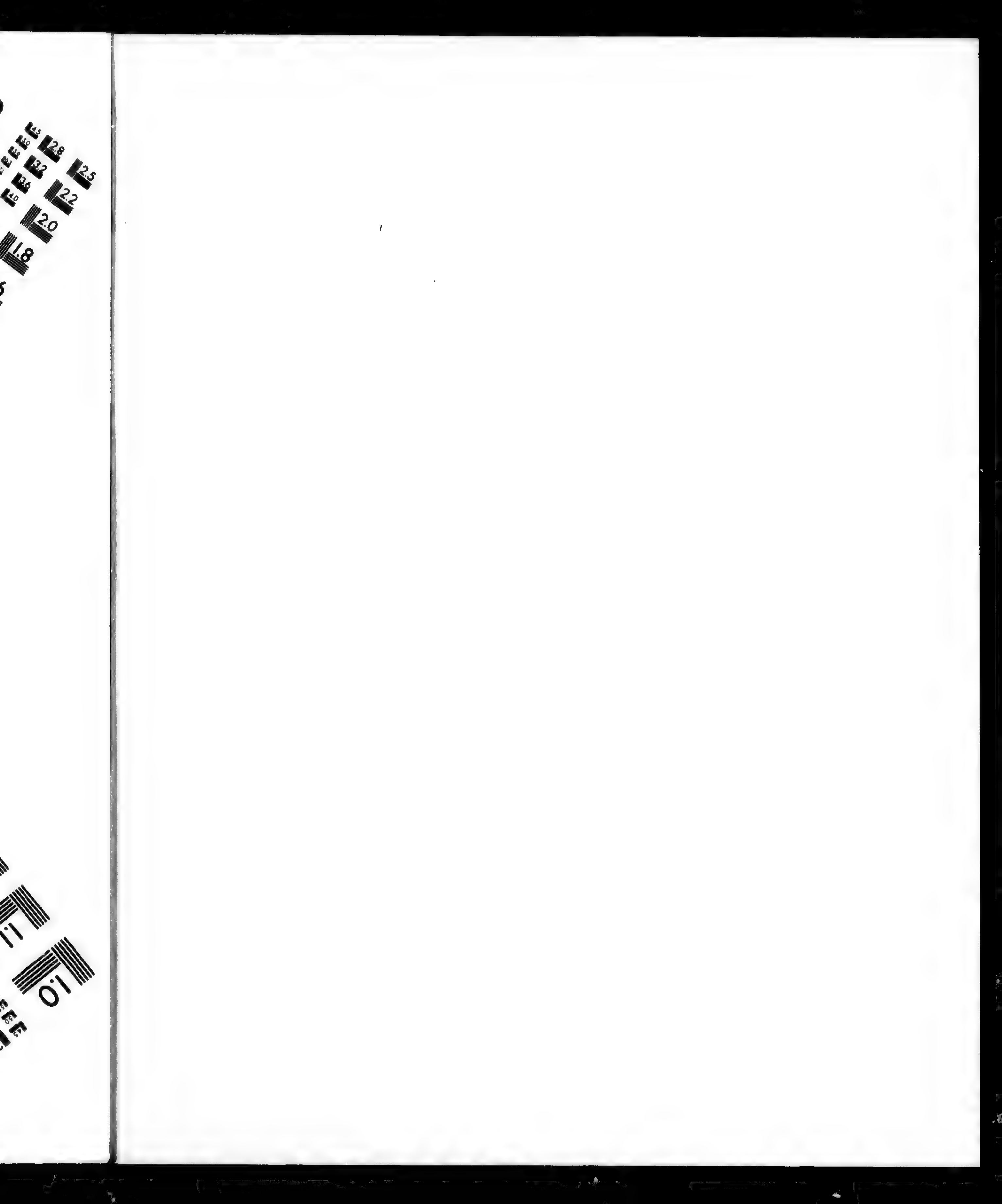


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

rière. Ce sont les mêmes scènes qu'on a déjà vues : les siéges remplis, les cris du peuple, des voix dominant les autres ; tout enfin exprimait le sentiment intime des spectateurs : les chrétiens aux bêtes. L'empereur arrive ; on entend les trompettes, les tambours et le cliquetis des armes mêlés aux rugissements des lions et aux vociférations des hommes : c'était l'hommage de Rome à son Jupiter terrestre. Antonin entra avec un air soucieux. Les adulations, les louanges absurdes de ses sujets lui rappelaient combien sa grandeur était fausse, combien sa faiblesse était évidente, puisqu'il ne pouvait vaincre un homme, un captif faible et désarmé. Aveuglé, abandonné et déjà jugé, il ne pouvait voir ce que des milliers voyaient, et cependant les historiens disent qu'il avait une âme noble. Peut-être disaient-ils cela par comparaison avec les grands de la cour. Cette âme était enveloppée de ténèbres plus denses que les nuages à travers lesquels le soleil ne peut pénétrer. Mais ainsi que l'impiété des juifs fut l'instrument de la miséricorde de Dieu, ainsi l'aveuglement des empereurs romains a été la source d'une gloire éternelle pour un grand nombre.

Alexandre est introduit. Il a l'air vénérable quoique jeune encore ; il est beau, quoique d'une figure austère ; la joie est peinte sur sa figure, il marche avec confiance, semblant défier la mort ; c'est le courage de l'indépendance inspiré par le martyre et un triomphe anticipé. Attention ! les bêtes grondent, quand on ouvre les passages de retraite ; elles semblent saluer la lumière du ciel, ou peut-être quelque gardien favori qu'elles n'osent pas toucher. On laisse les meilleures et les plus féroces prendre leurs ébats dans une prison plus grande ; c'est un repas alléchant pour elles, un repas de chair et de sang humain qu'on va leur donner.

Deux ours se précipitent dans l'arène, mais une puissance invisible les paralise dans leur marche ; ils s'arrêtent immobiles, regardant le martyr comme si une lumière éclatante les eût terrifiés et éblouis ; ils ne peuvent remuer. On en lâche deux autres ; ceux-ct rejoignent leurs compagnons et regardent avec crainte le martyr de Dieu. Mais

voici la chose la plus étrange des annales merveilleuses du Colisée. Alexandre s'avance vers le trône de César, et regardez ! les ours le suivent et lèchent l'empreinte de ses pas. "*Ubi ambulaverat famulus Dei vestigia pedum ejus lingebant,*" dit Crescentianus, un témoin oculaire.

On lâche encore deux lions qui bondissent vers le martyr en rugissant, mais eux aussi se couchent devant le serviteur de Dieu, et lèchent ses pieds : "*Cumque venissent duo leones, humiliaverunt se ad pedes ejus, plantasque lingebant.*"

Qui peut décrire le bruit, les cris, les clameurs de la foule ? Ce qu'ils appelaient magie et ce qui accomplissait de tels prodiges, était plus puissant que n'importe quel dieu. Mais les chrétiens savaient que c'était la toute-puissance de Dieu. Leurs cris semblaient une musique harmonieuse aux oreilles d'Alexandre ; il se réjouissait de savoir qu'il y avait du moins, parmi cette immense foule d'infidèles, quelques serviteurs du vrai Dieu pour s'unir à lui et remercier leur Divinité commune.

Cornelianus, qui avait la garde du prisonnier, savait bien le plaisir qu'il ferait à l'empereur par la mort d'Alexandre. Il avait prévu la répugnance que montreraient les bêtes à le toucher ; il croyait ces animaux influencés par les artifices de la magie : aussi tenait-il prête sur un brasier ardent une énorme chaudière d'huile ; avec la permission de l'empereur, elle fut roulée au milieu de l'arène. Les murmures menaçants de la populace devinrent plus grands quand ils virent la chaudière remplacer les bêtes qu'on avait fait rentrer dans leur souterrain en les alléchant avec des lambeaux de chair. Mais ne tardons pas à raconter un autre triomphe, une autre défaite, un autre miracle. On précipita Alexandre dans la masse de liquide brûlant ; elle se refroidit aussitôt. Les cris redoublèrent ; les blasphèmes des païens ne pouvaient dominer les "*Deo gratias*" des quelques fidèles présents.

Nous avons fait remarquer, dans nos récits précédents, que ces miracles extraordinaires n'étaient pas sans fruit. Comme des milliers de spectateurs ne doutaient plus, il se faisait

ordinairement une grande moisson d'âmes. Les martyrs dans l'amphithéâtre étaient comme les apôtres à Jérusalem, quand ils sortirent du cénacle; chaque mot qu'ils prononçaient frappait l'intelligence, et comme une flèche lancée au cœur, le siége de la volonté, des affections et des passions, les conduisait à l'autel de la vérité éternelle.

Quand les apôtres furent disparus, Dieu continua leur ministère par ses miracles. L'amphithéâtre de Flavien à Rome était, à cette époque, la place la plus remarquable qu'il avait choisie pour continuer l'apostolat de l'Eglise. Comme ses murs majestueux doivent paraître vénérables aux yeux de celui qui étudie l'histoire de l'Eglise ! Registres impérissables nous disant les conversions, les prodiges, les souffrances et les exemples de patience des serviteurs de Dieu. Là, l'Esprit-Saint répandait la conviction et l'amour, partout où il le voulait. Les païens, les persécuteurs, les blasphémateurs au cœur plus dur que les statues de leurs dieux, entraient le matin dans le Colisée pour se repaître des scènes de sang et de carnage, et avant le coucher du soleil, ils étaient, comme le bon larron, transférés du milieu de leur infamie aux joies du paradis. Alexandre aussi, comme ses devanciers, dut faire une riche moisson d'âmes. Mais continuons la belle narration des Actes.

Antonin, voyant sa victime saine et sauve, et obéissant à une aveugle fureur, sans réfléchir s'il réussirait ou non, ordonna à Cornelianus de le faire décapiter par l'exécuteur public. Cornelianus commanda le silence. Il lut à haute voix la sentence de l'empereur ; elle portait qu'Alexandre, le chrétien opiniâtre, serait décapité à la vingtième borne militaire de la voie Claudienne.

A peine avait-il fini de lire les derniers mots qu'il se fit un mouvement près du trône de l'empereur ; un jeune homme se débattait dans les bras d'un autre ; tous les yeux étaient tournés vers ce spectacle. A la fin, il terrassa son antagoniste et se précipita vers l'empereur. C'était Herculanus, courtisan de la suite de l'empereur, et favori intime d'Antonin ; il parla d'une voix distincte :

—Tyran cruel et insensé! comment Dieu a-t-il pu aveugler vos yeux au point que vous ne voyiez plus, et endurci votre cœur au point que vous ne puissiez comprendre la grandeur de sa puissance? La torture, les torches ardentes n'ont pu le blesser; les dieux de Rome ne peuvent rester debout en sa présence; leurs temples tombent en ruine à sa volonté, les lions rampent à ses pieds, et les ours lèchent la trace de ses pas. Il est sorti de la chaudière d'huile bouillante plus radieux que lorsqu'il y est entré, et maintenant qu'il doit avoir la tête tranchée, il s'en va à la mort, la joie dans le cœur et le sourire sur les lèvres. Qui peut douter plus longtemps que Celui en qui Alexandre met sa confiance est le seul vrai Dieu?

Après cette vigoureuse apostrophe, il sauta dans l'arène pour embrasser le martyr devant tout le peuple. Le jeune homme avait suivi avec attention chaque épreuve et chaque triomphe du serviteur de Dieu. Dès le commencement, il était résolu de se faire chrétien; mais les scènes dont il avait été le témoin dans le Colisée avaient porté au comble son enthousiasme qu'il ne put contenir plus longtemps. Il avait communiqué sa résolution à un ami qui, sachant les terribles conséquences de la profession publique du christianisme, avait en vain essayé de le retenir; telle avait été la cause de leur altercation.

Antonin fut foudroyé par ce changement soudain de son favori, il resta quelques instants sans pouvoir dire un mot. Il les regardait s'embrasser, puis prenant un air d'indifférence, il dit au jeune homme: " Comment se fait-il, Herculanus, qne vous entreteniez de tels sentiments, vous qui à venir jusqu'à aujourd'hui aviez les chrétiens en horreur?"

Herculanns répondit bravement:

—Antonin, je n'ai jamais haï les chrétiens. Depuis quatorze ans, je suis à votre service et je vous ai accompagné au temple; mais je priais secrètement le Christ, le grand Dieu des chrétiens.

L'empereur parla bas à Cornelianus et quitta le Colisée en toute hâte. Il avait donné ses ordres: tous deux devaient être décapités.

Les Actes que nous avons cités enregistrent la mort d'Alexandre en quelques mots seulement ; on ne peut les comprendre facilement. Il paraîtrait que Crescentianus, l'ami et le biographe du saint évêque, fut tellement accablé par la douleur,qu'il s'exprima brièvement et avec obscurité. Néanmoins, avec l'aide du Martyrologe d'Ado, et l'abrégé de Petrus de Natalibus, nous sommes en état de donner au lecteur quelques détails intéressants et de clore cette merveilleuse histoire.

Alexandre fut martyrisé sur la voie Claudienne, à cinq milles environ de la ville actuelle de Bracciano, près du beau lac du même nom. Il fut conduit par une escorte de soldats à la vingtième borne militaire ; mais pourquoi fut-il conduit si loin, et spécialement en ces lieux ? c'est ce qu'on peut expliquer par les faits suivants.

Au temps où les événements que nous racontons se passaient, l'empereur Antonin faisait construire une splendide villa sur la voie Claudienne. Les villas ou les résidences suburbaines des anciens romains étaient de superbes succursales des palais de la noblesse. Autour de la ville, chaque place que la nature avait favorisée était ornée de résidences d'été magnifiques et de jardins artificiels. Sur les pentes douces des montagnes Albines, parmi les champs d'oliviers de la Sabine, sur les hauteurs mêmes des Apennins, la demeure princière du patricien romain apparaissait dans sa merveilleuse splendeur ; elle avait vue sur une belle solitude ; c'était une oasis pour les voluptueux et riches citoyens qui allaient y passer la saison d'été. Antonin avait choisi les pentes verdoyantes qui entourent le lac Bracciano, pour y ériger une villa égale en magnificence à celle d'Adrien près de Tibur. On voit encore les ruines de cette villa, près de Bracciano. Arenghi, dans son ouvrage sur Rome souterraine, chapitre quarantième, fait ainsi allusion à ces ruines : "*Quo potissimum loco spectatissimæ quondam villæ. Veri imperatoris vestigia ingentis quidem magnitudinis conspiciuntur.*"

Ce fut à cette place qu'Alexandre fut martyrisé. Ado raconte qu'une pauvre femme lui donna une serviette pour se bander les yeux avant l'exécution ; elle lui fut rapportée par un ange après l'exécution du saint évêque. La même chose arriva à Sainte Plautille quand S. Paul fut pour avoir la tête tranchée ; à elle aussi la serviette fut miraculeusement rendue. Au moment où la hache de l'exécuteur tombait sur le cou d'Alexandre, il y eut un grand tremblement de terre. Dans la petite ville de Bracciano, un grand nombre de maisons s'écroulèrent, la villa et les bains de l'empereur furent presque détruits; plusieurs de ses habitants furent tués et ensevelis sous les décombres.

Le fidèle Crescentianus se trouvait sur les lieux pour ensevelir le corps. Il creusa une grotte près de la scène du triomphe, et ayant enbaumé ces restes vénérables, il mit sur la pierre l'inscription suivante : " *Hic requiescit sanctus et venerabilis Martyr Alexander Episcopus cujus depositio celebratur undecimo Kal. Oct.* " Ici repose le saint et vénérable martyr Alexandre, évêque dont la déposition est célébrée le onze des calendes d'octobre."

Les Actes racontent la conversion miraculeuse de Cornelianus : en voici le récit en quelques mots.

Sept jours après le martyre du saint, Cornelianus se trouvait sur la place où il avait été enterré. Voyant le mot *martyr* sur sa tombe, il entra en colère, et saisit un lourd instrument avec lequel il essaya de briser la pierre. Au même moment, son bras se dessécha et il tomba sur le sol presque paralysé. Il jeta des cris de terreur et d'agonie. Le peuple s'assembla autour de lui, sa femme et les membres de sa famille se lamentaient ; la peur s'empara de tous les assistants. Ils lui parlèrent; mais il ne répondit pas : il avait perdu l'usage de ses sens. Il fut transporté à sa villa où on lui donna tous les soins nécessaires pour le faire revenir, mais ce fut en vain, sa maladie semblait empirer. Dans un accès de douleur, il s'écria : " O Alexandre, vous me brûlez ; je vous en conjure, assistez-moi." Quand on l'en-en dit demander secours au chrétien qu'il avait fait mettre

à mort, on fut surpris, et on pensa que c'était l'effet de la folie. Mais il y avait là un étranger; personne ne savait qui il était; il souffla à l'oreille de la femme éplorée: "Portez-le sur le tombeau d'Alexandre et il sera guéri," ce qu'elle fit de suite. On n'eut pas plus tôt placé le bras desséché sur la tombe du saint qu'il redevint comme auparavant, et Cornelianus revint à lui.

"Le jour suivant, disent les Actes, il envoya chercher Pothasius et sa fille, et leur raconta tout ce qui était arrivé au martyr, ainsi que ce qu'il avait lui-même souffert à cause de lui, et Pothasius écrivit ce qu'il lui dicta." Ce document fut conservé dans les archives impériales. Le prêtre Crescentianus le vit, et y fit quelques additions d'après ce qu'il avait vu. Après la mort de l'empereur Antonin, qui eut lieu après le martyre d'Alexandre, Cornelianus donna aux chrétiens une grande étendue de terrain autour de la tombe du saint. Son corps fut transporté par Crescentianus à la septième borne militaire sur la même voie Claudienne, et là ils érigèrent de suite une église et firent un cimetière. Toutes les traces en sont depuis longtemps effacées, car les chrétiens devaient encore subir de terribles persécutions, pendant les tempêtes que l'Eglise eut à endurer. Ce sanctuaire fut détruit, mais la foi fut prêchée et fleurit en secret dans les réduits cachés des catacombes.

CHAPITRE XI.

Les Sénateurs.

I

Le sénat était la plus grande institution de Rome païenne. En dehors de la hiérarchie de l'Eglise, il n'y eut jamais d'assemblée plus puissante, plus unie et qui dura plus longtemps. Il a passé par la guerre, par les tempêtes et par les vicissitudes de vingt-cinq siècles, et cependant il existe encore. Sorti de l'obscurité, il arriva insensiblement au pouvoir jusqu'à ce qu'enfin il vint à gouverner le monde. Il fut fondé par Romulus, l'an 750 avant J.-C. La population de Rome se composait presqu'exclusivement de fugitifs, d'esclaves et de brigands de grand chemin. Le sénat fut d'abord composé de cent hommes des plus âgés et des plus respectables de la petite colonie d'exilés et d'esclaves qui s'établirent sur les sept collines ; de là son nom de *Senatus* ou assemblée de vieillards. Quand l'enlèvement des Sabines eut fait contracter une union entre les deux tribus, le nombre en fut porté à deux cents. Sous Tarquin le Superbe, il s'éleva à trois cents, et sous les empereurs, il s'accrut encore de temps à autre jusqu'au nombre de mille. Ils avaient tous les pouvoirs en mains.

Le chef des magistrats, bien qu'il portât le titre de roi, n'était que le commandant de l'armée ; en outre, il présidait à la religion de l'Etat. Le sénat déclarait la paix ou la guerre et traitait avec les ambassadeurs des autres nations. Les sénateurs avaient un vêtement différent de celui du peuple ; ils avaient leurs places spéciales au Colisée et dans les réunions publiques ; il leur était défendu de s'occuper de négoce et de se marier avec des personnes de basse naissance : parmi celles avec lesquelles ils ne pouvaient de

plus se marier, étaient les actrices, leurs filles et leurs petites-filles, quelle que fût leur naissance. Un ancien écrivain nous donne une idée complète des pouvoirs réservés au sénat. Dans les jours de sa gloire, c'était la seule source et le centre du pouvoir et de la grandeur de Rome. "Rien, dit Polybe, ne pouvait entrer au trésor ni en sortir sans son consentement; c'était la plus haute administration de l'Eta'. Il jugeait les différends qui s'élevaient entre les villes et les provinces soumises à l'empire ; il les punissait ou les défendait selon qu'il était nécessaire; il enrôlait l'armée et payait sa solde ; il envoyait ses consuls sur le champ de bataille, les rappelait à volonté ou envoyait d'autres généraux pour les remplacer ; il ordonnait le triomphe et mesurait la gloire du conquérant. Aucun monument public ne pouvait être élevé à la mémoire d'un grand sans son consentement. C'était, enfin, la grande cour d'appel pour les nations de la terre, la seule institution représentant le peuple romain."

Si nous ajoutons à leur pouvoir légal illimité, l'ascendant que les sénateurs romains obtenaient naturellement par leur fortune, leur mérite personnel, leur patriotisme et leur union, nous pouvons aisément comprendre comment ils purent influer sur les destinées de tant de nations.

Quand nous lisons les annales de cette grande institution, nous sommes frappés de la gravité de leurs débats, de la hardiesse et de l'indépendance de leurs actes dictés par la prudence et la sagesse. On ne reconnaissait parmi eux d'autre autorité que la raison ; au lieu de l'esprit de parti, de la jalousie et de la partialité, un beau et noble sentiment dominait dans leur assemblée et guidait leurs actions, c'était le bien public. C'était là le secret de leur triomphe et de leur puissance.

II

Les commencements de l'histoire du sénat se trouvent mêlés à l'histoire de Rome elle-même et en sont insépara-

bles. Mais comme les événements que nous avons à raconter se passaient à l'époque où le Colisée fleurissait, il nous faut prendre son caractère d'alors, pendant les jours de persécution.

Après les convulsions politiques qui ébranlèrent l'empire, envoyèrent Cicéron en exil et placèrent César à la tête des affaires, le sénat reçut un coup dont il ne se releva jamais. La forme du gouvernement de Rome fut complétement changée ; le peuple qui avait abaissé les patriciens, céda tous ses droits à son chef, et toute la puissance de l'empire fut concentrée dans une seule main. César prit les titres de dictateur et d'empereur, et avec les droits du pontife suprême, l'autorité des censeurs et des prêteurs. Il eut ainsi le contrôle sur le trésor, le droit de déclarer la paix ou la guerre, le gouvernement des provinces et le choix des magistrats. Son ambition fut fatale au pouvoir du sénat, et quoiqu'il continuât ses assemblées, et soutînt la splendeur de son ancien prestige, cependant ce n'était plus qu'une assemblée politique, n'ayant de pouvoir que ce que son chef ambitieux voulait bien lui donner.

On ne peut cependant supposer que les sénateurs subirent ces humiliations sans murmurer. Leurs actions publiques et privées dénonçaient leurs sentiments d'envie et d'indignation. Le premier empereur était trop clairvoyant pour ne pas voir une terrible revanche sortir de cent poignards dans les salles mêmes du sénat. Ce fut seulement une politique de conciliation qui retarda le coup fatal. Il connaissait leur puissance par les mémoires du passé, et bien qu'il l'eût emporté sur eux parce qu'il était l'idole du peuple, il ne pouvait pas se permettre de mépriser les patriciens et de dédaigner leur appui.

Par sa politique, il s'attacha à neutraliser l'opposition des héritiers de l'ancienne puissance patricienne, en ajoutant à leur nombre beaucoup de ses partisans les plus dévoués, et il porta le sénat à neuf cents ; il augmenta dans les mêmes proportions le nombre des magistrats, et choisit quelques-uns de ses amis les plus dévoués pour remplir des

fonctions importantes. Ce fut ainsi que des hommes illettrés et barbares des provinces de l'Etrurie, de la Lucanie, de la Vénitie et autres furent introduits dans l'institution patriarchale de la cité impériale pour l'affaiblir et la corrompre. Cette intrusion souleva plus que jamais l'indignation du parti aristocratique ; le grand Cicéron en murmura, et sa puissante plume accéléra la ruine qui menaçait. Suétone nous dit qu'on n'entendait plus que des vers et des chansons tournant en ridicule les nouveaux sénateurs ; on disait hautement qu'ils étaient d'une race de barbares vaincus et que César leur avait fait changer leurs peaux pour le *laticlave*, (manteau sénatorial). Sur le Pasquin du temps (c'est probablement la même vieille statue défigurée qui se trouve à l'un des angles du palais Braschi), on mit cette inscription : "Que personne ne montre aux étrangers le chemin du forum."

L'indignation des vieux patriciens allait en augmentant ; quoique privés de leurs pouvoirs et humiliés, ils étaient déterminés et résolus. Leur mécontentement tourna en colère et en fureur ; et conduits par le bouillant Brutus, ils résolurent la mort de César. Il tomba. Son corps sanglant gisait encore au pied de la statue de Pompée, placée sur le forum, et les quarante forcenés qui l'avaient assassiné se précipitaient dans les rues, brandissant leurs dagues dégoutantes du sang du dictateur et criant : " Mort à tous les tyrans." Leur triomphe ne fut cependant que temporaire. Ce respectable corps ne put recouvrer sa puissance et son prestige par la violence et l'effusion du sang. Il ne les recouvrera pas maintenant non plus ; les décrets de la Providence sont contre lui ; il peut exister, mais il ne gouvernera plus le monde.

La révolution des *Ides de mars*, comme elle fut appelée, enleva au monde son plus grand homme. Brutus se glorifiait d'avoir poignardé le tyran, mais les provinces pleuraient la mort de César. Le cri de douleur qui s'éleva dans tout l'empire fut la condamnation des meurtriers. Il était évident pour tous que l'ambition et la jalousie d'une coterie de

citoyens factieux, et non un véritable amour de la liberté et le zèle pour le bien de l'Etat, avaient été les causes de la mort de César. "Ils s'appelaient eux-mêmes destructeurs d'un tyran, dit Dion Cassius, mais ils n'étaient rien de plus que des assassins et des meurtriers." (No X, liv. I.)

César était très aimé dans les provinces. Les magistrats, l'armée, et même une grande partie du sénat déploraient sa mort. Les autres peuples n'avaient aucun souci de la suprématie du sénat. Quels avantages retiraient-ils de la politique et des agitations du forum ? Tant qu'ils jouissaient de la liberté, de la prospérité et de la justice de leur chef reconnu, qu'avaient-ils besoin d'épouser la cause du sénat ? De plus, l'assemblée avait perdu de sa première intégrité. Sa mollesse, sa partialité, sa faiblesse, son peu de patriotisme lui valaient plutôt le mépris que l'obéissance et l'admiration. Longtemps avant le règne de César, le grand Cicéron avait prononcé ces paroles remarquables, indiquant sa dégénération politique, sociale et morale : "C'est à cause de nos vices, et non pas à cause des revers de fortune que, bien que nous ayons conservé le nom de république, nous en avons depuis longtemps perdu la réalité."—*De Repub.* V. I.

Le sang de César fut répandu en vain ; la faction révolutionnaire du sénat ne prit jamais les rênes du gouvernement. Le meurtre fut pour le sénat le commencement de la période la plus terrible et la plus désastreuse de sa carrière. Pendant les guerres civiles et les couvulsions politiques qui suivirent, non-seulement il perdit la dernière trace de son ancienne puissance, mais encore il devint la victime des caprices et des vengeances des ambitieux qui aspiraient au trône.

Auguste reprit le sceptre de César. La réorganisation du sénat fut un des plus splendides faits de son règne prospère, parce qu'il fut le plus difficile. Par son influence, il engagea et réussit à faire résigner deux cents sénateurs, que l'éducation, la naissance et les talents ne rendaient pas propres à occuper cette haute position. Il calma les soupçons des

sénateurs, et cacha son ambition en prenant l'humble titre de *prince du sénat.*

Néanmoins, pendant qu'il était occupé à opérer cette réforme, il ne parut jamais au milieu d'eux sans être accompagné d'une dizaine d'amis dévoués, secrètement armés; lui-même portait une dague sous sa toge. Il craignait leur ressentiment. Onze ans après, il avait complété son œuvre et réduit le sénat à six cents; ainsi commença le sénat impérial. Il est inutile de suivre la noble institution dans sa carrière de servilité et de dégradation pendant le règne des autres empereurs. Après l'abdication de Dioclétien, et le triomphe de Constantin, le sénat perdit son existence héréditaire ; son nom fut effacé du Capitole et des drapeaux militaires; on y substitua le signe impérissable de la rédemption. La statue et l'autel de la Victoire qui présidait comme une divinité tutélaire sur ses assemblées, furent enlevés sous Constance, replacés sous Julien l'apostat, et finalement détruits de son propre consentement. Il y avait encore des sénateurs qui tenaient aux vieux rites païens, mais dociles à la voix de l'empereur, ils virent, sous Théodose, proscrire le culte des dieux du Capitole, et le christianisme proclamé *la religion du sénat et du peuple romain.* " C'est alors qu'on vit, dit le sublime Prudence, ces vénérables pères conscrits, ces brillantes lumières du monde, le noble conseil de Caton, rejeter les insignes du paganisme, et se revêtir humblement de la robe blanche des catéchumènes."

Cependant, il ne faut pas oublier que, quoiqu'il eût perdu son pouvoir, le sénat était encore le corps le plus élevé et le plus influent de l'empire. Ses membres étaient nobles et ils possédaient d'immenses fortunes. Selon Dion Cassius, la fortuue ordinaire d'un sénateur se montait à un million de sesterces, et si l'on en croit Suétone, quelques-uns avaient un revenu annuel de deux millions de sesterces, environ £105,000 sterling, qui doivent être multipliés par dix pour avoir une idée approximative de la valeur de l'argent à cette époque. Dans une ville d'au moins 3,000,000 d'âmes, ils étaient les personnages les plus remarquables. De plus,

quoique les historiens portent contre la grande assemblée des accusations générales de mollesse et d'immoralité, il a dû y avoir de nobles exceptions. L'histoire elle-même mentionne les noms de ceux qui firent exception par leurs sentiments dignes et honorables; plusieurs d'entre eux étaient des chrétiens, et même des martyrs, qui répandirent dans le Colisée leur sang pour la défense de la foi.

III

Notre présent récit sera emprunté à une des scènes d'horreur du règne de l'empereur Commode. Jamais on ne vit plus indigne tyran s'asseoir sur le trône impérial. Son ambition insensée le poussa à aspirer aux honneurs divins. Non content de cela, il se fit ériger un trône au milieu du sénat, et vêtu d'une peau de lion, portant un grand sceptre dans sa main, il commanda aux sénateurs de lui offrir un sacrifice comme s'il eût été Hercule, le fils de Jupiter. Il convoqua une assemblée du sénat dans le temple de la Terre, tous les sénateurs devaient y assister sous peine de mort. Les romains mêmes ne connaissaient pas la raison de cette assemblée. Ils s'imaginèrent qu'une terrible calamité menaçait la ville ou que les armées ennemies étaient aux portes de Rome. Les sénateurs croyant qu'on réclamait leurs conseils pour le salut public, se hâtèrent de sortir de leurs retraites suburbaines, et quoiqu'on fût au milieu des chaleurs de l'été, ils laissèrent leurs villas, leurs terres et leurs familles.

Depuis Auguste, les délibérations du sénat commençaient par un sacrifice à Jupiter ou à la déesse de la Victoire dont les statues étaient érigées dans leur salle. De là, comme dit Baronius (anno 192), aucun sénateur ne pouvait faire partie de ce corps, une fois qu'il était devenu chrétien ; il était obligé de renoncer au titre ou de se retirer en exil.

Les monstrueuses absurdités de Commode, et le zèle des chrétiens firent entrer beaucoup de païens dans le giron de l'Eglise. Nous trouvons dans les Actes d'Eusèbe et de ses compagnons, qu'ils parcoururent les rues de la ville en en

appelant au ridicule et à la honte du peuple. Quand on commanda aux païens d'adorer un scélérat comme Commode, un grand nombre ouvrirent les yeux sur les folies de leur idolâtrie, répondirent à l'appel de la grâce et devinrent chrétiens ; parmi ces derniers se trouvaient plusieurs sénateurs. Apollonius et Julius furent au nombre de ceux qui osèrent nier la divinité de l'empereur. L'épée était le seul tonnerre que le dieu vengeur pouvait commander, et il s'en servit pour montrer sa faiblesse. Apollonius fut martyrisé trois ans avant Julius. Son martyre n'eut pas lieu dans le Colisée, mais nous allons néanmoins traduire un paragraphe intéressant de Baronius (anno 189) qui cite Eusèbe. Après avoir parlé de la paix dont l'Eglise avait joui auparavant, il ajoute :

" Mais cette paix n'était pas agréable au démon ; il essaya de nous troubler par plusieurs stratagèmes, et il réussit en amenant à jugement Apollonius qui était un homme célèbre parmi les chrétiens par ses études, sa littérature et sa philosophie. Un de ses serviteurs, une misérable canaille, fut induit à le trahir (ce dont il souffrit considérablement). Quand le juge demanda au martyr de donner à ses collègues au sénat, la raison pour laquelle il avait embrassé le christianisme, il lut une longue et savante apologie de la foi chrétienne ; mais ils prononcèrent la sentence de mort contre lui, et il mourut sous la hache du bourreau ; car il y avait une ancienne loi qui disait que tout sénateur accusé d'être chrétien et qui ne changerait pas sa profession de foi ne serait plus libre.

Le jour de la grande assemblée du sénat est arrivé. La ville est dans l'agitation. Les respectables chefs de la réunion sont pleins d'espérances ; ils croient que des temps meilleurs sont arrivés pour eux, et qu'on va les réinstaller dans leurs priviléges et leurs droits. C'était la première fois sous ce règne qu'ils étaient convoqués tous, et ces convocations étaient devenues excessivement rares. Chaque sénateur, vêtu de son manteau le plus riche, avait amené avec lui ses enfants dans le temple de la Terre. Le long de la voie

sacrée et sous l'arc triomphal de Titus, on voyait de graves sénateurs aux cheveux blancs se demander la raison de cette assemblée. Les uns disaient que c'était la peur qu'avait causée la mort de Perennius, leur chef, et un avertissement que les dieux avaient donné à l'empereur. Il était désireux de se concilier le sénat et de lui rendre son ancienne puissance. "J'étais présent, dit un citoyen âgé à quelques-uns de ses amis qui venaient d'arriver de Tiburtium, quand au milieu d'une représention théâtrale, un étranger entra tout à coup. Il était vêtu comme un pèlerin, et portait à sa main le bâton de voyageur. S'approchant du trône de l'empereur et commandant le silence de la main : "Ce n'est plus le temps, Commode, dit l'étranger, de s'amuser à des spectacles et à des divertissements, car l'épée de Perennius est suspendue sur votre tête, et si vous n'y prenez garde, vous êtes perdu, car il a gagné vos ennemis et corrompu l'armée d'Illyrie. Tremblez, car le danger est à votre porte." L'empereur trembla en effet, continua le vieux sénateur, et pour l'apaiser, nous criâmes tous : "Mort à Perennius." Il fut tué, mais depuis ce jour, l'empereur n'est plus le même. Il est devenu plus cruel, plus soupçonneux, plus insupportable, et je crains fort qu'il n'ait quelque noir dessein en nous réunissant aujourd'hui : je suis venu avec ma bonne dague. En parlant ainsi, il tira de dessous sa toge un magnifique poignard doré qu'il montra à ses compagnons, en leur disant qu'il venait des trésors de ses ancêtres.

Celui qui parlait était le même qui quelque temps après, sous une des arches du Colisée, brandissait ce même poignard doré devant la figure de Commode et s'écriait : "Voyez ce que le sénat vous a préparé."

Un autre dit qu'il pensait que c'était parce que le terrible fléau qui avait éclaté dans l'Etrurie et la Gaule Cisalpine, s'étendait vers la cité, et portait partout la désolation. Il avait entendu dire que le pontife suprême du Capitole avait suggéré d'offrir des sacrifices à Jupiter pour apaiser sa colère ; il pensait que peut-être le sénat avait été convoqué pour cette fin.

" Point du tout, interrompit un grand et mince sénateur, habillé en commandant militaire, lequel semblait être un homme d'importance, et qui parlait avec un sourire de mépris, point du tout, il pense plus à ses prostituées et à ses lupanars qu'aux souffrances de ses sujets. C'est de l'argent qu'il veut. J'ai appris du contrôleur de ses finances qu'il n'a pas même une obole pour payer son passage au Styx, sur la barque de Charon. Sacrifier ! pourquoi ? ce sera seulement pour sacrifier à lui-même, comme étant le bon Hercule, le fils de Jupiter." Tous éclatèrent de rire comme s'ils venaient d'entendre une bonne plaisanterie ; mais un jeune homme qui se trouvait près de lui, et qui était resté silencieux et pensif, pendant que Vitellius, le commandant des gardes (car c'était lui), avait parlé, sentit un frisson d'horreur en entendant les paroles du général. Tous se rendirent ensuite au temple de la déesse planétaire.

On vit un jour, en Angleterre, dans un asile d'aliénés, une scène étrange ; un fou se mit en tête d'exiger de ses malheureux compagnons les honneurs divins. Soit par crainte, (car il était très-violent), soit par tout autre sentiment, un grand nombre d'entre eux l'adorèrent ou lui donnèrent d'autres témoignages de vénération, jusqu'à ce qu'enfin des gardiens arrivèrent et lui enlevèrent ses hommages, ainsi que la liberté, en le plongeant dans une cellule. C'est à peu près l'image de ce qui se passa à Rome, en l'an de grâce 192, non pas parmi des fous, mais parmi les plus riches, les plus puissants et les plus instruits de ceux qui composaient le sénat. Le temple de la Terre était orné de verdure et de fleurs ; autour des murs on voyait des peintures grossières représentant les travaux d'Hercule ; un immense feu de bois précieux brûlait au centre du temple, les prêtres attendaient, vêtus de leurs riches robes jaunes garnies d'or ; le grand pontife tenait un trépied d'or dans sa main ; tout était prêt pour le sacrifice. Mais quel est le dieu qui a usurpé le trône de la bonne planète ? c'est Hercule vivant, vêtu d'une peau de lion, tenant un sceptre massi dans sa main : c'est Commode.

Les sénateurs entrent un par un. Ils sont frappés de crainte et d'étonnement; quelques-uns sont pris d'un fou rire, qu'ils payèrent cher ensuite; d'autres sont saisis de terreur, car les licteurs sont là répandus dans le temple, et les regards sévères du tyran qui essayait de prendre l'air majestueux d'un Hercule réel, jetaient une teinte funèbre sur la réunion. Sa petite figure, ses traits irréguliers, hideux, mais, par dessus, tout sa vie honteuse et débauchée faisaient un triste contraste avec le beau et gigantesque héros de la mythologie appelé Hercule.

L'orgueilleux tyran adressa la parole aux pères conscrits; il leur déclara qu'il les avait assemblés dans le but de leur annoncer que désormais il devait être honoré comme le fils de Jupiter. Aucun historien ne nous a transmis les paroles dont il se servit : qui aurait pu écrire une semblable absurdité? Mais le sénat, ce sénat dégradé et tombé, se prêta à la farce blasphématoire, et l'adora comme un dieu. Des scènes de cette nature se passèrent fréquemment dans la grande Babylone de l'empire, pour montrer à quelle profondeur d'idolâtrie et d'infidélité l'homme peut descendre.

Quelqu'étrange que cela puisse paraître, le christianisme eut un long et terrible combat avec les puissances de l'enfer. Dix-huit siècles se sont écoulés et il est encore sur le champ de bataille; dix-huit siècles d'épreuves, de tribulations et de souffrances. Son triomphe complet n'aura lieu qu'à la fin des temps, dans le ciel. Mais au second siècle, époque à laquelle nous empruntons les événements que nous racontons, la haine du christianisme était si intense que, nonobstant la force de la raison qui l'appuyait et les miracles incontestables qui le confirmaient, le lâche et dégradé sénat préférait adorer le lâche et lascif Commode, plutôt que de s'exposer au danger. Hélas! tel était tout le sénat, à une seule exception près. C'était Julius. Près de sept cents vieillards s'étaient prêtés à cette vile moquerie. Julius seul eut le courage d'exprimer son mépris et de refuser de ployer le genou.

Quand on annonça à l'empereur que Julius ne lui offrirait

pas l'encens, Commode ordonna aux licteurs de l'amener devant lui. Lorsqu'il s'avança entre les licteurs, tous les yeux étaient tournés vers lui. Le bruit de la conversation cessa, et ceux qui secrètement ridiculisaient et méprisaient leur insensé despote, attendaient avec anxiété pour voir quel serait le sort de Julius.

" Comment êtes-vous devenus assez insensé, demanda Commode, pour ne pas sacrifier à Jupiter et à son fils Hercule? (Nous citons les Bollandistes.) Julius parut un instant trop indigné pour répondre, mais enfin, regardant avec un courageux mépris l'orgueilleux tyran, il lui dit: " Vous périrez comme eux, parce que vous mentez comme eux." C'en fut assez. Le tyran appela Vitellius, le commandant de ses gardes, et lui ordonna d'ôter de sa vue l'insolent sénateur : il ajouta avec colère : "Confisquez tous ses biens jusqu'à la dernière obole, et fouettez-le à moins qu'il ne veuille sacrifier à notre divinité."

Les jugements de Dieu sont différents de ceux des hommes. Si ce Dieu miséricordieux et bon était susceptible d'éprouver des mouvements de colère, et s'il châtiait à chaque insulte faite à sa divine majesté, la race humaine serait depuis longtemps éteinte. Commode n'aurait pu faire un meilleur choix que celui de Vitellius pour accomplir cette vile besogne. Il fit conduire Julius enchaîné à la prison, probablement à la Mamertine, pour attendre son bon plaisir.

Après quelques jours de réclusion, privé de nourriture et de tout, il fut ramené par Vitellius dans le même temple; là, Julius fut dépouillé de ses vêtements et chargé de chaînes. Quand il fut devant le siége du juge, sous la statue que l'impie Commode avait érigée, Vitellius dit au martyr de Dieu : "Persistez-vous encore dans votre folie?" Allez-vous maintenant obéir aux ordres de l'empereur et sacrifier aux dieux Jupiter et son fils?" "Jamais, répondit Julius; vous et votre prince, vous périrez également."

— Et qui vous sauvera, vous, et nous fera périr ? demanda ironiquement Vitellius.

—Jésus-Christ, dit Julius en levant un doigt vers le ciel,

Celui qui vous a condamnés, vous et votre insensé souverain, à une ruine éternelle.

Vitellius le fit conduire à la *Petra Scelerata* pour être fouetté ; mais le corps du saint martyr était épuisé par le défaut de nourriture, et pendant que les soldats le flagellaient avec leurs lourdes verges, il expira.

Le juge inique essaya d'assouvir sa rage sur les restes inanimés de sa victime ; il ordonna que le corps du martyr fût jeté devant la statue du soleil, sous les arches du Colisée, pour y être dévoré par les chiens, et afin que le peuple qui entrerait dans l'amphithéâtre vît son triste sort. Que devait-il attendre quand on traitait si ignominieusement un sénateur? On posta des gardes pour surveiller le corps, afin qu'il ne fût pas enlevé, et on mit sur les murs du Colisée un avis dans lequel il était dit que Julius avait été mis à mort parce qu'il avait refusé de sacrifier au dieu qui était descendu parmi eux. Les anges veillaient sur ces précieuses reliques ; elles ne reçurent aucune insulte ; le peuple passa outre en tremblant. Des milliers de romains s'attendrirent sur le sort de cet homme courageux qui avait eu la hardiesse de repousser les absurdités du cruel empereur : la cruauté de Vitellius eut pour résultat de provoquer un plus grand mépris et une plus grande haine contre le dieu tyran. La nuit suivante, quand les gardes étaient endormies, Eusèbe et ses compagnons franchirent les portes du Colisée, enlevèrent le corps du saint martyr, et l'enterrèrent dans les catacombes ou cimetière de Calepodius sur la voie Aurélienne. La plus grande partie de ce corps est maintenant dans l'église de Saint-Ignace à Rome.

CHAPITRE XII.

Saint Marin.

Nous avons dans l'histoire de Rome un autre fait extraordinaire d'un petit garçon, fils d'un sénateur, qui fut exposé aux bêtes féroces dans le Colisée. Ni l'âge, ni la naissance, ni le sexe n'étaient des sauvegardes contre la cruauté et la tyrannie. De nos jours, les amusements des hippodromes de Londres et de Paris consistent souvent dans le spectacle que nous donnent de petits garçons dont l'agilité et l'habileté font les délices des assistants. Leurs corps se prêtent à toutes sortes de contorsions, comme s'ils étaient de *caoutchouc*. Ils semblent défier les lois de la gravité et fuir dans l'air. Des tonnerres d'applaudissements se font entendre quand ces jeunes gymnastes se retirent de la scène en faisant un gracieux salut. Le Colisée, lui aussi, eut ses petits prodiges ; ils n'étaient pas dressés pour amuser le peuple romain par leurs exploits sur la corde, ou par leurs sauts répétés dans l'air, mais ils étaient jetés dans l'arène pour être dévorés par les bêtes féroces, et amuser une populace sanguinaire. Leur courage, leur habileté, leurs succès furent d'un ordre plus élevé que l'agileté ; leur récompense ne fut pas de misérables gages d'un maître, ni les applaudissements d'une foule enthousiaste ; ce fut le ciel, la vie éternelle et Dieu. Racontons une de ces scènes touchantes de l'histoire du Colisée.

Ce fut un étrange accident qui plaça les frères Carinus et Numérianus à la tête des affaires. Dans l'année 283, leur père, Carus, partit pour une expédition contre les Perses. C'était un soldat grossier, mais heureux dans les batailles. La guerre civile avait affaibli l'Orient et Carus pénétra facilement au cœur du territoire ennemi. Ayant conquis la Séleusie, et pris possession de Ctésiphon, il campa près de la rivière du Tigre. Ce qui est étrange, c'est un oracle qui

avait annoncé que les armées romaines n'iraient pas plus loin sur le territoire de la Perse. Nous ne nous arrêterons pas à examiner l'origine de cette superstition ; mais le fait est que le premier jour du campement, les soldats périrent presque tous dans une horrible tempête. Une nuit soudaine obscurcit les cieux, la foudre tomba sur le camp, tua un grand nombre de soldats et mit le feu partout. Parmi les victimes de cet épouvantable désastre fut l'empereur Carus. Dans la confusion, l'obscurité et le bruit du tonnerre, on vit sa tente convertie en brasier ; les soldats couraient çà et là en criant : " L'empereur est mort." Ses deux fils, Carinus et Numérianus, furent déclarés empereurs. Le premier resta en Occident, et l'autre s'en alla dans l'Orient.

Le règne de Carinus fut court, mais cruel et sanglant. Il ne portait pas bien son nom, car l'histoire l'accuse de brutalité et d'ignorance. Il n'adopta pas un système uniforme de persécution, mais se servit plutôt de l'épée contre les chrétiens, selon l'impulsion de ses caprices. Il avait plusieurs amis parmi ces derniers, et peut-être toléra-t-il plutôt les cruautés de ses tyranniques officiers qu'il ne s'en rendit coupable lui-même. Il fut cependant un ange de miséricorde comparé au démon qui le suivit dans la terrible guerre contre les chrétiens. Les événements qui suivirent le règne de Carinus donnèrent les rênes du gouvernement à Dioclétien, le plus brutal et le plus cruel des persécuteurs de l'Eglise. Sous Numérianus et Carinus, d'innombrables martyrs furent envoyés au ciel ; parmi eux se trouvait le brave enfant Marin, un des saints du Colisée.

Marin était un enfant d'environ dix ans. On apprit qu'il était chrétien ; il fut saisi, conduit devant le préfet Martianus, fouetté et jeté dans une prison.

C'est par ces courtes phrases que les Actes nous donnent les commencements du martyre du saint enfant, mais elles valent des volumes. Quelle dut être l'éducation de cet enfant ! Quelle dut être l'innocence de son âme angélique ! L'imagination nous transporte à travers les siècles et nous sommes sur la place du forum, dans la grande cité. La

foule s'approche, des soldats violents conduisent un bel enfant devant le tribunal du préfet. Ses petites mains sont enchaînées, une large ceinture d'or autour de son manteau nous dit que c'est le fils d'un sénateur. Quel crime a-t-il commis? Un enfant si beau et si jeune peut-il être un meurtrier ou un assassin ? Mais un murmure passe dans la foule : c'est un chrétien, se dit-on. Entrez dans la salle du tribunal du préfet (probablement dans le temple de la Terre), vous n'entendrez aucune vaine récrimination ; il n'a pas peur, il ne pleure pas, mais il se tient devant le préfet avec un air courageux et ferme. D'où lui viennent cette éloquence, ce profond savoir, ces pensées graves et les sons angéliques de sa voix? Voyez l'aide surnaturel promis à ceux qui sont traînés devant les princes et les tyrans : " Voyez la sagesse parfaite dans la bouche de l'innocent."

Le juge est confondu, réduit au silence par l'enfant. Il dévore sa rage impuissante et ordonne que Marin soit flagellé. Les barbares licteurs lui arrachent ses vêtements et bientôt ses épaules et son dos d'une blancheur de neige sont ensanglantés par les coups de fouet. On n'entend aucun cri, c'est à peine si on aperçoit un léger mouvement convulsif que lui arrachent les coups portés sur son corps délicat.

" Voulez-vous sacrifier ?" entend-on de temps en temps. La réponse est un murmure doux et bas dans lequel on distingue le nom sacré de Jésus. Le tyran furieux ordonne qu'il soit jeté en prison afin d'avoir le temps de préparer quelque machination infernale pour vaincre l'obstination du céleste enfant. Pauvre Marin, il passe la nuit en prison dans la douleur et les souffrances; personne pour panser ses blessures, pas une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue desséchée par la fièvre. Il était habitué au confort d'une belle chambre et aux douceurs d'un bon lit, et il passe la nuit couché sur des os desséchés et sur de froides pierres. Pense-t-il à sa mère et à ses camarades ? Son imagination enfantine évoque-t-elle des fantômes effrayants ? La douleur et la crainte lui font-elles douter de Dieu ? Non. Les anges sont autour de lui, son cœur est léger et gai, la joie inté-

rieure qu'il éprouve lui fait oublier ses blessures. Le matin arrive ; l'heure du midi doit être témoin d'une grande défaite des puissances des ténèbres et d'un triomphe plus grand encore de l'enfant du sénateur.

Le juge a repris son siége et Marin est devant lui. Les instruments de torture et le feu sont prêts. Notre petit martyr voit tout cela, il sait que c'est pour lui, et cependant il n'est ni découragé ni effrayé. Bien que jeune par les années, il est vieux par les leçons sublimes de l'Evangile, il est prêt à mourir pour Jésus-Christ. Le juge le trouvant inébranlable, ordonne de l'étendre sur le chevalet (espèce de cadre à grillage sur lequel on assujettissait la victime). Mais voyez ; Dieu ne permet pas que le corps de son chaste et innocent serviteur soit disloqué ou déchiré. Dès que les exécuteurs eurent étendu le petit corps sur le terrible chevalet et qu'ils eurent commencé à tourner les roues pour tendre les cordes, la machine fut frappée par la foudre et brisée en mille fragments ; les licteurs et ceux qui les assistaient tombèrent sur le sol. Marin se leva sain et sauf au milieu des morceaux de la machine ; d'une main, il les montra à la foule et de l'autre il montra le ciel d'où il tenait sa force.

Le miracle, au lieu de convertir l'impie Martianus, le rendit plus désireux encore d'ôter la vie à l'enfant, mais il sera de nouveau déçu dans ses espérances. Il ordonna de précipiter Marin dans une chaudière d'huile bouillante. Marin se crut sur un lit de roses, et le feu ardent qui rougissait le fer était pour lui comme un zéphir odoriférant. Le tyran voyant que tout était inutile, commanda qu'il fût gardé dans un four sous lequel on devait faire un grand feu jusqu'au lendemain. Le Tout-Puissant le protégea encore et quand le lendemain matin on ouvrit le four, pensant bien qu'il était réduit en cendres, on le trouva les mains jointes, dans l'attitude de la prière, et chantant des hymnes de louanges à Dieu. Quand l'impie Martianus apprit cela, il entra dans une colère épouvantable, et ordonna de jeter l'enfant aux bêtes afin que les lions affamés le débarrassassent de cet

enfant prodigieux ; mais une fois encore Dieu déploya sa puissance en faveur de la faible et innocente victime, et Celui qui règne dans les cieux fit voir qu'il se rit des manœuvres de ses ennemis.

La scène qui se passa alors dans le Colisée fut une des plus émouvantes. On lâcha d'abord un lion. Il courut immédiatement vers l'entant tremblant, mais il se coucha devant lui, puis se levant, il mit sa grande patte sur l'épaule de l'enfant et lui lécha la figure. On lâcha successivement un léopard, une femelle de léopard et un tigre, mais tous, au lieu de le déchirer, lui donnèrent des marques de respect et de crainte. Le peuple criait, les gardiens essayèrent d'irriter les bêtes, mais ils durent s'enfuir, car elles menaçaient de les dévorer. Plusieurs fois, le lion et le tigre se dirigèrent vers le siége de Martianus, ils faisaient entendre des rugissements de colère, puis ils revenaient vers l'enfant chrétien pour le caresser. Marin parlait aux animaux et les frappait doucement, comme il eût fait à un animal domestique dans la maison de son père. Le Colisée retentissait des cris de : "Liberté, sortilége, mort," et d'autres expessions familières à la foule de l'amphithéâtre. Le préfet, confus et humilié, ne savait plus que faire. Comme les clameurs augmentaient, il ordonna aux licteurs d'enlever le martyr, mais ils refusèrent d'entrer dans l'arène tant que les animaux y seraient; les gardiens mêmes refusèrent d'y entrer, persuadés qu'ils étaient qu'ils seraient mis en pièces. Enfin on fit signe à Marin de sortir, et le noble enfant conduisit les animaux dans leurs fosses. Dès que les lourdes portes furent fermées, les licteurs se jetèrent sur l'enfant et l'entraînèrent dehors.

Mais notre récit de prodiges, de triomphe et de cruauté n'est pas encore fini. D'autres miracles doivent rendre encore plus célèbre le nom de cet enfant thaumaturge ; tout Rome doit en être une fois de plus le témoin, c'est une preuve de plus de la divinité de la religion chrétienne. Après sa miraculeuse conservation dans le Colisée, l'esprit public portait le plus grand intérêt au sort futur de cet

enfant. Martianus craignait que la sympathie évidente du peuple pour Marin ne se changeât en indignation contre lui, et il se hâta de le conv incre de la justice de sa cruauté envers l'enfant ; en conséquence, il ordonna qu'il fût conduit à la statue de Sérapis pour le faire sacrifier. Des milliers de romains sortirent du Colisée et se précipitèrent sur la place pour apercevoir le petit héros, et se joindre à la foule immense qui se rendait au lieu où la statue du dieu était érigée, dans le voisinage de l'amphithéâtre.

La beauté de Marin, sa jeunesse, sa modestie et son rang avaient excité l'admiration universelle. Dans la foule, il y avait quelques chrétiens qui sanglotaient de joie à la vue de la constance et du triomphe du petit martyr. Aussi, à la statue de Sérapis, Marin fut placé au milieu d'un cercle que les troupes avaient fait au sein de la foule. Le grand-prêtre du Capitole se tenait auprès de la statue, tenant d'une main un trépied et de l'autre un vase plein d'encens. Un crieur commanda le silence, et Martianus, d'une voix puissante, ordonna à l'enfant d'offrir un sacrifice.

Voyez. Marinus s'agenouille. A-t-il consenti à invoquer cette idole insensible ? Est-il effrayé par la perspective de nouveaux tourments ? La grâce de Dieu l'a-t-elle abandonné ? Un silence de mort règne partout ; l'odieux préfet pense qu'il a enfin raison de l'esprit orgueilleux de l'enfant chrétien. Fol espoir ! Marin prie le vrai Dieu, sa prière est montée jusqu'au ciel, sa réponse fut un coup de foudre qui frappa l'idole de Sérapis : le peuple vit son dieu brisé en mille morceaux aux pieds de l'enfant. Quelques-uns s'enfuirent terrifiés, d'autres restaient cloués sur le sol, d'autres enfin s'écriaient : " Grand est le Dieu des chrétiens !" Plusieurs furent amenés à la lumière de la foi ce jour-là, car Dieu se sert souvent des choses les plus humbles de ce monde pour confondre le fort. Martianus fit transporter le martyr en prison. Le Tout-Puissant entendit la prière de l'enfant qui lui demandait de le délivrer des mains de ses ennemis et de lui préparer une couronne éternelle. Le préfet essaya une fois de plus d'ôter la vie à

l'enfant, et ordonna qu'il fût décapité. Cette fois, il réussit, et le 21 décembre 284, l'âme innocente du courageux Marin prit son vol vers les cieux. Le préfet fit jeter son corps parmi ceux des esclaves, des criminels et des gladiateurs qui avaient été tués dans le Colisée. Mais les chrétiens étaient sur le qui-vive et vinrent pour l'enlever pendant la nuit. Trouvant des gardes qui veillaient, ils se mirent en prière; mais Dieu qui a ses desseins au sujet des reliques de ses saints, vint à leur secours. Il envoya une terrible tempête d'éclairs et de tonnerre qui épouvanta les gardes; elles s'enfuirent du Colisée et les chrétiens transportèrent sans trouble le jeune martyr dans les catacombes.

Ces reliques après seize siècles sont revenues presqu'à la même place où elles furent jetées en premier lieu. Sur les ruines du superbe temple de Vénus, érigé par l'extravagant Adrien, s'éleva au moyen-âge une belle petite église dédiée à la Bienheureuse Vierge. Elle est maintenant plus connue sous le nom d'église de S. François. Cette église n'est qu'à quelques verges du Colisée, et conséquemment sur le site du *spoliarium*, où les corps de ceux qui étaient tués dans le Colisée étaient jetés avant d'être enterrés. C'est dans cette petite église qu'on conserve les reliques de Marin, enfant chrétien martyrisé. (1)

---

(1) Pour les faits qui se rapportent au martyre de S. Marin, voir le Martyrologe romain, 26 Déc.; Ferrari, Catalogue des saints, même jour, etc.

CHAPITRE XIII.

Sainte Martine.

Il n'y a rien de plus délicat, de plus attrayant et de plus beau que la jeune fille dont la vertu n'a pas été ternie par l'influence corruptrice du monde. L'âme sans tache de la vierge est un lieu de délices que Dieu aime à habiter. Dans l'histoire du monde, on voit qu'il a souvent choisi la modeste et faible vierge pour les manifestations les plus éclatantes de sa puissance et de sa bonté. De temps à autre, il a envoyé sur la terre des êtres qui semblaient des anges revêtus d'une forme humaine, pour nous inspirer l'amour de la vertu, et pour nous montrer le grand mystère d'amour par lequel il s'unit à l'âme humaine. Dieu a toujours été merveilleux dans ses saints. Il leur a donné son pouvoir quand ils l'ont demandé, et les suspensions des lois de la nature que nous appelons miracles sont ordinairement leurs œuvres. Mais il n'y a rien de plus consolant que la puissance, la consolation et la protection qu'il a accordées aux filles de l'Eglise dans les temps terribles des persécutions. Quand elles étaient traînées devant les tyrans à cause de leur foi et de leur vertu, il les prenait pour ainsi dire dans ses mains et, non-seulement il les faisait triompher de la fureur des païens, mais encore il en faisait des apôtres et des témoins de la divinité du christianisme, l'exemple, la gloire et la couronne de son Eglise. Leur chasteté virginale lui était plus chère que les étoiles du ciel, et il frappait invariablement de l'éclair de sa vengeance l'impudique qui osait jeter un regard de convoitise sur ces anges à forme humaine. Lorsqu'il permit qu'elles tombassent sous la hache du licteur, c'était afin que leur mort fût le triomphe de leur chasteté et de leur foi, et le commencement de leur ineffable récompense dans le paradis. Ni les persécutions, ni les souffrances, ni les tourments les plus terribles, ni les attraits

les plus puissants des faux plaisirs de la vie, ne purent jamais engager la femme chrétienne des premiers siècles à abandonner son droit aux plus sublimes titres que le ciel ait donnés à la terre : ceux de chrétienne et de vierge.

Mais si nous jetons un regard d'admiration sur les sublimes leçons d'héroïsme et de vertu que nous donnent les héroïnes chrétiennes des premiers temps, nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver un sentiment de regret de voir que ces jours de triomphe sont passés. Les séductions, les entraînements, les immoralités de nos jours de paix et de repos, ont eu des effets plus désastreux que le feu, l'épée ou les bêtes féroces des païens. Il est rare de trouver de nos jours une véritable vierge qui préférerait souffrir la mort plutôt que de permettre que le plus léger souffle de corruption ne ternisse l'éclat de la pierre précieuse de sa chasteté. Hélas ! ce que ni le fer, ni le feu, ni la violence brutale ne pouvaient atteindre dans les jours du passé, est maintenant souillé par un regard, un pressement de main, ou des libertés coupables. L'influence corruptrice du monde, et très-souvent l'éducation irréligieuse autorisée par des parents indifférents, ont enlevé les sauvegardes de la modestie, et nos enfants ont perdu leur trésor avant d'en connaître le prix. Mais malheur au coupable qui se permet d'être l'instrument de satan pour détruire l'innocence. Il sera plongé dans l'enfer et souffrira des tourments plus terribles que ceux qu'endure l'impudique Ulpien, qui complota la perdition et répandit le sang de la vierge Martine, dont nous allons raconter l'intéressante histoire.

Quoique Martine souffrît sous Alexandre Sévère, il n'est pas coupable de son sang. Sévère n'avait que treize ans quand il monta sur le trône, mais il avait une mère que les historiens chrétiens et païens s'accordent à louer comme ayant été l'honneur et la gloire de l'empire. Giulia Mamea était une des quelques femmes remarquables qui figurent dans l'histoire de ces temps ; elle eut Origène pour ami, et ce fut la sagesse et le savoir de ce grand maître, aidés de sa vertu naturelle et de ses talents, qui rendirent le règne

d'Alexandre Sévère un des plus populaires et des plus prospères que les romains aient vus dans l'espace de plus de cent ans. Il est très-probable qu'elle avait embrassé le christianisme avant d'être assassinée avec son fils par l'infâme Maximinien. Les vertus du jeune empereur font un contraste avec les vices de ses prédécesseurs. Il était attaché aux chrétiens et avait une image de Jésus-Christ parmi ses pénates ou dieux protecteurs de sa demeure. On raconte qu'il avait même l'intention de lui ériger un temple et de le faire reconnaître par le sénat comme un des dieux de Rome, mais il en fut détourné par un de ses courtisans. Ce que Séjan avait été pour Tibère, cet indigne courtisan le fut pour Sévère ; il portait de plus le nom d'un tyran dont il semblait vouloir imiter la cruauté et l'impiété ; c'était enfin Domitien Ulpien. La clémence de la mère et du fils, et la crainte de perdre les faveurs impériales lui faisaient dissimuler sa haine contre les chrétiens inoffensifs ; cependant, il essaya de les avilir et de les calomnier ; il fit une compilation des lois et condamnations portées contre eux par les premiers empereurs ; il en envoya une copie à chaque gouverneur des provinces, leur enjoignant de les mettre en force, et prenant leur exécution sous sa propre responsabilité. Comme c'était le personnage le plus important, il fut nommé préfet pendant l'absence de Giulia Mamea et de son fils, et il se prévalut de ce court pouvoir pour assouvir sa rage contre les chrétiens. Quelques-unes des plus nobles et des plus riches vierges de l'empire furent ses premières victimes. La jeune, belle et vertueuse Martine fut de ce nombre.

Martine était la fille unique d'un des consuls de l'empire. Elle perdit ses parents dans son enfance et hérita d'une fortune immense. Ses parents qui étaient chrétiens lui avaient inspiré des sentiments de vertu et de piété, en sorte que dès l'enfance, elle avait appris les sublimes leçons de la foi. Connaissant le danger des richesses et voulant se donner entièrement à Dieu, un de ses premiers actes fut de distribuer ses biens aux pauvres. Sa fortune et sa position étaient

bien connues d'Ulpien, mais dès qu'il eut entendu parler de sa charité extraordinaire, il la soupçonna d'être chrétienne. Le sublime renoncement à soi-même enseigné par la loi du Christ, était considéré comme une folie par les païens, et Notre-Seigneur voulait que ses disciples fussent connus par leur charité. Depuis quelque temps, Ulpien avait jeté un regard de convoitise sur la vierge orpheline, et voyant ses propositions rejetées avec indignation par Martine, sa passion coupable se changea en rage et en cruauté ; il ordonna qu'elle fût conduite au temple pour sacrifier aux dieux ; au cas de refus, elle devait tomber complétement en son pouvoir.

Deux licteurs furent envoyés pour se saisir de la vierge chrétienne et l'amener devant le préfet. Elle refusa de sacrifier aux idoles de Rome. Ulpien résolut, dans son fol orgueil, de vaincre la résistance de la jeune fille, et il ordonna aux licteurs de la fouetter jusqu'à ce qu'elle consentît à sacrifier aux dieux. Sa chair tendre et délicate fut déchirée par les fouets garnis de fer. Dieu favorisa son épouse de consolations qui la rendirent insensible aux tortures de son corps. Voyant qu'il ne gagnait rien, Ulpien la fit suspendre à un joug, et déchirer ses chairs avec des crocs de fer. Les exécuteurs essayèrent pendant plusieurs heures de tourments d'ébranler la constance de la vierge, et quand ils abandonnèrent leur tâche infructueuse, ils laissèrent leur victime déchirée, sanglante et épuisée. L'heure du triomphe était arrivée pour Martine, et celle de la rétribution pour ses bourreaux. Ce n'est pas qu'elle demandât au ciel de frapper ceux qui la torturaient, non, au contraire, au milieu des souffrances, elle priait avec la charité chrétienne pour leur conversion.

Elle fut encore une fois conduite par les ordres d'Ulpien aux temples de Diane et d'Apollon pour leur offrir des sacrifices, mais le feu du ciel descendit sur ces statues et les réduisit en cendres, selon le secret désir de Martine. La même puissance qui avait détruit les idoles envoya un rayon de lumière aux cœurs des exécuteurs ; ils reconnurent de suite

le vrai Dieu et se déclarèrent chrétiens ; ils furent exécutés en présence de Martine qui était réservée pour de plus grands triomphes. Le préfet, endurci par le vice et par son aveugle passion, chercha quels nouveaux tourments il pourrait infliger à la vierge chrétienne, et ayant appris que ses chairs délicates déchirées par les verges étaient encore toutes saignantes, il ordonna qu'on versât de l'huile et de la poix bouillante sur son corps lacéré ; mais il aurait pu aussi bien essayer de transporter les sept collines de Rome que d'essayer de faire changer de culte à Martine. On vit alors cette belle vierge entourée d'une auréole de gloire, un parfum délicieux s'exhala de ses blessures, et même elle parut s'élever du sol dans une extase de joie céleste.

Quand on rapporta tous ces prodiges à Ulpien, il fut rempli de confusion et de rage, et il résolut de la faire dévorer par les bêtes. Il pensait que c'était la mort la plus dégradante qu'il pouvait choisir pour elle ; parce que dans ses veines coulait le sang le plus noble de l'empire, et il n'y avait que les esclaves et les criminels de la pire espèce qui étaient soumis à cette mort infamante. Mais Dieu avait décidé de montrer son pouvoir en faveur de son humble servante.

Martine passa la nuit dans l'obscure prison. Elle jouit des consolations de l'amour divin ; Dieu envoya des anges pour lui tenir compagnie. Il était près de midi (10 février 228), quand la noble vierge fut conduite de sa prison à l'amphithéâtre. Tous les gradins sont remplis, les derniers cris d'applaudissement s'en vont mourant à travers les palais et les sept collines, les combats des gladiateurs sont finis ; l'entrepreneur des jeux annonce, au milieu du silence, que le spectacle suivant sera d'exposer aux bêtes féroces une jeune fille chrétienne qui a refusé de sacrifier aux dieux. De grands applaudissements accueillent cette nouvelle ; quelques pauvres chrétiens déguisés se trouvaient là, ils avaient entendu dire que leur bien-aimée bienfaitrice était tombée entre les mains du tyran, et était condamnée aux bêtes. Ils prièrent Dieu en silence de donner la force à sa servante,

et ils essuyèrent à la dérobée les larmes qui coulaient sur leurs joues.

L'ordre est donné ; des soldats conduisent Martine dans l'arène. Elle est jeune, quatorze ou quinze printemps ; ses bras sont croisés sur sa poitrine, la rougeur de la modestie empourpre ses joues, car elle sait que tous les regards sont dirigés vers elle. Le sable blanc de l'arène garde à peine l'empreinte de son pied délicat ; elle marche dans une flaque de sang, c'est celui du dernier gladiateur mort au combat ; un frisson d'horreur lui passe sur le corps, une courte prière calme les battements précipités de son cœur. Sa chevelure est longue et belle, mais en désordre ; elle est gaie maintenant, et elle marche avec un air de courage et de confiance. La nouvelle circule parmi les milliers de spectateurs qu'elle est la fille d'un consul ; l'intérêt et le plaisir de cette brutale populace s'accroissent en proportion de son haut rang et de sa beauté.

Mais voici un lion captif qui bondit dans l'arène : il regarde partout avec surprise ; les hommes sont trop près de lui. De ce même rugissement puissant avec lequel il a souvent réveillé les échos de sa forêt natale, il déplore sa captivité, car il sent qu'il est encore prisonnier. Ses yeux sont enflammés par la faim, la rage et le désappointement. Soudain, il voit une figure dans ses domaines ; c'est Martine agenouillée et priant. La faim rappelle sa férocité et, la crinière hérissée, il se prépare à faire un bond désespéré vers elle. Un silence de mort règne partout : les têtes sont penchées en avant, tous les yeux sont fixés sur l'arène ; un frisson involontaire passe sur chacun, car on s'imagine à chaque instant voir le lion dévorer sa victime.

Mais que voit-on ? Le roi de la forêt saute autour de la jeune fille, il lèche ses pieds ; elle le frappe sur la tête et sur la crinière ; il se couche à ses pieds comme un chien favori caressé par sa maîtresse. Il y avait dans le Colisée un grand et invisible spectateur qui considérait Martine ; c'était Celui qui ferma la gueule des lions quand Daniel fut jeté dans leur fosse.

On lâcha un autre lion et il agit de la même manière. Martine en appela aux païens pour qu'ils reconnussent la puissance du Dieu des chrétiens. Ce matin-là, des milliers de spectateurs laissèrent le Colisée en proclamant la sainteté de la noble vierge : un grand nombre d'autres résolurent d'abandonner immédiatement le culte des faux dieux. Il n'en fut pas ainsi d'Ulpien. Furieux de sa défaite qu'il attribuait à la sorcellerie, il ordonna que la jeune fille fût brûlée vive. Les flammes ne purent lui toucher ; elles ne purent même entamer une seule garniture de ses vêtements.

Cependant, c'était la volonté de Dieu qu'elle reçût la couronne du martyre, et quand il eut suffisamment prouvé au cruel peuple de Rome son impuissance contre lui, il écouta la prière de son épouse qui lui demandait de la rappeler à lui. Son martyre eut lieu de la manière suivante.

A une courte distance du Colisée, il y avait un édifice qui servait comme d'auxiliaire à sa destination religieuse, car l'amphithéâtre était en quelque sorte regardé comme un temple. Il était dédié à Jupiter, à Bacchus et à Apollon ; les jeux et les spectacles étaient même souvent donnés en l'honneur de quelques-uns des dieux. Un temple plus petit érigé à environ deux cents verges de l'amphithéâtre servait aux rites ordinaires et aux sacrifices. Ce temple était dédié à la déesse de la Terre.

Les antiquaires disent qu'il était où l'on voit maintenant les ruines d'une tour du moyen âge désignée sous le nom de *Torre del Conti*, entre la *Piazza delle Carette* et la *Via Alessandria*. Ce lieu maintenant négligé et presque inconnu rappelle des souvenirs qui le rendent cher au touriste chrétien qui visite la ville éternelle. C'est là que beaucoup de martyrs gagnèrent leurs couronnes impérissables. On prétend que ce temple servait de temps à autre aux assemblées du sénat, et de tribunal au préteur ; comme il était au cœur de la ville et à proximité du Colisée, c'était là que les chrétiens étaient souvent conduits pour offrir des sacrifices. En avant du temple, il y avait un monument qui fut témoin des scènes les plus cruelles et les plus sanglantes de

l'époque. Son nom de *pierre criminelle* (*petra scelerata*) nous dit assez l'horreur qu'elle inspirait au peuple. C'était une plate-forme élevée, recouverte d'immenses pièces de marbre, où les malfaiteurs publics et les criminels étaient généralement exécutés. Il est inutile de rappeler au lecteur que pendant les persécutions, les chrétiens étaient assimilés aux plus infâmes criminels. C'est là que le sang le plus noble de la primitive Église fut répandu en témoignage de la foi. Là, furent martyrisés les papes Sixte et Corneille, les martyrs persans, Abdon et Sennen. Le sénateur Julius fut traîné là, nu et enchaîné ; il y fut battu de verges jusqu'à ce que la mort vint délivrer son âme de sa prison corporelle ; pendant plusieurs jours son corps resta exposé en public. De ce lieu enfin toute une armée de martyrs furent envoyés au ciel ; Martine ne fut pas la moins remarquable. Ayant été condamnée par Ulpien à être décapitée, elle fut conduite sur cette place pour être exécutée. Un héraut monta d'abord sur la *Petra scelerata*, suivant la coutume et annonça au peuple que Martine était condamnée parce qu'elle était chrétienne. Au moment où le coup fatal lui enlevait la vie, on entendit une voix qui l'appelait à la joie éternelle; un tremblement de terre ébranla la ville, plusieurs temples s'écroulèrent, et grand nombre de romains se convertirent. Quand la tempête de la persécution fut passée, et que le labarum de Constantin fut arboré sur le Capitole, à la grande joie générale, les souvenirs et les traditions des chrétiens s'affirmèrent par la pompe du culte extérieur. Ils avaient surveillé en silence et avec un soin jaloux les lieux où les martyrs avaient répandu leur sang. Du moment que la liberté fut proclamée sur le bronze des murs du Capitole, ils accoururent par centaines sur ces lieux sanctifiés; en peu de temps de superbes édifices surgirent comme par enchantement ; ils étaient érigés en l'honneur des chrétiens martyrisés. Presque toutes les grandes églises de Rome ont autour d'elles des réminiscences sacrées qui nous reportent aux scènes des trois premiers siècles. St-Pierre, la construction la plus grandiose et la plus parfaite que la main de l'homme ait jamais élevée, a été érigé sur la place où le

grand apôtre a été martyrisée, ou pour parler plus correctement, sur le crypte où son corps était déposé. Parmi les saints dont les anciens chrétiens de Rome aimaient et vénéraient la mémoire d'une manière toute spéciale, il y avait trois vierges qui eurent une similitude étrange d'âge, de condition, de souffrances et de miracles ; c'étaient Prisca, Martine et Agnès. Elles appartenaient toutes trois à des familles consulaires ou nobles. Elles furent persécutées pour la foi à l'âge de treize ou quatorze ans ; chacune d'elles eut à souffrir des attaques contre sa chasteté aussi bien que contre sa foi ; le Tout-Puissant fit d'elles des instruments des miracles les plus étonnants, de la défaite et de la confusion de leurs persécuteurs, et de la conversion d'une quantité innombrable de païens. Trois magnifiques églises qui forment maintenant les trois points d'un triangle, s'élèvent sur les lieux où elles furent martyrisées ; ce sont ceux où leurs reliques furent conservées. Dans le cours de dix-sept siècles, malgré les guerres, les destructions qui ont sévi sur la ville tombée, mais cependant éternelle, les archives, les reliques et la dévotion du peuple ont été également conservées. Tout cela est passé de génération en génération et est aujourd'hui l'honneur et l'orgueil du fidèle chrétien de Rome.

Au milieu de l'ancien forum, il y avait une belle petite église dédiée à la vierge Martine. Quand après le laps de près de dix siècles, les murs de cette église menaçaient de s'écrouler, la dévotion et le souvenir de la sainte étaient aussi forts qu'au jour où on lui érigea ce monument de piété. Elle fut rebâtie au treizième et au seizième siècle, quand les reliques de la sainte ainsi que celles de trois autres martyrs furent trouvées. La chapelle souterraine de cette petite église est un bijou de beauté architecturale ; elle est due au dessin et au ciseau du célèbre artiste *Pietro da Cortona*. Là nous nous sommes agenouillé bien souvent devant la châsse de la jeune, belle et vertueuse Martine, et nous l'avons priée d'intercéder pour nous, afin d'obtenir que dans nos actions, il y eût des reflets de la vertu sublime qui pendant sa vie brilla chez elle avec tant d'éclat.

CHAPITRE XIV.

Les Rois de Perse.

Le Colisée a même été trempé du sang des rois. Les esclaves, les soldats, les généraux, les nobles vierges, les sénateurs, les évêques et les rois, tous ont sanctifié son arène par leurs miracles et par leur sang. Mais par quel étrange concours de circonstances des têtes couronnées ont-elles empourpré cette place terrible? Etait-ce des païens et des tyrans qui furent traînés par une populace ameutée et vengeresse, percés de milliers de coups ou mis en pièces par des hommes furieux comme des lions, comme châtiment de leur cruauté et de leurs crimes? Non, il n'en fut pas ainsi. Nous sommes encore dans ces jours des terribles persécutions de la primitive Eglise, et les personnages de ce chapitre sont des martyrs chrétiens qui souffrirent pour la foi dans le Colisée, pendant la première moitié du troisième siècle. Avant de raconter les circonstances de leur martyre, il est utile de faire quelques remarques historiques, empruntées aux annales de cette époque.

La puissance de l'empire est considérablement tombée. Les flots du temps roulent sur la cité d'or et de marbre, et la grande dynastie que l'on croyait impérissable montre des signes de décadence. Dieu a passé jugement sur la cité impie, et par ce terrible jugement ses habitants, non-seulement accélèrent, mais encore augmentent le châtiment. La peinture des crimes, de la cruauté et de l'effusion de sang que présente le dernier demi-siècle précédant le triomphe de Constantin, est la plus sombre, non-seulement de l'histoire de Rome, mais encore du monde lui-même. A l'époque que nous décrivons (A. D. 240), tout l'empire est ébranlé par des convulsions intérieures et par les guerres civiles. Dans le court espace de trois ans, quatre empereurs, après avoir occupé le trône des Césars dans l'anxiété et la misère, furent arrachés violemment de leur palais, et termi-

nèrent leur courte carrière d'ambition et de crime par une mort terrible et bien méritée. Ces troubles et cette confusion retardèrent naturellement le progrès du christianisme ; il plut à Dieu de donner à ses apôtres et à ses serviteurs une occasion de répandre la semence sacrée de l'Evangile, et afin qu'elle pût prendre racine dans les âmes, il leur donna quelques années de calme et de sérénité. Pour nous servir d'une comparaison familière, la petite barque de Pierre, ballottée par tant de tempêtes et de vents contraires, fut conduite au port pour réparer ses agrès, faire voile ensuite et essuyer une terrible tempête ; avant longtemps elle doit naviguer au milieu des flots de sang. La Providence de Dieu ne fit pas que donner le calme et la paix à l'empire, mais elle plaça un empereur chrétien sur le trône des Césars. Nous ne faisons pas allusion à Constantin, ni aux empereurs qui régnèrent après le triomphe final de l'Eglise ; nous sommes encore à soixante et dix ans de cette brillante période, et l'Eglise doit aussi endurer cinq de ses plus cruelles persécutions ; nous voulons faire allusion à l'empereur Philippe qui succéda à Gordianus III. Non-seulement il fut favorable aux chrétiens, mais encore il était chrétien lui-même.

Quand l'empereur Gordianus monta sur le trône, c'était un tout jeune homme ; il était encore sous la conduite de son précepteur Misithes. Il eut un règne prospère de six ans. Sa docilité, sa probité naturelle, ses bonnes dispositions unies à l'habileté et à la prudence de son vertueux précepteur, le rendirent cher à l'empire. De plus, le succès et le triomphe de ses armes, firent de son règne une époque brillante dans ces jours de révolte et de trouble. En l'an 243, pendant qu'il était en expédition contre les Goths et les Perses toujours rebelles, son bon précepteur mourut, et Julius Philippus ou Jules Philippe succéda à Misithes dans la prêture, une des positions les plus importantes de l'Etat. L'ambition entra dans le cœur de Philippe et il résolut d'arriver au commandement de l'empire. Il savait que Gordianus était trop aimé de ses soldats pour qu'ils le trahissent ;

en conséquence, il pensa à l'assassinat. Il gagna un scélérat à prix d'or et l'acte sanguinaire fut commis. Philippe fut déclaré empereur en 244. La veille de Pâques de la même année, Philippe était à Antioche avec sa femme Sévéra ; tous deux se rendaient à l'église pour prendre part aux prières préparatoires à cette grande fête. Le saint évêque Babilas occupait alors le siége d'Antioche. Ayant appris que l'empereur s'en venait à l'église, il se tint sous le portique et lui défendit d'entrer. Avec un courage et un zèle apostoliques, il ordonna à l'empereur de s'en retourner et de faire pénitence pour le sang de sa victime assassinée. Le saint évêque le repoussa même de la main et ne lui permit pas d'entrer, excepté sous le costume des pénitents de l'Eglise. Philippe s'humilia devant le vieil évêque ; il confessa ses crimes, accepta de bon cœur la pénitence que le ministre de Dieu lui imposa, et ainsi il lui fut permis d'entrer dans l'église du Dieu devant lequel les couronnes et les haillons sont la même chose. Eusèbe, liv. VI, chap. 34, parlant de cet étrange événement, dit : " Gordian gouverna l'empire romain pendant six ans ; Philippe lui succéda. Comme il était chrétien, il voulut se joindre aux chrétiens, pour prier avec eux, la veille du jour de Pâques ; mais l'évêque ne voulut pas lui permettre d'entrer, à moins de faire une confession publique de son crime et de se placer au nombre des pénitents. L'empereur s'y soumit avec joie ; sa pénitence prouva sa sincère et religieuse crainte de Dieu."

Nous ne pouvons passer sur la belle et éloquente autorité du grand Chrysostome, dans son panégyrique de Babilas. Parlant du brave et intrépide refus fait à l'empereur coupable, et faisant allusion à Philippe, il dit (dans le liv. sur S. Ba. et contre les gentils, N° 6) : " Ce n'était pas un simple tétrarque de quelques villes, mais le roi de la plus grande partie du monde, de nations, de cités, d'une armée innombrable, redoutable partout par l'immensité de l'empire, et la grandeur de sa puissance ; cependant, il fut expulsé de l'église par l'intrépide pasteur, comme une brebis galeuse l'est d'un troupeau. Le sujet devint le maître, et porta sen-

tence de condamnation contre celui qui commandait à tous. Seul et sans armes, son âme courageuse était remplie d'une confiance tout apostolique. Il ordonna aux satellites de l'empereur de s'éloigner. Il parlait sans crainte, et plaça sa main droite sur la poitrine de celui qui sentait son âme bouleversée des remords de son crime récent. Oh ! comme il raita bien le meurtrier selon ses mérites ! " etc.

Ce n'est pas notre intention de discuter la question soulevée par les historiens modernes, de savoir si Philippe était chrétien. Presque toutes les histoires écrites en langue anglaise passent sur le fait comme trop extraordinaire pour être cru, ou trop douteux pour être cité. Cependant le poids des anciennes autorités est en sa faveur. Des hommes comme Eusèbe, S. Jean Chrysostome, Orosius, S. Vincent de Lérins et Cassiodore n'étaient vraisemblablement pas les dupes d'une vaine tradition ; le fait est mentionné par de nombreux auteurs, entre autres par Baronius, qui dit :

" Pontius fut élevé à la prêture ; il était l'ami et le familier des empereurs Philippe (père et fils). A l'occasion de la célébration du millième anniversaire de la fondation de la ville, ils lui dirent : " Allons honorer les dieux, qui nous ont fait voir ce millième anniversaire de la fondation de Rome. Mais Pontius essaya différentes manœuvres pour échapper, quand ils le forçaient comme amis à offrir un sacrifice. Croyant le moment opportun, il dit : " Très-pieux empereur, depuis que Dieu vous a confié un auguste pouvoir sur les hommes, pourquoi ne sacrifiez-vous pas à Celui qui vous a accordé une telle faveur ? " Philippe lui répondit : " C'est précisément la raison pour laquelle je voudrais offrir un sacrifice à Jupiter, parce que ce pouvoir m'a été donné par lui." Pontius sourit et dit : " Ne soyez pas trompé ! ô empereur, il y a un Dieu tout-puissant dans les cieux, il a tout créé d'une parole, et a donné la vie par son Esprit." Emus de ces exhortations du saint, les empereurs crurent et furent baptisés par le pape S. Fabien. Eusuite, Fabien et Pontius brisèrent les idoles du temple de Jupiter, et rasèrent le temple lui-même ; beau-

coup de personnes se convertirent au Seigneur et furent purifiées dans les eaux salutaires du baptême. (Voir Baronius A. D. 246, N° 9, et les Bollandistes, 14 de mai, etc).

Qu'il fût chrétien ou non, il est certain que l'Eglise jouit d'une paix profonde. Pendant trente ans, elle avait pris de la force, vu que depuis Sévère, les persécutions ne furent que partielles, et tombèrent plus sur les individus que sur la grande masse du peuple.

De tout côté, on voyait s'élever des écoles et des centres d'enseignement: l'Eglise semblait relever la tête avec triomphe et honneur. L'Orient était surtout doté d'hommes qui brillaient comme des étoiles par leur science et leur éloquence. Quelques-uns des plus grands noms de l'histoire de l'Eglise fleurirent à cette époque. Le grand pape Fabien occupait la chaire de S. Pierre; il y avait Babilas à Antioche, Dionysius à Alexandrie, l'éloquent Cyprien à Carthage, le Thaumaturge Grégoire à Néo-Césarée, et Firmilien à Cappadoce. Il y avait encore Origène, Pionius, et beaucoup d'autres qui honoraient les différents degrés de la hiérarchie par leur savoir et leur zèle.

Partout s'élevaient des églises, et les assemblées des chrétiens se tenaient en public; les principales charges de l'empire furent conférées aux chrétiens. S. Grégoire de Nice parlant de S. Grégoire le Thaumaturge, dit que, " par la prédication et le zèle du grand évêque, non-seulement la ville, mais tout le pays environnant avait embrassé la vraie foi; les autels et les temples des faux dieux furent abattus, à leur place on érigea des églises, et le peuple fut purifié de la tache des sacrifices impurs. (Discours sur S. Grég. Thaum. vers la fin.)

La foi s'était donc étendue au loin dans l'Orient; la Cappadoce, la Pannonie et la Syrie étaient presqu'entièrement catholiques; la Perse, située sur les confins de ces territoires, portait aussi d'heureux fruits sous l'influence de la prédication de S. Thomas, et elle était alors une partie florissante du jardin de l'Eglise. Les rois et les nobles avaient embrassé la foi, et quand la persécution s'éleva, la Perse en-

voya beaucoup de martyrs au ciel. Parmi eux, les vertus et la constance de deux rois ou gouverneurs de deux parties de la Perse (ils portaient le titre de rois), qui font le sujet de ce chapitre, ne sont point les moins remarquables. Ils furent arrêtés pendant la persécution de 250 (A. D.), amenés à Rome et martyrisés dans le Colisée.

L'heure de la paix est passée, l'année 250 s'ouvre dans ses premiers jours par une des plus terribles persécutions que l'Eglise ait eu à souffrir. Le repos de la paix avait relâché la conduite des chrétiens, et il plut à Dieu de les purifier une fois de plus par le feu de la persécution.

Le grand évêque de Carthage qui s'était retiré en exil pendant les quelques mois que la persécution sévit, énumère ainsi les causes qui firent tirer une fois encore l'épée contre les chrétiens.

" Le Tout-Puissant, dit le grand docteur, voulut éprouver sa famille, car les bénédictions d'une longue paix avaient corrompu la sainte discipline qui nous avait été donnée ; notre assoupissement et notre foi relâchée excitèrent, si je puis m'exprimer ainsi, la colère céleste. Et bien que nous eussions mérité plus de châtiments pour nos péchés, cependant le Seigneur clément et miséricordieux fit en sorte qu'ils passèrent plutôt comme un témoignage que comme une persécution. Le monde était absorbé par les intérêts temporels. Les chrétiens oubliaient les choses glorieuses qui s'étaient passées au temps des apôtres ; au lieu d'imiter leur exemple, ils brûlaient du désir des richesses, et mettaient tous leurs efforts à augmenter leur fortune. La piété et la religion étaient bannies de la vie des prêtres ; on ne retrouvait plus la fidélité et la probité chez les ministres des autels, ni la charité au milieu de leurs troupeaux. Les hommes soignaient leurs barbes, les femmes teignaient leurs figures, leurs yeux même étaient teints, et *leurs chevelures étaient un mensonge.* Pour tromper les simples, ils usaient de fraudes et de subtilités ; les chrétiens se trompaient les uns les autres par des friponneries et un commerce frauduleux. Ils se mariaient avec des impies et prostituaient

aux païens les membres de Jésus-Christ. Dans leur orgueil, ils se moquaient de leurs prélats, ils se déchiraient entre eux par leurs langues envenimées et semblaient vouloir se détruire par la haine qu'ils se portaient. Ils méprisaient la simplicité de l'humilité que la foi nous commande, et se laissaient guider par les mouvements d'une indigne vanité. Après cela, n'avons-nous donc pas mérité les horreurs de la persécution qui s'est abattue sur nous ?"

L'instrument de la colère de Dieu fut Dèce. Il permit à ce cruel usurpateur de posséder pendant une année le pouvoir des Césars, pour la gloire et la purification de son Eglise. Notre-Seigneur avait dit dans le jardin des oliviers que quiconque se servirait de l'épée périrait par l'épée (Mat. XXVI, 52.) Il avait préparé dans ses éternels décrets son jugement contre Philippe qui avait injustement tiré l'épée contre Gordian ; il devait aussi mourir de la main d'un usurpateur. Vers la fin de l'an 249 on reçut à Rome, de l'occident, la nouvelle qu'Iotapian et Priscus avaient été proclamés empereurs par une partie de l'armée. La révolte fut promptement apaisée et les usurpateurs tués ; mais l'esprit de révolte s'était répandu comme un fléau, et un autre rival plus formidable parut dans Dèce qui fut déclaré empereur par la grande masse de l'armée, alors sur les confins de la Pannonie. Philippe le rencontra avec une armée beaucoup plus considérable près des murs de Vérone ; il s'en suivit une terrible bataille dans laquelle l'empereur fut tué. Dès que cette nouvelle fut parvenue à Rome, les préteurs tuèrent le fils de Philippe et déclarèrent Dèce empereur ; mais ils connaissaient peu le caractère de l'homme auquel ils confiaient leurs biens, leur honneur et leurs vies. Il entra en triomphe dans Rome et un de ses premiers actes fut de lancer un édit contre les chrétiens.

Dèce parut déterminé à détruire jusqu'au nom de chrétien ; ses édits furent aussi cruels que ceux de Néron et de Domitien. Il affecta une indignation portée jusqu'à la frénésie contre les romains, parce qu'ils avaient abandonné le culte de leurs dieux, et laissé le christianisme faire de si grands progrès.

"Il crut, dit S. Grégoire de Nisse, pouvoir par la cruauté et l'effusion du sang résister à la puissance de Dieu, anéantir l'Eglise de Jésus-Christ, et empêcher pour l'avenir la prédication des mystères de l'Evangile. C'est alors qu'il envoya aux gouverneurs des provinces, des édits, les menaçant des plus cruels tourments s'ils ne s'efforçaient pas de faire disparaître le nom de chrétien, et de ramener le peuple au culte des dieux de l'empire.

"Il trouva des agents bien disposés dans les magistrats: ils prirent tellement à cœur la déclaration de guerre contre les chrétiens inoffensifs, qu'en vertu de la même autorité ils suspendirent pour un temps les affaires publiques, afin de laisser mettre à exécution les terribles décrets. Les prisons ne pouvaient plus contenir la foule de ceux qui étaient arrêtés; pendant qu'un certain nombre trouvaient la mort dans les plus cruels tourments, d'autres s'enfuyaient dans les déserts. "Il n'y avait de merci ni pour l'enfance, ni pour la vieillesse; mais tous, comme dans une ville prise d'assaut par un ennemi en fureur, étaient livrés à la torture et à la mort; on n'avait aucune pitié pour la faiblesse de la femme et on ne lui épargna pas les tourments; la même terrible loi de cruauté sévissait contre tous ceux qui étaient considérés comme des ennemis des idoles." (S. Grég., fin du sermon sur S. Grég. Thaum.)

On ne peut dire au juste si nos saints Abdon et Sennen qui souffrirent dans le Colisée pendant cette persécution, furent amenés de la Perse par la force, comme plusieurs autres Perses, ou vinrent à Rome d'eux-mêmes, poussés par un simple sentiment de dévotion ou de curiosité. Les Actes des Bollandistes disent qu'ils furent amenés chargés de chaînes par Dèce lui-même. L'empereur n'était pas en Perse, bien qu'il fût en expédition dans l'orient (ce fut dans cette campagne qu'il fut tué); mais le fait peut s'être passé sous Gordian, alors que Dèce était commandant d'une armée, et qu'il arrêta une révolte sur les confins de la Perse. Le reste des Actes est accepté comme parfaitement authentique. Comme ils racontent les souffrances de

ces deux nobles jeunes hommes dans un langage tout à la fois simple et beau, nous les donnerons presque mot à mot.

Quand Dèce fut arrivé à Rome, il convoqua le sénat, et fit paraître les deux jeunes rois perses devant lui. Ils furent amenés enchaînés ; ils portaient les marques des mauvais traitements qu'ils avaient subis. Ils portaient les insignes de leur puissance royale ; l'or, les pierres précieuses qui ornaient leurs riches habits faisaient un triste contraste avec les lourdes chaînes des criminels qui liaient leurs mains et leurs pieds. Dieu faisait paraître sur ses serviteurs une majesté et une beauté céleste qui frappèrent de respect les assistants. Dèce, se levant, adressa les paroles suivantes au sénat :

"Pères conscrits, que votre auguste assemblée sache que les dieux et les déesses ont livré entre nos mains les ennemis les plus invétérés de l'empire : voyez, ce sont ces malheureux qui sont devant vous." Un murmure passa dans l'assemblée ; tous étaient silencieux, ils regardaient les jeunes nobles avec sympathie. Alors Dèce envoya chercher le grand-prêtre nommé Claudius pour les faire sacrifier.

Quand il fut arrivé, Dèce leur dit : "Si vous sacrifiez maintenant, vous pouvez rester en liberté, garder vos titres de rois, et jouir de vos possessions avec les honneurs et le pouvoir sous l'égide du grand empire romain. Prenez garde de refuser."

Abdon répondit pour lui-même et pour son compagnon : " Quelqu'indignes que nous soyons, nous avons offert nos sacrifices et nos hommages à Notre-Seigneur Jésus-Christ ; nous ne sacrifierons jamais à vos faux dieux."

Dèce cria aux licteurs : " Préparez les tortures les plus cruelles pour ces deux impies, et que les lions et les ours les déchirent en pièces."

Abdon répondit bravement : "Ne retardez pas l'exécution de votre sentence ; nous avons hâte de posséder Jésus-Christ qui peut, quand il le voudra, vous détruire ainsi que vos machinations contre son Eglise."

Dèce ordonna un grand spectacle public, afin que tous

pussent voir le sort des rois chrétiens. Le jour arrivé, ils furent conduits dans le temple du Soleil, pour essayer encore de les faire sacrifier. Ils furent traînés violemment par les soldats devant l'idole, mais ils crachèrent dessus avec mépris. Ils furent alors dépouillés de leurs vêtements et fouettés. Après cela, ils furent ramenés dans le Colisée pour être dévorés par les bêtes. En entrant dans l'arène, ils dirent à haute voix : "Que Dieu soit béni, nous allons à notre couronnne ;" puis faisant le signe de la croix, ils se mirent en prière. On lâcha quelques ours et deux lions ; ils vinrent vers les martyrs en rugissant ; mais non-seulement ils ne voulurent pas les toucher, mais encore ils ne voulaient pas les laisser et empêchèrent les gardiens de s'approcher des saints serviteurs de Dieu. En voyant ce prodige, Valérien s'écria : "Ils ont quelque puissance magique avec eux ; que les gladiateurs les fassent mourir." Les gladiateurs entrèrent, armés de lances, et les tuèrent. Leurs corps furent liés ensemble, jetés devant le temple du Soleil, le long de l'amphithéâtre et furent laissés là pendant trois jours pour épouvanter les chrétiens. Pendant la troisième nuit, le sous-diacre Quirinus qui était resté tout le temps près de l'amphithéâtre, guettant l'occasion d'enlever les corps, réussit à les emporter dans sa maison. Il les ensevelit avec respect dans un fin lin, et les enferma dans une boîte en plomb. Leurs corps furent ainsi conservés jusqu'au temps de Constantin.

On suppose qu'ils ont été enterrés là où se trouve maintenant le jardin des Passionistes. Mais Dieu ne voulait pas laisser les restes de ces grands martyrs entièrement perdus pour le monde. Pendant le règne de Constantin, quand il fit briller son Eglise de Rome, encore dans l'enfance, il indiqua à un saint prêtre, dans une vision, là où il pourrait trouver les restes des saints Abdon et Sennen ; ils furent transportés au cimetière de Pontiano, ou *ad Ursum Pileatum*, comme il était généralement connu dans les premiers temps de l'Eglise. La belle et antique église de sainte Bibiana est construite sur ce cimetière. Quand Grégoire

IX réparait la vénérable église de S. Marc, au neuvième siècle, il y fit transporter les corps des deux grands saints, et on les compta avec raison parmi les trésors dont Grégoire enrichit cette église. On envoya des reliques de ces saints à Florence, et aussi en France ; mais la plus grande partie de ces restes se trouve encore dans le confessionnal de S. Marc, attendant l'heure où ils seront de nouveau unis à leur âme courageuse pour assister au jugement de ceux qui les ont condamnés.

CHAPITRE XV.

Les Actes du pape Etienne.

I

Les événements que nous allons raconter eurent lieu en l'an 259 de l'ère chrétienne. Les empereurs Valérien et Gallien avaient usurpé le trône, et sous leur gouvernement tyrannique, il y eut une terrible persécution contre l'Eglise. Sous les autres règnes, pendant les deux cent cinquante ans qui précédèrent, on ne trouve que rarement une intervention aussi visible de la Providence divine en faveur de la gloire de ses martyrs et pour l'humiliation de ses ennemis. Le tonnerre roula sur la tête des persécuteurs, la terre trembla sous leurs pieds, leurs idoles se fondirent comme du plomb dans une fournaise à la prière des martyrs, et les ruisseaux de sang coulaient toujours, et les anges emportaient chaque jour et chaque heure les âmes pures des chrétiens triomphants, dans le séjour de la paix et du bonheur. Il n'y a pas, dans l'histoire de l'empire romain, d'époque où le peuple fut plus visité par les calamités publiques que sous les règnes de Gallus et de Valérien. Les inondations, les incendies et les tremblements de terre ruinèrent des provinces entières et détruisirent les terres et de splendides cités ; la famine et la peste se joignirent à cette guerre d'extermination ; partout on entendait des cris de désolation. Comme on devait s'y attendre, on attribua ces calamités à la faute des chrétiens. L'esprit malin parla par les oracles de capitole, et excita les animosités contre cette *religion détestée*, qui s'étendait de toute part. La persécution arriva, mais les circonstances qui l'amenèrent furent d'une nature toute particulière.

Pendant les trois premières années de son règne, l'administration de l'empereur Valérien fut douce et pacifique. Il était en quelque manière favorable aux chrétiens. En pu-

blic comme en particulier, il leur montrait du respect et de la bienveillance, et de tout côté l'Eglise était florissante.

"Avant la persécution, dit Eusèbe, le grand historien de la primitive Eglise, Valérien fut bienveillant et doux envers les serviteurs de Dieu. Nul de ses prédécesseurs, pas même celui qui était connu publiquement comme chrétien (Philippe, A. D. 244) ne leur montra plus de bonté que ce prince dans le commencement de son règne. Sa maison était remplie de chrétiens ; elle paraissait être plutôt une église de Jésus-Christ que le palais d'un empereur romain." (Liv. VII, chap. X.)

Il avait parmi ses courtisans un homme nommé Macrian. Il était d'une basse origine, mais il avait quelques prétentions littéraires et scientifiques. Habile dans la sorcellerie et la magie, il s'insinua dans les bonnes grâces de l'empereur. L'avarice, l'ambition et la cruauté avaient pris possession de son cœur. Il aspirait à la puissance suprême, et désirait satisfaire les vils penchants de son cœur en répandant le sang des chrétiens, qu'il détestait sans aucune raison. Il est à supposer que les démons à qui il est permis d'influencer les hommes par le moyen de la magie noire fit comprendre à Macrian qu'il ne pouvait jamais arriver à la réalisation de ses ambitieuses espérances, tant que Valérien resterait l'ami des chrétiens. Il se mit à l'œuvre avec une habileté diabolique pour pervertir les bonnes dispositions du pacifique empereur, et l'histoire nous raconte le récit épouvantable de ses succès. Il commença par lui parler des merveilles de la magie, comment il pouvait dévoiler l'avenir et guider le présent dans les sentiers de la plus haute prospérité ; il ajouta que la magie était un talisman de richesse, de puissance et de gloire. Valérien fut pris comme une mouche dans une coupe de miel empoisonnée.

Sous les conseils de ce précepteur impie, il commença à croire que la leçon de la sagesse était écrite dans les entrailles des enfants nouveau-nés, et que les terribles secrets de l'inconnu pouvaient être déchiffrés dans le sang du cœur. Sa première victime fut un enfant nouvellement né. Aveu-

glé par le fanatisme, il ouvrit les entrailles de l'enfant pour y lire le langage de la prophétie et du savoir. Ceux qui sont atteints de la jaunisse voient tous de la même couleur ; il en est ainsi quand la passion domine l'âme, chaque pensée est moulée d'après la forme désirée, et les nobles facultés de l'intelligence et de la volonté sont au service de son assouvissement. Valérien pensa ainsi voir dans la pratique horrible de la magie les sources cachées de la science et du pouvoir. On ne doit pas s'en étonner ; sous la conduite de l'impie Macrian, il trouva que les chrétiens n'étaient pas agréables aux dieux et comme un abîme en attire un autre, il tomba dans les plus basses profondeurs de la cruauté, de l'intolérance et du fanatisme. La fin de l'année 251 trouva Valérien changé et devenu un des plus cruels et des plus endurcis persécuteurs de l'Eglise.

Pendant les jours de paix qui précédèrent cette persécution, le Tout-Puissant communiqua à S. Cyprien, évêque de Carthage, la connaissance de ce qui allait arriver. Le savant évêque écrivit à plusieurs églises de se préparer pour la tempête. Dans sa sublime exhortation au martyre, dans sa lettre aux habitants de Thébarites, il dit : " Instruit par la " lumière que le Seigneur a daigné nous envoyer, nous de- " vons réchauffer vos âmes par la sollicitude de nos avis, " car vous devez connaître et vous devez être certains que " le jour d'une terrible épreuve va se lever. Nous devons " tous nous tenir prêts à combattre, et ne penser à rien " qu'à la couronne de gloire et à la récompense ineffable " qui suivra une confession courageuse de la foi. Les " épreuves qui nous attendent ne sont pas comme celles du " passé ; le combat sera plus terrible et plus sanglant, les " soldats du Christ doivent s'y préparer par une foi inébran- " lable et par une vertu sans tache ; qu'ils se rappellent " chaque jour, en buvant le sang de Jésus-Christ, qu'ils " doivent bientôt répandre le leur pour Lui." (S. Cprien, Epit. 56 ad Thibaritanos de Exhortant. Mart.)

Quand les nuages qui annonçaient la tempête aux yeux prophétiques de Cyprien éclatèrent, l'année suivante, et que

les horreurs d'une persécution sanglante furent commencées, le grand docteur fut lui-même une des victimes les plus remarquables. Dans une autre partie de ses ouvrages, il nous dit que lorsque la persécution commença la populace furieuse demandait à grands cris dans l'amphithéâtre de Carthage, qu'il fût jeté en pâture aux bêtes. Comme les édifices les plus hauts sont plus exposés à la foudre, ainsi les évêques et les Pères de l'Eglise furent les premières victimes de la persécution. A Rome, le grand pape Etienne fut martyrisé pendant qu'il célébrait la messe, dans les catacombes. Nous empruntons aux Actes de ce saint Pontife quelques-unes des scènes qui se passèrent dans le Colisée pendant cette persécution.

Quoique Dieu permît que la persécution éprouvât son Eglise, cependant il ménageait une terrible vengeance contre ses ennemis. Tous les persécuteurs eurent une fin inattendue et misérable. Pas un de ces tyrans qui répandirent le sang chrétien ne fut plus humilié ni plus exécré que Valérien. "Ils ont choisi leurs propres moyens," dit Dieu par la bouche du prophète Isaïe," et les abominations que leur cœur désire, mais je vais leur montrer leur folie et les châtier pour leurs péchés." (Isaïe, LXVI, 3, 4).

Tout l'empire participa au sort malheureux qui tomba sur Valérien : les fléaux, les famines, les tremblements de terre, les guerres civiles fondirent sur le monde comme une tempête, décimant les populations et répandant de tous côtés la terreur et la confusion. Les barbares qui occupaient les frontières des provinces les franchirent, et comme s'ils eussent été concertés entr'eux, ils se jetèrent sur différentes parties de l'empire à la fois, et se mirent à piller et à saccager tout ce qu'ils rencontraient. Valérien fut forcé de donner son attention à des ennemis plus formidables que les chrétiens inoffensifs. Il organisa des troupes, envoya son fils Galliénus contre les Germains, ses meilleurs capitaines dans d'autres parties de l'empire ; lui-même prit le commandement de l'armée destinée à combattre les Perses qui, depuis plusieurs années, étaient les plus formidables en-

nemis de l'Empire Romain. Sapor, le roi des Perses, mit en déroute l'armée romaine et fit l'empereur prisonnier; l'heure terrible de la rétribution était arrivée pour le cruel Valérien. Il fut traîné, chargé de chaînes, devant le hautain roi des Perses; on lui avait laissé sa magnifique robe de pourpre et d'or. Après avoir été insulté de la manière la plus cruelle et la plus barbare, on le fit marcher devant le char de Sapor par toutes les villes du royaume, et partout aussi, il était insulté et maltraité. L'esclave le plus vil n'aurait pu être traité avec plus d'ignominie. Chaque fois que Sapor voulait entrer dans son char ou monter sur son cheval, on amenait Valérien et on le faisait mettre à quatre pattes, en sorte que le roi barbare faisait de son dos un marche-pied. Après plusieurs années passées dans la servitude, souffrant de la faim, des insultes et des douleurs corporelles, un sort plus malheureux encore l'attendait. Quand sa constitution fut à peu près épuisée, on résolut d'empiéter sur les droits de la mort par le dernier et le plus cruel acte de revanche. Il fut écorché tout vivant, et sa peau fut empaillée et pendue dans un des temples de la Perse, comme un monument de triomphe et de vengeance. Ainsi périront tous ceux qui lèvent le bras contre Dieu.

II

Pendant que Valérien poursuivait ses horribles études de la magie, les chrétiens furent avertis du changement survenu dans son caractère et se préparèrent aux événements. Les catacombes furent ouvertes de nouveau, on amoncela des provisions dans ces sombres retraites de la mort; l'autel et le tabernacle furent dépouillés de leurs ornements et les redoutables mystères furent encore célébrés sur les tombeaux des martyrs. Les cathécumènes furent tous baptisés et les fidèles se fortifièrent par la communion fréquente et par des prières incessantes. Valérien montra par plusieurs signes le changement de ses sentiments envers les chrétiens. Pendant qu'il préméditait un terrible carnage des disciples

du Christ, un acte héroïque de zèle et de courage accompli par une des domestiques du palais, alluma le feu latent de son cœur cruel et perverti et lui fit dégainer l'épée, pour répandre le sang de milliers de chrétiens.

Un jour, on vit une pauvre femme assise près des portes du palais impérial ; elle pleurait et se lamentait à fendre l'âme. Une servante chrétienne de la maison passa près d'elle et apprit d'elle que l'empereur lui avait fait voler son enfant et qu'il était maintenant occupé à le couper par morceaux. La servante retourna dans les appartements de l'empereur et le trouva en compagnie de l'impie Macrian, incliné sur le corps d'un bel enfant mort ; leurs mains étaient teintes de sang, ils ressemblaient plutôt à des furies qu'à des hommes. Poussée par une sainte indignation, à cette vue sanglante, la courageuse servante de Dieu reprocha à l'empereur sa stupide et cruelle impiété. Elle le menaça des jugements de Dieu et le fit trembler à l'idée de la rétribution qui est toujours suspendue sur la tête du meurtrier et de l'oppresseur du pauvre ; mais l'esprit du mal s'était déjà emparé du vil Valérien ; ce langage de reproche irrita son âme orgueilleuse, et bouillant de rage, il ordonna à des licteurs de ramener et de torturer la chrétienne qui avait osé le réprimander. En même temps qu'il condamnait à mort sa première victime, il ordonna de suspendre aux murs du Capitole et aux colonnes du forum les bronzes sur lesquels étaient inscrits les décrets de persécution contre les chrétiens.

Le pape Etienne rassembla son troupeau autour de lui et il l'exhorta au martyre. Entr'autres choses, disent les Actes du martyre du saint Pontife, que nous citons de Baronius, (A. D. 259), il leur dit ces paroles : " Mes enfants bien-" aimés, écoutez-moi, pauvre pécheur ; tandis qu'il en est " temps encore, faisons de bonnes œuvres, non-seulement " en faveur de notre prochain, mais encore pour nous-" mêmes. Permettez-moi, en premier lieu, de vous engager, " chacun de vous, à prendre votre croix et à suivre Jésus-" Christ, qui nous dit : " " Celui qui aime sa vie la perdra,

" et celui qui perd sa vie pour moi la retrouvera dans l'é-
" ternité." "Je vous conjure donc tous d'être attentifs, " non-seulement à votre propre salut, mais encore à celui " de votre prochain ; en sorte que si quelqu'un parmi vous " a des parents ou des amis, hâtez-vous de les conduire ici " pour qu'ils reçoivent le baptême de nos mains."

Parmi les chrétiens qui écoutaient les discours du saint pasteur, se trouvait un vénérable vieillard nommé Hippolyte ; il avait été un riche citoyen romain, mais il avait donné tous ses biens aux pauvres et menait maintenant une vie solitaire dans les catacombes de la voie Appienne. Quand Etienne eut cessé de parler, Hippolyte se jeta à ses pieds, et lui dit : "Bon père, s'il vous plaît, j'ai mon neveu et sa " sœur, tous deux païens, que j'ai élevés moi-même, un " petit garçon de dix ans et une petite fille de treize ans : " leur mère aussi est païenne, on l'appelle Pauline. Il en " est ainsi du père, nommé Adrias, qui de temps à autre " me les envoyait." Etienne l'engagea à retenir les enfants, la prochaine fois qu'on les lui enverrait, afin que les parents fussent forcés, pour ainsi dire, à aller lui rendre visite.

Deux jours après, les enfants dont Hippolyte avait parlé, arrivèrent chez lui ; ils apportaient des gâteaux. Il les retint et envoya un mot au saint pape qui vint aussitôt, embrassa les petits enfants et les caressa. Plein de sollicitude pour leurs enfants, les parents arrivèrent en hâte pour les chercher. Alors Etienne leur parla des terreurs du jugement de Dieu ; il les exhorta fortement à abandonner les idoles, comme l'avait fait Hippolyte. Adrias, le père des enfants, dit qu'il craignait d'être dépouillé de ses biens et d'être mis à mort ; c'était le sort de tous ceux qui faisaient profession d'être chrétiens. Pauline dit la même chose, et le détourna de prendre une semblable détermination, car elle haïssait la religion des chrétiens. Ils s'en retournèrent, laissant dans les catacombes ceux qui les avaient exhortés sans succès, mais non pas sans espoir.

Ensuite, saint Etienne manda le savant prêtre Eusèbe et le diacre Marcellus ; il les envoya auprès d'Adrias et de

Pauline pour les inviter à se rendre aux catacombes où Hippolyte résidait; quand ils furent arrivés, Eusèbe leur dit : Jésus-Christ espère qu'il vous introduira dans le royaume des cieux. Et quand Pauline se mit à démontrer la gloire de ce monde et le sort misérable des chrétiens, il leur fit une peinture des gloires ineffables du ciel qu'ils ne pouvaient obtenir que par la foi et le baptême. Pauline demanda jusqu'au lendemain pour se décider. La même nuit, se présentèrent à Eusèbe, dans les catacombes, un père et une mère avec leur fils qui était paralytique; ils voulaient qu'il fût baptisé. Eusèbe pria pour lui, et le baptisa ; aussitôt il fut guéri, et sa langue étant libre, il rendit grâce à Dieu. Alors Eusèbe offrit le saint sacrifice, et tous participèrent au corps et au sang de Jésus-Christ. Quand le pape Etienne apprit cela, il se joignit à eux, et ils se réjouirent ensemble.

Mais le matin même, Adrias et Pauline revinrent, et en apprenant la guérison de l'enfant, ils furent remplis d'admiration; ils manifestèrent une grande contrition et prièrent le pontife de les baptiser. En voyant cela, Hippolyte remercia Dieu et s'écria : " Saint père, ne différez pas le baptême." Etienne répondit : " Que les solennités ordinaires s'accomplissent, je vais leur poser les questions prescrites pour voir s'ils croient sincèrement et s'ils n'éprouvent point d'hésitation." Après l'interrogatoire, il leur ordonna un jeûne, et ayant instruit les catéchumènes, il les baptisa au nom de la Trinité, plaça sur eux le signe de la croix, appela le garçon Néone et la fille Marie, et il offrit le saint sacrifice pour eux. Quand tous eurent communié, Etienne se retira. Les nouveaux baptisés restèrent dans les catacombes avec Hippolyte, Eusèbe et Marcel, et ils distribuèrent leurs biens aux pauvres.

Dès que la nouvelle de ce qui s'était passé fut parvenue aux oreilles de l'empereur, il ordonna de chercher les nouveaux convertis, et une récompense, consistant en la moitié de leurs propriétés, fut promise à celui qui les découvrirait. Ce fut alors que Maxime, écrivain dans un des bureaux

publics, eut recours à un expédient pour les trouver. Il feignit d'être chrétien lui-même, et demandant l'aumône, il vint se mettre sur une place appelée *area carbonaria*, sur le mont Célien. Il resta là à mendier jusqu'à ce qu'il vit Adrias passer ; alors il s'adressa à lui aussi afin d'avoir la preuve qu'il était chrétien. " Pour l'amour de Jésus en qui je crois, je vous en conjure, ayez pitié de ma détresse." Adrias ayant pitié de lui, l'invita à le suivre. Mais quand il fut entré dans la maison, Maxime fut saisi par un démon, et il s'écria : " Homme de Dieu, je suis un imposteur, je vois devant moi un feu immense ; oh ! priez pour moi, je suis torturé par les flammes !" Quand ils eurent prié pour lui, il tomba par terre et il fut guéri ; lorsqu'on le releva, il s'écria : " Périssent les adorateurs des idoles : baptisez-moi." On le conduisit à S. Etienne qui l'instruisit, le baptisa et le pria de rester quelques jours avec lui.

Comme Maxime ne revenait pas, on fit des recherches et quelques-uns de ses confrères de bureau se rendirent à sa demeure. Ils le trouvèrent prosterné et priant. Ils mirent la main sur lui et le conduisirent devant Valérien qui lui dit : " Avez-vous été corrompu par les présents au point de me tromper."

—En vérité, répliqua Maxime, jusqu'à présent, j'étais aveuglé, mais maintenant ayant été éclairé, je vois.

—De quelle lumière ? dit l'empereur.

—Dans la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ, répliqua Maxime.

Valérien entra en fureur et le fit précipiter du haut d'un pont dans le Tibre. Son corps fut retrouvé et enterré par Eusèbe, dans un enfoncement des catacombes, sur la voie Appienne. (1)

(1) On montre encore dans les catacombes de S. Sébastien, la petite chapelle où Maxime fut enterré. Comme on laisse ces catacombes ouvertes aux étrangers, il n'y en a pas d'aussi bien connue dans la ville éternelle. La pierre avec son inscription *Maximi* existe encore au même lieu. C'est dans cette sombre chapelle souterraine que S. Philippe de Néri avait coutume de passer les nuits en prière.

Valérien envoya un corps de soixante-dix soldats avec ordre de faire diligence pour trouver Eusèbe et les autres. Quand le saint prêtre, avec Adrias, Pauline, leurs enfants et le vénérable Hippolyte, furent découverts, ils furent tous conduits sur la place de Trajan. Le diacre Marcellus avait formulé des plaintes contre l'empereur, à cause de ses cruautés envers les amis de la vérité ; il fut dénoncé par Secundinus Togatus, et on s'empara aussi de lui.

Le prêtre Eusèbe fut interrogé le premier par le juge. —Etes-vous celui qui porte le trouble dans la ville ? Mais, d'abord, quel est votre nom ?

—On m'appelle Eusèbe et je suis prêtre.

Le juge ordonna qu'il fût mis de côté et d'amener Adrias; il lui demanda son nom, et comment il était arrivé à la fortune avec laquelle il séduisait le peuple. Adrias répondit : —Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, j'ai hérité de la fortune acquise par mes parents.

—Faites donc usage de votre fortune et ne la gaspillez pas en faisant vivre les autres, dit le juge.

—C'est vrai que je la dépense, mais c'est pour mon avantage et pour celui de mes enfants.

—Avez-vous une femme et des enfants.

—Ils sont ici avec moi enchaînés.

—Qu'on les amène, dit le juge.

On introduisit Pauline et ses enfants Néone et Marie, le diacre Marcel et Hippolyte ; le juge dit :

—Sont-ce là votre femme et vos enfants ?

—Oui, dit Adrias.

—Quels sont les deux autres ?

—Celui-ci est le diacre Marcel, et celui-là mon père Hippolyte, un fidèle serviteur de Jésus-Christ.

Le juge se tourna vers eux et leur dit : " Déclarez-vous-mêmes vos noms."

Marcel dit : " On m'appelle le diacre Marcel."

—Et vous, dit-il à Hippolyte, quel est votre nom ?

—Hippolyte, serviteur des serviteurs de Dieu.

Le juge fit sortir Pauline et ses enfants et dit à Adrias :

—Dites-moi où sont vos trésors, et allez avec ceux qui sont ici avec vous offrir un sacrifice aux dieux pour sauver vos vies, autrement vous aller les perdre bientôt.

—Nous avons déjà, dit Hippolyte, rejeté les vaines idoles, et nous avons trouvé le Seigneur du ciel et de la terre, Jésus-Christ, le Fils de Dieu, en qui nous croyons.

Le juge les envoya tous ensemble dans la prison, ils furent conduits à la Mamertine.

Après trois jours, le préfet, assisté de Probus, tint sa cour dans le temple de la Terre où il avait des instruments de torture de toute espèce. Adrias fut introduit le premier, et fut interrogé sur ses propriétés. Comme on n'en obtint aucune réponse satisfaisante, on fit allumer le feu sur l'autel de Minerve, et on leur commanda de sacrifier. Tous rejetèrent l'ordre avec horreur, et se moquèrent de l'injonction du juge. On les dépouilla, on les étendit sur des chevalets et ils furent frappés avec des bâtons. Alors la bienheureuse Pauline ayant été battue plus que les autres, ou étant plus faible,rendit son âme à Dieu, ce que voyant le juge ordonna qu'Eusèbe et Marcel fussent décapités. La sentence fut exécutée sur la *Petra scelerata*, près du Colisée, le 13 des calendes de novembre. Leurs corps furent laissés en pâture aux chiens; celui de sainte Pauline fut précipité du haut de la plate-forme ; tous les trois furent enlevés par un autre Hippolyte, un diacre, qui les enterra dans les catacombes de la voie Appienne, où ils s'étaient si souvent rencontrés.

Secundinus conduisit ensuite Adrias, ses enfants et Hippolyte dans sa propre maison, et essaya, mais en vain, de découvrir où était leur argent ; leur réponse fut : "Ce que nous avions, nous l'avons donné aux pauvres. Nos trésors sont nos âmes que vous ne pouvez nous forcer à perdre; faites votre devoir." Secundinus fit torturer les enfants en présence de leur père qui leur disait : " Soyez constants, mes enfants." Pendant qu'ils subissaient la torture, ils ne faisaient que répéter : "Jésus-Christ, assistez-nous."

Il commanda ensuite d'appliquer des torches enflammées aux côtés d'Adrias et d'Hippolyte. Après avoir été torturés

de toute sorte de manières, sans qu'on pût les faire consentir à sacrifier, Secundinus dit : "Enlevez promptement les enfants Neone et Marie, portez-les sur la *Petra scelerata* et tuez-les en présence de leur père." Quand ses ordres eurent été exécutés, leurs corps furent jetés sur la place publique, c'est-à-dire auprès de l'amphithéâtre. Ils furent enlevés pendant la nuit par les fidèles et enterrés avec leur mère dans les Catacombes.

Quand au bout de huit jours, Secundinus eut annoncé cela à Valérien, ce dernier commanda de préparer son trône dans le cirque. Flaminius, Hippolyte et Adrias, chargés de chaînes, et précédés d'un héros qui criait : "Ce sont les malheureux coupables qui troublent la ville", furent conduits devant le tribunal, où on leur demanda de nouveau ce qu'était devenu leur argent : "Livrez-nous, leur dit-on, votre argent dont vous vous servez pour induire le peuple en erreur."

Adrias répondit : "Nous prêchons Jésus-Christ, qui a daigné nous délivrer de l'erreur, non pas pour la destruction des âmes, mais pour que nous ayons la vie."

Quand Secundinus Togatus vit que ses ordres ne servaient à rien, il les fit battre pendant longtemps sur les mâchoires avec de lourds bâtons, et en même temps il leur criait : "Sacrifiez aux dieux en brûlant de l'encens." Il avait fait mettre près d'eux un trépied pour cette fin.

Hippolyte ruisselant de sang criait : "Faites votre devoir, homme infortuné, et ne cessez pas vos tourments."

Secundinus fit cesser les coups et dit : "Maintenant du moins, ayez pitié de vous-mêmes ; vous voyez que j'ai moi-même pitié de votre folie."

Ils répondirent : "Nous sommes prêts à endurer n'importe quels tourments, plutôt que de faire ce que vous ou votre empereur désirez de nous." Secundinus rapporta ces paroles à l'empereur Valérien qui commanda qu'ils fussent mis à mort en présence du peuple.

Secundinus les fit transporter sur le pont d'Antonin, et les fit battre à mort ; c'est là qu'ils expirèrent après avoir

souffert pendant longtemps ; leurs corps furent laissés sur la même place, près de l'île Lycaonie. Hippolyte, diacre de l'Eglise romaine, les enterra pendant la nuit dans les catacombes de S. Sébastien. (Voir Baronius, l'an 259, Nos 8 et suivants).

D'après les Actes que nous avons cités, nous voyons que dès que les catacombes eurent été consacrées par la présence des restes des martyrs, elles devinrent les demeures de beaucoup de chrétiens. Quand la paix régnait dans l'empire et que le saint sacrifice était offert dans de petites églises au cœur même de la ville, quelques-uns des plus fervents chrétiens se retiraient dans les catacombes pour prier dans la solitude. Tel fut le cas pour Hippolyte, frère de Pauline, dont nous avons raconté la mort. Nous trouvons dans les mêmes actes l'histoire intéressante d'une femme grecque et de sa fille, qui passèrent quelques années dans les cryptes de la voie Appienne, restant à prier sur les tombeaux des martyrs longtemps après que l'épée de la persécution eut été remise dans le fourreau. Ces femmes étaient chrétiennes et parentes d'Adrias et de Pauline. Arrivées à Rome, elles apprirent que leurs parents avaient été martyrisés ; elles vinrent toutes joyeuses dans la petite chapelle des catacombes de S. Sébastien (comme on les appelle aujourd'hui), où leurs corps avaient été enterrés ; elles y passèrent treize ans en veilles et en prière, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de les rappeler à lui ; toutes deux furent enterrées avec leurs parents.

III

Près d'un an s'était passé depuis les événements que nous avons racontés. La persécution sévit toujours, mais elle a perdu de sa violence. Le mauvais esprit qui avait pris possession de Valérien, le poussait à de plus grandes cruautés et à une haine plus profonde envers les chrétiens. En conséquence, il lança un édit plus cruel et plus terrible que les autres. On promettait aux dénonciateurs les biens de tous les chrétiens qu'ils trahiraient. Valérien envoya en secret

aux gouverneurs des provinces, des instructions dans lesquelles il disait que quoiqu'il eût commandé seulement la mort des principaux chrétiens, il voulait cependant que tous fussent exterminés. Conséquemment, l'année suivante, la persécution fut plus violente que jamais et nous allons reprendre la seconde partie des magnifiques Actes que nous avons déjà cités, et continuer notre récit des horreurs qui se passèrent dans le Colisée, il y a dix-sept siècles.

Quand l'édit eut été publié, Etienne assembla tout le clergé et lui dit : " Frères et compagnons d'armes, vous avez appris le cruel et diabolique édit qui vient d'être lancé et qui promet aux païens les biens des chrétiens qu'ils trahiront. Rejetez donc, mes frères, les biens de ce monde avec mépris, afin d'obtenir le royaume éternel ; ne craignez pas les princes de ce monde, mais priez le Maître des cieux et son Fils Jésus-Christ, qui peut nous sauver des mains de nos ennemis et de la malice de satan, pour nous associer à son bonheur."

Alors le prêtre Bonus répondant à l'évêque lui dit : " Non-seulement nous sommes prêts à abandonner nos biens terrestres, mais encore à verser notre sang pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin de mériter sa grâce." Ayant ainsi parlé, tout le clergé se prosterna aux pieds du saint pape et lui dit qu'il y avait quelques enfants païens et d'autres personnes de leur voisinage qui n'étaient pas encore baptisés, et ils demandèrent la permission de les lui amener ; il y consentit et leur dit de se rassembler tous le lendemain dans la crypte de Nepotiana.

Le jour suivant, tous les catéchumènes, au nombre de cent huit, se trouvèrent réunis ; Etienne les baptisa tous et offrit pour eux le saint sacrifice ; ils reçurent la sainte communion. Pendant que le Pontife résidait dans les Catacombes, réglant les affaires de l'Eglise, enseignant, exhortant, tenant des conseils, et célébrant la messe aux différents tombeaux des martyrs, une multitude de païens recouraient à lui pour être instruits et baptisés.

Le serviteur de l'un de ces païens, nommé Sempronius,

avait été saisi et questionné sur la manière dont il avait disposé de la fortune de son maître ; on avait aussi placé devant lui l'idole de Mars et un trépied afin de le faire sacrifier à ce dieu. "Que Notre-Seigneur Jésus-Christ anéantisse cette idole," dit Sempronius, et aussitôt l'idole se fondit comme de la cire exposée au feu. Etonné de cela, Olympius, l'officier chargé de l'exécution, ordonna de le transporter dans sa propre demeure, et le menaça d'épuiser sur lui, pendant la nuit, toutes les espèces de tourments.

Arrivé à sa maison, il raconta à sa femme Exupère, comment l'idole de Mars s'était fondue au nom de Jésus. "Alors, dit-elle, si la vertu de ce nom est aussi puissante, c'est mieux pour nous d'abandonner nos dieux qui ne peuvent ni se défendre ni nous protéger, et de chercher celui qui a rendu la vue à la fille de Nemesius." Olympius dit alors à Tertullien, son domestique, de traiter Sempronius avec honneur, et de tâcher de découvrir où étaient les trésors de son maître Nemesius. Mais pendant la nuit, lui, sa femme et son fils allèrent trouver Sempronius et, tombant à ses pieds, ils dirent : "Nous reconnaissons la puissance de Jésus-Christ ; nous demandons à être baptisés."

Sempronius dit à Olympius : "Si vous faites pénitence, vous, votre femme et votre fils, vous serez tous baptisés en temps convenable.

—Vous allez avoir la preuve dès maintenant, dit Olympius, que du fond de mon cœur je crois au Dieu que vous prêchez ; et en disant cela il ouvrit la porte d'une chambre où se trouvaient des idoles d'or, d'argent et de marbre, puis il dit à Sempronius qu'il était prêt à en faire ce qu'il ordonnerait.

—Alors, dit Sempronius, détruisez chacune d'elles de votre propre main, faites fondre celles qui sont en or et en argent, et donnez aux pauvres la valeur que vous en retirerez ; alors, je saurai que vous croyez de tout votre cœur."

Quand Olympius eut fait ce que Sempronius exigeait de lui, on entendit une voix qui dit : "Que mon esprit repose en toi." En entendant ces paroles, Olympius et sa femme se sen-

tirent de nouvelles forces, et leur désir de recevoir le baptême était de plus en plus ardent.

Sempronius communiqua ces choses à Nemesius qui était alors en liberté, et fut informer sans retard le pape Etienne qui rendit grâce à Dieu et vint pendant la nuit dans la maison d'Olympius; ce dernier, sa femme et son fils tombèrent à ses pieds, et lui montrèrent les fragments de leurs idoles, comme preuve de leur sincérité. En voyant cela, Etienne remercia Dieu de nouveau, et se mit à les instruire des vérités de la religion. Ensuite il les baptisa ainsi que ceux de la maison qui croyaient, et aussi le fils d'Olympius auquel il donna le nom de Théodule ; puis il offrit pour eux le saint sacrifice. Trois jours après, ces nouvelles parvinrent à Valérien et à Gallienus qui ordonna qu'Olympius et sa fille Lucille, à laquelle la vue avait été rendue, seraient mis à mort dans le temple de Mars sur la voie Appienne. Sempronius, Olympius, Exupère et Théodule furent brûlés vifs près de l'amphithéâtre. Ils expirèrent en chantant les louanges de Dieu qui avait daigné les associer à ses martys; le clergé réunit ce qui restait de ces victimes de la foi et il les enterra avec les solennités ordinaires.

Alors, quelques jours après, des édits nouveaux furent lancés pour l'appréhension et le châtiment d'Etienne et du clergé de l'Eglise romaine. Douze de ces derniers furent immédiatement appréhendés et mis à mort sans aucune forme de procès. Parmi eux se trouvait ce vénérable prêtre appelé Bonus, ou *le bon*, qui avait fait cette énergique déclaration quand Etienne avait parlé au clergé dans les Catacombes. Tertullien, affranchi d'Olympius, réunit tous ces corps et les déposa avec ceux de deux autres saints martyrs dans une crypte près de la voie latine. Le pape ayant appris cela, envoya chercher Tertullien, l'instruisit des vérités éternelles et lui administra le saint baptême; il le donna en soin, pendant qu'il portait encore ses vêtements blancs, à un saint prêtre qui lui donna pour mission spéciale de chercher les corps des saints martyrs. Deux jours après, il était conduit devant Valérien qui le questionna

sur les biens d'Olympius ; il répondit et souffrit toute espèce de tortures avec une héroïque constance, après quoi il fut décapité près de la seconde borne militaire de la voie latine. Ses restes furent enlevés par les soins d'Etienne et enterrés dans la même crypte.

Le lendemain, des soldats allèrent s'emparer du saint pape Etienne et du clergé qui était avec lui ; il fut conduit en présence de Valérien qui lui dit : "Est-ce vous qui essayez de bouleverser l'Etat par vos efforts à induire le peuple à abandonner le culte des dieux ?"

Etienne répondit : " Je ne veux pas troubler l'Etat, mais j'exhorte le peuple à abandonner les démons qu'ils adoraient dans leurs idoles, à rendre hommage au vrai Dieu et à Jésus-Christ son Fils qu'il a envoyé sur la terre." Valérien commanda de le conduire dans le temple de Mars où sa sentence écrite sur des tablettes lui serait lue.

Le bienheureux Etienne fut conduit hors de la ville sur la voie Appienne, et arriva au temple de Mars ; alors levant les yeux au ciel : "Mon Dieu et mon Père, vous qui avez détruit la tour de confusion à Babel, détruisez ce temple dans lequel les démons trompent un peuple idolâtre."

De suite, le tonnerre se fit entendre, la foudre éclata sur le temple qui fut en partie détruit. Les soldats s'enfuirent. Etienne, resté seul, alla avec ses prêtres et ses diacres au cimetière de Lucine qui se trouvait tout près ; là, il encouragea les chrétiens et les exhorta au martyre, après quoi il offrit le saint sacrifice. Les soldats qui avaient été envoyés à sa poursuite le trouvèrent occupé à célébrer la messe ; mais sans être aucunement effrayé, il continua le saint sacrifice jusqu'à ce qu'enfin les soldats le tuèrent en le frappant à la tête pendant qu'il était assis sur son trône pontifical (le 4 des nones d'août). Les chrétiens éprouvèrent une grande douleur d'être privés d'un si excellent et si grand pasteur ; ils enterrèrent son corps avec sa chair teinte de son sang dans la même crypte, à la place appelée cimetière de Calliste. (Voir Baronius, An. 260).

Les reliques d'Hippolyte, d'Adrias, de Pauline, des enfants

Neone et Marie, reposent sous le grand autel de la belle petite église Ste-Agathe *in Suburra*. C'est maintenant la chapelle du collége irlandais à Rome ; elle fut donnée en même temps que le spacieux collége même, par Grégoire XVI, *dont la mémoire est en bénédiction.* Les fidèles enfants de S. Patrice s'agenouillent autour de cette vénérable châsse et apprennent par la prière l'esprit de martyre qui leur est encore nécessaire. L'Irlande aussi a eu ses martyrs et la châsse des victimes des persécutions de l'Eglise doivent forcément rappeler à la mémoire du lévite exilé, l'histoire des souffrances de sa patrie. Sa foi lui fait voir le côté brillant des nuages qui passèrent sur l'Irlande dans le temps pénal ; ses pères sont au nombre des héros de Rome dans la brillante galerie des martyrs du ciel ; son pays est placé au nombre des nations favorisées de Dieu.

CHAPITRE XVI.

Les deux cent soixante soldats.

Pendant que l'impie Valérien subissait le châtiment de ses crimes sous le fouet ignominieux du roi de Perse, de Sapor victorieux, son fils débauché, l'infâme Gallienus ou Gallien continuait le règne de tyrannie sur l'empire. Sans affection pour son père et sans intérêt pour l'Etat, il se livrait aux plus honteux excès de la débauche. Cinq usurpateurs se levèrent presque simultanément pour lui arracher les rênes du gouvernement. Parmi eux se trouvait l'impie Macrian dont les conseils pervers avaient inspiré à Valérien un sentiment d'hostilité contre les chrétiens, et attiré une si terrible rétribution sur l'infortuné monarque. Le plus heureux des rivaux de Gallien fut le soldat Claudius ou Claude. Sous Valérien, il fut élevé de la position de tribun à celle de commandant d'armée ; son triomphe sur les Goths le rendit fameux ; il fut comblé de louanges, on lui éleva des statues et il était l'idole de l'armée. Son ambition allait de front avec sa fortune ; il aspirait au pouvoir suprême.

C'était un homme rusé, et il eut recours pour détrôner son rival à un stratagème qui lui réussit. Il écrivit les noms de quelques-uns des plus braves et des plus hardis officiers de l'armée de Gallienus, et imita à la perfection l'écriture de l'empereur. Ce document, qui était une prétendue liste de ceux que le tyran avait l'intention de mettre à mort, fut envoyé par un confident au camp de Gallienus qui alors assiégeait l'usurpateur Aureolus dans la ville de Milan. Ce document tomba avec intention entre les mains d'une des prétendues victimes. Il réunit les autres autour de lui et ils résolurent de tuer Gallien pendant la nuit. Quand l'obscurité fut complète, ils sonnèrent une fausse alarme, les soldats furent appelés aux armes, et dans la confusion qui s'en suivit, l'infâme emperenr eut le corps percé par un

javelot ; un officier lui sépara la tête en deux. Claude fut déclaré empereur par sa propre armée ; il défit Aureolus et vint à Rome pour tremper ses mains dans le sang des chrétiens, pour couvrir son nom d'une éternelle infamie.

Son prédécesseur était trop intempérant pour avoir été formidable. La cruauté, l'effusion du sang, les hécatombes d'innocentes victimes ne sont pas les souillures que l'on trouve dans les pages de l'histoire où son nom est mentionné. Son impureté, son intempérance, la satisfaction de toutes ses passions, ne lui laissaient pas un moment de sobriété ou de calme pour molester les chrétiens. Cependant les anciennes lois de persécution existaient encore et il y avait des juges et des gouverneurs qui exécutaient ces terribles édits pour satisfaire le penchant d'un cruel caprice ou pour se débarrasser de ceux qu'ils considéraient comme lui étant nuisibles. Dans les provinces, on cite plusieurs martyrs, et à Rome la persécution sévissait toujours, mais sans horreurs sanglantes. Les chrétiens souffraient, mais non pas dans le Colisée ou à la *Petra scelerata ;* on ne leur faisait pas endurer tous les supplices qui nous sont décrits, mais ils étaient jetés dans d'étroites prisons, ou enchaînés sur des galères, ou bien encore on les faisait travailler comme des malfaiteurs publics dans les forêts et aux sablonnières des environs de la ville. Ainsi, quand Claude entra dans Rome, il avait ses victimes toutes prêtes ; son règne court mais sanglant fut inauguré par les scènes les plus émouvantes et les plus cruelles que nous trouvions dans les récits des horreurs du Colisée.

Dans les Actes des nobles perses, Marius, Marthe et leurs fils, tels que donnés par les Bollandistes, le dix-neuf de janvier et le premier de mars, nous lisons ce qui suit :

"En ce temps-là, Claude ordonna que tous les chrétiens qui seraient trouvés soit en prison, soit en dehors, seraient immédiatement punis sans procès. Au temps où cette loi fut promulguée, il y avait deux cent soixante soldats détenus sur la voie Salaria ; ils avaient été condamnés, parce qu'ils étaient chrétiens, à travailler à une sablonnière. Il

les fit enfermer dans une boutique de potier, puis transporter dans l'amphithéâtre pour y être tués par les flèches. Quand l'exécution eut lieu, Marius, Marthe, sa femme et leur fils Audifax, avec le saint prêtre Jean et Aleocus, en furent très-affligés ; ils se rendirent sur la place où l'exécution avait eu lieu, et trouvèrent un grand feu allumé sur les corps des soldats. Ils se mirent alors à ramasser les cadavres et à les oindre d'huile parfumée et d'épices, car ils étaient très-riches, et ils en enterrèrent autant qu'ils purent dans la crypte de la voie salarienne, près du lieu appelé *Clivum cucumeris*. Ils enterrèrent en même temps et à la même place un certain tribun de Claude nommé Blastus ; ils passèrent là plusieurs jours dans le jeûne et la prière."

L'imagination peut compléter les détails de cet horrible massacre. Selon les Actes ils furent frappés par les flèches dans le Colisée. On permit à une brutale soldatesque de prendre la place des spectateurs, et du haut des gradins de lancer leurs flèches sur leurs compagnons d'armes retenus de force dans l'arène. Le corps des archers était toujours composé des soldats les plus sauvages ; c'est parmi eux qu'on choisissait généralement les exécuteurs publics; leurs habitudes d'intempérance, leur grossièreté, leur mine brutale, et leur manque de sentiments d'humanité les faisaient haïr des paysans eux-mêmes, et ils n'étaient dans les mains des tyrans que de simples instruments pour torturer les chrétiens.

C'est un spectacle terrible de contempler ces braves soldats désarmés, liés et silencieux, attendant les coups fatals qui doivent leur percer la poitrine. C'est en vain que nous fouillons dans l'histoire des naufrages et des champs de bataille, nous ne trouvons rien de comparable à cette scène ; la vague qui engloutit sa victime la délivre en même temps de l'agonie ; un cri de la victime mourante se fait entendre à travers la tempête, puis tout est fini, toute trace du naufrage a disparu, les grandes vagues de l'océan roulent et se précipitent et le vent siffle comme auparavant.

Il n'en est pas ainsi dans la scène du Colisée que nous

avons devant nous. Pendant des heures on entend les cris des mourants mêlés aux ricanements sauvages des archers. Ici se trouve un groupe à genoux, les mains jointes, dans l'attitude de la prière ; le sifflement des flèches est leur glas funèbre ; mais avant que nous détournions notre pensée de cette scène de carnage, jetons les yeux sur cette brillante galerie de martyrs qui sont à présent dans les régions célestes, et demandons-leur d'intercéder pour que nous, voyageurs dans cette vallée de larmes, nous nous unissions un jour à eux, pour chanter des hymnes de remerciments et de louanges en l'honneur de la bonté et de la miséricorde de Dieu.

CHAPITRE XVII.

Les actes de sainte Prisca. (1)

I

Lorsque Claude était empereur, il lança un nouvel édit pour forcer les chrétiens à sacrifier aux dieux ; s'ils s'y refusaient ils devaient être mis à mort. Il ordonna à ses proconsuls et à ses juges de mettre cette loi à exécution afin de détruire le culte des chrétiens ; il voulait aussi que ceux qui consentiraient à sacrifier fussent considérés comme dignes des plus grands honneurs, tandis que ceux qui refuseraient fussent traités avec la plus grande cruauté. Pour manifester la véhémence de son zèle, et pour commencer à mettre à exécution sa loi impie, l'empereur Claude fit offrir des sacrifices au temple d'Apollon et il ordonna en même temps à ses soldats d'arrêter tous ceux qui seraient connus comme étant chrétiens, hommes et femmes, puis par la terreur et par les tortures de les forcer à sacrifier aux dieux.

II

Il y avait alors des hommes pervers qui désiraient ardemment détruire la religion chrétienne. Ils se rendirent à une certaine église, et trouvèrent Prisca en prière. Un sang noble coulait dans les veines de cette toute jeune fille, son père avait été trois fois consul et il était excessivement riche. La sainte enfant n'avait que onze ans, elle était douée des plus belles qualités et de la plus grande pureté de mœurs.

Les suppôts de Claude lui dirent : "Notre empereur vous commande de sacrifier aux dieux de votre plein gré." La bienheureuse Prisca dit d'un ton joyeux : "Laissez-moi d'abord entrer dans l'église afin que je me recommande à

---

(1) Le texte de ce chapitre est presqu'une traduction littérale des actes originaux.

Notre-Seigneur, ensuite nous irons en paix. Il est nécessaire qu'au nom de Jésus je confonde votre indigne empereur et que j'assiste au triomphe de Jésus-Christ." Ensuite elle rentra de nouveau dans l'église et acheva ses prières.

III

Après avoir fini de se recommander à Dieu, elle alla avec eux chez l'empereur. Les païens, en entrant dans l'appartement de Claude, lui dirent : "Cette jeune fille consent à obéir aux ordres de votre majesté." Cette nouvelle le réjouit à l'excès ; et il ordonna qu'on la fit venir devant lui. Quand elle fut dans son palais, en sa présence, il dit : "Vous êtes grand, ô divin Apollon, et glorieux entre les dieux, vous qui m'amenez cette vierge si illustre, si belle et si bien disposée." Ensuite se tournant vers Prisca, il lui dit : "J'ai fait en sorte que vous fussiez conduite à moi, pour faire de vous ma favorite, et partager avec moi mon empire." Prisca répondit : "Mais je vais sacrifier sans effusion de sang, et seulement au Dieu immaculé, mon Seigneur Jésus-Christ."

IV

L'empereur entendant ces paroles n'en comprit pas le sens, et il ordonna qu'on la conduisît au temple d'Apollon pour sacrifier à ce dieu. La jeune vierge à laquelle on ordonnait d'entrer dans le temple dit avec joie à l'empereur : "Entrez vous aussi, ainsi que tous les prêtres d'Apollon, afin que vous voyiez combien le tout-puissant et immaculé Seigneur se complaît dans les sacrifices de ses serviteurs." L'empereur ordonna à tous ceux qui l'entouraient d'observer ce qui allait se passer.

La bienheureuse Prisca dit : "Gloire à vous, ô Père glorieux ; je vous invoque, je vous implore ; jetez à terre cette idole immobile et muette, vile emblême de mensonge et de corruption ! Seigneur, écoutez-moi, toute pécheresse que je suis, afin que l'empereur sache combien est vaine l'espérance qu'il a placée dans ses idoles et qu'il n'adore plus que vous seul."

Dès qu'elle eut prié, il y eut immédiatement un grand tremblement de terre, toute la ville en fut ébranlée, la statue du dieu chancela et tomba par terre, le quart du temple fut détruit, recouvrant une foule de personnes, y compris les prêtres de l'idole.

L'empereur fut terrifié et s'enfuit ; Prisca l'arrêta et lui dit : " Attendez un peu, empereur, votre Apollon est en pièces, et il vous faut rassembler ses fragments ; de plus ses prêtres sont détruits ; qu'il vienne donc les assister maintenant."

V

Et le démon qui habitait dans cette idole cria à haute voix : " O vierge Prisca, servante du grand Dieu qui règne dans les cieux, toi qui observes ses commandements et qui m'as arraché de ma demeure, j'ai vécu ici soixante et sept ans, dont douze sous Claude. Beaucoup de martyrs sont venus ici et ne m'ont point maltraité. J'ai sous mes ordres quatre-vingt-treize autres esprits malins, j'ordonne à chacun d'eux de me sacrifier chaque jour cinquante âmes. (1) O empereur, persécuteur des chrétiens, vous avez trouvé une âme sainte, qui sera la cause que vous finirez mal votre règne." Ces paroles furent prononcées d'une voix puissante et sur un ton lamentable ; puis des ténèbres profondes enveloppèrent ceux qui étaient là ; ils s'éloignèrent saisis de crainte et de honte.

VI

L'empereur ne comprenant pas que c'était par la puissance divine que l'idole avait été renversée, fit fouetter la jeune fille et quand les exécuteurs l'eurent battue pendant quelque temps, ils perdirent leur force et s'écrièrent : "Malheur à nous, pécheurs, nous souffrons assurément plus que cette fille ; elle n'est pas blessée, et nous, nous éprouvons

(1) On lit la même déclaration du démon dans les Actes de Ste Martine, mais il ne faut pas oublier que c'est l'esprit du mensonge qui parle ainsi.

de grandes douleurs, Nous vous en conjurons donc, ô empereur, éioignez-lv de nous." Mais l'empereur devint plus courrouce, et fit battre plus fort la bienheureuse Prisea à la figure. La jeune vierge regardait le ciel et disait :

"Béni soyez-vous, ô Seigneur Jésus! car vous donnez la paix à ceux qui croient en vous." Quand elle eut prononcé ces mots, elle fut entourée d'une vive lumière, et on entendit une voix du ciel qui disait :

"Ma fille, ayez courage et ne craignez rien, car je suis le Dieu que vous invoqnez et je ne vous abandonnerez jamais." Ce qu'entendant, l'empereur devint presque fou de rage.

VII

Le lendemain, l'empereur assis sur son tribunal, dit: "Faites venir cette misérable petite sorcière, afin que nous voyions encore quelques-uns de ses sortiléges."

Quand elle fut devant lui il lui dit: "Voulez-vous consentir à vivre avec moi, et à sacrifier aux dieux?"

Mais elle répondit avec fermeté : "Cessez, ô le plus impie des hommes, fils de Satan. N'avez-vous pas honte d'insulter une fille sans défense, et de la maltraiter ainsi, quand vous savez qu'elle ne consentira jamais à sacrifier à vos idoles?"

Alors l'empereur furieux ordonna de la dépouiller de ses vêtements et de la battre avec des fouets. Le corps de l'enfant parut plus blanc que la neige ; si brillante était la lumière qu'il répandait que les yeux des spectateurs en étaient éblouis. Tandis qu'on la fouettait, la vierge disait : J'ai élevé ma voix vers le Seigneur, et il m'a écoutée dans mes combats."

L'empereur en l'entendant prier ainsi lui dit : "Pensezs vous que vous allez me séduire avec votre magie?"

La bienheureuse Prisca répondit : "Satan votre père est le prince des ténèbres, il aime les fornicateurs et embrasse les magiciens." L'empereur enjoignit aux exécuteurs de la battre avec des verges, mais la sainte en entendant ce nouveau châtiment sourit et dit: "Homme injuste et impie, en-

nemi de Dieu, inventeur de maux, vous êtes trop aveugle pour connaître les bénédictions que vous attirez sur moi de la part du Créateur éternel."

VIII

Alors Limenius, parent de l'empereur, lui dit: "Cette enfant souillée ne souffre pas de ces tourments à cause de la gloire des chrétiens et du Crucifié, mais comme un brillant rayon de soleil, elle espère tout obtenir. Que votre majesté commande qu'elle soit jetée en prison et qu'on l'enduise de suif, afin que cette clarté extraordinaire disparaisse." L'empereur donna immédiatement ordre qu'elle fût jetée en prison jusqu'au lendemain. Tandis qu'on la conduisait en prison, elle pria ainsi en présence de tout le monde: "Je vous remercie, Seigneur Jésus-Christ, et j'implore votre grâce: défendez-moi contre cet impie et impur Claude qui méprise votre bonté." Pendant toute la nuit, la sainte enfant glorifiait Dieu dans sa prison en chantant des hymnes, et on entendit les voix d'une multitude de personnes louant Dieu avec elle. Quand le matin fut arrivé, on la fit sortir de la prison après l'avoir enduite d'huile et de graisse. Mais quand Limenius laissa le palais, il sentit un air embaumé, comme s'il eût été parfumé avec des aromates et il dit à ses compagnons: "Ne sentez-vous pas ce magnifique parfum."

Ils lui répondirent: "Les dieux ont envoyé cette senteur agréable pour la bien-aimée Prisca, car ses dieux lui ont apparu pendant toute la nuit."

Arrivés à la prison, ils trouvèrent Prisca assise sur un trône, entourée d'une multitude d'anges dont l'éclat est impossible à décrire. Elle tenait dans ses mains des tablettes et lisait ces mots: "Que vos œuvres sont grandes, ô Seigneur! Vous avez fait toute chose avec sagesse" (Ps. ciii. 24).

Limenius resta terrifié, et laissant la place, il s'en fut au palais annoncer à l'empereur les grands prodiges de Dieu. L'empereur commanda qu'on la conduisît au temple pour sacrifier, et au cas où elle refuserait, de l'exposer aux bêtes. Prisca continuait de prier: "J'ai marché dans la voie de vos

commandements, ô Seigneur, enseignez-moi votre justice, et j'apprendrai les merveilles de votre divinité. Délivrez-moi des châtiments des hommes afin que je puisse garder vos commandements."

IX

L'empereur la voyant plus belle et plus joyeuse que jamais, lui dit : " Avez-vous écouté les bons conseils et consentez-vous enfin à sacrifier aux dieux bienfaisants ?"

Elle lui répondit : " Ma conversion, empereur, est complète, vous ne m'engagerez pas à entrer en discussion avec vous car je suis délivrée des impiétés et des séductions du monde. J'ai accepté les commandements de Jésus-Christ. Il m'est agréable de m'attacher à lui et de placer mes espérances en Celui qui est la vérité, et à qui rien ne manque, car il est tout-puissant. Vos paroles séduisantes sont comme des flèches qui indiquent la voie de la perdition éternelle. Je me réjouis beaucoup plus à la pensée de la mort des saints qui m'entourent et qui ont vaincu le démon, votre père."

X

L'empereur fâché lui dit cependant : " Vous ne mourrez pas, Prisca, si vous venez sacrifier.

— Mais, lui dit-elle, m'ordonnez-vous d'entrer de nouveau dans le temple ?

— Oui, lui répondit l'empereur, allez et sacrifiez si vous ne voulez pas être dévorée par les bêtes féroces."

Prisca lui dit : " Par la grâce de Jésus-Christ qui m'assiste, moi son humble servante, j'entrerai comme vous l'ordonnez."

Mais le démon qui habitait une idole, sachant que la sainte enfant venait pour le chasser, se mit à crier : " Malheur à moi ! où pourrai-je fuir ton Esprit, ô Dieu des cieux ! Le feu me poursuit des quatre coins du temple."

Prisca entra, fit le signe de la croix et indiquant l'idole elle dit : " Regardez, empereur, cette imposture ; elle a des yeux et ne voit pas, des oreilles et n'entend pas, des mains

dont elle ne peut se servir, et des pieds qui ne marchent pas. C'est une statue décorée avec une vanité méprisable; voulez-vous que je sacrifie à cela ?"

L'empereur qui ne comprenait pas ses paroles, s'écria : "Que les dieux vivent toujours, vous avez enfin consenti à ma demande."

La bienheureuse Prisca s'approcha de l'idole et pria ainsi : " Notre-Seigneur, Dieu Eternel, Roi de l'univers, vous avez créé les cieux et la terre, vous avez posé des limites aux flots de l'océan, et marché sur la tête du serpent. Vous ne m'abandonnerez pas maintenant, Seigneur; entendez ma prière, et détruisez cette idole faite par la main des hommes et dont le démon se sert comme d'un instrument plein de malice et de séduction. Que Claude sache par différents châtiments que vous êtes seul béni dans l'éternité. Ainsi soit-il." Puis elle dit d'une voix forte : " Vous qui habitez cette idole sourde et muette, je vous commande de partir." Immédiatement on entendit le bruit du tonnerre, le feu tomba du ciel, il consuma les prêtres du temple et beaucoup de personnes furent tuées ; la pourpre de la manche droite du manteau impérial fut brûlée et l'idole fut réduite en cendre. "Gloire à Dieu dans les cieux, dit Prisca, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté."

XI

L'empereur était à l'apogée de la fureur ; sans se soucier du miracle qui venait d'avoir lieu, ni de la puissance du Dieu invisible, il dit au préfet : "Ramenez cette magicienne, et déchirez son corps en lambeaux avec des crocs de fer, afin qu'elle ne voie plus davantage la lumière du jour. Je suis tout honteux et confus, je ne sais plus que faire." Le préfet se rendit immédiatement au prétoire, prit place au tribunal et commanda de faire comparaître Prisca devant lui. " Introduisez, dit-il, cette destructrice de temple, nous allons voir ce qu'elle va faire." Prisca entra dans le prétoire en souriant.

Le préfet lui dit : "Vous vous moquez de moi, petite sor-

cière, parce que vous êtes encore en vie ; mais par le soleil, je vais faire jeter vos entrailles aux chiens, et nous verrons ensuite si votre Christ vous sera bon à quelque chose."

La bienheureuse Prisca reprit : " Homme impie, ne suis-je pas en droit de me moquer de la puissance de votre empereur qui a été vaincu par une petite fille, par le moyen de Jésus-Christ, et qui m'a ensuite remise entre vos mains ?"

Le préfet lui dit : " C'est lui qui commande, et il a le pouvoir de vous livrer à moi afin que je vous force à sacrifier, ou que je vous ôte la vie." Prisca répondit : " Je ne sacrifierai pas ; torturez-moi autant qu'il vous plaira."

Alors le préfet ordonna de l'étendre sur le chevalet, et de taillader ses membres avec de petits couteaux. Tandis qu'on la tourmentait ainsi elle criait d'une voix forte : " Seigneur Jésus, secourez-moi, j'ai recours à vous."

XII

Le préfet en colère la fit jeter en prison ; elle pansa son corps en étanchant le sang de ses blessures avec ses cheveux, puis elle se rendit rapidement en prison. Le préfet monta à cheval, se rendit à la prison, et trouva la jeune vierge assise sur un trône élevé ; sa belle figure brillait comme le soleil. (1)

Tout émerveillé de ce qu'il voyait, il laissa la place, ferma la prison, scella la porte avec son anneau, laissa cinquante hommes de garde et s'en fut trouver l'empereur. Pendant ce temps-là Prisca glorifiait Dieu, chantait ses louanges, et il y avait une grande lumière dans la cellule où elle était renfermée. Le préfet trouva l'empereur dans son palais ; en le voyant il fut tout étonné et lui dit : " Pourquoi venez-vous ici ?

—Comme votre majesté l'a ordonné, répondit-il, j'ai torturé la misérable petite Prisca avec le fer, et j'ai essayé de la

---

(1) Il y a une grande rapidité dans le récit des actes. Les événements, qui ont dû prendre plusieurs jours, sont consignés comme s'ils s'étaient passés dans l'espace d'une heure.

faire mourir, mais voyez, elle est encore en vie et refuse de sacrifier. J'ai exécuté vos ordres; veuillez considérer maintenant quel autre châtiment vous voulez qu'on lui inflige."

L'empereur lui dit : "Il est évident qu'elle se fie à ses incantations. Livrez-la aux bêtes afin qu'elles la déchirent en lambeaux."

Le préfet resta silencieux.

XIII

Quand le matin fut venu, il envoya chercher les exécuteurs et lorsque la martyre fut devant lui, il lui dit : "L'empereur ordonne que vous sacrifiiez ; si vous refusez vous serez exposée aux bêtes sauvages."

La bienheureuse Prisca lui répondit : "Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a souffert pour nous qui croyons en lui, je suis certaine de vous vaincre."

En entendant ces paroles, le préfet fut irrité ; il alla trouver l'empereur et lui dit : "Je prie votre majesté de venir avec moi à l'amphithéâtre," et ils s'y rendirent tous deux. Ensuite ils firent jeter Prisca entre deux bêtes féroces.

Elle s'écria : "Regardez bien mon sacrifice."

Le préfet dit à l'empereur : "Voyez cette sorcière qui renverse nos dieux ; puisse-t-elle être déchirée en pièces par les bêtes !"

Parmi les animaux se trouvait un lion féroce auquel on n'avait pas donné de nourriture depuis quatre jours. L'empereur prit place sur son trône ; il était affaissé par l'inquiétude, et il ordonna que Prisca fût conduite dans l'arène. Quand elle entra dans le Colisée, on entendit dans les cieux un grand bruit qui terrifia les spectateurs.

L'empereur dit à la jeune fille : "Croyez et acquiescez à mes volontés ; évitez la terrible calamité qui est suspendue sur vous ; car je jure par les dieux que je vous aime beaucoup."

La sainte enfant leva les yeux au ciel et dit : "Seigneur Jésus, qui avez manifesté votre divinité, et couronné vos

saints, gardez-moi parfaite pendant le combat d'aujourd'hui. Puis se tournant vers l'empereur, elle dit : " Misérable scélérat, sachez que je préfère être dévorée par les bêtes et mériter ainsi la vie éternelle plutôt que de tomber dans les embûches de la mort éternelle en cédant à vos séductions."

L'empereur commanda de lâcher le lion le plus féroce pour la faire dévorer. Le lion rugissait dans sa caverne ; il épouvantait tout le monde. Son gardien le fit sortir et il entra dans l'arène en bondissant et en rugissant ; puis il s'avança vers la sainte, manifestant non la colère mais l'affection ; puis s'inclinant il l'adora et lui baisa les pieds. La bienheureuse Prisca priait Dieu en disant : "O Dieu, vous avez permis que je combatte comme un criminel dans ce théâtre de péché, mais vous avez conservé mon âme pure et sans tache." Puis se tournant vers l'empereur : " Vous voyez, lui dit-elle, vous n'avez pas exercé votre pouvoir par les tortures et par les bêtes, parce que le Christ qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent est toujours victorieux. A lui tout est soumis par la volonté de son Père.

L'empereur, voyant la douceur du lion et son respect envers la sainte, dit à celle-ci : " Humiliez-vous et reconnaissez les dieux, car ils vous viennent en aide."

Mais Prisca répondit : " Comment pourraient-ils m'aider puisqu'ils ne peuvent s'aider eux-mêmes ? Au nom de mon Seigneur Jésus-Christ, par mes combats et par mon martyre, ils sont anéantis."

L'empereur ordonna de faire rentrer le lion dans son souterrain, mais avant de laisser l'arène, il s'attaqua à un des parents de l'empereur et le tua. Claude, furieux, fit reconduire Prisca dans la prison ; elle était remplie de la grâce de Dieu, et disait : " Préservez-moi, Seigneur, des embûches qu'on me prépare et des scandales des ouvriers de l'iniquité."

XIIII

Quatre jours après, l'empereur voulut de nouveau faire offrir un sacrifice dans le temple et il envoya chercher la jeune vierge. Elle vint, elle était resplendissante comme

le soleil. Claude lui dit : " Croyez, sacrifiez, et vous serez sauvée." Mais elle dit : " En effet je sacrifie à Jésus-Christ et je crois en lui." L'empereur la fit suspendre et déchirer par des crocs. Lorsqu'elle fut suspendue elle dit : "Vous m'avez réjouie, Seigneur, par votre volonté sainte, et je me complairai dans les œuvres de vos mains. Vos jugements, Seigneur, sont la lumière éternelle." Pendant qu'elle parlait ainsi, ceux qui la tourmentaient ressentirent tout à coup des douleurs aiguës aux bras et dans leurs os, tellement qu'ils crièrent à l'empereur : "Délivrez-nous de ces douleurs, nous vous en conjurons, car les anges de Dieu nous tourmentent."

XV

Il ordonna encore qu'elle fût brûlée. Les serviteurs firent ce qu'on leur disait ; ils allumèrent un grand feu et la jetèrent dedans. Elle s'écria d'une voix forte : " Seigneur, qui du haut du ciel voyez ceux qui croient et espèrent en vous, secourez-moi, votre servante." De suite il tomba une pluie abondante, et un tourbillon de vent dispersa de tout côté les flammes qui allèrent brûler ceux qui étaient aux alentours ; et l'empereur était fort triste, parce qu'il était vaincu par une petite fille.

XVI

Dans sa folle exaspération, il ordonna qu'on lui coupât sa magnifique chevelure. Pendant que cet ordre était exécuté, elle disait : " L'apôtre a écrit, si une femme a une belle chevelure, c'est son ornement ; vous m'avez enlevé la chevelure que Dieu m'avait donnée ; eh bien ! Dieu vous ôtera aussi votre royaume."

L'empereur fit ensuite conduire Prisca dans le temple ; il en ferma la porte, la scella avec son anneau, puis il gagna son palais. La sainte enfant resta là un jour et une nuit, louant et bénissant Dieu. Bien que l'empereur et les prêtres fussent tenus d'aller au temple chaque jour, ils ne voulurent pas y entrer pendant que Prisca était là, car, du

dehors, ils entendaient les voix d'une multitude d'anges. Claude disait à son entourage : " Les dieux que nous adorons sont grands, car ils ont assemblé tous les autres dieux pour instruire et consoler Prisca." Le troisième jour il fit préparer un grand sacrifice de bœufs. Quand on ouvrit les portes du temple on vit l'heureuse Prisca assise sur un trône, et entourée d'un grand nombre d'anges d'une incomparable beauté. Quant à leur dieu, il était étendu à terre. L'empereur terrifié s'écria : " Où est notre Dieu ?" A cela Prisca répondit : " Ne voyez-vous pas qu'il est réduit en poussière."

XVII

L'empereur alors, exaspéré outre mesure, ordonna qu'elle fût conduite hors de la ville pour être décapitée. Prisca s'écria alors: " Seigneur Jésus, Rédempteur du monde, je vous adore, je vous loue, je vous implore, vous qui m'avez délivrée de tous les maux qu'on a voulu m'infliger. Sauvez-moi maintenant, vous pour qui il n'y a point de distinction de personnes ; achevez pour moi la confession de votre nom ; faites que je sois reçue dans votre gloire, et que j'échappe heureusement aux maux qui m'entourent ; traitez l'impie Claude selon sa conduite envers votre faible servante." Après avoir prononcé ces paroles, elle se tourna vers les bourreaux et leur dit simplement : " Exécutez les ordres que vous avez reçus." C'est ainsi que sainte Prisca finit sa vie par l'épée et on entendit du haut du ciel une voix qui disait : " Parce que vous avez combattu pour mon nom, Prisca, entrez dans le royaume des cieux avec tous mes saints." Et quand ces paroles eurent été prononcées, les bourreaux tombèrent la face contre terre et moururent.

XVIII

Alors un chrétien qui avait été témoin de tout cela alla annoncer à l'évêque de Rome qu'on avait conduit la bienheureuse Prisca sur la voie Ostienne à la dixième borne militaire, que là on lui avait tranché la tête. L'évêque en en-

tendant cela se rendit avec lui à la place indiquée, et ils trouvèrent son corps entre deux aigles, l'un à la tête et l'autre aux pieds ; ils gardaient ses restes de crainte que les bêtes ne vinssent à leur toucher. Il y avait une lumière éclatante autour de sa tête ; sa figure était souriante dans le Saint-Esprit. Alors l'évêque et son compagnon creusèrent une fosse et l'enterrèrent sur le lieu même.

XIX

Quand l'empereur eut appris toutes ces choses, il fut saisi d'une grande douleur dans son cœur, et comme un chien enragé il mangeait sa propre chair, puis rugissant et tremblant, il criait : " Dieu des chrétiens, ayez pitié de moi ! je sais que j'ai transgressé vos préceptes, ô Jésus-Christ, et que je vous ai blasphémé ; j'ai persécuté votre nom, et j'ai péché gravement contre votre servante. Vous m'affligez justement, vous me récompensez comme je l'ai mérité." Il expira dans des convulsions épouvantables et on entendit une voix terrible qui disait : " Entrez, empereur, dans la fournaise de l'enfer, allez dans les ténèbres extérieures ; pour vous sont préparés de sombres lieux de douleur." Et il y eut un grand tremblement de terre, et de ceux qui étaient à Rome, il y en eut cinq mille, sans compter les femmes et les enfants, qui crurent à cause de la voix qui avait été entendue du ciel. Le martyre de sainte Prisca eut lieu le 18me jour de janvier.

XX

Peu de temps après, les fidèles bâtirent une église sur la place de son martyre et ils y allaient prier Dieu le jour et la nuit. Son corps vénérable demeura là jusqu'au consulat d'Antoine (A. D. 275) où le lieu de sa sépulture fut révélé au saint pape Eutychien qui rassembla les prêtres et les fidèles ; il avait fait préparer un sarcophage d'une grande beauté, et ils se rendirent en procession sur les lieux. Ils creusèrent la terre et trouvèrent le corps. Avec une grande dévotion et un grand respect ils enlevèrent le corps de la bienheu-

reuse Prisca, vierge et martyre, puis en chantant des hymnes et des cantiques ils le portèrent dans la ville et le déposèrent près de l'arc romain, dans l'église des martyres Aquila et Prisca, louant et glorifiant Dieu qui est dans les cieux, à qui soit honneur et gloire, qui vit avec Dieu le Père dans l'unité du Saint-Esprit dans tous les siècles.

Les actes de Ste Titienne, tels que donnés par les Bollandistes, sont précisément identiques à ceux de Ste Prisca. Qu'il y ait eu deux différentes saintes, ou que ce soit la même qui soit appelée de deux noms, c'est un point incertain. Quoi qu'il en soit, selon l'opinion du savant Papebrochius, nous croyons que sainte Titienne était en réalité une autre des héroïnes du Colisée. Elle a son jour fixé particulier, le 12 janvier, dans le martyrologe romain.

CHAPITRE XVIII

Chrysanthe et Daria.

I

Chrysanthe était fils d'un sénateur d'Alexandrie nommé Polemius, qui vint à Rome durant le règne de Numérien (A. D. 282) et qui fut immédiatement enrôlé dans le corps des sénateurs de la ville impériale. Le père et le fils étaient païens, mais cette providence divine dont les desseins sont insondables, que S. Paul compare à un potier qui fait des vases destinés à l'honneur ou à l'ignominie, cette providence jeta la lumière de la foi dans le cœur de Chrysanthe et en fit non-seulement un chrétien, mais encore un noble martyr de l'Eglise de Dieu. C'était un jeune homme d'un caractère ardent, doué d'une haute intelligence et passionné pour l'étude. Il parcourut tous les systèmes de philosophie connus de son temps, étudia l'éloquence sous les meilleurs maîtres, et alors qu'il n'était encore que sur le seuil de la jeunesse, son intelligence 'était développée par la science et l'érudition. Ses études l'avaient empêché de se livrer aux viles passions des sens, et Chrysanthe était vertueux sans le savoir. Le Très-Haut le considérait avec complaisance et par sa grâce divine il le conduisit à la connaissance de la foi chrétienne. Les moyens employés pour sa conversion furent semblables à ceux qui même de nos jours sont assez communs.

Dans sa soif ardente d'apprendre il lut tous les livres qui lui tombèrent sous la main. Il avait entendu parler des chrétiens. Les choses prodigieuses qu'on racontait sur la secte persécutée porta sa curiosité au plus haut degré. Leurs vertus et leur patience dans les tourments, leur amour extraordinaire les uns envers les autres, frappèrent la belle intelligence du noble jeune homme d'étonnement et d'admiration. Il ne fut pas longtemps sans se procurer des livres

chrétiens et un exemplaire des Saintes Ecritures. Il les lut avec avidité. La lumière éclatait à chaque page, un sentiment de paix dont il ne se rendait pas bien compte calma les inquiétudes de son cœur. Le matin, le midi et le soir, il était absorbé dans l'étude de la vraie philosophie qui émane de la sagesse éternelle elle-même. Il s'étonnait qu'il eût vécu si longtemps sans connaître une philosophie si sublime, si simple, si parfaite, si belle et si terrible; comme un enfant qui voit l'océan pour la première fois, il manquait d'expression pour exprimer ce qu'il éprouvait.

Chrysanthe devint chrétien. Il fut conduit par une puissance surnaturelle auprès d'un vieil ermite nommé Carpophorus qui l'instruisit et le baptisa. Après son baptême son esprit fut rempli des lumières du ciel et son cœur fut enflammé d'un zèle ardent pour la conversion des âmes ; il brûlait de faire partager aux autres la joie qui remplissait son âme. Huit jours après son baptême on le trouve prêchant sur les places publiques, aussi intrépide que les apôtres quand ils sortirent du Cénacle de Jérusalem pour commencer le grand travail de la conversion du monde. Son éloquence puissante convertit un grand nombre de personnes; mais il plut à Dieu qu'il glorifiât son Eglise par ses souffrances.

Son père apprit, non sans colère, qu'il avait embrassé le christianisme. Comme tous les autres païens, il pensait qu'il n'y avait rien de plus abominable que de prêcher qu'un homme crucifié était le vrai Dieu. Il s'empara de Chrysanthe et le renferma dans une chambre de sa propre maison; là il essaya par de mauvais traitements de le forcer à revenir au culte des dieux. Il ne permit à personne de le voir, et ne lui donnait de la nourriture qu'une fois par jour; mais le jeune homme était heureux et inébranlable dans sa résolution; il traita son cruel père avec respect et déférence. Quelques jours se passèrent ainsi quand l'esprit malin, voyant qu'il était ferme dans sa foi, prépara une embûche dangereuse à sa vertu.

Un des amis du sénateur Polemius vint un jour lui rendre

visite. Il le trouva triste et affligé en conséquence de ce que, malgré ses efforts, il n'avait pu vaincre la fermeté de son fils. Polemius ouvrit son cœur à son ami et lui demanda conseil. Il eût été difficile de trouver un conseiller plus insidieux, plus méchant ; le démon semblait s'en servir comme d'un instrument pour amener la ruine de Chrysanthe.

" Si vous voulez changer la résolution de votre fils, dit l'étranger, essayez des plaisirs plutôt que des privations ; tentez-le au moyen de la jeunesse et de la beauté ; vous devez savoir que ces épreuves que vous lui faites subir sont considérées par les chrétiens comme plus honorables que pénibles."

Polemius pensa que c'était un bon avis et il résolut d'agir en conséquence. Il fit orner sa salle à manger de peintures magnifiques, chargea ses tables de viandes recherchées et de vins exquis, puis il choisit quelques femmes très-belles, les fit habiller de vêtements splendides ; et quand il eut préparé tout ce qu'il fallait pour plaire aux sens et assouvir les passions, il amena le saint jeune homme, espérant par là, d'abord faire échouer sa vertu, ensuite le faire aisément renoncer à sa foi. Chrysanthe en entrant dans la salle ne put dissimuler sa surprise, car il ne savait pas quelle était l'intention de son père. Des milliers de lumières resplendissaient dans des lustres de cristal, les murs étaient tendus de riches tapisseries, les odeurs des viandes les plus délicieuses se mêlaient aux parfums des fleurs les plus belles. Autour de la table circulaire étaient à demi couchées un certain nombre de belles femmes ; elles étaient vêtues d'une manière fort indécente et représentaient les déesses de la mythologie païenne ; elles s'éventaient en prenant les poses les plus voluptueuses et semblaient attendre l'arrivée du principal convive de la soirée, lequel était Chrysanthe. Quand il entra, elles se levèrent toutes pour lui rendre hommage, les musiciens jouèrent, et l'encens brûla. Le saint jeune homme ébloui regardait tout autour de lui ; le soupçon se changea vite en conviction ; il vit que c'était un piége qu'on lui tendait. A peine était-il entré dans

la salle que son père se glissa par derrière lui, laissa la chambre, ferma la porte et pour plus de sûreté tira un gros verrou.

Chrysanthe se mit à prier intérieurement ; il demandait la force, car il savait qu'il ne pouvait rester continent sans l'assistance de Dieu. Sa prière fut entendue : tous les artifices et les tentations du démon tombèrent, comme des flèches perdues, sur le bouclier de sa foi. Le Très-Haut opéra un étrange miracle en sa faveur. A peine eut-il été laissé seul dans la chambre et eut-il soupiré une courte prière à Dieu, que toutes ces belles femmes furent prises d'un profond sommeil. Il était là comme au milieu d'une solitude, et s'agenouillant à l'écart dans cette magnifique salle, il donna à son âme la douce joie d'entrer en communication avec Dieu.

Son père et les serviteurs furent surpris du silence subit qui s'était fait dans la salle du banquet ; pas un murmure, pas un mouvement, tout était tranquille comme la mort. A la fin, surmonté par la curiosité, Polemius ouvrit doucement la porte, et regarda. Il fut frappé de terreur et d'étonnement. Les filles, les musiciens, les esclaves étaient couchés sur les banquettes, ou par terre, comme s'ils eussent été morts ; Chrysanthe était agenouillé, absorbé dans la prière, dans un coin de l'appartement, les bras croisés sur la poitrine. Etait-ce un rêve? Etait-ce de la magie ? Etait-ce un stratagème inventé par son fils chrétien pour déjouer ses plans et se moquer de lui ?

Il était comme foudroyé et se tenait là, dans la crainte et dans le doute, sur le seuil de l'appartement. Il appela tous ses domestiques et ses amis pour être témoins de cette scène étrange. Quelques-uns se mirent à pleurer, croyant que les jeunes filles étaient mortes ; d'autres s'enfuirent avec épouvante et appelèrent tous les amis de la famille. La maison devint le théâtre d'une scène de confusion, tandis que tout était calme comme la tombe dans la salle du festin.

A la fin, quand une nuit et un jour furent passés, les amis de Polemius lui assurèrent que tout cela était produit

par la magie et les sciences occultes que Chrysanthe avait apprises des chrétiens, et après mûre délibération, ils résolurent d'entrer dans l'appartement et d'enlever les jeunes femmes. Quand on les eut transportées en dehors de la salle, elles s'éveillèrent tout à coup ; elles étaient inconscientes de ce qui était arrivé, et voulaient retourner au banquet auquel elles n'avaient pas touché. En dépit de tout elles y retournèrent en effet, mais à peine avaient-elles franchi la porte qu'elles retombèrent de nouveau dans le sommeil. Tandis que les uns s'amusaient de cette scène et que d'autres en étaient terrifiés, le démon préparait une autre épreuve pour ébranler la vertu de Chrysanthe.

Parmi les amis de Polemius se trouvait un vénérable veillard, très-estimé pour son savoir et sa prudence. Il prit à part le sénateur et lui dit : " Polemius, je vois clair à travers les artifices de votre fils ; il a été un des adeptes de la magie chrétienne et maintenant il se trouve à l'aise pour exercer son habileté sur ces filles simples et faibles ; mais comme ces artifices n'ont aucun pouvoir sur les âmes nobles et développées par l'éducation, cherchons une jeune personne belle, intelligente qui puisse discuter avec lui et devenir sa femme. J'en connais une parmi les vierges de Minerve. Elle est jeune, belle et intelligente. La beauté de sa personne et les facultés de son esprit triompheront sûrement de Chrysanthe.

Polemius y consentit. Il était si grandement prévenu contre le christianisme que si la plus vile des créatures des lupanars de bas étage eût réussi à arracher son fils à la pratique de la vertu, il l'eût reçue au sein de la famille et l'eût faite l'héritière de sa fortune et de son rang sénatorial. Aux yeux du vieux sénateur il n'y avait que deux crimes : être chrétien et se montrer lâche sur le champ de bataille.

Nous laisserons pour un moment Polemius et son vieil ami devisant entre eux sur les meilleurs moyens à prendre pour perdre le noble Chrysanthe, et nous invitons le lecteur à se transporter sur une autre scène, dans une autre partie de la ville.

Parmi les singularités du culte païen, il était d'usage chez les femmes de se dédier particulièrement à quelque déesse. Il y avait des dieux des deux sexes, pour exprimer chaque penchant de l'âme; chaque passion, chaque désir était personnifié dans quelque divinité. Les choses qui, de nos jours, forment l'occupation des loisirs du beau sexe, telles que la musique, la poésie, les travaux à l'aiguille, etc., du temps de l'empire romain étaient un hommage religieux offert à une divinité imaginaire et tutélaire. Les dévotes des différentes déesses se réunissaient de temps à autre dans les vestibules de leur temple respectif. Ces réunions se terminaient toujours par un banquet splendide auquel leurs amis de l'autre sexe étaient conviés. Au nombre des vierges de Minerve, comme on les appelait, se trouvait une de ces âmes naturellement vertueuses, nobles, généreuses. Nous allons présenter au lecteur l'héroïne de cette intéressante histoire.

Son nom était Daria ; elle était dans la première jeunesse et surpassait toutes ses compagnes en grâce et en beauté. Dès son enfance (au temps dont nous parlons elle pouvait avoir seize ans), elle s'était enrôlée parmi les jeunes personnes vouées à Minerve, ce qui, à cette époque, était considéré comme un acte de grand mérite et de grande vertu. D'un caractère noble et généreux, elle était chérie de tous, et dans les représentations dramatiques communes parmi les enfants, même à cette époque éloignée, elle était invariablement choisie pour jouer le rôle de Pallas Minerve.

Un matin, Daria se rendait avec ses compagnes au vestibule du temple de Pallas Minerve. Les antiquaires prétendent reconnaître la place où il était élevé; c'était non loin du Colisée. Peut-être celui qui lit ces lignes a été à Rome, et se souvient d'avoir vu en passant par la voie Alexandria (conduisant du forum de Trajan au Colisée) les restes d'un splendide portique, d'une riche et magnifique sculpture, et des colonnes presqu'enfouies sous terre. Les gens du voisinage l'appellent *Le Colonnacce.* Le guide de Murray en parle ainsi : " Ces colonnes sont plus d'à moitié recouvertes de terre : on estime leur hauteur à trente-cinq pieds et leur

circonférence à onze. Elles se trouvent devant un mur de *poperino* sur lequel le chapiteau d'un pilastre est encore visible. La frise est richement ornée de sculptures représentant les arts patronisés par Minerve. Sur le sommet des deux colonnes est une statue en pieds de la déesse, et parmi les figures de la frise sont des femmes qui tissent, d'autres qui pèsent du fil ou mesurent de la toile, d'autres portent le *calathus ;* enfin on voit encore une figure voilée de la pudeur" (page 39).

C'est là que les jeunes filles de Minerve avaient coutume de s'assembler pour s'aider l'une l'autre dans l'étude des beaux-arts tels que représentés sur la magnifique frise du portique, seule partie du temple qui existe encore. Daria, gaie et joyeuse, était entourée d'un certain nombre de ses compagnes, quand le sénateur Polemius et son vieil ami montèrent les degrés du portique et l'appelèrent à l'écart. Humble et sans prétention, elle fut comme foudroyée quand elle apprit qu'ils étaient venus pour lui proposer de devenir l'épouse de Chrysanthe. Elle n'avait aucun titre à cette position ni par sa naissance ni par sa fortune, et elle douta presque de la sincérité de la proposition ; mais voyant que Polemius était réellement dans l'anxiété, car il la suppliait d'accepter, les larmes aux yeux, elle remercia Minerve pour sa bonne fortune, et, appelant une esclave fidèle qui l'accompagnait toujours, elle se rendit en toute hâte à la maison du sénateur. Elle ne dit pas même à ses compagnes l'étrange caprice de la fortune qui allait l'élever de son humble position à celle de maîtresse dans une des premières familles de Rome. Elles furent bien brillantes les peintures de félicité qui passèrent dans son imagination pendant qu'elle marchait au côté du vieillard. Elle était loin de penser à la Providence qui veillait sur elle, la conduisait des ténèbres à la lumière, et lui préparait des joies et des délices plus durables que celles que lui peignait sa vive imagination.

Arrivés au palais de Polemius, ils trouvèrent tout tranquille ; le bruit et la confusion des dernières heures avaient

cessé. Chrysanthe avait fait venir son exemplaire des saintes Ecritures dans la salle à manger et il était plongé dans l'étude, quand son père arriva. Les filles essayèrent de dissuader Daria d'entrer dans l'appartement, mais obéissant probablement à une influence surnaturelle, elle résolut de s'acquitter de la commission que le sénateur lui avait donnée et de se présenter à Chrysanthe comme sa fiancée. On la vêtit d'habits somptueux, on couvrit sa poitrine de bijoux et de diamants, et sa tête de plumes et d'ornements en or. La teinte de beauté et de santé répandue sur ses joues ne demandait pas à être embellie par les cosmétiques, car la nature lui avait donné des charmes que l'art n'aurait pu imiter; l'orgueilleuse et opulente Cléopâtre, d'orientale mémoire, aurait échangé ses charmes avec ceux de Daria. Le sénateur embrassa son vieil ami et le remercia de lui avoir fait connaître une vierge aussi belle pour devenir sa fille. Mais Daria était destinée pour le ciel; dans quelques heures elle sera devenue un ange. En entrant dans la salle à manger, contrairement à l'attente de tous, elle ne fut pas prise de sommeil; même Chrysanthe se leva, la reçut avec bienveillance et l'invita à s'asseoir. Il pria un instant dans son cœur, s'approcha d'elle et lui tint ce langage: " Illustre et belle vierge, si c'est pour un rapprochement passager, et pour m'engager, moi qui suis sous l'empire de l'amour d'un autre, à abandonner ma résolution, que vous avez recours à ces riches ornements et à cette splendide toilette, vous vous trompez grandement. Ne préférez-vous pas rechercher l'amour du Fils immortel de Dieu? Ce n'est pas une tâche si difficile, si vous le voulez, car si vous préservez votre corps et votre âme de toute souillure, les anges de Dieu vous aimeront, les apôtres et les martyrs seront vos amis, le Christ sera votre époux, et Celui qui est tout-puissant vous préparera une chambre de pierres précieuses dans son royaume éternel. Il conservera la fleur immortelle de votre juvénile beauté, et vous inscrira pour un riche douaire dans le livre de vie.

Daria en entendant ces paroles fut vivement émue. La

honte d'être considérée comme une simple courtisane révoltait son cœur. La vivacité du langage de Chrysanthe, les sublimes et mystérieuses promesses d'un bonheur sans fin firent tomber le masque d'hypocrisie avec lequel elle pensait pouvoir gagner son amour ; sa réponse fut noble et sincère.

— Croyez-moi, Chrysanthe, dit-elle, ce n'est pas l'entraînement d'une vile passion qui m'a conduite devant vous. J'ai été forcée par les larmes de votre père, afin de vous ramener à votre famille et au culte des dieux.

—Eh bien, alors, dit Chrysanthe, si vous avez quelques arguments qui peuvent m'engager à changer ma résolution, je vais vous écouter avec patience. Pesons les choses avec calme et pour notre mutuel avantage.

Il se rapprocha d'elle encore, et alors commença une conversation intéressante et philosophique que nous allons donner en abrégé d'après les Actes consignés dans Surius (28 octobre).

—Rien, dit Daria, ne peut être plus utile ou nécessaire à l'homme que la religion. Quand nous négligeons ce premier devoir de notre existence, nous devons craindre d'exciter le courroux des dieux.

—Et quel culte, vierge très-sage, demanda Chrysanthe, devons-nous rendre aux dieux ?

—Un culte, lui répondit-elle, qui les engage à nous protéger.

—Comment peuvent-ils nous protéger, eux qui ont besoin de la protection d'un chien, de crainte qu'ils ne soient pillés par les voleurs de nuit, et qui doivent être attachés à leurs piédestaux par le moyen du fer et du plomb pour les empêcher de tomber et de se briser en morceaux.

—C'est vrai, répliqua Daria ;mais si le vulgaire illettré pouvait adorer sans images, il ne serait pas nécessaire d'en faire. Maintenant, il est vrai, les dieux sont de marbre, d'argent et de bronze, afin que les adorateurs voient des yeux du corps ceux qu'ils doivent aimer, vénérer et craindre.

—Mais considérons un moment, dit Chrysanthe, ce qu'on dit de ces images, pour voir si elles sont dignes de notre adoration. Certainement vous ne devez pas considérer cette chose ou cette personne comme un dieu, laquelle ne donne aucune preuve de gloire ou de sainteté. Quelles marques de probité y-a-t-il en Saturne qui porte l'épée, qui tue ses propres enfants dès qu'ils sont nés, et qui ensuite les dévore, comme ses propres adorateurs l'ont écrit? Quelle raison avez-vous de louer Jupiter lui-même, lui qui a commis des crimes, des homicides et des adultères égaux en nombre aux jours de sa vie, qui a comploté la ruine de son père, qui a tué ses enfants, violé les femmes, qui est l'époux de sa propre sœur, l'usurpateur des royaumes, et l'inventeur de la magie ? De plus, les écrivains l'accusent d'autres monstruosités qu'il n'est pas convenable de mentionner; comment pouvez-vous l'appeler dieu, et croire dans votre cœur qu'il l'est réellement ? Qu'y-a-t-il de plus absurde, noble vierge, que de déifier des rois et des généraux, parce qu'ils ont été puissants et braves à la guerre, quand ces mêmes hommes qui les adorent les ont vus mourir comme les autres mortels? Quelle cause de divinité voyez-vous en Mercure, que les poëtes et les artistes aiment à représenter avec une tête de pourceau ou de monstre aux ailes étendues; par la magie duquel les trésors de la terre sont découverts, le poison et les serpents détruits, et qui cependant accomplit tous ces prodiges par la puissance des démons auxquels il sacrifie chaque jour une vache ou un coq? Ne sont-ce pas là les fables qu'on raconte sur lui? Où est la sainteté d'Hercule qui, fatigué de sauver les autres du feu, à la fin, de son propre mouvement, se jette dans les flammes et y périt misérablement avec sa massue et sa peau de lion? Quelle vertu voyez-vous dans Apollon lui-même, soit dans ses sacrifices, son intempérance ou sa lubricité ? Il nous reste maintenant à parler de la royale Junon, de la stupide Minerve, et de la lascive Vénus.

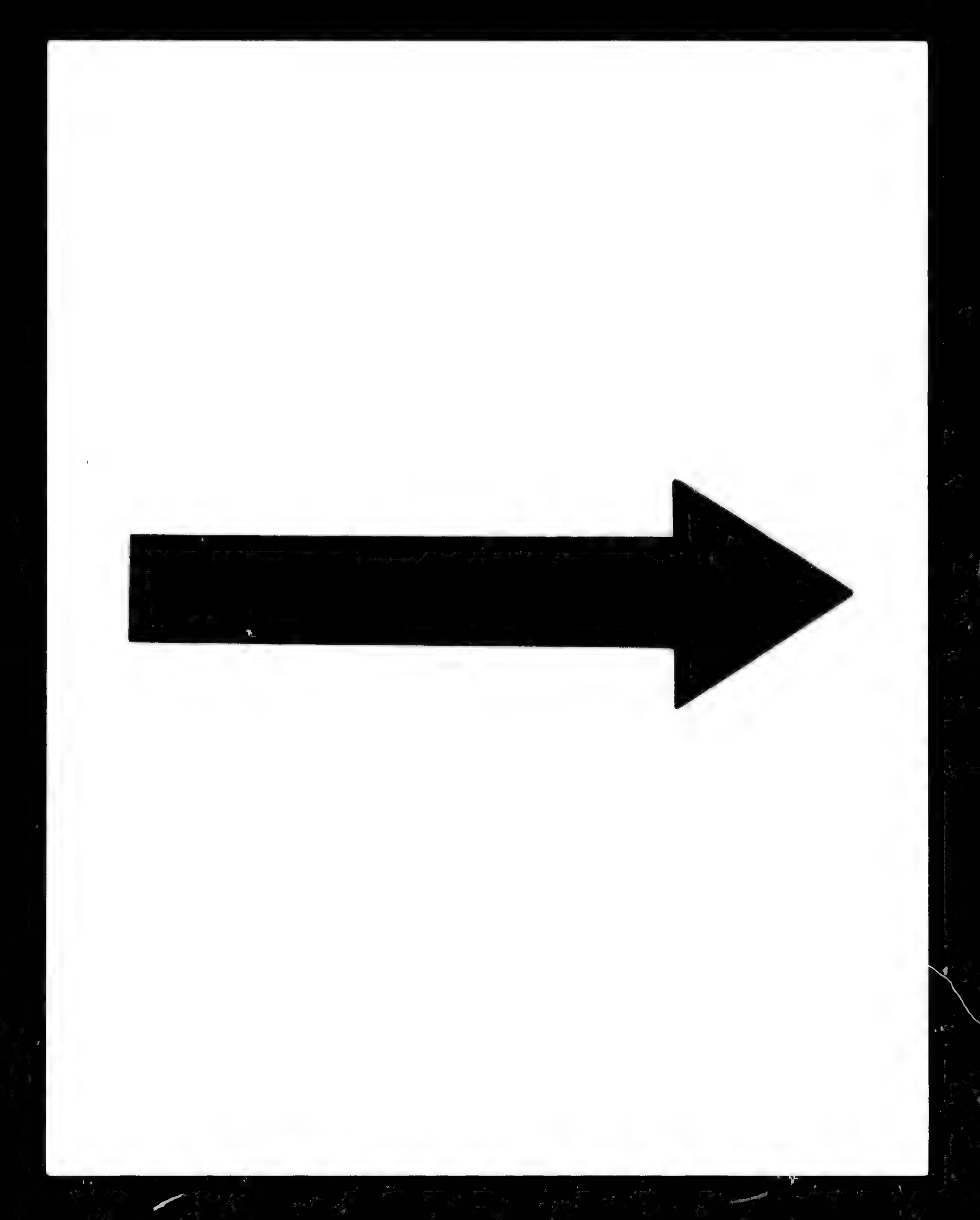
Daria tressaillit, car elle n'avait jamais entendu auparavant sa bien-aimée Minerve appelée stupide.

—Ne les voyons-nous pas, continua Chrysanthe avec fermeté, se disputer avec orgueil entr'elles pour savoir quelle est la plus belle ? Les ouvrages des poëtes et des historiens ne sont-ils pas remplis des guerres et des misères causées à la race humaine à cause de la beauté méprisée d'une de ces orgueilleuses déesses? Ainsi donc, aucune de ces personnes n'est digne des honneurs divins ; il n'y en a aucune d'elles en laquelle l'homme né avec un sentiment naturel qui le porte à la religion, ne voudrait placer sa confiance, ni honorer comme dieu. Il en est de même des dieux de deuxième rang, car ils ne sont que les esclaves des autres. N'arrive-t-on pas à cette conclusion, noble vierge, que si les dieux les plus grands et les plus puissants sont si misérables et si impies, il en doit être de même de ceux qui les honorent?

On pourrait croire que la force et l'éloquence de ce discours auraient dû vaincre les préjugés et la vaine confiance que Daria éprouvait pour le paganisme; mais elle était douée d'une forte et brillante intelligence, et sa réplique aux invectives de Chrysanthe fut non-seulement à propos et belle, mais encore elle rendit la discussion extrêmement intéressante et profondément philosophique.

—Mais vous savez bien, Chrysanthe, que toutes ces choses ne sont que des fictions des poëtes, et ne sont pas dignes de l'attention des esprits sérieux. Dans l'école de nos philosophes, où des hommes prudents nous exposent les choses telles qu'elles sont réellement, les dieux ne sont pas habillés des vices que vous venez d'énumérer; leur puissance et leur administration sont exprimées par des noms symboliques qui ont donné naissance aux fantaisies des poëtes. Ainsi d'une manière allégorique, le temps est appelé Saturne; Jupiter exprime la chaleur, la lumière et la puissance vivifiante de la nature, Junon signifie l'air, Vénus, le feu, Neptune, la mer, Cérès, la terre, et ainsi des autres. Est-ce que ces choses ne nous servent pas? ne sont-elles pas dignes d'être honorées?

— Si ces choses sont dieux, reprit Chrysanthe avec vivacité,



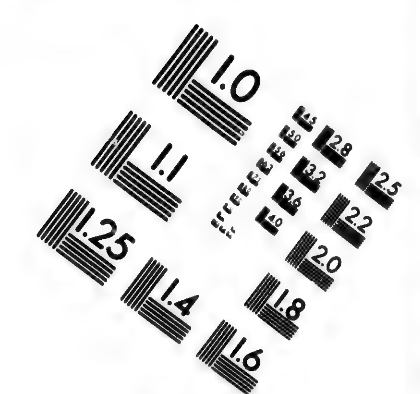
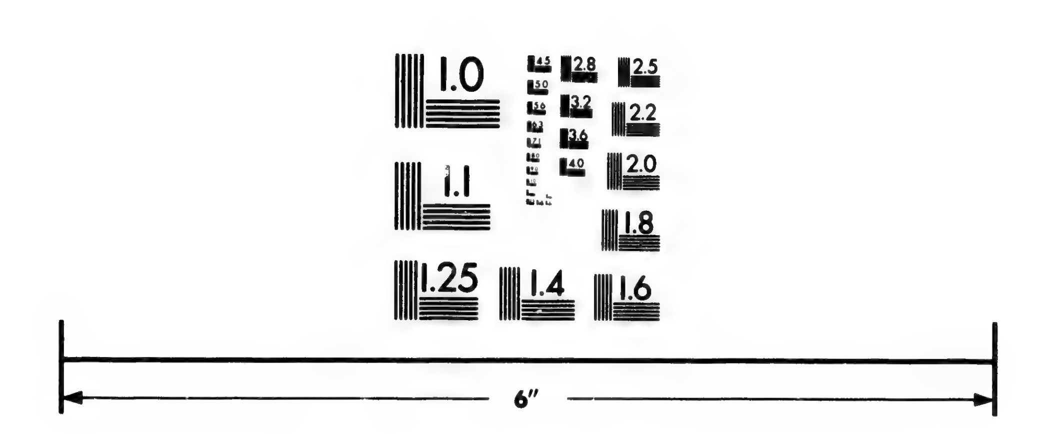
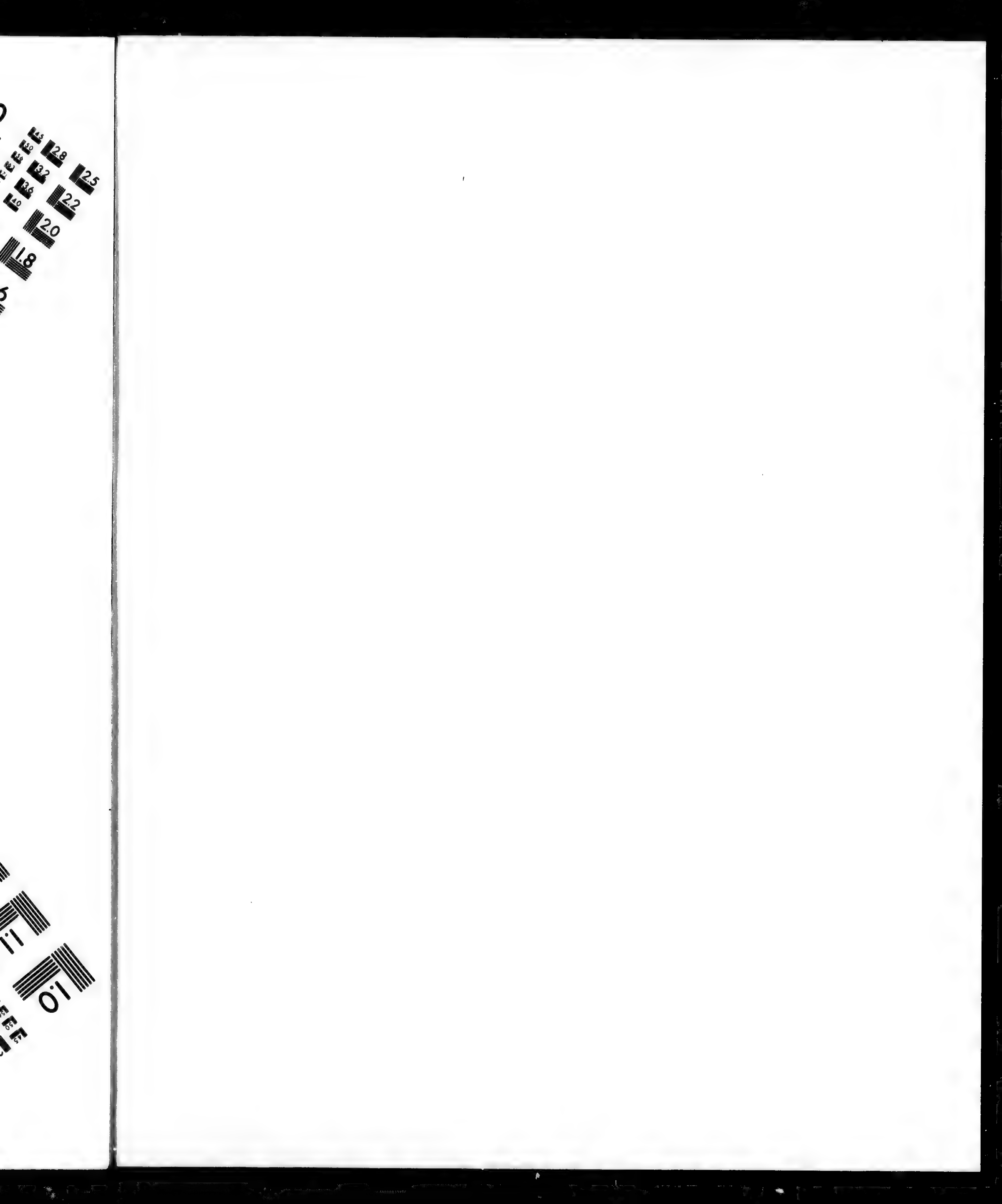


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





pourquoi en faites-vous des images, pourquoi en adorez-vous les représentations, puisqu'elles sont toujours présentes à vos yeux? La terre n'est jamais absente, le feu est toujours sous la main, l'air nous environne de toute part. Qu'il est étrange de vous voir adorer les images de ces éléments et non les éléments eux-mêmes! Quel roi, quel gouverneur serait assez insensé pour ordonner à ses sujets de le mépriser lui-même, mais d'honorer et d'adorer sa statue? Pesez bien, un instant, la folie de cette théorie. Ceux qui adorent la terre, à cause de la vénération qu'ils ont pour sa divinité, doivent s'efforcer de montrer à leur manière leur respect envers cette déesse. Est-ce en la déchirant avec la charrue et la herse ou en la foulant ignominieusement aux pieds? Il en est d'autres qui nient absolument sa divinité, qui déchirent ses flancs et qui lui témoignent plutôt du mépris que du respect, et cependant à qui ouvre-t-elle son sein pour en faire sortir d'abondantes moissons et des fruits délicieux? A celui qui outrage et maltraite cette grande divinité. Si elle était réellement déesse, en serait-il ainsi?

"Il en est ainsi du pêcheur qui s'en va en mer pour prendre du poisson, méprisant la divinité de l'onde, et qui prospère plus que l'insensé qui se tient sur le rivage pour adorer Neptune dans les flots mugissants. De même pour les autres éléments. Ils sont commandés par la providence d'un Dieu puissant qui les a créés pour le bénéfice de l'homme. Ils forment partie d'un grand ouvrage et dépendent les uns des autres. La terre produit les moissons et les fruits; mais enlevez-lui la lumière du soleil, les pluies bienfaisantes, les rosées rafraîchissantes, elle devient stérile et sans valeur. La mer roule ses flots majestueux d'une rive à l'autre, elle porte le commerce des nations, mais elle obéit à des lois fixes et proclame la puissance et la gloire de son Créateur. Celui-là donc qui a créé le soleil, la terre, la mer, l'air et qui anime la nature par la vitalité de la reproduction, est seul digne d'honneur, de respect et d'adoration. L'élève ne respecte pas les lettres ou les livres du précepteur, mais le précepteur lui-même. Le malade ne loue pas les drogues

qui le guérissent, mais la science du médecin qui les lui a prescrites. Ainsi, noble vierge, puisque ces choses que vous mentionnez comme divines sont inanimées et dépendantes, il doit y avoir un autre pouvoir qui agit sur elles et les anime ; ce pouvoir c'est Dieu."

Daria était convertie. Chrysanthe avait à peine fini sa sublime argumentation qu'elle se jetait à ses pieds et lui demandait d'être instruite dans la connaissance du vrai Dieu. Pendant qu'il parlait, il se livrait un grand combat dans le cœur de la jeune fille ; la vanité, l'amour-propre avaient établi leur domicile dans son esprit, un préjugé profondément enraciné semblait avoir fermé toute issue à la conviction ; mais le Très-Haut, qui influence, mais ne force pas le libre arbitre, envoya à son aide les agents puissants de la raison et de la grâce. L'éloquence de Chrysanthe, qui avait beaucoup plus de savoir que la jeune fille qui s'était aventurée à discuter avec lui, la douce et invincible action de la grâce, en avaient fait une captive volontaire de l'évangile de l'amour.

II

Dieu ayant conduit ces deux âmes à la connaissance de la vérité, les destinait à être des vases d'élection pour proclamer sa gloire et procurer le salut de beaucoup d'âmes. Quand Daria déclara sa volonté de devenir chrétienne, Chrysanthe et elles entrèrent dans une sainte alliance ; ils adoptèrent une pieuse ruse pour leur bénéfice et le salut des autres. Il fut entendu qu'ils passeraient pour mari et femme aux yeux des hommes, mais en même temps ils consacrèrent leur chasteté à Dieu. Au moyen de cette ruse, Daria put retourner à sa demeure pour se préparer au baptême et Chrysanthe fut rendu à la liberté par son père. Il y eut de grandes réjouissances à l'occasion de son prétendu retour au culte de ses pères et Polemius donna un magnifique banquet à ses amis. Chrysanthe allait voir Daria tous les jours et dès qu'elle fut suffisamment préparée elle fut baptisée, ainsi que sa mère, par le saint pape Caius. Immé-

diatement après son baptême, elle reçut des mains du Saint-Père le voile de la virginité, après quoi, disent les Actes, " elle fut une vierge très-sainte."

Le feu de leur zèle se communiquait à tous ceux qui venaient en contact avec eux ; beaucoup d'autres furent portés à abjurer les folies du paganisme et à embrasser la foi chrétienne par les mêmes moyens qui avaient servi à leur conversion. Un bon nombre de jeunes gens abandonnèrent le monde et se vouèrent à la chasteté. Chrysanthe instruisait les hommes et Daria les femmes. Le démon ne pouvait souffrir que ce bien continuât ; en conséquence il souleva une tempête qui les conduisit à la couronne du martyre.

Il y avait dans la ville quelques jeunes gens corrompus qui avaient jeté des regards pervers sur quelques-unes des filles converties par Daria. Affolés de leur perte, et poussés par le démon, ils allèrent trouver le préfet et lui racontèrent que par les manœuvres de deux personnes nommées Chrysanthe et Daria, leurs promises leur avaient été enlevées et étaient entrées dans la secte odieuse du christianisme. (*Clamant adolescentes se desponsuras sibi mulieres amisisse, etc.*) Quelques femmes dirent aussi la même chose de Chrysanthe, et le préfet Celerinus ordonna de les arrêter, et que s'ils ne sacrifiaient pas aux dieux, ils fussent mis à la torture. Claude, tribun des soldats, homme d'une grande réputation à cause de son habileté dans la magie, fut député pour faire exécuter ces ordres. Ce fut un heureux événement pour lui et ses soldats, comme la suite de notre récit va le prouver. Il confia Chrysanthe à ses soldats, avec la permission de le torturer comme il leur plairait, jusqu'à ce qu'il consentît à sacrifier.

Il est impossible de raconter les insultes, de décrire les tortures sans nombre qu'ils firent subir à ce noble jeune homme qui se réjouissait de pouvoir imiter Notre-Seigneur dans ses souffrances aussi bien que dans sa patience. Ils le traînèrent brutalement à un temple de Jupiter situé en de-

hors des murs de la ville, et là ils essayèrent toute sorte de tourments pour le forcer à sacrifier. Entre autres choses, ils se procurèrent des courroies de peau mouillées, avec lesquelles ils lui serrèrent fortement les bras et les jambes, espérant que le cuir en séchant se contracterait tellement qu'il couperait la chair et même les os; mais dès qu'ils eurent enroulé ces courroies autour des membres du saint, et les eurent nouées avec dextérité, elles se rompirent et tombèrent par terre en morceaux.

Ensuite ils le ramenèrent dans la ville, le jetèrent dans une affreuse prison et essayèrent de le lier avec une triple corde, laquelle tomba de la même manière. Ils attribuèrent tout cela à la magie, et un soldat plus impie que les autres jeta sur lui de l'eau sale, au grand amusement de ses compagnons; il lui disait en même temps: "Vos artifices magiques ne vous seront plus maintenant d'aucune utilité." Mais au lieu d'une senteur désagréable, il se répandit une odeur parfumée comme si elle provenait de l'eau de rose. On le mit ensuite tout nu dans une peau de génisse, et on le laissa sur une place publique pour être dévoré par les chiens et brûlé par la chaleur ardente du soleil. Mais le serviteur de Dieu n'éprouva aucune incommodité de cette torture présumée;—les chiens s'approchèrent, humèrent l'air comme s'ils sentaient une odeur étrange dont l'air était imprégné, puis ils s'en retournèrent promptement comme s'ils eussent été battus. La peau de son corps ne fut ni crevassée ni brunie, mais après un jour et une nuit passés dans cette position, pendant lesquels les soldats se relevaient pour le surveiller, ils le trouvèrent plus joyeux et plus beau que jamais. Ils étaient profondément étonnés; ils le reconduisirent dans la prison et se hâtèrent d'aller rapporter à Claude tout ce qui était arrivé.

Claude se rendit à la prison pour s'assurer de ces prodiges; dans l'orgueil de son cœur il pensait pouvoir expliquer à ses soldats ignorants les procédés magiques par lesquels ces miracles avaient été accomplis. Quand il fut arrivé dans la prison, elle était toute illuminée comme si un

millier de lampes eussent été suspendues à ses sombres murs ; il en sortait une odeur délicieuse comme celle qu'aurait apportée la brise passant sur un jardin de fleurs. Claude fit amener le saint devant lui ; et, entouré de ses vétérans, il lui adressa ces paroles d'un ton hautain :—

—Par quel pouvoir faites-vous ces prodiges ? J'ai vaincu tous les sorciers et les magiciens, mais je n'ai jamais rencontré personne qui fît des choses aussi extraordinaires que celles que vous avez faites. Comme vous paraissez être un jeune homme illustre et sage, tout ce que nous avons à vous demander, c'est que vous renonciez à ces assemblées odieuses des chrétiens qui fomentent la sédition et la confusion chez le peuple romain ; sacrifiez aux dieux tout-puissants et conservez la dignité de votre naissance et votre fortune.

Chrysanthe priait intérieurement pour la conversion de ce tribun bien intentionné mais ignorant. Prenant un ton d'indépendance et de doux reproche, le saint répondit :

—Si ce n'était que de votre prudence, vous auriez déclaré ouvertement ce que vous avez en partie avoué, savoir, que ce n'est pas par la magie que j'ai fait ces choses, mais par le pouvoir du grand Dieu. Vous me voyez comme vous voyez vos propres dieux ; cependant si vous avouiez la vérité, vous reconnaîtriez qu'ils n'ont pas même le pouvoir d'entendre et de voir comme nous l'avons. Vous avez en vous-même un esprit qui anime votre corps et vous donne l'intelligence. Que sont ces choses que vous appelez dieux, sinon de la poussière et du plomb ?

Blasphémer contre les dieux de l'empire était sévèrement puni par l'ancienne loi romaine ; et Claude, qui les entendait tourner en ridicule par Chrysanthe, concevait-il la vérité de ce qu'il disait? Néanmoins, cédant au premier mouvement de son cœur païen, il ordonna de dépouiller le saint et de le flageller. On prit pour cela des bâtons aussi durs que le fer, mais du moment qu'ils touchèrent sa chair, ils devinrent mous et inoffensifs comme du papier. Quand le tribun vit ce miracle, il fut grandement ému ; la grâce qui frappait à son cœur y fut admise, et il fit délier et vêtir

le saint. Chacun était silencieux pendant que les soldats habillaient Chrysanthe ; on s'étonnait de la douceur avec laquelle le tribuu le traitait; on se demandait quel genre d'épreuves il préparait pour ébranler la constance du serviteur de Dieu. Mais Claude commanda solennellement le silence et adressa ces paroles aux soldats :

—Vous savez, braves soldats, que je comprends tous les charmes et les artifices de la magie ; cet homme, je le vois, n'accomplit pas ses prodiges par le moyen de la magie, mais par l'aide de la puissance divine. Vous avez vu comment les courroies avec lesquelles vous l'avez lié se sont rompues ; il a été lengtemps exposé au soleil sans en souffrir ; sa prison fétide s'est changée en chambre de lumière et de parfum, et maintenant les bâtons du bois le plus dur deviennent mous comme du papier quand on s'en sert contre lui. C'est pourquoi, puisque la sincérité et la vérité apparaissent dans ces choses, ce qui nous reste à faire est de nous prosterner à ses pieds, de lui demander pardon pour les iniquités que nous avons commises contre lui, et de le prier de nous réconcilier avec ce Dieu dont les disciples sont victorieux dans toutes les luttes. De même que cet homme nous a vaincus, ainsi il doit pouvoir vaincre tous les gouvernants et les empereurs du monde.

Quand il eut ainsi parlé, Claude et tous ses braves soldats s'agenouillèrent autour de Chrysanthe, et le noble tribun parlant pour ses compagnons d'armes, dit : " Nous savons, saint jeune homme, que votre Dieu est le vrai Dieu ; nous vous conjurons de nous dire quelque chose de Lui." Chrysanthe pleurait de joie. Sa prière fut courte et silencieuse, mais puissante ; la réponse fut immédiate et abondante. Le jour même il baptisa le tribun, sa femme, ses enfants, et la cohorte de soldats entière. Il passa quelques jours en paix dans la maison de Claude, instruisant ses néophytes et les préparant aux épreuves que leur jeune foi allait avoir à subir.

La nouvelle de ce qui était arrivé ne tarda pas à parvenir aux oreilles de Numérien. Il commanda d'attacher une

pierre au cou de Claude, de le jeter dans la mer, et que tous les soldats qui ne voudraient pas sacrifier fussent décapités. Dieu leur avait envoyé des grâces si abondantes qu'ils désiraient ardemment mourir pour lui ; les deux fils de Claude s'avouèrent chrétiens et souffrirent un glorieux martyre. Les soldats échangèrent bravement l'existence misérable de ce monde pour la vie éternelle et heureuse dans le royaume de Dieu.

A la place où ils avaient été exécutés, se trouvait un vieux monument que les chrétiens s'étaient approprié pour le transformer en une petite église. C'était sur la voie Maura, non loin de la ville. Les chrétiens enterrèrent dans ce monument Claude et ses soldats. Hilaria qui vivait encore, y venait fréquemment prier ; elle demandait avec larmes à Notre-Seigneur de la réunir à son mari pour jouir de sa présence. Un jour, que des paysans passaient par là, ils la virent en prière, et sachant qu'elle était chrétienne, ils résolurent de l'arrêter et de la conduire devant l'empereur. Quand ils furent près d'elle, la sainte femme leur demanda de lui permettre de prolonger un peu sa prière, ensuite elle irait partout où il leur plairait. Ils y consentirent et elle se rendit dans l'intérieur du monument ; là tendant ses bras vers le ciel, elle demanda à Dieu de la sauver de la honte et des terribles épreuves qu'elle avait à souffrir pour la foi. Dieu exauça sa prière. Quand les païens eurent attendu quelques minutes, ils s'impatientèrent ; en entrant pour l'arrêter ils la trouvèrent étendue par terre et sans vie. Son âme s'était envolée dans les régions célestes. Les païens furent effrayés et s'enfuirent. Deux des servantes d'Hilaria qui s'étaient tenues près d'elle et qui avaient été témoins de tout ce qui s'était passé, enterrèrent respectueusement leur bonne maîtresse dans le même tombeau que son mari et ses enfants.

Mais revenons aux héros de notre histoire. Comme il était connu que Chrysanthe était la cause de la conversion extraordinaire de la légion de Claude, on ménagea pour lui

des châtiments plus rigoureux. Il fut jeté dans la prison Mamertine, en attendant qu'on eût décidé quel genre de mort on allait lui faire subir. Les Actes disent que c'était une prison horrible, obscure, sale; il fut dépouillé de ses vêtements et lié avec de grosses chaînes au cou et aux pieds. Néanmoins la lumière, l'odeur délicieuse, et la joie qui l'avaient accompagné dans tous les donjons sanctifiés par sa présence, ne l'abandonnèrent pas dans la Mamertine. Chrysanthe éprouvait plus d'allégresse et d'honneur d'être jeté dans la prison de S. Pierre et S. Paul que si on l'eût proclamé empereur.

Nous devons revenir un instant sur nos pas, pour voir le sort de la noble et belle Daria. Comme c'était presque toujours le cas dans ces jours d'infamie, le châtiment infligé aux jeunes filles chrétiennes était suggéré par les démons de l'enfer : c'étaient les maisons de prostitution. Donc, un matin, Daria fut arrêtée et conduite devant l'empereur lui-même à cause de son incomparable beauté. Les Actes ne disent rien de cette entrevue, mais il est évident que le noble mépris avec lequel cette âme pure rejeta avec indignation les propositions et les promesses de l'empereur, lui attira le courroux de ce dernier, qui dans un moment de rage, ordonna qu'elle fût exposée dans la maison de prostitution la plus connue de la ville. C'était sous les arches du Colisée même. Tandis que Chrysanthe accomplissait ses miracles et baptisait des centaines de personnes dans une autre partie de la ville, Daria était l'héroïne du miracle le plus étrange sous les arches de l'amphithéâtre. Cette puissance divine qui n'abandonne jamais les jeunes filles sans défense, jetées involontairement parmi les débauchés, savait comment préserver Daria. Nous allons raconter le miracle de cette préservation en citant les paroles mêmes des Actes.

" Daria reçut l'aide d'un lion qui s'était enfui de l'arène et qui étant entré dans la chambre où elle était exposée, se plaça au milieu de l'appartement et attendit. Les citoyens,

ignorant ce fait, envoyèrent auprès de la vierge un jeune homme excessivement débauché et faux. Dès qu'il fut entré, le lion se précipita sur lui, le jeta par terre et le maintenant dans cette position avec ses redoutables pattes, regarda la vierge de Dieu pour savoir ce qu'elle ordonnerait sur ce jeune homme. La sainte Daria, voyant ce qu'il avait fait, dit au lion : "Je vous en conjure, par le Fils de Dieu, permettez-lui d'écouter ce que j'ai à lui dire." Alors le lion lâcha le jeune homme, et se plaça à la porte en montrant ses terribles dents pour empêcher d'autres d'entrer.

"Alors Daria dit au jeune homme : "Vous voyez que le lion, malgré sa férocité, honore Dieu en entendant prononcer son nom ; mais vous, malheureux jeune homme, qui êtes doué de la raison, vous vous plongez dans l'impiété et les débauches ; et vous vous vantez et vous glorifiez de ces abominations dont vous devriez rougir." Le jeune homme se prosterna à ses pieds et se mit à crier : "Laissez-moi partir sain et sauf, et je publierai partout que le Christ que vous adorez est le vrai Dieu." Alors Daria ordonna au lion de le laisser passer. Et quand le lion se fut éloigné de la porte, le jeune homme se précipita dans la rue en criant que Daria était une déesse.

"Ensuite, quelques hommes hardis vinrent de l'arène pour reprendre le lion ; mais il les jeta par terre et les tenait aux pieds de la vierge sans leur faire de mal. Daria leur dit : "Si vous croyez en Jésus-Christ, vous pouvez vous en retourner en sûreté, sinon, que vos dieux vous protègent et vous délivrent." Mais ils criaient tous d'une voix : "Que celui qui ne croit pas que Jésus-Christ est le Dieu vivant et véritable, que celui-là ne laisse pas la place vivant." Lorsqu'ils eurent dit ces paroles, ils s'en allèrent en criant : "Jésus-Christ que Daria prêche est le vrai Dieu."

Ensuite le prêteur Celerinus fit mettre le feu à la chambre où Daria était exposée. En voyant le feu, le lion fut effrayé, et il manifesta sa crainte en rugissant. Mais Daria dit à la bête : "Ne craignez pas, vous ne périrez pas par le

feu, vous ne serez non plus ni capturé ni tué, mais vous mourrez d'une mort naturelle. Cessez donc de craindre, mais allez-vous-en en paix. Celui que vous avez honoré dans ma personne vous protégera." Le lion inclina la tête, sortit et passa au milieu de la ville sans que personne osât y toucher. Tous ceux qui lui avaient échappé furent baptisés (Surius, 28 octobre.)

Quand Numérien eut appris tout cela, il ordonna à un préteur nommé Pontius de forcer Chrysanthe et Daria à sacrifier aux dieux, ou bien de les mettre à mort dans les plus cruels tourments. Le préteur leur communiqua cet ordre et essaya en vain de les faire sacrifier : alors il le fit suspendre dans l'arsenal, mais l'instrument auquel il fut attaché se brisa en pièces et les torches s'éteignirent. D'un autre côté, ceux qui touchèrent à Daria furentf rappés de crainte et, éprouvèrent de grandes douleurs. Le préteur en voyant cela courut tout raconter à l'empereur, mais il attribua ces choses à la magie, et non à l'intervention divine. Il ordonna qu'ils fussent enterrés vivants dans une fosse en dehors de la porte Salarienne. Ses ordres furent exécutés, et il plut au Très-Haut de faire gagner ainsi leur couronne à ses deux serviteurs. Chrysanthe et Daria furent conduits, suivis d'une grande foule, en dehors de la ville ; quand ils furent descendus dans la fosse, ils chantèrent un hymne ensemble. Ils disparurent bientôt sous la terre et les pierres que les païens leur jetaient; ils trouvèrent la mort et le tombeau dans ce lieu et ils passèrent de cette vie aux noces éternelles de l'Agneau de Dieu.

Peu après leur martyre, leur tombeau devint le théâtre de miracles étonnants et d'innombrables conversions.

Le peuple s'y rendait en foule ; on en parla publiquement, et Numérien ordonna à ses soldats de faire disparaître tout vestige du tombeau, afin que dorénavant les chrétiens ne pussent plus s'y rassembler.

Les soldats s'y rendirent un matin pendant la célébration des saints mystères; ils se jetèrent au milieu des fidèles et

en tuèrent un grand nombre. Parmi ceux qui tombèrent sur le tombeau des deux martyrs se trouvaient le prêtre Diodore, le diacre Marianus, des ecclésiastiques et beaucoup d'autres dont les noms sont inconnus.

Les Actes de ces grands saints se terminent par ces paroles :

" Nous, les frères Varinus et Armenius, avons écrit ces choses telles qu'elles sont arrivées, par l'ordre du très-saint pape Etienne, et avons envoyé des copies de ces Actes à chaque ville, afin que chacun sache que les saints martyrs Chrysanthe et Daria ont reçu la couronne du martyre dans le royaume céleste de Dieu, à qui soit gloire et puissance maintenant et toujours."

CHAPITRE XIX.

La persécution de Dioclétien.

La persécution de Dioclétien fut de beaucoup la plus terrible et la plus générale de toutes les persécutions de l'Église. Une quantité innombrable de martyrs fut envoyée au ciel, et l'Eglise commença au milieu des cruautés et des horreurs de cette épreuve, la carrière glorieuse de triomphe qui répandit son influence et attira les bénédictions de la foi bien loin, au-de là des limites du grand empire romain. Le commencement du quatrième siècle finit la lutte entre l'Église et les puissances de ce monde ; elle sortit victorieuse et a tenu jusqu'à aujourd'hui la puissance qu'elle a acquise. Avant de citer les Actes des glorieux martyrs qui souffrirent sous ce règne dans l'enceinte du Colisée, nous allons donner à nos lecteurs une esquisse de cette terrible persécution ; nous dirons comment elle a été amenée et les heureuses conséquences qui s'en suivirent.

Nous ne nous arrêterons pas sur les étranges vicissitudes de la fortune qui placèrent à la tête de l'empire romain un homme tel que Dioclétien. Cet empereur, né dans l'esclavage, était lui-même esclave ; ce fut dans le corps de l'armée que comme un brave soldat, il gagna ses grades. Il fut nommé général par Probus et à la mort de Carinus fut proclamé César par ses propres troupes. Son caractère était un composé d'ignorance, d'orgueil, d'avarice et de cruauté. La superstition qui est toujours le propre des esprits faibles, se trouva à l'aise dans ce cœur lâche et méchant. Il croyait aux oracles et avait une foi inébranlable en ce qu'ils disaient. Une étrange coïncidence lui donna un grand respect pour ces illusions païennes. Une druidesse gauloise lui prédit, lorsqu'il n'était encore que général, qu'il deviendrait empereur après qu'il aurait tué un sanglier. Il assassina de sa propre main le meurtrier de Numérien, et c'est cet assassinat qu'il crut être l'accomplissement de la prophétie. Ce fut

l'oracle d'Apollon, comme nous le verrons plus tard, qui l'engagea à persécuter les chrétiens.

Dioclétien avait un ami. C'était un soldat ignorant et de basse naissance, nommé Maximien, que la fortune aveugle avait favorisé ; compagnon d'armes de l'empereur, il fut appelé à partager avec lui le gouvernement de l'empire. Ignorant et cruel comme Dioclétien, c'était un simple instrument entre les mains des puissances des ténèbres qui se préparaient à un terrible carnage contre l'Église de Dieu.

Ils divisèrent l'empire entre eux. Dioclétien choisit la mollesse du trône d'Occident et laissa à Maximien l'empire d'Orient.

C'est une chose étrange à noter que pendant les premières années du règne de Dioclétien tout était paisible et calme dans cette partie de l'empire qu'il avait gardée pour lui. Eusèbe, dans son huitième livre, nous fait une description ravissante de la prospérité de l'Eglise dans ces régions. Quoiqu'il soit certain que Dioclétien se méfiait des chrétiens et les haïssait, la crainte semble l'avoir empêché de les molester. A cette époque leur nombre était immense. Les troubles politiques des quatre dernières années avaient fait réfléchir les paysans, tandis que l'esprit actif de la foi avait pris avantage du calme, était toujours à la recherche des ames, et prêchait publiquement l'Evangile du Seigneur. Quelques mois de tranquillité avaient suffi à l'Eglise abattue pour se relever de ses ruines. Du moment qu'il y avait un apaisement de la tempête de la persécution, des milliers de personnes se pressaient autour de la croix, les catéchumènes et les néophytes allaient grossir les rangs des chrétiens désarmés pendant la lutte ; aussi quand Dioclétien monta sur le trône la moitié de l'empire était chrétienne. L'Eglise d'Occident était surtout florissante. Guidée par les Basile et les Grégoire, et par une multitude de héros martyrs, ses racines étaient déjà trop enfoncées dans le sol pour être arrachées par la plus terrible des persécutions que l'Eglise ait souffertes. Même dans la Nicomédie qui eut à supporter le choc principal de la tourmente, elle ne fit que se dissimuler quand

Dioclétien et Galérius pensaient qu'elle était anéantie. Les chrétiens étaient tellement florissants que même la femme et quelques-uns des enfants de l'empereur avaient embrassé la foi (1) et que plusieurs des officiers du palais impérial professaient ouvertement le christianisme.

« Comment nous a-t-on donné tant de gloire et de liberté avant cette persécution ? dit Eusèbe, c'est ce que je ne puis m'expliquer. Peut-être était-ce la bienveillance de l'empereur qui nous confia le commandement des provinces, sans avoir à craindre d'être obligés de sacrifier aux dieux, parce qu'il tenait notre religion en haute estime. Qu'est-il besoin de parler des officiers du palais, de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs domestiques, auxquels il donna pleine liberté d'adorer le vrai Dieu ? Qui peut dire la foule innombrable de personnes qui chaque jour embrassaient la foi de Jésus Christ, le nombre d'églises érigées dans la ville, les personnes illustres qui s'assemblaient dans les édifices sacrés du vrai Dieu ? Les anciennes églises n'étant plus suffisantes, sur leurs fondations on en bâtissait de plus grandes et de plus splendides. Notre foi sainte progressait donc de plus en plus, en dépit de la malice des démons et des complots des hommes pervers, pendant que le Seigneur nous jugea dignes de la protection de sa droite. » (2) Ces dernières paroles du grand historien sont de mauvais présage, car il n'écrit que l'introduction de ses récits les plus épouvantables de persécution et de mort.

Bien qu'Eusèbe parle dans les termes les plus forts de la paix générale de l'Église, et de la faveur apparente de l'empereur, il ne faut pas oublier que Dioclétien était un hypocrite, que dans les premières années de son règne il agissait envers les chrétiens avec tolérance, plutôt par une politique basse et lâche que par un esprit réel de faveur et de bienveillance. Dans certaines parties des provinces qu'il s'était réservées la persécution sévit avec une violence plus

(1) On doute maintenant de ce fait depuis la découverte récente de l'ouvrage *De morte persecutorum*.

(2) Eusèbe, Hist. eccl., lib. VIII, chap. I.

ou moins grande, selon le bon plaisir des gouverneurs, en vertu des édits d'Amilien qui étaient encore en force contre les chrétiens. Dans la province d'Egie en Licie, et pendant la première année de son règne (285) nous voyons les martyres de Claudius, d'Austerius, de Neone et de leurs compagnons. Il y a des monuments * qui indiquent que la persécution sévissait dans d'autres provinces. Dioclétien devait être au fait de tout cela, il permettait la persécution quand il aurait pu si aisément l'empêcher. Néanmoins cette hypocrisie était une vertu comparée à la cruauté sanguinaire de ses dernières années.

Nous allons maintenant donner quelques instants à Maximien. Ce scélérat, élevé à la pourpre d'une manière si inespérée, ne mit aucun frein à ses passions. Il haïssait plus les chrétiens que Dioclétien. Un de ses premiers actes fut de mettre à mort, dans la Gaule, une légion entière de soldats chrétiens. Ils étaient au nombre de plus de six cents, et c'étaient les meilleurs soldats de l'armée. Ils furent envoyés de l'Occident pour l'aider à apaiser des troubles d'un caractère très-sérieux. En Orient on avait fait passer sous la hache les plus nobles et les plus riches pour assouvir la cruauté et l'avarice de ce monstre.

Néanmoins l'Église prospérait de tous côtés et Eusèbe n'hésita pas à appeler ces jours des jours de calme. Mais hélas ! ce calme eut un mauvais effet sur l'Église ; on se relâcha de la sévérité des anciennes mœurs, et les désordres augmentèrent rapidement. "On abusa de la parfaite liberté que le Seigneur nous donnait, dit Eusèbe, afin de nous permettre d'observer plus tranquillement ses préceptes. Il s'éleva au milieu de nous un esprit d'envie et de mauvais sentiments; la peine intestine nous minait, les armes dont nous nous servions pour nous blesser les uns les autres, c'étaient nos mauvaises langues ; la fraude, le mensonge et l'hypocrisie contrôlaient les actions des hommes, et le fouet était déjà entre les mains divines. Nous l'avions vue tomber vigou-

* Bolland, 23 août. Tillemont, vol. v, Persécution de l'Eglise sous Dioclétien, art. 2.

reusement sur les épaules de ceux qui servaient dans l'armée, et cependant nous étions tellement endurcis, que nous n'essayâmes pas, par une pénitence opportune, de détourner de nous la tempête qui nous menaçait. Semblables à des aveugles et à des fous, nous ne pensions pas que les événements humains étaient dirigés et commandés par la Providence divine pour accomplir ses sages desseins ; nous continuâmes à irriter Dieu en ajoutant de nouveaux crimes à nos premières fautes. A la fin, le Tout-Puissant, selon la prédiction de Jérémie, couvrit de confusion la fille de Sion, et anéantit la gloire céleste d'Israël ; dans les jours de sa colère, le Seigneur ne se souvint pas de son marchepied. » *

Les puissances de l'enfer semblaient avoir calculé chaque démarche, et s'être avancées avec précaution avant de tomber avec furie sur le corps d'Israël. Un autre monstre à figure humaine fut envoyé sur la terre ; il surpassa les autres empereurs en bassesse, en cruauté et en crimes de toute sorte. C'était Galérien. Dioclétien chez qui la timidité et la crainte étaient devenues de l'imbécillité, conçut l'idée de diviser l'empire en deux parties. Les révoltes constantes des barbares qui menaçaient l'empire de tout côté, et aussi les dissensions intestines engagèrent cet empereur aux vues étroites à adopter cette politique désastreuse. Son idée était de nommer deux Césars qui auraient tout pouvoir de défendre et d'administrer leur district respectif, sans porter le titre d'empereur. Dans ce but, il nomma Constance Chlore, homme de haute naissance et de grandes qualités, et Galérien, le fils d'un paysan, soldat de fortune, mais tyran et ennemi déclaré du christianisme.

Pendant quelques années Galérien fut occupé à apaiser les troubles sur les frontières de l'empire. Par la prière des soldats chrétiens il remporta un triomphe complet sur les Perses. Son orgueil était de garder le trône et sa position, et il s'en retourna si gonflé de sa grandeur qu'il méprisa son bienfaiteur et résolut de devenir lui-même empereur.

* Liv. viii, chap. I, déjà cité.

Sa mère vivait encore, elle aussi était cruelle et superstitieuse ; la seule éducation qu'elle avait donnée à son fils était la haine des chrétiens. Au retour de Galérien de l'Occident, à peine l'eut-elle embrassé qu'elle se mit à mal parler des chrétiens et elle ordonna à son fils de les persécuter.

Galérien gouvernait la province de l'Illyrie. Ce fut là qu'il tira pour la première fois l'épée contre l'Église ; il commença dans sa propre maison et finit par l'armée. Les esclaves de sa mère furent brûlés aux feux de la cuisine, pendant qu'elle-même, comme une furie au regard fauve, les regardait se consumer. Il ordonna aux premiers officiers de l'armée de mettre les chrétiens à mort, mais trouvant qu'ils étaient trop nombreux, et que les deux tiers seraient détruits, l'ordre fut modifié, et il n'en fit exécuter que quelques-uns ; en même temps il priva les autres de toute promotion et de la solde à laquelle ils avaient droit. Quand nous disons que quelques-uns seulement furent martyrisés, ce petit nombre n'est que relativement au grand nombre de ceux qui survécurent, cependant on peut les compter par milliers. Dans les Actes de S. André, qui était tribun d'une légion dans l'armée de Galérien, on dit qu'il fut martyrisé vers l'an 300 avec trois mille de ses compagnons. Mais la prudence ralentissait l'épée de Galérien, et l'empêchait de frapper le grand coup qu'il méditait ; l'heure de la Providence n'était pas encore sonnée, mais elle arrivait promptement.

Pendant quatre ans, il avait désiré la destruction totale des chrétiens. Il savait par expérience qu'ils allaient à la mort comme des agneaux, qu'ils ne se révoltaient pas contre une injuste sentence. Avec une méchanceté incroyable il conçut l'idée de faire surgir une persécution générale dans tout l'empire, et de balayer de la surface de la terre le nom détesté de chrétien. Pour parvenir à ce but, il vit qu'il fallait un édit de Dioclétien. Il partit pour Nicomédie, où Dioclétien se trouvait alors, et ne le quitta que lorsqu'il eut réussi dans ses desseins. C'était en 302. Dioclétien tremblait à la pensée d'un massacre général des chrétiens. Sa

timidité naturelle effrayait son esprit par la peinture des révoltes, des exécutions et de la guerre civile qui pouvaient le précipiter de son trône. Nonobstant les avertissements menaçants des oracles, les sollicitations incessantes de Galérien et de sa cruelle mère, Dioclétien craignait de faire le terrible pas, et retarda tant qu'il put de signer l'édit fatal. Galérien voyant que les supplications n'avaient pas le résultat désiré, prit le ton hautain de la défiance, et Dioclétien consentit enfin, mettant pour condition la recommandation de l'oracle. On envoya donc un prêtre à l'oracle, et par la corruption de Galérien il en rapporta la réponse que les chrétiens étaient hostiles aux dieux. Le sort en est jeté. On détermina le mois, le jour et l'heure où les trois démons seraient déchaînés pour perdre l'Église de Dieu dans la désolation et le malheur. Les jeux des Thermes qu'on célébrait chaque année en grande pompe allaient commencer; le premier jour de ces jeux, 23 février 303, fut choisi pour commencer la persécution. On envoya des messagers dans toutes les provinces pour enjoindre aux gouverneurs de tenir prêts le chevalet, les fournaises et les épées pour les serviteurs de Dieu. Plusieurs d'entre eux se réjouirent à la pensée de cette fête de sang. La destruction de cette secte détestée était toujours bien venue, surtout par rapport aux richesses incalculables des chrétiens qu'elle allait faire entrer dans leurs coffres. Cette pensée, jointe à la faveur de César, faisait naître dans leurs cœurs corrompus un zèle extraordinaire, et augmenter l'efficacité de leur coopération dans cette cause qui fit de cette persécution, non-seulement la plus générale mais encore de beaucoup la plus destructive qui ait jamais sévi contre l'Église.

Les chrétiens savaient que l'heure de l'épreuve allait sonner. Ce n'est pas sans raison qu'on a comparé les persécutions aux tempêtes de l'Océan. L'Église était la petite barque de Dieu qui devait braver les éléments en courroux. Il y avait dans les cieux des signes annonçant le prochain combat; l'avenir était sombre comme l'horizon à l'approche

d'une tempête. Les voix des pasteurs se faisaient entendre dans les églises comme les cris perçants de la mouette balancée sur les vagues grossissantes et qui donne ce signal si connu de la tempête. On envoyait les femmes et les enfants dans les catacombes pour les mettre en sûreté. Les évêques avaient réuni leurs troupeaux tremblants, et les avaient exhortés avec tant de ferveur et d'éloquence qu'ils en avaient faits des martyrs par le désir, avant que la hache du bourreau ne leur eût donné leur couronne. Tandis que de braves jeunes gens, au cœur de chêne, comme Sébastien et Pancrace, restaient dans la ville pour recevoir le coup, et pour encourager leurs frères plus chancelants, de tendres jeunes filles de noble race, comme Prisca et Agnès, s'enfermaient dans la solitude de leurs villas, pour prier avec des cœurs tremblants, comme des colombes effrayées soupirant dans leurs retraites. La crainte d'un malheur est souvent plus pénible que le malheur même. Avant la proclamation de l'édit terrible, plusieurs églises avaient été abandonnées, les autels avaient été transportés dans quelques maisons privées d'obscurs chrétiens, ou dans les catacombes. Le timide Marcellin était le pilote de l'Église au commencement de la tempête ; pendant un moment il abandonna le gouvernail, mais il y revint ensuite comme l'avait fait Pierre, et se tint ferme à son poste. La pieuse dame Lucine avait donné son jardin et sa villa situés en dehors de la porte Capena pour en faire un nouveau cimetière, et autant que les circonstances le permettaient, l'Église de Rome était prête au combat.

A la fin l'édit sanguinaire est prêt. De Nicomédie on en envoie des copies à Rome et dans l'Illyrie. Galérien, le principal promoteur de la persécution, était anxieux de voir ce jour arriver. Les chrétiens avaient bâti une belle église sur une hauteur qui dominait la ville ; on pouvait la voir des fenêtres du palais de l'empereur. A peine l'aurore du 3 février avait-elle paru, qu'il envoya une troupe de soldats pour détruire cette église. Ils s'emparèrent de tout ce

qui s'y trouvait, livres, ameublement, vêtements sacerdotaux, et brûlèrent le tout sur la place; ensuite, au milieu des cris de joie et de triomphe, ils rasèrent l'édifice jusqu'au sol. L'empereur et le César, placés à une des fenêtres du palais, se réjouissaient de cette scène, et quand les soldats furent de retour, ils les récompensèrent pour leur belle et noble conduite. Le lendemain matin la feuille de parchemin qui annonçait une couronne de gloire éternelle à des milliers d'enfants de l'Église, était fixée sur les colonnes de marbre du forum de Nicomédie.

L'édit aurait dû être publié en même temps dans tout l'empire, mais en conséquence d'une jalousie secrète du sénat, il fut retardé à Rome jusqu'au 15 des calendes de mai. L'orgueilleux sénat tenait encore à ses droits primitifs et se flattait d'une puissance qu'il croyait réelle. Néanmoins, comme une forteresse démantelée et abandonnée, il jeta encore son ombre orgueilleuse sur la plaine comme dans ses jours de gloire, et empêcha pendant quelque temps l'action du glaive meurtrier. La populace romaine était accoutumée à obéir à ses suggestions, et se faisait l'agent volontaire des insultes qu'on voulait lancer contre le vrai Dieu. Ce fut dans un de ces paroxysmes d'excitation brutale que retentit encore une fois dans l'enceinte du grand cirque les cris si souvent répétés de *Christiani tollantur;* ces cris furent suivis d'autres dix fois répétés de "mort aux chrétiens." Le sénat résolut donc de déclarer la persécution contre les chrétiens. (Voir les Actes de S. Sabin dans Baronius, A. D. 303.)

A Nicomédie, un chrétien noble et riche passait sur le forum le matin du jour où l'édit fut affiché. Dans l'excès de son zèle il déchira imprudemment l'édit et en jeta les morceaux aux vents. Il fut saisi et rôti jusqu'à mort sur un feu lent, devant le palais de Dioclétien. * Galérien était plus furieux que jamais; la vengeance et le désespoir donnaient une teinte plus sombre à sa cruauté naturelle. Le

* Dans le martyrologe d'Ado et de Usuardus, cet homme est appelé Jean, et sa fête est célébrée le 7 de septembre.

premier édit lui parut trop doux ; il en voulait un autre écrit en caractères de sang. L'auteur de la "*Mort des persécuteurs de l'Église*" nous dit comment il se procura ce second édit.

A l'aide de quelques confidents, il mit le feu au palais royal. Dès que le feu fut découvert, des agents de l'impie empereur se mirent à crier partout que c'étaient les chrétiens qui avaient allumé l'incendie et qu'ils étaient les ennemis du souverain, en sorte que les flammes d'une haine infernale contre les chrétiens brûlaient avec plus d'intensité dans les cœurs des païens, que les flammes matérielles qui dévastaient le palais de l'empereur (*De morte persecutorum*, chap. xiii ; aussi Baronius, A. D. 301.)

Un autre édit, puis un autre suivirent le premier ; ils étaient plus cruels que tous ceux qui avaient déjà été publiés. Ils étaient spécialement dirigés contre les ecclésiastiques, les églises, les saintes Écritures et les vierges. Chose horrible à dire, une des clauses de ces édits était que toute jeune fille qui refuserait de sacrifier aux dieux deviendrait la propriété publique.* Mais la foudre de Dieu était toujours prête à protéger ses épouses sans défense, et chaque fois que l'on tenta de mettre cette loi monstrueuse à exécution, la mort et le jugement étaient les conséquences immédiates. Les machinations diaboliques de Galérien ne s'arrêtèrent pas là. Voyant le succès de son premier stratagème, à peine quinze jours s'étaient-ils écoulés depuis le premier incendie, qu'il mit de nouveau le feu au palais, puis jetant le blâme sur les chrétiens, il fit croire à Dioclétien que les incendiaires voulaient le brûler vivant dans son propre palais. Galérien s'enfuit en toute hâte, en disant qu'il n'était pas en sûreté tant qu'il y aurait des chrétiens dans le palais. Tous ses plans eurent l'effet désiré sur l'esprit faible de Dioclétien ; simple instrument entre les mains de son collègue, il devint le plus terrible ennemi de l'Eglise et surpassa, si c'est possible, les cruautés des deux autres.

---

* Voir les Actes de Ste Théodora, avril ; Tillemont, vol. V, art. 19; Baronius, anno 301, Nos 31 et suivants.

"Sa fureur contre les chrétiens, dit Lactance, avait atteint son plus haut degré ; il ne s'attaquait plus à quelques-uns, mais à tous et partout." Il obligea d'abord Valéria, sa fille, et Prisca sa femme à se souiller en offrant des sacrifices aux dieux. Il mit à mort ses eunuques favoris qui avaient la direction de toute la cour et faisaient le service auprès de lui ; des prêtres et d'autres personnes consacrées à Dieu furent saisis et massacrés sans aucune forme de procès ; des hommes et des femmes de toute condition furent soumis aux plus cruelles tortures. Le nombre des accusés étant trop considérable, ils étaient tués en masse. On allumait d'immenses feux autour d'eux et ils étaient consumés tous ensemble. Les domestiques de l'empereur furent jetés à la mer avec une pierre au cou.

Dans tous les temples des dieux, il y avait des juges dont toute l'occupation consistait à faire sacrifier ; les prisons publiques étaient remplies, et on mettait en usage toutes les tortures nouvelles et inconnues jusqu'alors pour pervertir les chrétiens ou les déchirer en pièces."

La guerre d'extermination était pleinement déclarée ; la persécution faisait rage dans tout l'empire. La Gaule fut la seule province qui échappa à sa fureur. Elle était alors gouvernée par Constance Chlore, le père de Constantin le Grand. C'était un homme juste et qui n'avait pas de préjugés contre les chrétiens ; partout où il le pouvait, il empêchait le massacre général. Quelques-uns des sous-gouverneurs confisquèrent les biens des chrétiens et en mirent un petit nombre à mort ; mais la Gaule fut exemptée des terribles horreurs des autres parties de l'empire. La narration de ces épreuves que nous ont laissée Lactance, Aurilus et l'immortel Basile, * remplirait des volumes qui seraient chers à l'Église, car en démontrant la violence et l'universalité de la persécution, ils proclameraient la gloire et le triomphe de l'institution divine qui lui a survécu, et

* Eusèbe et Lactance furent témoins oculaires ; Basile vit les effets de la persécution, puisqu'il vivait dans la première moitié du IVe siècle.

qui reste encore sur le rocher des temps, aussi indestructible aujourd'hui qu'elle l'était au jour où l'impie Galérien cherchait à l'anéantir. Tout ce que la malice humaine et diabolique pouvait suggérer fut essayé pour exterminer les chrétiens. "On décréta de plus, écrit un saint martyr cité par Eusèbe dans son huitième livre, que personne ne devait avoir de pitié pour nous, mais que chacun devait se comporter envers nous comme si nous n'étions plus des hommes." L'éloquent Basile, dans un de ses sublimes panégyriques des martyrs chrétiens, s'exprime ainsi :

"Les maisons des chrétiens étaient saccagées et réduites en ruines, leurs biens devinrent la proie de la rapine, leurs corps celui de féroces licteurs qui les déchiraient comme des bêtes féroces, traînaient les femmes par les cheveux dans les rues, et étaient également sourds aux cris de douleur des vieillards et à ceux des enfants. L'innocent était soumis à des tortures ordinairement réservées aux plus vils criminels. Les donjons étaient encombrés de chrétiens dont les maisons étaient devenues désertes ; les déserts et les cavernes étaient remplis de fugitifs dont le seul crime était le culte de Jésus-Christ. Dans ces temps malheureux, le fils trahissait son père, les parents trahissaient leurs enfants, le serviteur cherchait à acquérir le bien de son maître en le dénonçant, le frère vendait le sang de son frère ; on ne reconnaissait plus aucun lien ou sentiment d'humanité ; tous semblaient comme aveuglés par une possession diabolique. Bien plus, la maison de prière était profanée par des mains impies, les saints autels étaient renversés, on ne présentait plus au Seigneur ni l'encens ni l'oblation sainte, il n'y avait plus de place réservée aux saints mystères ; tout était trouble et désordre ; les colléges sacerdotaux étaient dispersés ; la crainte de la mort empêchait les synodes de se réunir ; mais les démons célébraient leurs orgies et souillaient toute chose par la fumée et le sang des victimes." (Sermon sur Gordium, martyr.) Lactance, de son côté, dit : "Toute la terre était affligée et opprimée ; trois bêtes féroces rugissaient de rage de l'Orient à l'Occident et n'aspiraient qu'à dé-

vorer les chrétiens. Si j'avais cent langues et cent bouches, si ma voix avait le retentissement de l'airain, je ne pourrais raconter les horreurs de la cruauté païenne, ni les noms et la nature des tourments qu'on employait contre les chrétiens." (*De mort. pers.*, chap. xvi.)

Pour découvrir les chrétiens on avait recours à des stratagèmes aussi méchants que ridicules. Outre les espions de la cour, dont le nom était légion, on décréta que des idoles seraient placées dans tous les magasins d'approvisionnements, en sorte qu'on ne pouvait se procurer les choses nécessaires à la vie sans sacrifier aux démons. Chaque place publique, chaque fontaine, chaque boulangerie, chaque étal de boucher avait sa petite statue de quelque dieu fabuleux, avec un réchaud et une boîte d'encens. Ceux qui voulaient acheter quelque chose devaient d'abord brûler un peu d'encens devant l'idole, et un officier du gouvernement se tenait là pour forcer cet hommage aux démons. On poussa l'extravagance jusqu'à aller dans les demeures chercher les vieillards qui ne pouvaient plus sortir et les traîner sur les places publiques pour y brûler de l'encens, et les enfants à la mamelle devaient avec leurs mères se joindre à cette moquerie blasphématoire du vrai Dieu. (S. Optatus Milivitus, lib. i et iii.)

Si nous avions à raconter les terribles souffrances des chrétiens, nous remplirions des pages de scènes horribles qui feraient passer sur notre corps un frisson de terreur. Elles surpasseraient tout ce que l'imagination peut se figurer. Le feu, l'eau, le fer, la force brutale de démons incarnés réunissaient tous leurs efforts pour causer des douleurs, pour brûler, pour déchirer et pour détruire ; la science la plus élevée était de tuer par les tortures les plus lentes. La honte d'être dépouillé devant une populace brutale était plus pénible aux jeunes chrétiens des deux sexes que les verges et les autres tortures. Il n'y avait pas plus de pitié pour le tendre enfant de huit ans que pour le vieillard octogénaire.

Pour augmenter les horreurs de la persécution, les corps des victimes étaient privés de sépulture ; souvent ils étaient laissés pendant plusieurs jours exposés sur les places publiques ou jetés dans les champs en dehors de la ville, pour être dévorés par les chiens ou par les oiseaux de proie. L'empereur avait donné ordre de faire garder ces corps jour et nuit, de crainte que les chrétiens ne les enlevassent pour les honorer. "Vous devez avoir vu, dit Eusèbe, qu'un bon nombre exécutèrent cet ordre sauvage et barbare ; quelques-uns faisaient la garde du haut d'une tour comme si c'eût été une affaire de la plus haute importance. Les bêtes féroces, les chiens et les oiseaux de proie qui dévoraient ces chairs, dispersèrent çà et là des lambeaux de cadavres ; toute la ville était comme entourée d'entrailles et d'ossements, tellement que rien ne semblait plus horrible, même aux yeux de ceux qui étaient nos ennemis. Tout le monde se lamentait non-seulement sur le sort de ceux sur qui ces cruautés étaient exercées, mais encore sur l'opprobre qui en rejaillissait sur eux-mêmes et sur l'humanité en général." Il n'est pas étonnant que ces barbaries arrachassent des larmes aux marbres les plus durs, car Eusèbe continue et raconte dans le même chapitre un des miracles les plus extraordinaires de l'histoire de la primitive Église.

"Quand ces abominables cruautés eurent été pratiquées pendant quelque temps, le miracle suivant eut lieu. Le temps était beau, l'atmosphère brillante, quand soudain, on vit de toutes les colonnes supportant les galeries publiques de la ville, tomber des gouttes d'eau ayant la forme de larmes ; le forum et les rues furent mouillées d'une eau provenant d'une source inconnue. La chose parut tellement extraordinaire qu'elle se répandit de suite parmi tous les citoyens, et qu'on disait que la terre, incapable de supporter les horribles impiétés commises, pleurait de cette manière, et que les pierres et la matière insensible versaient des larmes à la vue des brutales cruautés de l'homme. "Je ne doute pas, continue Eusèbe, que ce fait sera considéré par les générations futures comme fabuleux, mais ce n'est

pas ainsi qu'en ont jugé ceux qui vivaient à l'époque où ce fait eut lieu."

C'était un étrange phénomène ; mais de quelque manière qu'on puisse se l'expliquer, l'interprétation des païens mêmes restera pour attester le triomphe moral des chrétiens sur l'esprit des persécuteurs.

On ne peut faire un calcul même approximatif du nombre des victimes immolées pendant cette persécution. Pendant dix longues années la tempête rugit dans tout l'empire ; le sang de milliers de martyrs coula sans cesse en ruisseaux continuels des échafauds publics ; un plus grand nombre périrent dans les déserts et dans les souterrains. D'après un ancien catalogue publié par Papebrochius, il apparaîtrait que dans une seule place, pendant le laps de trente jours, quinze mille personnes furent mises à mort. Dans Thébaïs seul, Eusèbe vit pendant de longues années, dix, vingt, trente et même soixante personnes mises à mort chaque jour. "Dans une circonstance, cent hommes avec leurs femmes et leurs jeunes enfants furent exécutés en un seul jour, tellement que l'épée du bourreau devint émoussée au point qu'en voulant s'en servir elle se rompit; les exécuteurs fatigués se relevaient tour à tour. "En même temps, continue Eusèbe, on pouvait admirer le zèle ardent des chrétiens, car dès que la sentence était portée contre l'un d'eux, on en voyait arriver de tous côtés qui faisaient de suite et à haute voix profession de leur foi devant le tribunal du juge." (Livre xiii, chap. ix.)

Il raconte aussi que dans une ville de la Phrygie, le gouverneur, les magistrats et tous les citoyens étant chrétiens, ils déclarèrent avec une fermeté évangélique qu'ils préféraient mourir plutôt que de sacrifier aux idoles. On mit le feu à la ville, on plaça tout autour des troupes de soldats comme devant une ville assiégée, afin que personne ne pût échapper ; toute la population, hommes, femmes et enfants, fut entièrement détruite. Baronius (A. D. 301, N° 47) raconte aussi qu'une assemblée entière de fidèles fut brûlée dans une église, un matin de Noël.

On ne peut donner une meilleure idée de la violence et de l'extension de la persécution qu'en disant que les empereurs étaient sous l'impression que le christianisme était complétement anéanti. Il leur sembla tellement impossible que l'Église chrétienne pût subsister encore, qu'ils firent placer en différents endroits de pompeuses inscriptions énumérant les exploits des empereurs, parmi lesquelles on lisait en premier lieu, qu'ils avaient détruit la superstition de Jésus-Christ. Voici deux spécimens de ces inscriptions :—

"DIOCLETIANUS. IOVIUS. ET. MAXIMIANUS.
HERCULEUS. CÆS. AUG.
AMPLIFICATO. PER. ORIENTEM. ET.
OCCIDENTEM. IMP. ROM.
ET.
NOMINE. CHRISTIANORUM.
DELETO. QUI. REMP. EVER-
TEBANT."

Encore :—

"DIOCLETIANUS. CÆS.
AUG. GALERIO. IN. ORIENTE ADOPT.
SUPERSTITIONE. CHRIST.
UBIQUE. DELETA. ET. CULTU.
DEORUM. PROPAGATO."

On sourit lorsque d'une part on regarde ces inscriptions, et que de l'autre on voit l'Église catholique telle qu'elle est à présent avec ses deux cent millions de fidèles. La population entière de l'empire romain n'atteignait pas ce chiffre. Et quelques mois après que ces inscriptions eurent été placées, un chrétien s'asseyait sur le trône même de l'empereur. Pendant que le sculpteur gravait sur l'airain ce qu'il considérait être l'épitaphe d'une secte anéantie, Constantin faisait traverser les Alpes à ses troupes, et peut-être avait-il lu déjà le signe céleste qui lui disait qu'il était destiné par l'Éternel à délivrer son Église et à détruire le paganisme; et, quand le marbre brillant de ces inscriptions réfléchit les rayons du soleil, le successeur de S. Pierre faisait de nou-

velles divisions paroissiales à Rome ; il les portait au nombre de vingt-cinq pour rencontrer les besoins de son peuple qui se multipliait sous le glaive. Qu'il est étrange de penser que ces monuments furent un jour érigés pour commémorer la chute du christianisme ! Dans ce temps, c'était à la veille de son triomphe, tandis que la dynastie qui essayait de la détruire était à la veille de sa fin. Ces mêmes monuments sont conservés comme des curiosités dans le musée du successeur chrétien des Césars ; leur règne est passé pour faire place à un autre plus magnanime, et maintenant leurs maisons d'or, leurs arches triomphales, leurs amphithéâtres colossals, ne sont plus que des ruines près des églises qui couvrent les reliques des martyrs qu'ils ont massacrés. Dioclétien et Galérien pensaient peu, quand ils lisaient avec complaisance ces inscriptions racontant leurs hauts faits, qu'un temps viendrait, où un voyageur chrétien venant de la Nouvelle-Zélande, lirait le matin ces mêmes inscriptions au musée du Vatican, et que le soir, assis sur une arche brisée du Colisée, il dessinerait les ruines du palais d'or !

Et cependant ces inscriptions intéressantes nous disent quelle fut la violence de la persécution. Toute trace de l'Église était disparue de la face de la terre. On l'avait bannie de la société des riches, mais elle fleurissait dans la chaumière du pauvre, trop méprisé pour être molesté par les païens orgueilleux. Elle vivait dans les catacombes dont les passages obscurs effrayaient les plus zélés persécuteurs ; et quand les empereurs et leurs agents ne voyaient plus de traces de l'Église, les chrétiens se réunissaient par milliers dans les entrailles de la terre, célébraient les saints mystères dans des basiliques ornées des chefs-d'œuvre de l'art, et chantaient les louanges de Dieu devant des autels de marbre chargés d'or et de lumière. Il n'en pouvait être autrement. Dieu ne voulait pas que son Église fût détruite. Dans sa sagesse il permettait qu'elle fût visitée, mais n'avait-il pas la main étendue sur elle? et c'est en vain que veillaient ceux qui étaient chargés de la garde de la ville : " *Nisi Dominus*

custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam" (Ps. cxxvi.)

Mais le christianisme avait triomphé et avait achevé son émancipation avant que Constantin n'eût pris la croix comme drapeau de la victoire. Ses ennemis mortels et puissants furent forcés sur la fin de mordre la poussière, et de proclamer à la face du monde entier qu'ils n'avaient pu détruire l'Église. Les édits d'émancipation publiés par Galérien sur son lit de mort, semblent avoir été destinés par le Tout-Puissant comme pour être une conclusion solennelle de tous les édits et de tous les efforts de trois siècles de persécution. C'était proclamer devant le monde entier et à toutes les nations qu'en dépit de l'empire, et de son pouvoir prétendu invincible, non-seulement il subsistait, mais encore triomphait, et que, comme son grand Fondateur l'avait dit lui-même : " LES PORTES DE L'ENFER NE PRÉVAUDRONT JAMAIS CONTRE ELLE."

Nous traduisons quelques paragraphes de l'édit lancé par Galérien, comme un contraste intéressant avec ses pompeuses inscriptions déclarant que le christianisme n'existait plus.

" Que tous sachent que ceux qui désirent suivre cette religion, peuvent le faire, par notre gracieuse indulgence, comme ils avaient coutume, et de telle manière qu'il leur sera agréable. De plus, nous permettons qu'ils rebâtissent leurs chapelles.

" Que toute propriété et héritage appartenant en premier lieu aux chrétiens, et qui sont par les édits de nos parents (Dioclétien et Maximien) tombés dans le domaine public, ou qui ont été saisis ou vendus, ou donnés à quelqu'un comme gage de faveur impériale, soient rendus à leur ancienne tenure et possession des chrétiens" (Eusèbe, livre viii, chap. xvi.)

Nous ne pouvions conclure notre courte revue de cette terrible persécution de l'Église par une citation plus heureuse que celle qui proclame le triomphe de notre foi ; mais, comme la dernière scène d'une tragédie est toujours la plus

émouvante, nous avons dans les jugements épouvantables de Dieu contre les persécuteurs, une fin émouvante à notre récit d'horreurs, et nous réclamons pour un moment de plus l'indulgence du lecteur, afin de lui donner une des preuves nombreuses de la véracité de ces paroles inspirées: "Personne n'a levé la main contre Dieu et a réussi."

Du moment que Dioclétien eut publié son premier édit, son âme devint comme l'enfer que les démons portent toujours avec eux. Une crainte excessive et le désespoir le rendaient insupportable à lui-même et à tous ceux qui avaient le malheur de l'approcher. Il vint à Rome et fut hué par le peuple; il quitta précipitamment la ville au milieu de l'hiver, quelques jours avant les grands spectacles qui devaient avoir lieu en l'honneur de la neuvième année de son consulat. Pendant son voyage à Ravennes il contracta une maladie de langueur qui le fit cruellement souffrir. Son esprit était si complétement affaibli qu'il devint imbécile, et quelquefois parfaitement fou. Mais la pire de ses douleurs fut son humiliation. Il fut forcé par le tyran Galérien de résigner son titre d'empereur. Il fut conduit dans un grand champ à environ trois milles de la ville de Nicomédie, et placé sur un trône magnifique vêtu de pourpre et d'or, et là, devant toute l'armée et tout le peuple assemblé, il fut obligé de se dépouiller des insignes du pouvoir, et de les passer au tyran qui était assis près de lui sur un autre trône. Le vieil empereur pleurait comme un enfant, ou bien il grinçait des dents de rage, et vomissait des blasphèmes contre les dieux qu'il avait si fidèlement servis. Il fut hué sur la place qui avait été le théâtre de sa dégradation, et il s'enfuit presque seul, à Salona, en Dalmatie, sa place natale; il y mourut d ans l'obscurité (*De morte persecutorum*, xvii.)

"L'autre, le suivant en grade, dit Eusèbe, parlant de Maximien, "mit fin à ses jours en se pendant, conformément à une certaine prédiction diabolique qui lui avait promis cette agréable fin, à cause de ses nombreuses et audacieuses vilenies."

Mais Galérien avait été le principal instigateur de la per-

sécution ; aussi son sort fut-il le plus terrible. Lactance (chap. xxxiii) nous décrit comment il fut mangé tout vivant ; ses chairs tombaient par lambeaux, à tel point qu'on ne pouvait le remuer. Qu'il suffise de dire qu'il mourut de la mort d'Hérode, le premier persécuteur de Jésus-Christ. " Ces maladies, dit Eusèbe, étaient incurables ; elles originaientau fond des entrailles où s'engendraient une multitude innombrable de vers, et qui exhalaient une puanteur dégoûtante ; car avant sa maladie (de Galérien) toutes ses chairs (à cause de la quantité de viande qu'il dévorait) étaient devenues une masse énorme de graisse, qui en se putréfiant, offrait un spectacle dégoûtant à ceux qui l'approchaient. Quelques-uns des médecins n'ayant pu supporter la puanteur excessive qn'il exhalait, furent tués. D'autres qui ne voulaient pas administrer de remèdes (parce qu'il n'y avait aucun espoir de guérison), furent également mis à mort" (livre viii.) Lactance dit que la puanteur de ce cadavre en pourriture était si terrible qu'il affectait non-seulement le palais, mais encore la ville. Il resta dans cet état pendant une année, jusqu'à ce qu'une mort horrible vint délivrer le monde de l'un des plus grands monstres qu'il eût jamais vus. Ce fut au milieu de ses tortures qu'il publia son édit en faveur des chrétiens : il leur demandait en même temps de prier Dieu pour sa guérison. Il mourut le 15 mai, A. D. 311, juste quinze jours après qu'il eut signé la répudiation de sa conduite criminelle envers le vrai Dieu.

CHAPITRE XX.

Les actes de S. Vitus et de ses compagnons.

I

Au temps où Valérien était président, sous les empereurs Dioclétien et Maximien, la persécution sévissait contre les chrétiens dans la Sicile. A cette époque, il y avait là un saint enfant nommé Vitus qui faisait beaucoup de miracles, et qui jour et nuit implorait la miséricorde de Dieu, qui voulut bien lui dire un jour :

" Je vous donnerai, ô Vitus, la miséricorde que vous cherchez."

Son père, nommé Hylas, était un homme illustre mais impie. Il essaya de l'engager à sacrifier aux dieux, mais ce fut en vain ; alors il ordonna qu'il fût battu de verges, et appelant son précepteur Modeste, il lui donna les instructions suivantes :

" Voyez à ce que cet enfant ne prononce plus les paroles que nous avons entendues."

Un ange du Seigneur apparut au petit garçon, et le rassura en lui disant :

" Je vous ai été donné pour gardien ; je vous protégerai jusqu'au jour de votre mort. Tout ce que vous demanderez au Seigneur, il vous l'accordera."

Mais le gouverneur Valérien apprit que Vitus, le fils du très-noble Hylas, adorait Notre-Seigneur Jésus-Christ. Alors il fit venir le père du saint enfant, et lui dit : " Qu'est-ce que j'entends dire de votre fils ? Il adore le Dieu des chrétiens ? Si vous voulez le conserver vous devez tâcher de lui ôter cette folie de l'esprit.

II

Hylas ayant entendu ces paroles du président, fit appeler son fils, et lui dit : " Mon enfant chéri, écoutez l'avis de votre

père, et abandonnez la folie de votre culte. Comment avez-vous été induit à adorer un homme mort? c'est ce que je ne puis dire. Si le prince apprend cela, il tournera sa rage contre vous, il causera votre ruine."

Le bienheureux Vitus répliqua: "Mon père, si vous connaissiez seulement Celui que vous appelez un mort, vous aussi vous l'adoreriez. C'est l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde."

—Mais, Vitus, dit le père, je connais ce Christ que vous appelez Dieu, je sais qu'il a été flagellé par les Juifs et crucifié par Pilate.

— C'est vrai, mais tout cela est un grand mystère, répondit l'enfant.

III

Hylas était païen et ne pouvait comprendre tout ce que son enfant disait; cependant, mu par l'affection paternelle, il craignait plus les conséquences qu'entraînait la profession du culte chrétien, que l'affront fait aux dieux de l'empire. Pendant qu'il réfléchissait et se demandait comment faire pour engager son enfant à abandonner sa foi, le Tout-Puissant opérait des prodiges par le moyen de Vitus. A sa prière, les malades étaient guéris, les aveugles recouvraient la vue, et les démons qu'il chassait étaient forcés de déclarer publiquement les mérites de ce saint enfant. Le gouverneur Valérien apprit tout ce qui se passait et se fit amener Vitus. Quand il fut devant lui, Valérien lui dit: "Pourquoi ne sacrifiez-vous pas aux dieux immortels? Ne savez-vous pas que nos princes ont ordonné que tous ceux qui adoreraient cet homme appelé le Christ seraient mis à mort?"

Mais Vitus, rempli du Saint-Esprit, et ne donnant aucun signe de crainte—chose inusitée dans un âge aussi tendre—fit le signe de la croix, et dit: "Je ne consentirai jamais à adorer des démons, des pierres ou des morceaux de bois; je servirai seulement le Dieu vivant qui me protégera toujours."

Alors le père se mit à pleurer, et il s'écriait dans la cour : "Oh ! venez pleurer avec moi, car mon fils unique va périr."

Mais Vitus s'adressant à lui, lui dit : "Je ne périrai pas, si j'entre dans la vie éternelle."

Valérien lui dit alors : "Comme vous êtes noble, et que jusqu'à présent j'ai joui de l'amitié de votre père, je ne ferai pas exécuter la sentence complète contre vous ; mais comme vous êtes un enfant obstiné, je m'en vais vous faire corriger. Licteurs, donnez-lui quelques coups de verge."

IV

Quand ils l'eurent battu pendant quelque temps, le président lui dit : "Consentez-vous maintenant ?"

L'enfant répondit : "Je vous le dis, j'adorerai seulement Jésus-Christ, le vrai Dieu."

Alors le président fit apporter des verges plus grosses, pour le faire battre avec plus de violence ; mais dès que les licteurs s'approchèrent de lui, leurs bras furent desséchés (*et brachia eorum arefacta sunt*). Il en fut de même pour Valérien, qui se mit à crier : "Hélas ! j'ai perdu mon bras. Hylas, ce n'est pas là votre fils, mais c'est un démon magicien."

—Je ne suis pas un magicien, dit Vitus, mais je suis le serviteur de Notre-Seigneur, par qui je puis faire toute chose.

—Alors guérissez-moi, dit Valérien, et je ne vous appellerai plus magicien."

Le bienheureux Vitus, levant les yeux au ciel, dit : "Seigneur Jésus, Fils du Tout-Puissant et vrai Dieu, à cause de ceux qui sont ici présents, je vous en conjure, guérissez le bras du président, afin qu'ils croient en vous." Et immédiatement son bras fut guéri. *Et statim manum ejus sanum reddidit*. (Actes).

V

Alors Valérien rendit l'enfant à son père ; il lui dit de l'amener dans sa demeure et de faire tout en son pouvoir pour

le forcer à sacrifier. C'est ce que fit Hylas : il essaya sur son fils la bienveillance et les cajoleries ; il le revêtit des habits les plus riches, et le fit assister à des repas somptueux et à des danses lascives ; mais le saint enfant fermait les yeux et les oreilles à toutes ces séductions, et priait Dieu.

VI

Il arriva ensuite que son père le conduisit dans une chambre magnifique qui fut instantanément remplie d'une lumière céleste ; puis apparurent plusieurs anges qui chantaient autour de lui. La famille et les serviteurs s'assemblèrent auprès de la porte. La lumière était si intense que personne ne pouvait la supporter, et Hylas fut frappé de cécité. Quand les chants eurent cessé et que la lumière fut disparue, on s'aperçut qu'il avait perdu la vue ; il poussait des gémissements ; les servantes et les assistants étaient en larmes. Ils le conduisirent sur une couche, et tous l'entourèrent et sanglotaient. On envoya chercher Valérien qui était un ami de la famille ; il vint avec empressement, et s'informa de ce qui était arrivé. On lui dit qu'Hylas était devenu aveugle. Le gouverneur le fit transporter devant l'autel de Jupiter, et là Hylas promit d'offrir en sacrifice un grand nombre de bœufs gras, si la vue lui était rendue. Il promit aussi de consacrer des vierges à la déesse Vesta; mais ses yeux restaient fermés, et il souffrait de cruelles douleurs.

VII

Alors on le conduisit à son fils ; il le pria à genoux de le guérir. Vitus lui demanda s'il allait abandonner le culte des démons, et croire au vrai Dieu. Hylas répondit que oui ; mais le saint enfant lisait dans sa pensée, et il lui dit : " Je comprends votre réponse ; votre cœur est endurci, mais pour l'amour de ceux qui sont ici présents, et quoique vous en soyez indigne, je vais vous guérir." Vitus se mit à prier : les écailles tombèrent des yeux d'Hylas, et il vit.

Alors le père dit avec colère : "Je remercie mes dieux et non pas votre Dieu pour m'avoir guéri." Dès ce moment il songea à tuer son fils.

VIII

L'ange du Seigneur apparut à Modeste, le précepteur de Vitus, un homme religieux et saint, et lui dit de conduire l'enfant sur le bord de la mer ; là il trouverait un vaisseau prêt à partir, et qu'ils eussent à se rendre sans retard au lieu qu'il lui indiquerait.

Mais Modeste dit : "Je ne connais pas le chemin. Irai-je quand même?"

L'ange lui répondit : "Je vous le montrerai."

Le bienheureux Vitus avait alors environ sept ans (*Erat autem B. Vitus circiter annorum septem*).

L'ange les conduisit sur les bords de la mer, où le Seigneur avait préparé un petit navire, et prenant l'apparence d'un pilote, l'ange dit : "Où voulez-vous aller, braves gens ?"

Vitus répondit : "Où le Seigneur nous appellera, nous nous rendrons avec joie et sans tarder."

Alors l'ange dit : "Où est votre argent pour payer le passage ?"

A cette question l'enfant répondit : "Celui que nous servons vous paiera."

Ils s'embarquèrent dans le vaisseau ; l'ange se mit au gouvernail. Ils arrivèrent à une place nommée Electorius, et dès qu'ils furent débarqués, l'ange disparut. Ils s'en allèrent par le pays, et atteignirent la rivière Siler ; là ils se reposèrent sous un arbre. Le Seigneur fit là plusieurs miracles par l'entremise de Vitus. C'était un aigle qui leur apportait leur nourriture. Une grande foule s'assembla autour de lui, à cause des miracles qu'il accomplissait. Les démons criaient par la bouche de plusieurs assistants : "Qu'avez-vous à faire avec nous ? vous êtes venu avant le temps pour nous détruire." Vitus passait son temps à instruire le peuple et à baptiser. Sa prière constante était :

"J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé, mais j'ai été grandement humilié" (Ps. cxv.) Ou bien : "Comme le cerf altéré soupire après la fontaine, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu" (Ps. xlii).

IX

Vers le même temps, le fils de Dioclétien * était tourmenté par un esprit impur, et le démon criait par sa bouche : "Si Vitus Lucanien ne vient pas ici, je ne te quitterai pas."

L'empereur lui demanda : "Et où pourrai-je trouver cet homme ?"

Le démon répondit : "Il est sur le territoire Tanagritan, près de la rivière Siler."

Alors Dioclétien envoya des soldats armés pour lui ramener la personne désignée par le démon.

Quand ils furent arrivés sur les lieux, ils trouvèrent le disciple du Christ en prière ; le chef lui demanda : "Etes-vous Vitus ?"

Il répondit : "Oui, je le suis."

Alors il dit : "L'empereur a besoin de vous."

Vitus reprit : "Je suis une personne si indigne, comment se fait-il que l'empereur ait besoin de moi ?"

On lui répondit : "Son fils est tourmenté par le démon, en sorte qu'il veut vous voir."

Le bienheureux Vitus répondit : "Allons-y donc, au nom de Notre-Seigneur."

Quand ils furent à Rome, son arrivée fut annoncée à l'empereur qui ordonna de l'amener immédiatement devant lui. La figure de Vitus était extrêmement belle, et brillante comme la flamme ; ses yeux étaient comme des rayons de soleil, car ils brillaient de la grâce de Dieu. Dioclétien dit : "Êtes-vous Vitus ?"

Mais il garda le silence.

---

* Un fils adoptif de Dioclétien, ou un favori du palais, car Dioclétien n'eut pas d'enfants.

Alors César se mit à interroger Modeste ; mais lui qui était vieux et timide, ne savait comment répondre convenablement ; en sorte que l'empereur se moqua de lui.

C'est pourquoi Vitus lui dit : "Pourquoi interrogez-vous ce vieillard comme s'il était encore jeune ? Ne devriez-vous pas plutôt respecter ses cheveux blancs ?"

Alors Dioclétien indigné lui dit : "D'où vous vient cette présomption que vous osiez parler ainsi à votre souverain?"

Vitus répondit : "Nous ne sommes pas fâchés ; nous avons reçu l'esprit d'humilité de la bonté de Jésus-Christ. Nous devrions plutôt imiter la douceur de la colombe. Notre Maître qui nous a instruits, est très-doux de sa nature ; en vérité il est grand par sa puissance, mais modeste par sa simplicité. C'est pourquoi ceux qui veulent être ses disciples doivent être doux et humbles de cœur, et non pas passionnés ni colères."

X

Alors le démon, par la bouche du fils de l'empereur, se mit à crier : "O Vitus! pourquoi me tortures-tu si cruellement avant le temps?"

Vitus ne répondit rien ; mais l'empereur lui demanda : "Vitus, pouvez-vous guérir mon fils?"

Le saint enfant répondit : "Il est possible, en effet, qu'il puisse recouvrer la santé que je ne puis lui donner ; mais par moi Jésus-Christ, dont je suis le serviteur, peut, si je le veux, le délivrer de son ennemi." Et après que Dioclétien l'en eut prié, il s'approcha du possédé et étendant les mains sur sa tête, il dit : "Esprit impur, sors de cette créature de Dieu, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ." Et immédiatement le démon sortit du corps du jeune homme et tua un grand nombre d'infidèles.

Alors Dioclétien voyant son fils guéri, et beaucoup d'infidèles qui s'étaient moqués de Vitus, tués, charmé de la beauté de l'enfant, lui dit d'un ton caressant : "Très-cher Vitus, si vous voulez seulement consentir à sacrifier à

nos dieux, je vous donnerai la meilleure partie de mon royaume; je vous comblerai de richesses, je vous donnerai des vêtements somptueux et toute sorte d'objets précieux, et je vous estimerai comme le plus cher et le plus intime de mes amis."

Vitus répondit : " Je n'ai pas besoin de votre royaume, ni d'habits somptueux, ni de richesses. J'ai mon Dieu qui me revêt de l'étole de l'immortalité que rien ne peut obscurcir, si je persévère à le servir fidèlement."

Dioclétien répondit : "N'agissez pas ainsi, Vitus, mais ensez plutôt à votre vie et sacrifiez aux dieux, sinon vous périrez dans les tourments."

A quoi Vitus répondit : " J'estime infiniment ces tourments dont vous me menacez ; c'est par eux que je gagnerai la palme que le Seigneur a promise à ses élus."

XI

Alors Dioclétien ordonna à ses ministres de jeter Vitus et Modeste dans une vile prison ; et quand ils y furent il les fit charger de quatre-vingts livres de fer, et fit sceller la porte de la prison avec son anneau, afin que personne ne pût y entrer pour lui donner même une goutte d'eau. Quand ils furent enfermés, une grande lumière éclaira la prison ; les gardiens terrifiés considéraient ce prodige. Le bienheureux Vitus s'écriait : " Vous êtes venu à notre aide, ô Seigneur ; hâtez-vous de nous délivrer comme vous l'avez fait pour les trois enfants dans la fournaise ardente, et pour Suzanne que vous avez protégée contre les faux témoins."

A ces paroles du saint, un tremblement de terre ébranla la prison, et il se répandit une odeur délicieuse. Notre-Seigneur leur apparut, et dit : "Levez-vous, Vitus ; soyez fort et courageux ; voyez, je suis avec vous tous les jours."

Puis la vision disparut, le fer qui les liait et pesait sur eux se fondit comme de la cire ; on entendit les voix d'une multitude d'anges qui chantaient dans la prison en disant : " Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, car il a visité son peuple pour sa rédemption."

Les geôliers, entendant ces chants, étaient presque paralysés de terreur ; ils coururent au palais de l'empereur, en criant : " O très-pieux empereur, secourez-nous ; toute la ville va périr, et le peuple sera détruit."

En entendant ces exclamations, l'empereur resta consterné, et il dit aux geôliers : " Quel est donc ce malheur que vous annoncez d'une manière aussi insensée ?"

Ils répondirent : " Vitus que vous nous avez ordonné de garder en prison, a été enveloppé d'une lumière étincelante ; une odeur délicieuse remplit sa cellule ; et il y a avec eux (Vitus et Modeste) un homme dont l'apparence n'est pas humaine ; il leur parle et une multitude d'enfants vêtus de blanc chantent joyeusement."

XII

Alors Dioclétien, plein de colère, ordonna de faire préparer l'amphithéâtre : " Je vais, dit-il, les livrer aux bêtes féroces, et je verrai si leur Christ pourra les délivrer de mes mains."

Quand ils furent entrés dans l'amphithéâtre, Vitus encouragea son vieux précepteur en lui disant : " Soyez brave, mon père, et ne craignez pas l'épée du démon, car maintenant la couronne est proche."

Il y avait au spectacle plus de cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, qui étaient en très-grand nombre.

Quand ils furent devant Dioclétien, il dit : " Eh bien, Vitus, où vous trouvez-vous maintenant ?"

Mais Vitus, levant les yeux au ciel, ne répondit rien.

Dioclétien répéta la question : " Où vous trouvez-vous maintenant ?"

Vitus répondit : " Je suis dans l'amphithéâtre ; quoi qu'il en soit, faites ce que vous vouliez faire."

—Pensez à votre vie, dit Dioclétien, et sacrifiez aux grands dieux."

Vitus dit : " Je ne serai jamais bien avec toi, Satan,

loup rapace, contempteur des âmes. Que ton audace est grande de vouloir encore m'engager à faire de telles choses, après les miracles que tu as vus. Mais je possède Jésus Christ, à qui jusqu'à ce jour j'ai donné chaque pensée de mon âme, et auquel je sacrifie maintenant tout ce qui reste de moi."

XIII

L'empereur, incapable de contenir plus longtemps sa rage, ordonna de préparer la chaudière, le plomb et la poix. Les licteurs obéirent, et l'heureux champion de Jésus-Christ fut jeté dans la chaudière. Pendant qu'on était en train de l'y précipiter, l'empereur disait : "Maintenant je vais voir si votre Dieu peut vous délivrer de mes mains."

Mais Vitus faisait le signe de la croix. Le feu de la fournaise était terrible ; un ange apparut de suite et éteignit le feu ; Vitus était au milieu, chantant une hymne au Seigneur : "Vous qui avez délivré les enfants d'Israël de la terre d'Egypte, d'un joug tyrannique, et d'une fournaise de feu, par votre serviteur Moïse, faites-nous miséricorde pour la gloire de votre nom."

Et se tournant vers l'empereur : "Je vous remercie, dit-il à haute voix, vous Dioclétien, et vos ministres, pour m'avoir préparé un bain aussi agréable."

La foule entière éclata en cris d'admiration ; elle disait : "Nous n'avons jamais vu de tels prodiges ! Le Dieu de cet enfant est réellement grand et véritable !"

Vitus sortit de la fournaise sans une seule brûlure ; sa chair était d'une blancheur éclatante comme la neige. Rendant grâce à Dieu, il disait : "O mon Dieu, vous m'avez éprouvé par le feu, et aucune iniquité n'a été trouvée en moi." Il dit hardiment à l'empereur : "Rougissez, démon, avec satan votre père, en voyant quels prodiges le Seigneur accomplit dans ses serviteurs."

XIV

L'empereur, de plus en plus affolé de rage, fit lâcher un lion dont les rugissements étaient à peine supportables.

Quand il fut lâché, l'empereur dit : "Pensez-vous maintenant que vos artifices vous seront de quelque utilité ?"

— Homme stupide et insensé ! cria Vitus, ne voyez-vous pas que Notre-Seigneur Jésus est avec moi ? Sur son ordre les anges me délivreront de toute douleur et de vos mains."

Quand le lion s'avança, il fit sur lui le signe de la croix, et l'animal tomba à ses genoux, et se mit à lui lécher les pieds (*et plantas ejus lingebat*). Alors le bienheureux Vitus dit à Dioclétien : "Voyez, homme impie, les animaux mêmes rendent hommages à Dieu, et vous ne voulez pas reconnaître votre Créateur ; si vous croyez maintenant en lui, je vous promets le salut éternel."

Dioclétien reprit : "Vous devez croire en lui ainsi que tous ceux de votre secte."

Vitus répondit en souriant : "Vous avez dit vrai, car moi ainsi que tous ceux qui comme moi sont nés de Dieu par la foi, dans laquelle j'ai été régénéré, désirent une couronne éternelle dans les cieux."

En ce moment même plus d'un millier de personnes crurent en Jésus-Christ. Dioclétien dit : "A voir vos prodiges, un grand nombre de personnes commencent à croire aux artifices par lesquels vous êtes victorieux du feu et des bêtes féroces."

Vitus répondit : "Le feu et les animaux ne sont pas gouvernés par les artifices, mais parce qu'ils sont des créatures ils rendent hommage à leur Créateur, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais vous serez plus confondu, parce que, quoique vous soyez une créature raisonnable, vous êtes pire que les choses insensibles et les bêtes sans raison."

XV

Alors Dioclétien ordonna aux officiers d'étendre sur le chevalet Vitus, son précepteur Modeste et Crescentia, sa nourrice, qui s'était convertie à sa prédication. Alors Vitus lui dit : "Vous vous montrez ridicule et lâche en ordonnant de faire torturer une femme."

Cependant les saints de Dieu furent étendus sur le chevalet, leurs os se disloquèrent, et les intestins sortirent. Dans ses tourments Vitus s'écriait: "O mon Dieu, sauvez-nous en votre nom, par votre puissance délivrez-nous."

Immédiatement, il y eut un grand tremblement de terre et des éclairs terribles; les temples des idoles s'écroulèrent, et beaucoup de personnes furent tuées. L'empereur s'enfuit épouvanté, et se frappant le front, il s'écriait : "Malheur à moi, j'ai été vaincu par un simple enfant."

Un ange descendit du ciel, enleva les corps du chevalet et ils se trouvèrent transportés encore une fois près de la rivière Siler, et assis sous un arbre. Vitus invoqua de nouveau le Seigneur : "O Jésus, Fils du Dieu vivant, rendez-vous aux désirs de ceux qui veulent glorifier votre nom en souffrant le martyre; préservez-les, ô mon Dieu, par votre grâce, des dangers du monde, et conduisez-les au séjour de votre magnificence." Quand il eut fini sa prière, on entendit une voix du ciel qui disait: "Vitus, votre prière est exaucée." Immédiatement leurs âmes, sous l'apparence de blanches colombes, montèrent aux cieux, accompagnées des anges qui faisaient entendre des chants de joie.

XVI

Pendant trois jours un aigle envoyé du ciel garda leurs restes. Le troisième jour Florentia, dame noble, passait dans son char sur les bords de la rivière, quand son cheval devint tout à coup rétif, se cabra et la fit tomber dans le courant. Elle allait se noyer quand S. Vitus lui apparut marchant sur l'eau. Florentia lui cria: "Sauvez-moi si vous-êtes un ange de Dieu!"

Le saint répondit: "Je suis Vitus, envoyé par le Seigneur, qui est l'auteur et le conservateur de la vie humaine, pour vous sauver, afin que vous enterriez nos corps; et quoi que vous demandiez au nom de notre Sauveur, et par nos prières, vous l'obtiendrez."

Florentia, sauvée du torrent, fit enlever les corps des saints, les embauma et les enterra à la même place où ils étaient morts, et qu'on appelait Morianus.

S. Vitus, avec Modeste et Crescentia, souffrirent le 17 des calendes de juillet, sous le règne de Notre-Seigneur, à qui soit honneur, gloire, puissance et majesté, dans tous les siècles. Amen.

CHAPITRE XXI.

Meta sudans.

Près du Colisée, à une vingtaine de pas de l'arche de Constantin, on voit une ruine ancienne qui a été la cause de quelques discussions entre les antiquaires. Sa grande base circulaire et un fragment de maçonnerie de forme conique, avec un tube, ne laisse aucun doute qu'elle fut autrefois une fontaine. Comme les amateurs d'antiquité ont le privilége de faire toutes sortes de conjectures absurdes, ces ruines ont passé dans leur imagination pour celles d'un château ou d'une tour d'une grandeur qui surpasse de beaucoup ses proportions actuelles. Mais le temps se joue des œuvres humaines, et renversant les édifices gigantesques, laisse leurs ruines massives comme des énigmes, aux générations qui foulent la poussière des nations tombées. Nonobstant la divergence d'opinions quant à sa destination réelle, les antiquaires s'accordent tous sur un point, celui de son nom de *Meta sudans*.

Quand le gladiateur avait combattu pour défendre sa vie contre le roi de la forêt, ou avait rencontré un adversaire formidable dans un prisonnier comme lui, on lui permettait de se donner le luxe d'un bain, pour relever ses forces épuisées dans cette fontaine d'eau froide et crystalline; bientôt sa teinte rouge disait la part que le baigneur avait prise aux jeux de l'amphithéâtre, car là le vainqueur se hâtait de laver ses blessures, ou de laver les taches sanglantes de sa victime. Quelques-uns s'appliquaient de l'huile, mais nous n'avons point d'autres preuves que la coutume mentionnée par les anciens écrivains que les gladiateurs se frottaient le corps avec de l'huile avant d'entrer dans l'arène. Cette ruine étrange a néanmoins, outre son nom, un autre souvenir sacré qui nous a été transmis par l'histoire ecclésiastique.

Elle fut un jour une châsse de reliques ; il en est fait mention dans l'histoire de Restitutus, jeune noble romain qui est le sujet de ce chapitre.

Les lecteurs qui ont visité la ville éternelle trouveront dans son émouvante histoire, des allusions à des places bien connues, dans leurs courses aux environs du forum. Ces allusions nous transportent, par la pensée, aux plus grands événements du passé, à travers les monuments dont les noms et l'histoire ont été en partie épargnés, dans le tourbillon de ruine et de désolation qui a passé sur la ville des splendeurs.

Il est peu des monuments du forum qui aient une histoire certaine. Il est pénible pour l'archéologue de trouver des divergences entre les auteurs, sur chaque colonne, chaque partie de mur, chaque fondation des débris des siècles passés. Plus d'une fois nous avons vu un exemple de la vanité des choses humaines, en même temps qu'une insulte à nos sentiments, quand nous étions occupé à des recherches sur la place du forum.

Nous n'avons pas plus tôt éprouvé un sentiment d'admiration convenable à l'étude d'un grand temple de Jupiter tout étincelant de dorures, ou pour le temple majestueux de la Concorde qui retentit encore de la voix de l'immortel Cicéron, qu'un autre écrivain ou une découverte récente vient nous enlever à notre ruine, et nous force à transporter notre admiration sur quelqu'autre fragment brisé de maçonnerie, ou sur une colonne solitaire qui reste encore dans ces ruines. Le grand cardinal Wiseman nous a décrit d'une manièra plaisante, son expérience des divergences des antiquaires au sujet des monuments qui entourent le forum ; ses paroles ont plus d'actualité aujourd'hui que quand il les écrivit, il y a à peu près une quarantaine d'années.

"Les révolutions qui d'ordinaire avaient lieu sur la place de l'ancien forum, écrit-il dans ses *Essais et revues*, ne sont rien comparées à celles dont nous sommes témoins chaque jour. Dans les anciens temps les sénateurs ou les tribuns peuvent avoir changé de place, mais les temples, non, cer-

tainement ; un candidat peut avoir reculé son adversaire, mais il n'est guère possible qu'un grand édifice en ait fait autant à son voisin de brique et de mortier ; une faction politique a pu en chasser une autre de son enceinte sacrée, mais il aurait été invraisemblable qu'un portique en chassât un autre avec ses colonnes, ses piédestaux et ses frises, de la place qu'il avait occupée pendant des siècles ; quelque patriote a pu dénoncer et stigmatiser un démagogue turbulent, mais nous croyons que jamais les anciens ne virent un temple faire face à un autre jusqu'à ce que ce dernier tournât le dos à son rival. Et cependant nous voyons de semblables évolutions parmi les édifices du forum, évolutions que Sir W. Gell a comparées avec raison à une danse de paysans, dans laquelle les temples changent de place, les monuments font des chassés-croisés, et les colonnes conduisent la danse. Nous ne pouvons imaginer rien de plus dommageable à l'autorité paternelle, que ce qui arriverait si un gentilhomme qui aurait visité Rome, il y a vingt ans, et qui fouillant dans ses tiroirs en retirerait les notes qu'il aurait prises alors, d'après les autorités les mieux posées, pour aller en personne montrer à ses enfants ce que Rome renferme de merveilles. Les jeunes rejetons riraient (nous parlons par expérience) à la barbe du vieux gentilhomme, en entendant ses antiques démonstrations d'antiquaire. Il les conduirait naturellement à l'église de l'Ara-Cœli sur le Capitole, et leur dirait avec admiration que c'était le site de Jupiter Capitolin ; il essayerait en même temps d'exciter leur enthousiasme à un degré convenable. Mais les espiègles ont vu dans leurs livres-guides que depuis que leur papa a vu Rome, le dit temple a marché tranquillement sur le sommet de la colline, et s'est avancé jusqu'à l'extrémité où il s'est posé, là où, par une heureuse coïncidence, l'Institut archéologique s'est établi. Il descend au forum et remarque au pied du Capitole trois colonnes d'une forme irréprochable composant un angle de portique. Ces colonnes, tout le monde, de temps immémorial, les a reconnues comme ayant dû appartenir au temple de Jupiter Ton-

nant. Mais ici tout le monde s'est trompé, car maintenant elles sont considérées comme ayant fait partie du temple de Saturne. En arrière de ces trois colonnes il y en a huit autres qui, il y a vingt ans, avaient été prises comme appartenant au temple de la Concorde, célèbre comme ayant été le théâtre de l'éloquence indignée de Cicéron. Mais, hélas! depuis vingt ans l'édifice a passé par plusieurs transformations: il a été changé d'abord par Nilébi en temple de la Fortune, ensuite par Fea, en celui de Junon Moneta, dernièrement par Piali en celui de Vespasien, depuis par Conina en celui de Saturne, puis plus récemment selon Bunsen il est redevenu celui de Vespasien; pour aujourd'hui, il est arrêté là.. Le héros d'une pantomime de Noël ne subit pas plus de transformations."

Cependant le Capitole, l'arche triomphale de Sévère, le Colisée et la *Meta sudans* sont comme des étoiles fixes au milieu de ces monceaux de ruines toujours changeantes. Il y a dix-sapt siècles ils portaient les mêmes noms qu'aujourd'hui, quoique, si un des vieux romains se levait de la poussière où il dort depuis des siècles, il pourrait à peine reconnaître dans les ruines qui sont encore debout, leur structure majestueuse familière à ses yeux dans leurs jours de magnificence. Près de ces monuments plus d'un chrétien trouva sa couronne. Parmi eux est le martyr dont l'histoire est liée à celle de la *Meta sudans*.

"Nous avons trouvé cet homme puissant et éloquent dans ses discours, enseignant au peuple que le culte de nos dieux est vain, et disant qu'il n'ont qu'une existence imaginaire; il appartient à une secte étrange qu'on appelle chrétienne."

Ainsi parlaient quelques soldats en présentant au préfet de la ville un jeune citoyen noble, qui avait les mains liées derrière le dos.

"Qui êtes-vous et d'où venez-vous? demanda le préfet Hermogènes d'un ton menaçant.

—Je suis citoyen romain et noble par ma naissance; si

vous voulez savoir mon nom, je m'appelle Restitutus; mais par ma profession de foi, je suis chrétien.

—N'avez-vous pas appris les ordonnances du prince ?

—Qu'est-ce qu'elles commandent? demanda Restitutus avec douceur.

—Que tous ceux qui ne voudront pas sacrifier aux dieux tout-puissants seront punis par des tortures terribles, dit le préfet devenu excité, et regardant le jeune homme avec impatience, dans l'espoir qu'il l'avait déjà terrifié pour en obtenir sa soumission.

—Je connais les ordres de *mon empereur,* répliqua hardiment le chrétien; quiconque se refuse à les garder périra dans les tourments éternels.

—Cessez de parler ainsi, s'écria le président, mais venez sacrifier à nos divinités qui sont les gardiennes de l'empire, et vous serez ami de César ; autrement vous sentirez le poids de notre indignation, et vous serez torturé par le feu.

—Je suis prêt, répondit Restitutus avec douceur et courage, à m'offrir en sacrifice à Notre-Seigneur Jésus-Christ.'

C'est par ces conversations que les Actes nous introduisent à l'histoire d'un de ces jeunes nobles enlevés comme les fleurs par la tempête qui s'abat sur le jardin de l'Église ; fleurs qui donnent encore des parfums par la sainteté de leur nom, et la vénération de leur mémoire. Comme plusieurs autres victimes de ces jours d'orage, nous n'avons aucune particularité sur la vie de ce jeune homme. Sans doute que la constance et les miracles qui sanctionnaient invariablement les enseignements des martyrs avaient frappé et converti le cœur généreux de notre jeune héros ; il dut avoir vu les animaux jouer autour des serviteurs de Jésus-Christ, dans l'amphithéâtre ; peut-être était-il présent quand la prière silencieuse de quelques jeunes hommes comme lui renversait les idoles de leurs piédestaux; peut-être encore était-il au nombre de ceux que la curiosité faisait rassembler autour de la *Petra scelerata*, et pour qui la dernière prière de quelque martyr ouvrit les nuages du ciel, et fit descendre sur eux la grâce de la foi. Il était noble, il avait

la fortune, et cependant il abandonna le sentier dangereux des honneurs de ce monde pour suivre un Dieu crucifié. Il est brave, le jeune homme qui, dans un incendie, se précipite dans les flammes pour sauver une victime ; il est brave le jeune homme qui se plonge dans la mer en courroux pour sauver un homme qui se noye ; il est brave le jeune homme qui au front d'une armée se précipite avec ardeur dans la mêlée pour combattre ; mais il est bien plus brave le jeune homme qui renonce aux fascinations des richesses, aux sourires de la fortune et aux peintures brillantes des plaisirs qu'enfante une jeune imagination. Telle fut la conduite de Restitutus.

La réponse intrépide du martyr excita la colère du préfet, qui ordonna de lui briser la bouche avec des pierres ; mais il n'en éprouva aucune douleur. Dieu, par un miracle, l'avait rendu insensible.

" Qu'espérez-vous gagner par cette opiniâtreté ?

—Pour l'amour et la crainte de Notre-Seigneur, j'ai méprisé la cour (*militiam intra palatium*) ; tout ce que je veux maintenant c'est de servir un Roi éternel dans l'armée céleste.

—Mais, reprit le président, en considération de votre jeunesse et de votre beauté, approchez et sacrifiez aux dieux, afin de recevoir en récompense le pouvoir et une grande dignité."

Restitutus répondit : " En servant le Dieu du ciel, je n'ai point perdu ma dignité ; les dignités, les honneurs terrestres, sont comme tout ce qui est de cette terre, ils passent comme les fleurs de l'été et les neiges de l'hiver ; mais un culte qui prend sa noblesse à une source éternelle, est, comme elle, éternel dans sa durée."

Le martyr appréciait réellement d'une manière sublime le caractère éternel de l'armée chrétienne. Le préfet qui le fit souffrir pour la foi, est depuis longtemps tombé dans l'oubli, malgré les richesses et les honneurs qui l'entouraient pendant sa vie. Il n'est connu que par sa cruauté dont nous parlent les écrivains sacrés, en laissant à la

postérité le nom et la réputation du noble jeune homme qui avait méprisé les splendeurs d'une cour païenne, et avait choisi la dignité de soldat dans l'armée chrétienne.

On le dépouille de ses vêtements. Le fouet s'enroule, comme un serpent, autour de ses membres délicats et les meurtrit ; chaque coup laisse une trace livide et bleuâtre sur sa chair délicate. Cependant Dieu fait un autre miracle : il n'éprouve aucune douleur. Plus brave que jamais, et avec une éloquence surnaturelle promise aux martyrs, le jeune Restitutus reproche au juge sa cruauté et la dureté de son cœur.

" Vil ennemi de Dieu, voyez ce que Notre-Seigneur fait pour ceux qui l'aiment. Où sont donc vos menaces et vos horribles tourments ? Ne devez-vous pas abandonner votre secte impie et adorer Celui qui seul est grand, et délivre ses serviteurs des tortures de leurs persécuteurs ? Combien il est préférable de le reconnaître comme Dieu au lieu de vos divinités impuissantes de bois et de pierre que vous adorez si follement ; idoles qui ne peuvent se défendre, non plus que vous."

Un tel langage était un grand crime chez les martyrs du christianisme ; le chrétien préparé à la mort, était éloquent et courageux devant le tribunal des païens. Restitutus est de nouveau battu, mais cette fois on met de petites balles de plomb aux verges. De nouveau Dieu le préserve, de nouveau le préfet écume de rage, de nouveau le martyr prononce la sentence écrite dans la livre de vie contre le préfet endurci.

La scène de la prison est la plus remarquable dans cette tragédie de la vie réelle. Dieu permit à son serviteur de faire un miracle extraordinaire dans lequel on ne sait ce qui doit nous frapper le plus, ou de la puissance donnée par Dieu à Restitutus, ou de l'endurcissement et de l'aveuglement de ceux qui furent témoins de ce miracle.

Quand Restitutus fut jeté en prison, il trouva le donjon rempli des rebuts de la société romaine, le meurtrier, le voleur, le séditieux, les victimes de l'intempérance et de la débauche, lançant des blasphèmes et des imprécations. Ce-

pendant le cœur aimant de Jésus en avait pitié, et son serviteur vint comme le soleil qui luit également pour les bons comme pour les méchants, pour consoler ces victimes du vice. Dès que le jeune homme fut entré dans la prison, ils se réunirent autour de lui et le conjurèrent de les délivrer comme l'avaient fait d'autres chrétiens, dans cette même prison ainsi que dans d'autres. Restitutus n'hésite pas; il se jette à genoux et prie Dieu avec ferveur. Les fondations de la prison sont ébranlées, une lumière éclatante brille sur les murs, une odeur délicieuse se répand dans la sale prison. En même temps les lourdes portes de fer crient sur leurs gonds, et sont ouvertes par une main invisible.

" Voyez, dit Restitutus, ce que Dieu fera pour ceux qu'il aime; si quelqu'un de vous, compagnons de prison, voulez sauver votre âme, restez ici avec moi; si votre amour de la vie et de la liberté est votre désir, alors fuyez. Le Seigneur a brisé vos chaînes et a ouvert les portes de votre prison." Sans remercier et sans se soucier du sort de leur bienfaiteur, ils se précipitèrent dans l'étroit passage et se trouvèrent en liberté ; ils ne s'arrêtèrent dans leur fuite que lorsque le jour fut tombé.

Le lendemain matin, les geôliers vinrent à la prison ; ils trouvèrent les portes toutes grandes ouvertes, tous les prisonniers s'étaient enfuis, excepté le jeune chrétien qui était agenouillé comme un séraphin dans une auréole de lumière, les mains jointes sur la poitrine, dans l'extase de la prière et n'ayant pas eu connaissance de l'arrivée des gardes étonnés. Ils n'osèrent pas entrer, mais pendant que quelques-uns restèrent sur les lieux, d'autres allèrent informer le préfet de cet étrange événement. Frappé de terreur, cet officier n'osa pas dans sa sagesse montrer sa faiblesse devant les messagers, mais feignant un courage qu'il n'avait pas, il ordonna que le martyr fût de nouveau amené devant lui. Quand Restitutus enchaîné fut devant lui, il lui dit :

" Combien de temps votre pouvoir magique triomphera-t-il encore? Combien de temps continuerez-vous à blasphémer nos dieux et à défier nos tourments sans en res-

sentir de douleur? Comment êtes-vous parvenu à briser vos chaînes, et à délivrer de leur prison bien méritée les voleurs et les assassins de notre prison publique? Les principes de votre croyance vous commandent-ils cette moralité plus que douteuse?

—N'attribuez pas à la magie, dit Restitutus, l'œuvre de la droite de Dieu. Celui qui est descendu du ciel pour sauver les pécheurs, qui a mangé avec eux, qui a été considéré comme l'un d'eux, et qui a été crucifié avec eux, sait briser leurs liens quand l'occasion s'en présente, pour sa plus grande gloire.

—Sacrifiez, cria le préfet en interrompant le jeune homme.

—A quelle espèce de dieux m'ordonnez-vous de sacrifier? Est-ce à ceux qui ont été faits par la main des artisans avec du bois, du bronze ou de la pierre, idoles sans vie représentant les démons qui souffrent et souffriront dans le feu éternel avec leurs adorateurs?

—C'est un outrage aux dieux et à moi-même de permettre que cet homme nous insulte plus longtemps. Saisissez-le, licteurs, et conduisez-le au temple de Jupiter sur le Capitole, et s'il refuse de sacrifier, qu'il ait la tête tranchée, afin que ce soit un avertissement pour ceux de sa secte insensée."

Ce que le temple de Jérusalem était pour les juifs, ce que St-Pierre est pour les chrétiens de nos jours, le temple de Jupiter Capitolin l'était pour les anciens romains, *arx omnium nationum*, comme l'appelle le grand Cicéron; et pendant mille ans, il fut le grand centre autour duquel se ralliait tout ce qu'il y avait de grand et d'absurde dans les rites du paganisme.

Ce temple fut commencé par Tarquin l'ancien; il fut agrandi et orné par les autres souverains. Dans l'histoire de la ville éternelle on voit qu'il fut brûlé complétement par trois fois. Il fut finalement bâti avec une incomparable magnificence par Titus qui l'acheva en faisant dorer son toit dans lequel il entra 12,000 talents d'or, dépense fabuleuse

si on calcule la valeur de l'or à cette époque. Plus tard il fut frappé deux fois par la foudre, à la prière des chrétiens; ce feu était envoyé du ciel pour arrêter l'abomination des sacrifices.

Ce fut à cause de sa noblesse que Restitutus fut conduit au Capitole. La loi criminelle, spécialement celle qui concernait l'exécution des chrétiens, ordonnait que la sentence fût mise à exécution près d'une des bornes militaires, hors de la ville, d'où l'on voit fréquemment dans les Actes des martyrs qu'ils furent décapités à la seconde, septième, seizième borne militaire de la voie appienne, salarienne, latine, etc.

En vain les soldats essayèrent de le faire sacrifier, disent les Actes : ils le firent sortir du temple, le conduisirent sur la place du Capitole et le décapitèrent ; ils jetèrent son corps près de l'arc triomphal de Sévère, afin qu'il fût dévoré par les chiens ; mais Justa, une sainte femme, vint pendant la nuit avec quelques serviteurs, enleva le corps, l'ensevelit dans des habits précieux, après l'avoir embaumé, et le fit transporter dans sa maison, située près de la *Meta sudans ;* de là elle le fit transporter dans son char sur sa ferme près de la seizième borne militaire, où elle le fit enterrer honorablement. (Actes, 29 mai, Bollandistes).

CHAPITRE XXII.

Le dernier martyr.

Maxence avait été jeté dans le Tibre, et Constantin avait marché en triomphe sur la capitale. Par des inscriptions il avait fait connaître à tous l'étendard du salut ; il érigea une immense croix sur la partie la plus élevée du Capitole, et il plaça à sa base l'inscription suivante : "Par ce signe salutaire, véritable emblème du courage, j'ai délivré votre ville du joug de l'esclavage d'un tyran, et j'ai rendu au sénat et au peuple romain leur dignité et leur antique splendeur." C'est la croix qui triomphe maintenant au Capitole. Voyez, c'est le plus grand miracle qu'on trouve dans l'histoire ! Rome a vu plus d'un prodige pendant ses trente-six siècles d'existence, mais la scène qui eut lieu sur la plus haute de ses sept collines, le lendemain matin de la bataille de Saxa Rubra, fut la plus extraordinaire et en même temps la plus importante dans l'histoire de ses vicissitudes. La chose qui avait été la plus abjecte, la plus méprisée et la plus persécutée dans le monde, devint dans un moment l'emblème du triomphe, le véritable emblème du courage, l'instrument de la liberté et de la rédemption d'un peuple avili et déshonoré. Ce miracle fut incomparablement plus grand que la vision de la croix qu'aperçut Constantin. C'était une révolution de dynastie, un changement dans les cœurs des hommes qui ne pouvait venir que de la main puissante de Dieu. Mais dans les limites du raisonnement humain, nous ne pouvons concevoir un miracle plus propre à convaincre le monde païen de la divinité d'un Dieu crucifié. Après des siècles de persécution, après toute l'opposition que la malice et la puissance humaine pouvaient apporter contre l'Église, cette Église est maintenant triomphante dans son immortalité, dans la croix du Capitole.

Quelques-uns des païens les plus endurcis pouvaient à

peine en croire leurs yeux ; ils s'en allaient murmurant des blasphèmes contre le Dieu qu'ils haïssaient encore, mais dont ils étaient forcés de reconnaître le pouvoir ; les chrétiens s'approchaient de plus en plus du symbole bien-aimé de leurs espérances, ils l'embrassaient et l'arrosaient de larmes ; ils l'entouraient et chantaient joyeusement les louanges du prophète royal qui avait prédit son triomphe. On entendait au loin des groupes de chrétiens descendant du capitole et chantant : "Qui est semblable à vous, ô Seigneur, parmi les dieux ? Vous avez été glorifié dans vos saints, vous êtes admirable dans vos gloires et dans vos miracles."

Mais peut-être est-ce une réjouissance prématurée pour un triomphe qui ne doit durer qu'une heure. Le Colisée n'est pas encore converti. Nous n'en avons pas encore fini avec ses scènes d'horreur, et le sang des chrétiens doit couler de nouveau dans son arène. Le titre de ce chapitre nous rappelle des scènes sanglantes et une persécution aussi violente que celles que nous avons enregistrées. Néanmoins le triomphe de Constantin fut durable, complet et universel. Dans les mains de Dieu il ne fut qu'un instrument destiné à l'établissemeut de son Église. Sa fuite miraculeuse de la cour de Galérien, sa générosité, sa prudence, sa noblesse d'âme et par-dessus tout sa marche victorieuse dans la Gaule, pendant laquelle il détruisit avec une poignée d'hommes les forces puissantes de l'empire, étaient des moyens adoptés par Dieu, pour placer l'Église dans le centre du monde, sur une base qui ne pût jamais être ébranlée, pour commencer sa mission visible et extérieure parmi les hommes, et pour appeler dans son sein toutes les nations de la terre. Immédiatement après le triomphe de Constantin, elle leva la tête avec indépendance, elle secoua l'apparence de faiblesse qui avait marqué son enfance, et montra au monde que sa mission n'était plus douteuse, tremblante ou destructible. En ce sens, le triomphe de Constantin est plus glorieux, plus parfait et plus manifeste aujourd'hui qu'il y a seize siècles, quand le catholicisme fut déclaré la

religion de Rome. Elle ne fut plus obligée de se cacher des hommes ; ses catacombes furent abandonnées aux morts qui y dorment encore en attendant la résurrection. Cependant il y eut un autre martyr dans le Colisée. Les flots de sang qui coulèrent des veines de milliers de martyrs de la foi n'avaient pas encore rempli la mesure de ses iniquités ; il semblait qu'il manquait encore du sang, mais du sang versé pour une autre cause que la foi ; le dernier holocauste humaine du grand amphithéâtre fut le sang d'un martyr de la charité. Arrivons à cette dernière et touchante scène tirée de l'histoire des martyrs du Colisée.

Un des premiers actes de Constantin fut de condamner par un édit public ces scènes sanguinaires si opposées à l'esprit du christianisme. C'était un événement important, non-seulement dans l'histoire du Colisée, mais encore dans celle de Rome. Le peuple aimait ces spectacles avec un aveugle fanatisme. Il arriva fréquemment dans l'histoire de la ville, que la populace ameutée, ne respirant que la fureur et la violence, et menaçant d'inonder les rues du sang des patriciens, était calmée subitement par des jeux de cirque ou les spectacles du Colisée. La popularité de chaque nouvel empereur dépendait en grande partie du caractère des spectacles qu'il donnait à ses sujets. Au milieu de la guerre, de la famine et des calamités publiques, ils allaient par milliers s'enivrer de la vue du sang dans l'amphithéâtre et au cirque ; plus il y avait de sang versé, plus l'enthousiasme du peuple était grand. De là la fermeture du Colisée était une mesure désespérée qui dans toute autre circonstance eût causé une révolte, et eût coûté le trône à l'empereur. Bien que Constantin fit tous ses efforts pour faire respecter son édit, ce ne fut cependant que cent ans après sa mort que la dernière scène de gladiateurs eut lieu dans le Colisée.

Le christianisme effaçait lentement, mais sûrement, toute trace du paganisme dans la ville. L'émancipation de la femme et l'abolition de l'esclavage furent des entreprises gigantesques qui demandèrent toute l'énergie des souverains

pendant plus de deux siècles. Honorius renouvela la loi prohibitive de Constantin, mais ce fut en vain. Les jeux ne furent plus maintenus aux frais de l'État, mais il y eut des sénateurs et des nobles ayant des fortunes colossales, qui purent rivaliser avec les spectacles donnés par les empereurs. Enfin, l'influence bienfaisante du christianisme triompha ; les prières incessantes des chrétiens avaient percé les nuages ; et cette institution chérie de l'idolâtrie dut s'effacer devant l'esprit régénérateur de l'Église, et le Colisée termina sa longue carrière d'horreurs par une tragédie aussi terrible et plus étrange que celles que nous avons racontées.

Un pauvre moine nommé Télémaque, qui avait passé sa vie dans la solitude des déserts de l'Orient, reçut de Dieu une inspiration qui lui donna le saint zèle de mettre fin à ces profanations des spectacles publics. Il réussit, mais son succès lui coûta la vie.

Bien loin dans les profondeurs des déserts de la Lybie, il avait entendu dire que le Colisée de Rome ruisselait encore du sang des victimes humaines. Peut-être la description de ses horreurs lui fut-elle faite par quelque pénitent fugitif, qui avait compris la vanité et les dangers du monde, et qui s'était enfui dans la solitude pour se préparer à l'éternité. Il conçut l'idée de faire un effort généreux pour détruire cette brutale passion. Il recommanda souvent et longtemps cette pensée à Dieu, lui demandant dans la prière et dans les larmes quelque signe certain de sa volonté. Que pouvait-il faire, se disait-il, lui, pauvre ermite ignorant, sans éloquence, pieds nus et vêtu misérablement ? Les rois, les papes et les martyrs avaient failli dans cette tâche ; lui, réussirait-il ? Craignant quelque illusion du démon, il hésitait et doutait, mais la grâce le pressait toujours, une voix intérieure lui disait : " Je puis tout en Celui qui me fortifie." Il s'enfonça dans le désert pour aller consulter un anachorète expérimenté, qui avait été disciple de S. Paul. Le saint moine lui dit de poursuivre son chemin, car Dieu avait accepté son sacrifice.

Enfin il saisit son bâton, dit adieu à sa cellule bien-aimée, à sa croix grossière, et au petit ruisseau dont le murmure constant accompagnait ses prières à Dieu. Nul soldat ne se rendit jamais avec plus de courage sur un champ de bataille que Télémaque ne partit pour aller combattre les passions brutales des hommes. Il traversa les villes peuplées, les plaines cultivées, les passes sauvages des montagnes ; il ne demandait nulle part l'hospitalité, se contentant du toit du ciel pour abri, et de la pierre du désert dont il se servait depuis tant d'années pour reposer sa tête. Après un voyage qui dura des semaines et peut-être des années, il arriva enfin, fatigué, les pieds ensanglantés, sous les murs de la ville éternelle. Les rayons du soleil resplendissaient sur les dômes étincelants de la métropole du monde. Les yeux du pauvre moine étaient éblouis par les temples couverts d'or et d'argent, par la magnificence des colonnades et des monuments d'une splendeur telle que l'imagination seule peut en trouver une peinture dans le monde des rêves. Il entra dans la ville, et parcourut les rues sans remarquer l'étonnement du peuple à la vue de son singulier accoutrement. Quelques-uns riaient, d'autres l'insultaient, tous méprisaient le pauvre moine qu'un ange conduisait à une sublime destinée.

Autant qu'on peut s'en assurer, ce fut le matin du 1er janvier, A. D. 404, que Télémaque entra dans Rome. On commençait les spectacles ordinaires des calendes de janvier, ils étaient donnés aux frais d'un riche sénateur ; et bien qu'inférieurs en magnificence, ils dépassaient en brutalité ceux de l'âge d'or.

Télémaque se dirigea vers l'amphithéâtre. Quelle dut être son émotion quand il se trouva tout à coup devant l'immense édifice. Il était situé dans une vallée en bas du Capitole, dominant les temples et les arcs ; immense comme les pyramides qu'ils avait vues en Égypte. Enfin il entra dans l'enceinte, prit un siége, et, sans s'occuper des milliers de voix qui chantaient autour de lui, il s'absorba dans la pensée de Dieu, comme s'il était occupé à prier sur les bords de son petit ruisseau dans le désert.

Les jeux commencent. Comme Alipius il est tiré de sa rêverie par les cris inhumains qui accueillent l'arrivée des combattants. Quatre hommes vigoureux, presque nus, à l'air farouche, bondissent dans l'arène ; chacun d'eux paraît certain de sortir victorieux de la lutte. Selon la coutume ils font le tour de l'arène, afin que les spectateurs choisissent leurs favoris et engagent des paris sur leur triomphe anticipé. En dépit de leurs efforts pour sourire bravement à la mort, leur maintien porte le cachet du désespoir, c'est une fureur aveugle, et non ce que les Romains appelaient la bravoure qui les fait courir au combat. Ils mesurent leurs épées, et le préfet des jeux désigne à chacun son adversaire. Ils font pendant quelque temps des passes d'armes avec des épées en bois, ensuite viennent les épées brillantes en acier ; ils s'en saisissent et dans un instant le combat meurtrier va commencer. Mais voyez ! le moine s'est levé, il saute par-dessus les bancs, se laisse glisser le long de la palissade protectrice du *podium*, et d'une main de géant il saisit les combattants et les fait tourner autour de lui.

Il n'est pas de plume capable de décrire la scène qui s'en suivit. Le peuple était comme un lion à qui un petit animal aurait enlevé sa proie. Jamais les vieux murs de l'amphithéâtre ne retentirent d'un semblable cri de frénésie ; il était désappointé par cet audacieux étranger, son indignation se changea en fureur. Nous ne donnerions qu'une faible idée des sentiments de la populace quand Télémaque apparut dans l'arène et sépara les gladiateurs, si nous supposons qu'un capucin vêtu du sac et de la corde de S. François, tombait sur la scène de l'Alhambra, à Londres, pour empêcher les danses lascives des ballets. Les gladiateurs furent comme frappés de la foudre et terrifiés comme s'ils eussent été en présence d'un être surnaturel. Le saint moine essaya de parler au peuple, mais il fut hué, on n'entendait que des cris de rage. A la fin, incapables de se contrôler, les spectateurs brisèrent les siéges et les bancs, et en quelques minutes l'air fut rempli de fragments de siéges et de briques qui arrivaient de tout côté sur la tête de Télémaque. Il s'a-

genouilla et tendit ses mains vers le ciel en offrant sa vie pour la conversion de ce grand théâtre d'infamie. Le martyr tomba et couvrit dans sa chute une tache noire de l'arène. Là où Ignace et une multitude d'autres avaient souffert, le corps de ce glorieux martyr de la charité tomba parmi les projectiles qui lui avaient été lancés. Quelque terrible que fut le supplice de ce pauvre moine désarmé qui avait osé troubler ces jeux cruels, cependant il réussit ; les gladiateurs qu'il avait séparés ne se rencontrèrent jamais. Son sacrifice avait été accepté, le Colisée était converti. L'empereur Honorius prohiba tous les spactacles du Colisée, et sanctionna la loi par les pénalités les plus sévères. Quelques années après il y eut un effort désespéré pour faire revivre les meurtres de l'amphithéâtre, mais le sang de Télémaque était triomphant. Par le noble sacrifice d'un seul homme le christianisme expiait les crimes de trois siècles, et élevait la morale au-dessus des passions brutales qui dégradaient l'espèce humaine.

L'excitation du peuple s'accrut et se répandit comme le feu d'un bout à l'autre de l'amphithéâtre. Quelques-uns s'enfuirent épouvantés et répandirent des rumeurs alarmantes dans la ville ; un nouveau contingent de spectateurs se précipita dans l'amphithéâtre et augmenta le bruit et la confusion. Le préfet fit sonner les trompettes et rappeler les gladiateurs pour recommencer le combat, mais ce fut en vain ; un décret qu'aucune puissance humaine ne pouvait changer, était écrit dans le ciel. A la fin les soldats reçurent l'ordre de disperser la foule, et les jeux de la journée furent déclarés terminés.

On ne peut qu'admirer le zèle de Télémaque. Nous aimons à nous arrêter sur cette dernière tragédie du Colisée, comme l'une des plus sublimes et des plus intéressantes de la primitive Église. Chacun, il est vrai, s'apitoie sur le malheureux sort du pauvre moine, mais sa douleur ne fut que momentanée. Son sacrifice fut le plus haut degré de vertu qu'un homme puisse exercer envers ses semblables, et maintenant sa couronne est brillante et immortelle. Sa charité était ce feu qui consume tout.

Il parut étrange aux romains que la mort de cet homme pût avoir un résultat si inattendu. L'étonnement s'accrut encore quand ils apprirent que cet homme ainsi frappé à mort était pauvre, étranger et chrétien. La vie humaine, à cette époque, était de si peu de valeur, que de pauvres esclaves étaient souvent mis à mort par des maîtres ou des maîtresses tyranniques, pour un mal accidentel fait à leur chien ou à leur chat favori. Dans le Colisée surtout où il n'était pas rare de voir une centaine de gladiateurs tomber en un seul jour, la mort était le spectacle le plus commun dont on était témoin. Cependant la mort de ce pauvre moine, non-seulement sépara les combattants et fit disperser la foule des barbares spectateurs, mais elle arracha au pouvoir suprême de l'empire une défense formelle de ces jeux inhumains. Le succès de la mission de Télémaque fut si parfait que non-seulement au Colisée, mais encore dans tous les théâtres de l'empire, les épées des gladiateurs furent brisées et la profession dégradante de meurtrier habile fut anéantie. Ceci n'est qu'un des faits nombreux qui prouvent combien l'Église catholique a régénéré le monde. Les agents de la Providence divine sont quelquefois petits et méprisables, mais leurs œuvres ont été miraculeuses et éternelles par leur influence sur les destinées humaines.

CHAPITRE XXIII.

Télémaque encore triomphant.

Cinq ans après la tragédie que nous avons décrite dans le dernier chapitre, le Colisée fut encore témoin d'une autre scène également étrange et émouvante. Ce n'est pas qu'il y eût d'autres martyrs qui répandirent leur sang dans son arène sanctifiée, mais chaque page de l'histoire de cette grande ruine est une scène d'horreur. Les puissances de l'enfer firent un effort désespéré pour ressusciter le règne de la terreur dans le Colisée. Un instant elles purent réussir ; la populace aveuglée jeta des cris de joie, et l'esclave fut de nouveau armé de l'épée du gladiateur. Mais Celui qui avait accepté le sacrifice de Télémaque savait comment mettre à néant les desseins de l'impie, et quand il lui plut, il les dispersa comme de la paille au vent. Ce ne fut pas sans un combat redoutable que les romains renoncèrent aux spectacles sanguinaires de leur amphithéâtre, et leur dernier effort pour faire revenir ces scènes sanglantes fut accompagné d'une horreur et d'une confusion qui forment une conclusion émouvante à notre chapitre de sang. Nous allons donner une scène de l'un des plus terribles jugements de Dieu dans l'histoire de l'humanité.

L'heure de la revanche allait venir pour Rome, heure que la Providence réservait depuis longtemps pour sa vengeance contre la ville endurcie. Les Goths et d'autres tribus barbares du nord-est de l'empire, conduites par Alaric, firent une invasion à Rome. Depuis longtemps ces innombrables tribus entretenaient dans leurs cœurs des sentiments de haine contre les Romains, à cause de leurs nombreuses défaites et des injustices dont elles avaient été les victimes. Longtemps leurs chefs, comme les prophètes des anciens jours, proféraient des malédictions contre cette reine orgueilleuse de l'univers. La vengeance était leur déesse, et le

saccage de Rome faisait leur espérance et leurs délices. Quand le temps fut arrivé, le Tout-Puissant les laissa libres d'agir, et cinq ou six cent mille soldats ne respirant que le carnage et le sang s'élancèrent vers la ville infortunée, et, avant que les Romains ne connussent les dangers qu'ils couraient, Alaric passait à travers les magnifiques plaines de l'Italie, semant sa marche victorieuse de sang et de ruines fumantes.

Les Romains se livraient alors à toute espèce d'excès ; ils ne pensaient qu'aux amusements du cirque et du Colisée. Leur apathie et leur aveuglement au sujet de la ruine terrible qui les menaçait furent le premier signe de leur chute. Le hautain sénat et les patriciens se moquèrent de l'audace du roi barbare qui venait attaquer leur ville. Ils considéraient leurs arcs de triomphe, les innombrables trophées de victoire qui de tout côté frappaient leurs yeux, les temples de leurs dieux, les héros et les empereurs déifiés pour leurs faits d'armes ; et ils repoussaient l'idée qu'ils pourraient devenir la proie d'un barbare. Comment Rome pouvait-elle trembler au milieu de tant de monuments qui lui rappelaient sa puissance ? Les murailles cimentées par le sang de tant de prisonniers de guerre, n'étaient-elles pas suffisamment gardées par la terreur que le nom de Rome inspirait, et par les ombres redoutables de tant de conquérants ? Mais son arrogance ne tarda pas à être humiliée par le malheur. Ils étaient couchés sur leurs lits de repos quand les hordes d'Alaric, impatientes du combat, se répandirent comme un torrent au milieu de leurs fermes et de leurs villas suburbaines, massacrant et brûlant tout sans rencontrer d'opposition, et arrivèrent comme un déluge de sang et d'horreurs jusqu'aux portes de la ville.

Par une habile disposition de ses troupes, Alaric entoura les murs de la ville de manière à commander les douze portes principales, et à intercepter toute communication avec les campagnes environnantes, puis il intercepta la navigation sur le Tibre ; c'était la seule voie par laquelle Rome pouvait alimenter sa nombreuse population. La mal-

heureuse ville éprouva graduellement les inconvénients de la rareté des vivres, puis arriva à la fin aux calamités de la famine. L'heure de la vengeance était arrivée pour la ville coupable. Chaque jour les habitants mouraient de faim par centaines, et comme les cimetières publics étaient en dehors des murs et par conséquent en la possession de l'ennemi, la puanteur occasionnée par tant de cadavres qu'on ne pouvait enterrer infecta l'air, et en peu de temps, aux horreurs de la famine vinrent s'ajouter celles de la peste.

Dans cette situation extrême le sénat envoya une députation au camp des Goths pour s'entendre sur les conditions de la paix. Quand les membres de la députation furent introduits dans la tente d'Alaric, ils prirent une contenance arrogante, pour laisser croire qu'ils étaient également préparés à la guerre comme à la paix. Ils dirent que si le roi des Goths refusait d'acquiescer à une capitulation honorable, il pouvait faire sonner ses trompettes, et se préparer à livrer bataille à des troupes innombrables, bien armées, et poussées par le courage du désespoir. "Plus l'herbe est abondante, plus il est facile de la faucher." Telle fut la réponse sarcastique du barbare, au grand amusement de ses officiers qui accueillirent ce trait d'esprit rustique par un rire insultant pour les envoyés du sénat. Il dicta ensuite les conditions auxquelles il consentirait à épargner la ville. Il voulait qu'on remît entre ses mains tout l'or et l'argent qu'il y avait à Rome, qu'ils appartinssent à l'État ou aux individus, et tous les objets riches et précieux, et qu'on lui rendît tous les barbares détenus comme captifs.

"Si ce sont là, ô roi, les choses que vous voulez avoir de nous, dit un des ambassadeurs, pouvons-nous vous demander ce que vous allez nous laisser?"

" La vie," répondit l'orgueilleux conquérant.

Comme il n'y avait plus d'espérance ici-bas, les Romains résolurent encore une fois d'implorer le secours de leurs dieux immortels. On disait alors que la ville de Narni avait été sauvée de l'invasion des Goths par l'effet de certains rites mystiques et le sacrifice accomplis par quelques

Étrusques qui étaient alors à Rome; en vertu d'un édit émanant du Capitole on accomplit ces abominations et on offrit aux dieux le sang de quelques captifs. En vain les sénateurs chrétiens protestèrent contre une telle impiété, leurs voix se perdirent au milieu des exclamations enthousiastes des païens, et des blasphèmes contre le Christ. Sozomen affirme que les romains les plus graves considéraient ces calamités comme une juste rétribution pour leur incorrigible attachement à l'idolâtrie. Mais les foudres de Jupiter ne tombèrent point sur les tentes des Goths, la famine et la peste s'accrurent encore, et le sénat humilié fut forcé d'envoyer à l'ennemi une autre ambassade pour demander merci. Un répit temporaire fut acheté pour la ville ; mais elle avait été pesée dans la balance et elle devait tomber. Alaric se retira pour aller passer l'hiver dans les verdoyantes campagnes de la Toscane ; il se trouvait enrichi par la fortune de la ville, et renforcé de quarante mille esclaves qui avaient brisé leurs chaînes et étaient allés rejoindre le camp des barbares, avec l'espérance de se venger un jour des cruautés qu'on avait exercées envers eux pendant leur servitude. Cette vengeance, ils l'eurent quelques mois après ; elle fut sanglante et terrible.

Les conditions de la capitulation n'avaient pas été observées, et Alaric vint avec une partie de ses troupes pour exiger par la force l'accomplissement du traité, ou plutôt pour saccager la ville, ce qu'il désirait surtout, malgré ses compromis et ses retards. Pendant cette deuxième occupation de Rome, le païen Attalus avait été proclamé empereur sur l'injonction d'Alaric. Cet homme avait été élevé sur le trône dans le seul but de le faire dégrader et par là même de dégrader la dignité impériale. Quelques semaines après on lui arrachait ignominieusement le manteau royal, et il devenait, avec ses courtisans, esclaves du barbare monarque. Et néanmoins, pendant sa courte carrière, il fit tout en son pouvoir pour rétablir les superstitions du paganisme. Les jeux cruels du cirque et du Colisée firent de nouveau leur apparition. La scène qui se passa dans le

Colisée à cette occasion est une des réminiscences les plus étranges de ce vénérable monument. C'est pour y préparer le lecteur que nous avons raconté les faits historiques qui précèdent.

Depuis la mort du moine Télémaque, le Colisée était resté silencieux. Le métier de gladiateur avait été prohibé, et, en conséquence de la famine qui régnait à Rome, tous les animaux qui s'y trouvaient avaient été tués. Cependant le nouvel empereur doit célébrer son avénement au trône par les jeux du cirque et du Colisée. Le peuple s'attachait avec un aveugle fanatisme aux institutions du passé ; il pensait que les dieux se plairaient plus qu'eux-mêmes à ces scènes d'effusion de sang, et que pour apaiser les tyrans imaginaires qui présidaient aux destinées de l'empire, l'arène desséchée devait être de nouveau empourprée par le sang humain. En conséquence, des milliers d'esclaves exténués furent jetés dans l'arène pour combattre et défendre leur vie les uns contre les autres. La peste et la famine faisaient rage partout ; les gens tombaient morts dans les rues ; néanmoins les bancs du Colisée étaient remplis d'une multitude affamée, venue là pour contempler avec une sauvage frénésie cet horrible spectacle.

Quand Attalus et ses officiers païens apparurent dans la tribune royale, il ne fut pas accueilli par des salves ou des malédictions, mais par la clameur hideuse du peuple qui demandait qu'on mît à prix le corps des esclaves qui allaient être massacrés. Mais Dieu ne permit pas à l'impiété de réussir. Les malheureux esclaves se seraient laissés égorger comme des brebis, mais ils étaient tellement exténués par la faim et par la maladie, qu'ils n'avaient pas la force de lever leurs armes les uns contre les autres ; ils se seraient volontairement soumis à leur sort, car la mort aurait été la délivrance de leurs peines. On appela les licteurs pour les exciter au combat ; ils élevèrent leurs mains suppliantes vers leurs maîtres, demandant la mort ou des aliments. La scène fut une des plus terribles de celles qui eurent lieu dans ce temple des furies. La populace affamée

se précipitait de ses bancs pour jouir du cruel spectacle d'une boucherie de gladiateurs, et pour se repaître ensuite de la chair des victimes. L'air retentissait de blasphèmes contre tous les dieux, depuis Jupiter jusqu'à Dioclétien. Les démons qui se manifestent pendant les calamités étaient là par légions, et conséquemment les blasphèmes contre le nom sacré de Jésus-Christ dominaient tous les autres cris. Les esclaves gémissaient, criaient et pleuraient, et la foule demandait du pain avec de grands cris. L'empereur insulté s'enfuit épouvanté, la foule se dispersa sans avoir eu sa fête de sang humain, et ce fut dans la plus grande confusion et en poussant des clameurs de désespoir que la populace romaine dit adieu à ses combats chéris de gladiateurs.

II

Mais les horreurs de cette nuit terrible ne furent que le commencement d'une nuit de malheurs plus sombre encore. Les impiétés du règne si court d'Attalus hâtaient les calamités qui étaient suspendues sur la ville maudite. Dans le moment où la faction païenne du peuple romain essayait de ressusciter les scènes sanguinaires du Colisée, Alaric annonçait à ses barbares qui hivernaient dans le nord, qu'ils allaient le lendemain se mettre en marche pour aller saccager Rome. La nouvelle fut reçue avec des tonnerres d'applaudissements. Le gladiateur Dacien ne devait pas mourir sans se venger, car Alaric avait dit longtemps avant Byron :

"Levez-vous, Goths, gorgez-vous de vengeances."

La première scène du drame de l'humiliation de Rome fut l'insulte faite à son roi. Le chef barbare ordonna à Attalus de venir le rencontrer. L'orgueilleux représentant du César n'avait pas d'autre alternative que l'obéissance. Attalus alla donc rencontrer le barbare près de Rimini, non loin du lieu où le premier des Césars avait passé le Rubicon, pour commencer une grande dynastie qu'Attalus de-

vait terminer. Là il fut ignominieusement dépouillé de la pourpre et de son diadème en présence d'un immense concours de romains et de barbares, et le prétendu empereur du monde fut informé qu'il aurait la vie sauve, mais qu'il resterait esclave au service des Goths. Quand ces outrages furent exécutés, l'ordre de reprendre la marche fut reçu par des cris sauvages, mêlés aux insultes à la majesté humiliée et à la chute soudaine de l'empereur romain. Pendant la marche, lorsqu'Alaric traversait un défilé étroit des Apennins, un saint ermite se jeta devant lui pour intercéder en faveur de la malheureuse cité.

" Serviteur du ciel, s'écria Alaric, ne cherche pas à me détourner de ma mission. Ce n'est pas de mon propre mouvement que je conduis mon armée à cette ville condamnée, mais une puissance invisible me pousse avec violence et ne souffre pas un jour de retard ; elle me crie sans cesse : " En avant, marche sur cette ville, sur Rome, et mets-la en ruines." A minuit, la porte salarienne fut ouverte en silence et les Romains furent éveillés par les sons éclatants de la trompette des Goths ; c'était la Babylone mystique, et comme sa figure prophétique, la cité de Balthazar, elle fut surprise au milieu de sa sécurité. Les romains avaient une telle confiance dans la force de leurs murailles de granit que, comme les Babyloniens quand les Perses assiégèrent leur ville, ils se livraient à leurs plaisirs accoutumés, puis allaient ensuite se mettre au lit sans éprouver la moindre crainte. Procope dit que les sénateurs furent vite éveillés quand les Goths eurent franchi les portes.

" Les cruautés exercées dans cette circonstance, dit l'annaliste italien, ne peuvent être racontées sans verser des larmes. La ville construite comme elle était, avec les dépouilles et par les tributs de tant de nations, était maintenant à la merci des barbares furieux. Ils étaient éclairés dans leur saccage par les lumières des palais et des temples en flammes, depuis la villa de Salluste, jusqu'au Forum, au Capitole, et par-dessus tout à la maison d'or de Néron. Ils

étaient guidés dans leur course dévastatrice et de sang par les quarante mille fugitifs qui, dans cette nuit fatale, travaillèrent avec un zèle qu'ils n'avaient jamais déployé sous la verge de leurs surintendants, et qui lavèrent dans le sang patricien les traces infamantes de leurs chaînes. Les indicibles barbaries dont Rome s'était si souvent rendue coupable pendant un millier d'années, par les siéges, les massacres sans pitié et les incendies des villes et des campagnes, lui furent amplement rendues. On soumit les nobles aux tortures les plus cruelles et les plus ignominieuses, pour leur arracher le secret de leurs trésors; les plébéiens furent exterminés en si grand nombre que les survivants ne suffisaient pas pour enterrer les morts. Le Forum, le cirque, le Capitole, le Colisée, les rues, les théâtres, les bains et les temples étaient inondés de sang. Les grandes salles du palais aussi bien que les modestes chambres des plébéiens furent le théâtre de la débauche la plus brutale, d'une incroyable immoralité, et de meurtres épouvantables. Les sept collines étaient en flammes; les trophées et les monuments dont les puissants de la terre étaient si fiers étaient les objets sur lesquels s'exerçait la rage des Goths. Orosius dit tenir de témoins oculaires que les trophées, les temples et les édifices publics dont la solidité défiait les efforts des barbares, furent démolis par la foudre des cieux.

Mais le Tout-Puissant, qui punissait d'un châtiment si terrible les païens obstinés de Rome, fit briller sa miséricorde en même temps que sa justice. Il sauva les chrétiens par une intervention merveilleuse de sa Providence. Il inspira aux barbares du respect pour les membres inoffensifs de son Église, tellement qu'au milieu des horreurs et de la confusion du pillage de la ville, ils furent conduits par les barbares eux-mêmes dans des lieux sûrs. Le Colisée fut témoin de ce miracle qui arriva comme suit:

Le roi des Goths avait déclaré qu'il ne faisait pas la guerre contre S. Pierre. Il avait ordonné que les églises et les places consacrées aux chrétiens fussent respectées, et

avait désigné comme sanctuaires de refuge inviolables les deux grandes basiliques des apôtres ; cet ordre fut observé si sévèrement que les soldats, non-seulement s'arrêtaient dans leur massacre à l'approche de ces sanctuaires vénérés, mais encore beaucoup d'entre eux y pénétraient afin que, sous la protection des apôtres, ils échappassent à la rage de ceux qui pourraient ne pas être aussi compatissants qu'eux-mêmes.

Comme les barbares se répandaient dans la ville, à la recherche du pillage, il arriva qu'une vierge qui avait grandi dans le service de Dieu auquel elle avait consacré sa vie, fut découverte dans son couvent par un chef goth qui lui demanda l'or et l'argent qu'elle avait en sa possession. Elle répondit sans crainte que les trésors sous sa garde étaient immenses, mais pendant que le goth restait dans l'admiration contemplant ces vases splendides d'or et d'argent massif, la vierge de Jésus-Christ lui fit cette remarque : " Vous voyez devant vous les vases sacrés dont on se sert pour célébrer les saints mystères à l'autel de l'apôtre S. Pierre. Essayez d'y toucher, si vous l'osez, mais remarquez que les conséquences de votre sacrilége retomberont sur vous. Pour moi, trop faible pour les défendre, je ne tenterai pas une résistance inutile."

Frappé de respect et d'une crainte religieuse, et un peu aussi par la sainte éloquence de la religieuse, le chef, sans tenter de mettre la main sur les trésors sacrés, envoya à Alaric un mot pour lui raconter ce qui était arrivé. Le roi envoya immédiatement l'ordre péremptoire d'avoir à transporter de suite ces vases dans la basilique des apôtres, de les garder et de protéger la religieuse ainsi que tous les autres chrétiens qui se joindraient à la procession de translation. Le couvent était situé sur la colline Cœlienne (probablement près de la Basilique de Latran), en sorte que la procession dut traverser toute la ville pour arriver à S.-Pierre. On vit alors un spectacle singulièrement étonnant. Par les grandes voies de la cité et au milieu des horreurs de la nuit, une procession solennelle s'avançait à pas lent,

et avec autant d'ordre que si elle eût passé, non au milieu de scènes de meurtre, de violence et de conflagration, mais au milieu des saints asiles pendant quelque fête religieuse. Des piquets de soldats goths marchaient comme gardes d'honneur, et donnaient plus d'éclat à la procession en même temps qu'ils protégeaient leurs compagnons portant sur leurs têtes les vases d'or et d'argent massif. Les voix des barbares s'unissaient à celles des romains pour chanter les hymnes chrétiennes, et on entendait ces chants de salut, répétés au loin par les échos. Les chrétiens, reconnaissant ces cantiques, arrivaient de tout côté et grossissaient les rangs de la procession. Les païens eux-mêmes se joignaient aux chrétiens, et sous la protection d'un nom sacré, ils échappaient au massacre, pour assaillir avec une violence plus grande que jamais, une religion à laquelle ils devaient la vie.

Nous avons dit que le Colisée fut témoin de cette procession miraculeuse. Elle passa sous ses arches et pour la première fois ses murs immenses se firent l'écho des chants de louanges des chrétiens. Quelques centaines de malheureux, effrayés et désespérés, avaient cherché un refuge sous ses grandes arches et dans ses longs passages; ils savaient qu'aucune force humaine ne pouvait ébranler ses massives travertines. Il y avait quelques chrétiens parmi eux, et dès qu'ils entendirent les airs bien connus des psaumes de David, ils sortirent de leur cachette pour se joindre à la bande des enfants d'Israël, conduits par une intervention surnaturelle pour échapper aux malheurs qui s'amoncelaient autour d'eux. L'adjonction de tous ces fugitifs avait fait que la procession semblait interminable, et à mesure qu'elle s'augmentait les barbares s'empressaient à l'envi de faire partie des gardes qui l'escortaient.

Ce fut ainsi que le ciel déploya sa puissance pour conduire les sujets de sa sollicitude à travers un milieu de désespoir et de mort, dans un port de salut. Par cette procession il semblait que la ville était peuplée en grande partie de chrétiens qui seuls y restaient encore. Au milieu de

la ruine ils furent séparés et sauvés du massacre général par l'intervention des anges. Mais la partie la plus étonnante du miracle fut la transition soudaine des Goths qui passèrent de la violence à la douceur. Ils abandonnèrent le pillage, et ne se servirent plus de leurs terribles armes que pour protéger la vie et les trésors de leurs ennemis vaincus.

CHAPITRE XXIV.

Le Colisée au moyen âge.

" Quoique la dynastie de Romulus et d'Auguste fût éteinte," dit l'auteur de " Rome telle qu'elle était et telle qu'elle devint," le génie du paganisme n'était pas encore expiré. Survivant à l'immense empire qu'il avait si longtemps animé de sa vigueur surnaturelle, et qu'il avait revêtu d'une majesté terrible, ce génie audacieux siégeait encore parmi les ruines des sept collines. Ses souvenirs n'étaient pas du repentir mais du désespoir, ses sentiments anti-chrétiens étaient, si c'est possible, plus méchants encore qu'au temps où Néron et Julien officiaient comme ses pontifes. Sa seule consolation était de jeter l'odieux de toutes les calamités sur le compte du christianisme, et de défendre par tous les moyens les derniers vestiges de la superstition."

L'esprit du paganisme régnait encore dans l'enceinte de l'amphithéâtre. Il n'y avait plus ni martyrs ni gladiateurs, mais il y eut plus d'une noble victime de ses jeux cruels et sanguinaires. Les combats des hommes contre les bêtes n'étaient pas défendus par la loi, aussi furent-ils continués pendant encore près de cent ans. Cette sorte d'amusements fut sanctionnée par Honorius et Théodore qui tous deux établirent la loi concernant la chasse aux bêtes féroces, afin de conserver quelques contrées où seuls les chasseurs autorisés pouvaient chasser, et se procurer les animaux nécessaires aux jeux du cirque et du Colisée.

Dès que les Goths furent partis, chargés des riches dépouilles de la ville, les Romains qui avaient échappé aux horreurs du siége en se cachant, soit parmi les collines d'Alba Longa, soit dans les montagnes de Tiber, rentrèrent aussitôt dans la ville. " Ce n'est pas pour aller pleurer sur les tombeaux, dit l'auteur déjà cité, ou pour aller prier aux

pieds des autels, mais pour aller aux spectacles, que les fugitifs rentraient comme une masse humaine dans cette ville désolée. Rendus au cirque ou au Colisée, ils s'écriaient qu'ils ne voulaient rien autre chose pour les indemniser de la visite des Goths, que des spectacles et du pain, comme dans les temps anciens. La multitude qui venait de fuir devant l'épée des barbares n'avait que l'idée des amusements et du plaisir. La reine aux sept collines reprit sa couronne de lauriers et la secoua quelque peu, comme si elle n'eût été que légèrement en désordre, par suite des tempêtes de la guerre."

Cassiodore qui vivait dans les premiers vingt ans du sixième siècle et qui était secrétaire du roi Théodoric, nous dit dans le cinquième livre de ses variétés, que ces combats avec les bêtes féroces, qu'il qualifie de détestables, existaient de son temps et qu'ils étaient devenus une espèce de nécessité pour satisfaire les goûts dépravés du peuple. Les jours de sa grandeur sont passés, et cette passion indomptable qui n'était qu'assoupie par la défaite, se réveilla avec une fureur nouvelle. Les Goths s'étaient retirés tranquillement avec leurs dépouilles, et pas une épée ne s'était levée pour venger l'insulte, aucune armée de vétérans ne s'était ralliée autour de l'aigle victorieuse pour chasser les barbares dans leurs montagnes, ou pour se venger des ruines qu'ils avaient semées dans la ville impériale. Il y eut un temps où Rome seule aurait anéanti le nom même de la nation barbare qui aurait osé franchir les frontières éloignées de l'empire. Mais ce temps n'était plus, l'esprit martial du peuple l'avait abandonné, et l'heure de la rétribution était arrivée. La gloire la plus grande à laquelle applaudit maintenant ce peuple tombé, est celle du triomphe que remportaient les bestiaires dans l'arène du Colisée.

La dernière mention de ces jours est celle que nous trouvons dans la Chronique de Sénator. Il raconte que vers l'an 519 de Jésus-Christ, quand Cilica Generus fut élu consul, il célébra son élection par de grands spectacles donnés à l'amphithéâtre. Il fit venir à grands frais, des déserts de

l'Afrique, une immense quantité de bêtes féroces qui furent tuées dans l'arène pendant l'espace de quelques jours. Rome passa ensuite par deux siècles d'infortune et de malheur. Les lamentations de la douleur et de l'angoisse d'une population affamée et mourante, ne furent pas un instant interrompues par les cris sauvages du cirque ou du Colisée. Par suite des siéges répétés des Goths et de la terrible dévastation d'Attila, la cité devint une ruine autour du gigantesque amphithéâtre; ses murs indestructibles semblaient encore plus élevés et plus majestueux au milieu des ruines des palais et des temples qui encombraient le sol autour de lui.

Au commencement du septième siècle, quand la paix commença sous la nouvelle dynastie de la papauté, le Colisée, quoiqu'abandonné au milieu des décombres, restait seul, " noble monument d'une perfection en ruine."

Le gazon qui croissait dans son arène abandonnée était riche et luxuriant; le pollen des fleurs emporté par les vents était arrêté dans sa fuite par cette montagne de maçonnerie, et ses murs noircis se paraient bientôt de milliers de fleurs. Le vent violent de l'hiver gémissait dans ses longs et sombres vomitoires, et rendait des échos fantastiques; le cri de l'oiseau solitaire était répété parmi les appuis croulants de l'immense velarium. Ces murs qui si souvent furent ébranlés par les clameurs de milliers de spectateurs, étaient maintenant enveloppés du silence de la mort; aucun son humain n'interrompait cette tranquillité, si ce n'est peut-être le bruit des pas de quelque écolier allant se cacher dans ses corridors pour faire l'école buissonnière, ou les exclamations d'admiration de quelqu'antiquaire s'y arrêtant pour admirer ces merveilles de la science et de l'art, ou peut-être encore, le doux murmure de la prière de queque pèlerin agenouillé sur ce champ de bataille des martyrs de l'Église. Parmi les pèlerins se trouvaient des évêques, des cardinaux et le grand pape Grégoire, entre les mains duquel le sable de l'arène se changea en sang. Là vint aussi, pendant le même siècle, le patriarche des moines d'occident, vêtu du froc et du capuchon

qu'il avait adoptés pour l'armure de ses légions spirituelles, pour combattre sous le pape les puissances de l'enfer. Ce fut un disciple de S. Benoît qui rompit le silence de l'histoire pendant ces siècles, quand il visita ce monument, lors de son pèlerinage dans la ville éternelle. On ne connaît pas de plus beau et de plus éloquent panégyrique du grand amphithéâtre que la sublime prophétie du vénérable Bède, vers la fin du septième siècle.

Tant que le Colisée subsistera, Rome subsistera.
Quand le Colisée tombera, Rome tombera.
Quand Rome tombera, le monde tombera.

Parmi les historiens modernes il existe quelque doute relativement au temps précis où l'immense construction commença à se détruire un peu. Plusieurs pensent que, comme les autres grands édifices de la ville, le Colisée eut à souffrir pendant l'invasion des Goths ; mais d'après les expressions de quelques écrivains contemporains, Marangoni et d'autres antiquaires sont d'opinion qu'il resta dans un état parfait de conservation jusqu'à la fin du onzième siècle. L'épaisseur de ses murs semblent avoir défié tous les efforts et même dans son état actuel de ruine, quand il ne reste plus que les deux tiers de la construction primitive, il faudrait le travail de plus d'un millier d'hommes pendant plusieurs mois pour en faire nn monceau de décombres. Les Goths trouvant une proie plus facile dans les édifices de moindre dimension, laissèrent au temps le soin de le démolir, lentement il est vrai, mais sûrement. Mais les commotions politiques de la fin du onzième siècle entraînèrent la dévastation et la ruine autour de l'amphithéâtre dont les murailles massives furent ébranlées et morcelées. Ces événements arrivèrent sous le pontificat de S. Grégoire VII, vers l'an de Notre-Seigneur 1084.

Grégoire, connu au commencement de sa carrière sous le nom de diacre Hildebrand, était un moine pauvre et austère, élevé par Dieu à la chaire de S. Pierre, afin que par

sa sainteté et par sa prudence, il pût arrêter les progrès des abus coupables qui s'étaient glissés jusque dans le sanctuaire de l'Église. Au temps de son élection, l'empire germanique gémissait sous le joug tyrannique d'un roi méchant et débauché. Il ne pouvait y avoir un plus grand contraste entre les mœurs dissolues de Henri IV, et la conduite irréprochable du moine austère dont il avait confirmé l'élection à la papauté. La lutte qui eut lieu entre le vice et la vertu, sous le règne de Grégoire VII, pourrait être prouvée par le texte de la lettre que le pape nouvellement élu envoya au roi pour empêcher sa nomination : " car, disait-il, si je suis déclaré pape, il me faudra vous punir de vos crimes." Son élection fut confirmée, car le ciel en avait décidé ainsi. Après avoir attendu longtemps avec patience dans l'espoir qu'Henri se convertirait, il l'excommunia et le priva de son trône. L'impie souverain soutint la cause de Gilbert, l'anti-pape, et marcha sur Rome. Il campa sur les champs du Vatican, mais une attaque imprévue faite par une poignée de soldats du pape, surprit son armée et y mit le désarroi ; un fléau se déclara parmi ses troupes, et il fut forcé de retraiter vers le nord.

Il vint une seconde fois, avec une armée plus nombreuse, et animé d'une haine plus grande encore contre le successeur de S. Pierre. Il assiégea de nouveau la ville et mit le feu à l'église de S. Pierre, mais le peuple romain, en présence de Grégoire, éteignit les flammes avant qu'elles eussent endommagé la basilique. Enfin, après un siége de deux ans, la trahison ouvrit la porte latérane au souverain allemand, et Grégoire se réfugia au château S.-Ange. Pendant un mois l'armée ennemie entoura le colossal mausolée d'Adrien, et essaya en vain de s'emparer du pape et de traverser le pont pour prendre possession de S.-Pierre. Robert de Guiscard, général normand et chef feudataire des États du pape, vint au secours du pape emprisonné. C'était un rude et cruel conquérant dont les cruautés avaient déjà été condamnées par le même pape qu'il venait sauver. Henri s'enfuit à son approche, mais ses partisans et un grand

nombre de romains osèrent lui résister ; leur résistance leur coûta cher . L'orgueilleux conquérant n'hésita pas un instant, il brûla la ville et se fit un chemin avec son épée jusqu'au château S.-Ange où il rendit le pape à la liberté.

Dans cette circonstance, ce furent les amis de l'ordre et non ses ennemis qui essayèrent de balayer de la surface de la terre tout vestige du paganisme à Rome. Toute la ville depuis S.-Jean de Latran jusqu'au Capitole, ne fut plus qu'un monceau de ruines. Quelques-uns des monuments les plus remarquables de l'antiquité qui avaient échappé à la fureur dévastatrice des Goths, et qui étaient encore l'orgueil et la gloire de la ville, tombèrent sous la main de fer de l'enragé Guiscard, Quand il fut au Capitole le peuple comprit sa résolution bien arrêtée de détruire la ville. Il rendit le pape au conquérant qui le conduisit dans une retraite tranquille à Salerne, où le grand et saint pontife succomba par suite des nombreuses épreuves qu'il avait subies.

Il serait difficile de dire combien le Colisée souffrit à cette occasion. Marangoni, que nous croyons être l'auteur le plus autorisé, dit : " non-seulement tout ce qui pouvait être détruit par le feu dans ses murs, mais encore, ses beaux portiques furent mis en ruine. Les siéges étaient presque tous en marbre, mais cependant il y en avait à la partie supérieure qui étaient en bois ainsi que des appuis et des ornements parsemés dans l'immense édifice. La partie qui donne sur le mont Cœlien et l'arche de Constantin gardaient particulièrement les marques de ce ravage, et ce fut de ces masses tombées que l'on prit les matériaux nécessaires à la construction de plusieurs palais modernes ; on exploitait ces monceaux de décombres comme une immense carrière de brique et de travertine. Des écrivains superficiels ont accusé plusieurs papes et cardinaux d'avoir été les premiers spoliateurs de ce bel édifice. Les antiquaires indignés jettent le mépris sur les noms de Paul second, des cardinaux Riario et Farnèse, en les accusant d'avoir démoli ce majestueux monument du passé, pour cons-

truire des palais d'une splendeur royale au milieu des chétives maisons de la cité moyenne. La vérité est que ces hommes, animés de la louable intention d'enrichir et d'embellir la ville, se rendirent seulement coupables de prendre pour les matériaux de leurs palais des monceaux énormes de briques et de travertines tombés depuis des siècles des murs de l'amphithéâtre."

Mais disons quelque chose de plus sur cette question.

Aussitôt après la mort de Grégoire VII, le Colisée devint une forteresse. Les troubles politiques et les rébellions parricides des enfants de l'Église avaient porté leur fureur à un très-haut degré, et il n'est pas improbable que quelques-uns des successeurs immédiats de Grégoire cherchèrent un refuge contre les tempêtes en dedans des murs du Colisée. Les pontifes qui régnèrent dans ces jours de trouble rencontraient plus de dangers que leurs prédécesseurs, lorsqu'ils célébraient les saints mystères dans les sombres réduits pratiqués dans la terre. Les factions rivales s'étaient partagé la ville, les tombeaux et les théâtres de l'ancien empire devinrent les châteaux et les forteresses des nouveaux aspirants au pouvoir. Les Orsini avaient pris possession du château S.-Ange ; les Colonna furent les maîtres du mausolée d'Auguste, et les Frangepani, les plus puissants de tous, fortifièrent le Colisée. Le lecteur qui n'a pas voyagé s'étonnera certainement à l'idée que des tombeaux pussent devenir des forteresses. Voulons-nous réellement laisser entendre que ces monuments destinés à la poussière des cadavres, étaient remplis de milliers d'hommes d'armes, et devenaient imprenables ?

Telle était la stupéfiante magnificence des mausolées de la Rome impériale, que même maintenant, après les tempêtes et les guerres de deux mille ans, leurs ruines grandioses sont encore l'orgueil de la ville. Les murs impérissables du tombeau d'Adrien (le château S.-Ange) forment aujourd'hui le seul château fort qui soit en la possession de Pie IX, le légitime successeur au trône des Césars.

Muratori raconte que quand Innocent II monta sur le

trône, il dut demander refuge et protection à la famille Frangepani dans son palais, forteresse du Colisée ; ayant été chassé du palais de Latran par l'anti-pape Gilbert, le même qui leva son bras impie contre le saint pape Grégoire VII. (*Ad tutas domos Frangepanum de Laterano descendit, et apud Sanctam Mariam novam et Cartulerium atque Coliseum, etc.*) Dans l'histoire de Tolomeo, évêque de Torcello, et écrivain contemporain, nous trouvons la même chose confirmée en ces termes : *Se recollegit in domibus Frangepanensium quæ erant infra Coliseum ; quia dicta munitio fuit tota eorum.* Nous passerons sur les détails peu intéressants de l'histoire de l'amphithéâtre devenu forteresse, et changeant de maître selon la fortune des combats, pour conduire nos lecteurs à une scène étrange qui eut lieu dans son enceinte en l'année 1332.

Près de six siècles se sont écoulés depuis que le Colisée retentissait des cris assourdissants poussés par la foule des spectateurs. Des événements sans nombre se sont passés depuis son dernier spectacle. Depuis sa construction son histoire est liée intimement avec celle des malheurs du peuple romain. Quoiqu'il ne répète plus l'écho de la voix plaintive du gladiateur mourant, on entendit cependant maintes fois les gémissements troubler sa solitude. Ses murs furent noircis par la fumée de l'incendie, quelques parties détruites par la foudre, d'autres parties brisées pendant les guerres. La ruine et la destruction qui humilient les hommes dans leurs plus belles œuvres, ont privé l'amphithéâtre de ses ornements artistiques, laissant ce monument du génie et de l'art comme un squelette triomphant de la force brutale et sauvage. Les souvenirs qui s'y rattachent s'augmentent en nombre avec les siècles qui s'écoulent, et donnent à son histoire une page nouvelle.

La scène qui va s'y passer est étrange et intéressante. Les gradins dilapidés sont encore une fois remplis de milliers de spectateurs, l'arène est de nouveau teinte de sang, et les cris assourdissants de la foule sont répétés par les échos de la ville en ruine. On dirait qu'il a été permis aux

âmes des anciens romains de sortir du sombre royaume de Pluton, et d'apparaître dans leur grand théâtre qui fut pendant tant de siècles la scène de leurs plaisirs et de leur infamie. Cette réunion extraordinaire du Colisée eut lieu sous les circonstances suivantes :

En l'an 1305, pendant le séjour des papes à Avignon, Clément V entreprit d'apaiser les dissensions intestines qui troublaient la paix de Rome ; il envoya à cette fin trois cardinaux-légats en Italie, et leur donna plein pouvoir d'agir en son nom afin de ramener la paix parmi les romains. Ce fut pendant cette administration que le Colisée fut transféré au sénat. Muratori qui rapporte ce fait, ne donne pas la date de ce transport, mais il dit qu'il dura de 1320 à 1340. Pendant cette période une paix profonde régnait dans la cité. Le roi impie Louis de Bavière s'était retiré dans le nord et son anti-pape Nicholas II fut hué et lapidé par les romains repentants qui le chassèrent de la ville. Quelques années de calme, si rares dans ces siècles de tempêtes politiques, donnèrent au peuple l'occasion de s'accorder les plaisirs de la paix. Les sénateurs, voulant prouver leur joie et leur reconnaissance pour ce magnifique don du Colisée, résolurent d'ouvrir les portes de l'amphithéâtre et de donner au peuple un spectacle splendide. Ils s'arrêtèrent à un combat de taureaux, pour commémorer ce grand événement ; c'était une espèce d'amusement cruel qui était devenu très-populaire dans les pays du sud de l'Europe.

Tous les nobles de l'Italie avaient été invités à assister à ce spectacle pour lequel on fit des préparatifs qui durèrent plusieurs mois. Le Colisée devint l'atelier de milliers d'artisans. Le bruit du maillet et du marteau avait remplacé le cliquetis des armes, le son des trompettes, et les chants obscènes des soldats. On érigea des bancs temporaires sur ses massives charpentes de brique et de travertine, et les décombres qui fermaient les passages et qui encombraient l'arène furent enlevés. Tous les préparatifs étant terminés, le grand spectacle fut fixé au 3 septembre 1332.

Ce fut un étrange spectacle de voir les romains accourir

en foule à cet amusement païen depuis longtemps oublié. Toutes les affaires furent suspendues, des milliers de personnes à figure joyeuse arrivaient des villes et des villages environnants. Le matin très à bonne heure la foule s'assembla autour du vieil amphithéâtre. Les nobles dames de la ville vinrent en trois parties, toutes en grande toilette et conduites par des princes riches et beaux, choisis à l'unanimité par les trois groupes. On peut facilement se faire une idée du spectacle en nous transportant par la pensée dans l'arène, et en considérant avec les yeux de l'imagination ces flots toujours croissants de couleurs brillantes et de figures joyeuses s'entassant sur les bancs. Pour nous, nous nous sommes souvent trouvé en imagination dans cette arène pendant que nous écrivions ces pages sur les scènes des premiers siècles. Maintenant il nous manque les grandes figures des anciens romains, le dais de l'empereur tout resplendissant d'or et de pierres précieuses, l'immense velarium qui interceptait les rayons d'un soleil ardent, et les changeait en une douce lumière ; les sénateurs sont peu nombreux, et la toge majestueuse a disparu, on ne voit plus de vestales ni d'augures qui donnaient aux amusements païens un caractère de solennité religieuse. Les bannières des familles nobles flottent sur l'arène et représentent les différents souverains de l'empire tombé, car à cette époque chaque noble était roi dans sa forteresse. Le peuple est tranquille ; l'oreille n'est pas offensée par d'horribles blasphèmes proférés contre le vrai Dieu, ni par des paroles obscènes et immorales ; le démon du paganisme n'est plus assis sur le trône impérial. C'était la première, mais ce ne doit pas être la dernière réunion de chrétiens dans l'enceinte du Colisée.

Ceux qui s'étaient engagés à combattre contre les taureaux étaient tous, à peu d'exceptions près, des fils de nobles. Nous trouvons parmi eux les noms de familles qui font encore l'ornement de l'aristocratie italienne. Les jeunes gens étaient vêtus d'habits aux couleurs brillantes et chacun portait une devise ; c'était généralement quelques phrases

courtes rappelant la vertu et la valeur, ou quelques événements remarquables de l'histoire de la ville. Nous allons donner, d'après Muratori, quelques-unes des plus intéressantes et des plus belles. Les combattants furent appelés par groupe; le premier qui apparut dans l'arène, salué par les applaudissements de la foule, fut Galeotto Malatesta de Rimini. Il était vêtu de gris et portait dans sa main une épée nue de forme antique; sur son casque de fer on lisait ces mots: "Moi seul suis semblable à Horace!" Ensuite vint Cicco della Valle, vêtu moitié de noir et moitié de blanc; d'une épée en forme de cimeterre pendait un ruban pourpre sur lequel on lisait en lettres d'or: "Je suis Énée pour Lavinie!" Mezzo Astalli, en deuil de sa femme, portait des habits noirs; sa devise était: "Ainsi inconsolable, je continue à vivre." Le jeune Caffarello était recouvert d'une peau de lion et avait pour devise: "Qui est plus fort que moi?"

Le fils de Messer Ludovico della Palenta de Ravenne, vêtu de rouge et d'or, portait sur sa tête l'inscription suivante: "Si je meurs couvert de sang, quelle douce mort!" Savello di Anagui, était tout en jaune: "Que chacun soit en garde contre la folie de l'amour." Telle était l'inscription qu'il portait. Cicco Conti avait un magnifique vêtement de couleur d'argent et on lisait sur sa poitrine: "C'est ainsi que la loi est blanche." Pietro Capocci, vêtu d'une couleur incarnat, avait la devise suivante sur un ruban qu'il portait autour du cou: "Je suis l'esclave de Lucrèce la Romaine," voulant dire par là qu'il était l'esclave de la chasteté personnifiée dans la chaste Lucrèce de l'ancienne Rome.

Il y avait encore trois membres de la famille Colonna, qui à cette époque était la plus puissante à Rome, car elle était en possession du Capitole. Ils étaient vêtus de blanc et de vert, et leurs devises étaient aussi orgueilleuses que leur puissance était grande. Celle de l'aîné était: "Si je tombe, vous qui me regardez, vous tomberez aussi;" laissant entendre par là qu'ils étaient l'honneur et l'appui de la

ville. Celle du second : "Plus on est grand plus on est fort." Enfin celle du troisième : "Triste mais puissant."

Cinquante nobles étaient donc descendus dans l'arène ; ils étaient tous jeunes, beaux, pleins de santé, superbement habillés ; le soleil faisait étinceler leurs épées nues et leurs ceintures ornées de pierres précieuses ; les couleurs de l'arc-en-ciel se mêlaient ensemble et donnaient un éclat resplendissant à la scène. Mais cet amusement eut une fin tragique et en harmonie avec l'histoire sanglante du Colisée. Plusieurs de ces jeunes gens si richement vêtus ne sont qu'à quelques moments de la mort et de l'éternité ; avant le coucher du soleil on entendra des gémissements de douleur. La scène nous rappelle la fin tragique d'nn parti de plaisir à la chute de Niagara. Au milieu des danses, de la musique et des joies folles de l'intempérance, on tourna maladroitement la proue du vaisseau vers les rapides ; on espérait pouvoir faire retourner le vaisseau avant d'arriver à la terrible chute ; mais il était trop tard ; les rames sont impuissantes, le gouvernail n'obéit plus ; un moment encore et le vaisseau tourne sur la masse des eaux puis disparaît dans l'abîme. Dans leur jeune vanité insensée, ces nobles jeunes gens faisaient des prodiges de valeur et restaient vainqueurs des taureaux furieux ; ils comptaient trop sur leur agilité, sur leurs bonnes lances et sur la force de leurs bras. Pendant le combat, dix-huit membres de la fleur de l'aristocratie italienne furent tués et neuf furent blessés.

Comme on peut se l'imaginer, il n'y eut plus de combat de taureaux dans la ville éternelle. Dans l'espace de quelques heures que dura ce cruel amusement, de nobles maisons furent privées de leurs appuis, des héritiers et des familles furent plongés dans le deuil ; ce jour devint un douloureux anniversaire pour des mères, des épouses et des fiancées. Les jeux devaient durer plusieurs jours, mais les conséquences fatales du premier jour furent suffisantes pour refroidir l'ardeur du public ; au lieu d'accourir joyeusement au Colisée, comme les anciens romains ne manquaient pas

de le faire, ils vinrent en deuil à l'église S.-Jean de Latran pour assister aux obsèques des jeunes gens tués au spectacle. Leurs corps furent descendus dans un même tombeau sous la nef de la Basilique où ils dorment depuis cinq siècles ; les pèlerins de toutes les parties du monde marchent sur les dalles de mosaïque qui recouvrent leur tombeau oublié ; ils ne s'éveillent pas aux sons puissants de l'orgue et aux chants harmonieux des chœurs qui se déroulent sous les ailes majestueuses de la Basilique ; ils attendent l'harmonie de la trompette du dernier jour.

CHAPITRE XXV.

Autres événements remarquables.

Deux siècles ont passé sur le Colisée depuis le fatal événement que nous avons raconté dans le dernier chapitre. Seize cents ans ont laissé les traces de leur passage sur ses murs croulants. Il était à peu près dans un état parfait quand l'homme se joignit au temps pour détruire le noble monument. Pendant un demi-siècle, toute la puissance du levier, de la grue, de la force animale fut employée pour enlever les énormes moëllons de travertine de leurs lits de pierre. Nous avons dit que le silence régnait sur la grande ruine ; mais nous voulons parler du silence de l'histoire de l'absence de la foule poussant des cris de joie ; car on entendit pendant longtemps le bruit résonnant du marteau du tailleur de pierre, le craquement des grues puissantes enlevant les pierres massives, la voix bien connue du conducteur de bœufs appelant ses bêtes par leurs noms et les poussant avec l'aiguillon, afin de traîner la travertine du dernier et du plus grand monument de l'ancienne Rome. On enleva ainsi pour embellir la ville qui s'élevait sur les décombres de la Rome du passé, non-seulement les pierres qui étaient tombées par l'action du feu ou du temps, mais encore une quantité immense de celles qui formaient encore la partie intacte de l'édifice.

Quelques historiens ont essayé de jeter sur les auteurs de cette spoliation l'accusation de sacrilége. Gibbon en parlant du Colisée dit : "Les neveux de Paul III furent les agents coupables de cette destruction ; le voyageur qui admire le palais Farnèse, peut se rendre compte du sacrilége et du luxe de ces princes." Peut-être que si ceux qui ont aidé à la ruine du Colisée n'eussent pas été des princes de l'Église, la critique aurait été moins sévère. On doit aussi se rappeler que le palais Farnèse fut construit d'après les dessins

de Sangallo, sous la direction immédiate de Michel-Ange, et qu'il est généralement reconnu comme un des plus beaux palais de Rome, et peut-être du monde entier. En même temps que sa magnificence et sa perfection artistique font pousser des exclamations d'étonnement et de plaisir aux connaisseurs, il reste encore assez du Colisée pour dire sa splendeur et son immensité. Non-seulement le palais Farnèse, mais encore la *Cancellaria*, S.-Marc et les portails de plusieurs autres églises de la ville furent bâtis avec des matériaux provenant des ruines de l'amphithéâtre; on peut se faire une idée des proportions gigantesques de cette splendide ruine par le fait que Rome moderne doit sa magnificence et la solidité de son architecture à cette spoliation qui pourtant paraît à peine sur l'immense construction. Les matériaux qui restent encore après ce pillage ont été estimés à la valeur de cinq millions de couronnes (£1,000,000 sterling).

Il est certain, cependant, que tous les antiquaires, et les amateurs de l'ancienne architecture en particulier, doivent condamner ce pillage impitoyable et cette spoliation qui laissent la majestueuse ruine dans son état actuel. Quelque excuse que l'on puisse donner à Paul et à ses neveux (comme Gibbon les appelle ironiquement), pour avoir enlevé les pierres disjointes et tombées, on ne peut justifier leurs successeurs de s'être approprié la travertine faisant partie de ce qui était resté intact. On ne sait pas au juste à quelle époque le gouvernement romain arrêta cette démolition ; il est très-probable que les papes prirent sous leur protection le monument en ruine ; depuis cette époque il fut tenu en grande vénération tant par le gouvernement que par le peuple, et quoique par la suite il servît au public comme hôpital ou comme atelier de travail, il ne fut plus pillé par des princes amis du luxe.

Sous Sixte-Quint (A. D. 1585) le Colisée subit un autre changement. Aucune ville ne doit plus à son souverain que Rome à ce grand pape. Tandis que les églises, les couvents et les ponts s'élevaient de tous côtés comme par enchante-

ment, les ruines croulantes de l'ancienne cité étaient protégées par des murs de maçonnerie moderne, les obélisques couchées sur le sol furent élevées sur des piédestaux convenables au milieu des places publiques ; on retira de la terre les œuvres d'art pour orner et augmenter l'attrait des musées qui, grâce à lui, devinrent les plus riches du monde entier. Ce pontife énergique conçut l'idée de faire servir chaque ruine de l'ancienne ville à l'ornement ou à l'usage de Rome chrétienne. Le Colisée était un monument de prédilection, il reçut une double part de son attention. Pendant quelque temps il se demanda comment il pourrait faire servir à son pauvre peuple, tout en le conservant dans son état de ruine, un monument aussi grandiose du passé. Il s'arrêta à l'idée de le convertir en une manufacture de laine, pour donner de l'emploi et une demeure aux pauvres. Le génie facile de Fontana eut bientôt dessiné le château de la munificence papale ; on employa des milliers d'ouvriers, on enleva quelques parties qui inclinées sur l'arène empêchaient l'exécution du plan ; à la place, des ateliers et des appartements comfortables s'élevèrent comme par enchantement sur le podium du vieil édifice ; on répara et on nettoya les aqueducs taris depuis longtemps, pour faire venir l'eau de la Campana, afin d'alimenter les fontaines de l'arène. On avait déjà dépensé la somme de vingt-cinq mille couronnes en réparations, quand la mort vint enlever l'entreprenant pontife. Le beau projet du pape descendit avec lui dans la tombe : les travaux furent abandonnés ; quelques murs de briques restent encore pour dire aux générations l'esprit d'entreprise et de philanthropie de Sixte-Quint. Le célèbre Mabillon dit : " *Vixisset Sixtus V et amphitheatrum, stupendum illud opus, integratum nunc haberemus.*

Clément XI (A. D. 1700) voyant que le Colisée était devenu un lieu de refuge pour les voleurs et les assassins, fit fermer l'entrée des arches les plus basses, et établit à l'intérieur une fabrique de salpêtre. Cette entreprise tomba comme celle de Sixte-Quint, et ce fut la dernière tentative faite pour séculariser les ruines du Colisée.

Tandis que les vicissitudes de la spoliation pendant un règne, et la conservation pendant un autre passaient sur le grand édifice qui avait survécu à ses amis et à ses ennemis, il y eut toujours dans le cœur du peuple un profond sentiment de respect et de vénération pour ce lieu sanctifié par le sang de tant de martyrs. A chaque siècle il y eut de pieuses âmes qui aimaient à passer des heures en prière dans son enceinte sacrée, et bien longtemps avant qu'elle fût consacrée au service de la croix, elle fut témoin de plus d'un fait se rapportant à l'Eglise. Bien qu'aucun document ne prouve le fait, nous n'avons pas de doute qu'au moyen âge, on célébrait le sacrifice divin sous ses arches si bien disposées pour cette fin. Après l'invasion des Goths et les longues guerres civiles qui désolèrent la ville infortunée, les églises tombaient en ruine, plusieurs d'entr'elles étaient devenues dangereuses et ne pouvaient plus servir au culte. Alors il n'est pas douteux qu'on dut transformer le Colisée en un vaste temple dans lequel l'oblation sans tache de l'autel était offerte au Très-Haut. Plusieurs petites églises s'élevaient autour de l'édifice ; Cencius Camerarius en mentionne quelques-unes qui sont depuis longtemps disparues . le *Saint-Sauveur du Rota du Colisée*, le *Saint-Sauveur de l'Ile et du Colisée*, et les *Quarante Martyrs du Colisée*.

Il existe une vague tradition d'un monastère qui aurait été perché dans les corridors de la partie la plus élevée: Quelques pauvres religieux s'étaient retirés dans la solitude de ses arches, comme les colombes bâtissent leurs nids dans l'aire abandonnée du vautour. Le chant doux et harmonieux des cantiques sacrés était répété par les échos du monument délabré, et faisaient un étrange contraste avec les cris sauvages des anciens jours.

Nous allons aussi parler ici d'une espèce de représentation sacrée très-populaire parmi nos ancêtres : c'était les drames des mystères au moyen âge ; la représentation de la Passion de Notre-Seigneur, le vendredi saint, était surtout remarquable. Sur une scène très-vaste placée dans la partie du Colisée qui regarde le mont Cœlien, on représentait

toutes les scènes de la passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ; chaque personne mentionnée dans les évangélistes était fidèlement représentée; des milliers de personnes accouraient pour assister à ces séances dramatiques; on continua pendant longtemps avec la permission des autorités ecclésiastiques de la ville jusqu'au règne de Paul III. En vérité les souffrances de Jésus ne pouvaient avoir un théâtre plus convenable que le Calvaire de ses disciples.

Bacci, dans sa vie de S. Philippe de Néri, raconte que ce grand saint avait, dès son enfance, une dévotion toute particulière aux martyrs. Il passait souvent des nuits entières en prière dans les catacombes de S. Sébastien. Il se rendait souvent dans le Colisée pour honorer les martyrs qui souffrirent dans son arène. Un jour il se trouvait au Colisée, absorbé dans la prière, lorsque le démon lui apparut tout à coup sous une forme immodeste; il essaya de le distraire et de le tenter; mais il eut recours à Dieu, et le malin esprit fut obligé de le laisser finir ses prières en paix.

Maffei (livre iii, chap. ix) dans la vie de S. Ignace, raconte un fait extraordinaire au sujet de l'un de ses disciples. Il plut a Dieu d'éprouver la jeune institution fondée par S. Ignace; cette épreuve, du reste, était une marque certaine de sa faveur et de sa bénédiction. Il advint que la maison des pères profès fut réduite à une telle détresse qu'ils n'avaient pas même les choses nécessaires à la vie. Jean Cruccio, collègue du saint et procureur de la maison, était une âme humble et d'une haute vertu. Avec la permission du vénérable fondateur, il s'en fut à S.-Jean-de-Latran pour prier le Tout-Puissant et lui demander du secours pour l'institution. En s'en retournant à la maison il passa par le Colisée. Il rencontra dans l'arène un étranger qui lui mit dans la main une bourse contenant cent couronnes, et qui disparut aussitôt. Le procureur étonné se hâta d'aller dire à S. Ignace la nouvelle de ce cadeau inattendu: le saint ne parut nullement surpris, mais il s'agenouilla et remercia Dieu qui avait daigné exaucer sa prière. On dit que S. Ignace avait une grande dévotion aux martyrs du Colisée.

Dans la vie de S. Camille de Lellis, contemporain de S. Philippe de Néri et fondateur de l'*Ordre des Clercs réguliers pour assister spirituellement les malades*, nous trouvons une autre faveur extraordinaire accordée dans le Colisée. Quand Camille étudiait pour se préparer à la prêtrise, il se rendit un matin avec d'autres étudiants en théologie à l'église de S.-Jean de Latran pour recevoir la tonsure des mains du cardinal vicaire. Or il se trouva qu'il y avait quelqu'erreur dans ses lettres de congé, car il appartenait au diocèse de Chieti ; en sorte qu'il eut le désagrément de se voir séparer de ses compagnons. Le saint jeune homme supporta noblement cette contrariété, et accepta avec joie cette humiliation comme venant de la main de Dieu qui voulait éprouver sa patience. Sa soumission ne resta pas sans récompense. En s'en revenant, comme il passait dans le Colisée, une voix intérieure lui dit que la difficulté serait levée dans quelques heures. Au même moment il rencontra le père François Profeta, son compagnon et son ami, qui lui dit de ne pas être désappointé par rapport à ce qui était arrivé, car tout serait réglé avant le coucher du soleil. En arrivant à l'hôpital de S.-Jacques, destiné aux incurables, et où il demeurait, il trouva un prêtre de son diocèse qui l'attendait. Le bon prêtre fut vivement affligé du désappointement de Camille ; il se rendit avec un autre prêtre auprès du notaire du cardinal, et affirma sous serment l'authenticité de l'exeat de Camille. On l'envoya chercher et il fut admis à l'état ecclésiastique, ce qui lui causa une joie telle qu'il n'en avait jamais éprouvé d'aussi grande auparavant.

En 1703, le Colisée souffrit considérablement d'un tremblement de terre. Cet événement est mémorable dans l'histoire de la ville ainsi que dans celle de l'amphithéâtre. Dans la dernière partie du mois de janvier, on avait déjà senti deux ou trois fortes secousses et le peuple était dans la consternation. Le 2 février, Clément XI tint une chapelle papale dans la Sixtine, en l'honneur de la purification de la bienheureuse Vierge Marie. Vers la fin de la messe, il y eut deux secousses ; elles furent beaucoup plus

24

fortes que les précédentes. Tous les prélats dans la chapelle Sixtine étaient épouvantés, le toit craqua comme s'il allait tomber sur le pape et les cardinaux ; le pape se jeta à genoux et tous les assistants se joignirent à sa prière pour demander la conservation de la ville. La tour de l'église de S.-Augustin et l'obélisque de la piazza Navona s'inclinèrent comme si elles allaient tomber, et plusieurs vieilles maisons du voisinage furent démolies. Quand le bruit sourd eut cessé et que la vibration qui était l'effet de la secousse, se fut éteinte, le pape et tous les cardinaux allèrent au tombeau des apôtres remercier Dieu de leur délivrance. Sur la *Scala Regia* il rencontra un des pénitenciers de la basilique qui essaya de l'empêcher d'aller dans l'église, car on avait vu la dôme immense osciller lentement ; on aurait dit qu'à chaque instant il allait tomber. Néanmoins le courageux pontife entra dans la basilique, et resta en prière pendant plus d'une heure sur le tombeau de S. Pierre.

Ce fut le lendemain matin (3 février) que l'on sentit la dernière et la plus terrible secousse. On entendit dans toute la ville un bruit semblable à celui du tonnerre ; trois arches du Colisée tombèrent ; toutes les maisons furent ébranlées, et beaucoup de personnes qui se trouvaient dans les rues furent jetées à terre par la violence du choc.

Au milieu de la confusion générale, quelques personnes mal intentionnées répandirent le bruit qu'il avait été révélé au pape que la ville allait être détruite et qu'en conséquence ses habitants eussent à l'abandonner sans retard. Le bruit prit de la consistance et il s'en suivit une terrible scène. Hommes, femmes et enfants se précipitèrent en foule vers les portes, emportant avec eux tout ce qu'ils avaient de précieux ; on voyait s'enfuir des mères avec de jeunes enfants qu'elles pressaient sur leur sein, des vieillards impotents portés sur les épaules de vigoureux jeunes gens ; des jeunes garçons et des jeunes filles couraient après leurs parents, cherchant un refuge dans les champs, hors des murs ; on entendait de tout côté des exclamations de terreur et d'épouvante, comme si on eût été arrivé au jour

du jugement dernier. Tandis que ces pauvres gens étaient là tout tremblants par une froide nuit de février, et s'attendaient à chaque instant à voir leurs maisons en flammes ou englouties dans les profondeurs de la terre, des voleurs pillaient leurs demeures et s'enfuyaient ensuite en emportant tout ce qu'ils pouvaient. Le lendemain matin le pape envoya ses gardes partout où les habitants s'étaient réfugiés, et il leur ordonna de revenir à la ville, car le rapport était faux, et il leur assurait qu'il n'y avait plus de crainte à entretenir sur le salut de la ville.

Quand le calme fut revenu, le saint pape célébra une messe d'actions de grâces dans l'église Sainte-Marie du Transtévère, et se rendit tête nue, suivi d'une longue procession, à la basilique de S.-Pierre. Il ordonna ensuite que la vigile de la Purification serait observée comme un jour de jeûne pendant cent ans. Ce jeûne fut renouvelé en 1803, par Pie VII, et on l'observe encore avec dévotion à Rome, en souvenir de ce grand événement.

Environ onze ans après, le Colisée commença à devenir le refuge des voleurs et des vagabonds qui se cachaient pendant la nuit dans les enfoncements de ses arches ou dans ses sombres passages. Le vénérable Angelo Paulo, de l'ordre des Carmes, avait élevé un hôpital dans la rue voisine appelée rue S.-Clément, et il voyait fréquemment la profanation de la ruine sacrée. Enflammé d'un saint zèle pour l'honneur des martyrs, il obtint une autorisation spéciale de Clément XI, en 1714, et au moyen d'une souscripton publique à laquelle le peuple romain contribua généreusement, il fit enlever les décombres des arches tombées, fermer les passages et les principales entrées au moyen de portes en bois que l'on fermait à la clef, le soir, afin d'empêcher les animaux et les personnes mal intentionnées d'y entrer. Il ne reste plus maintenant aucune trace de ces portes.

Dans notre historique de l'amphithéâtre, nous sommes arrivé au règne du grand pape Benoît XIV (A. D. 1740). Quelques années avaient suffi pour faire disparaître les

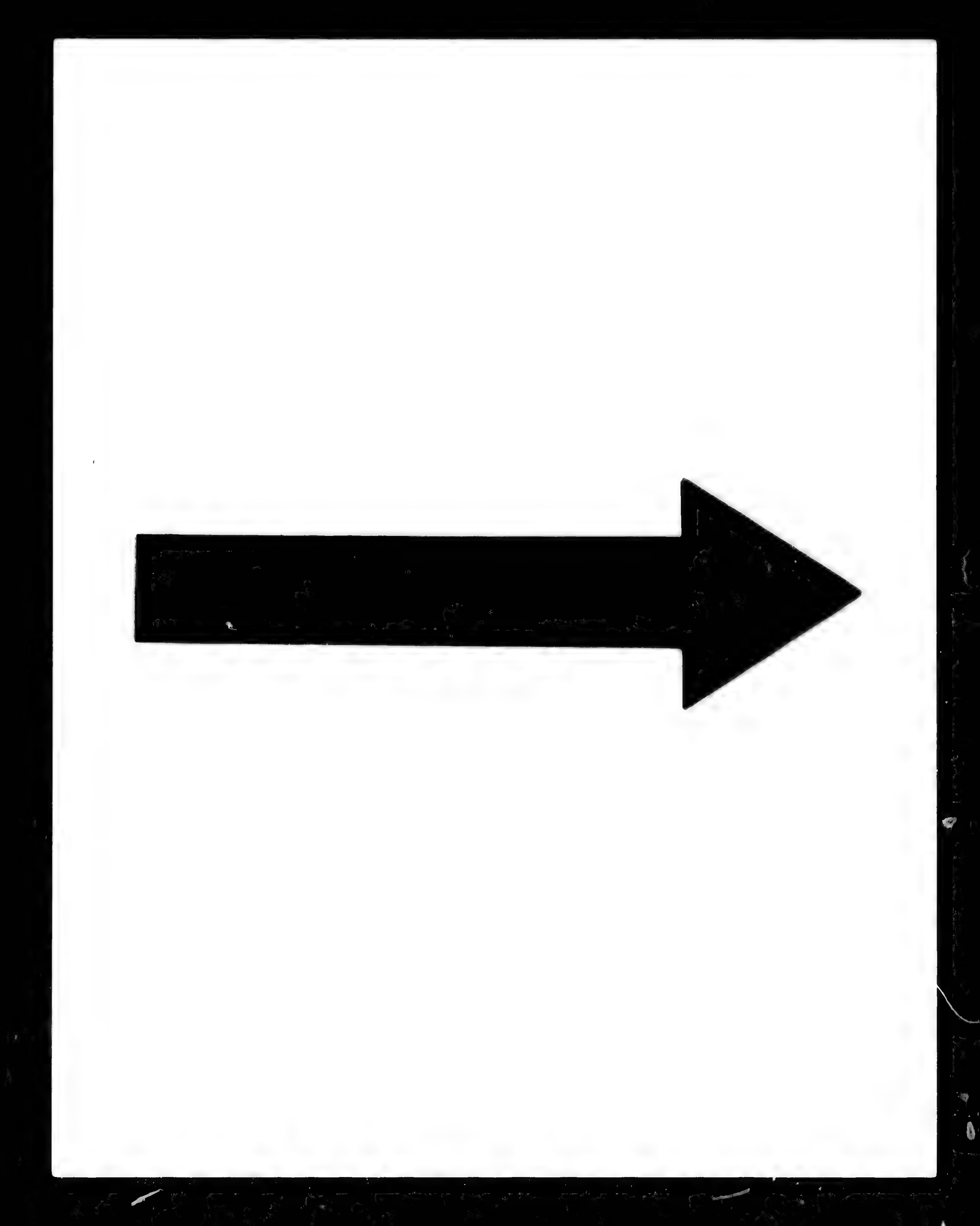
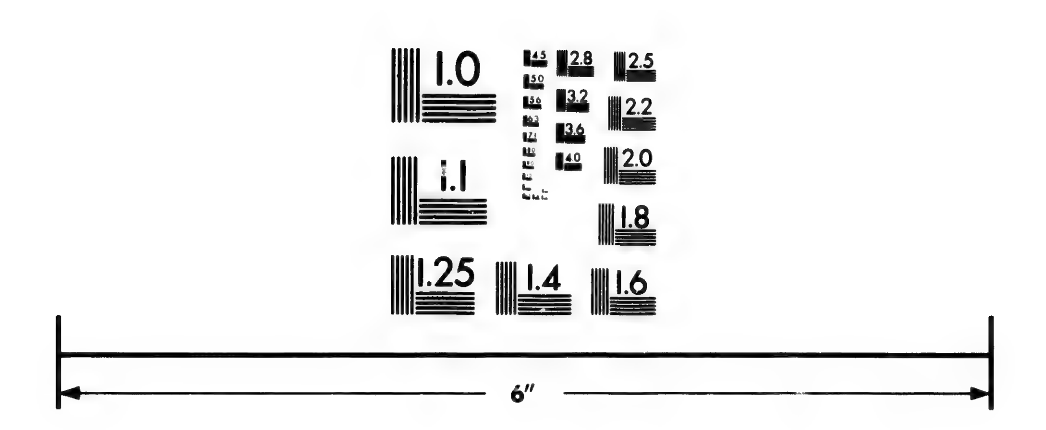
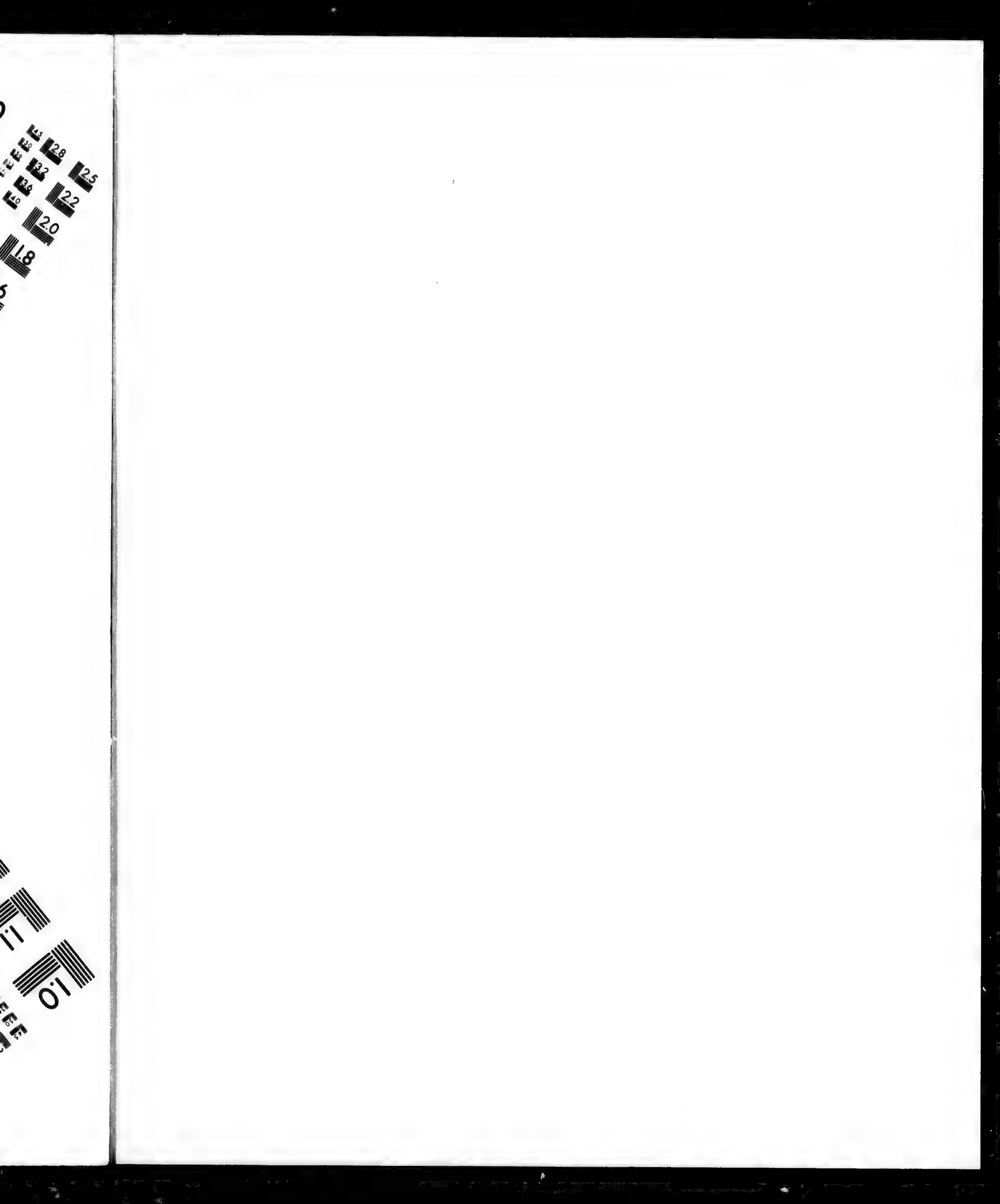


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





barrières destinées à empêcher la destruction de la ruine. Le vénérable Angelo Paulo était allé recevoir sa récompense, et le Colisée était devenu plus que jamais la demeure de l'infamie et du vice. Le mal allait toujours en augmentant, mais il restait inconnu aux autorités. Enfin le crime devint son propre dénonciateur, et une tragédie sanglante révéla les scènes nocturnes du Colisée.

Un saint homme nommé François Parigino, voulant mener une vie solitaire, se retira dans un des corridors de l'amphithéâtre, assumant, avec la permission des autorités, la charge de garder la petite chapelle dédiée à la Mère des Douleurs, et placée sur le second palier. Il n'y avait que peu de temps qu'il était dans sa retraite, quand, au milieu du silence de la nuit, il entendit une voix humaine qui venait de dessous sa solitude. Le bruit s'accrut et il distingua les paroles prononcées. On peut s'imaginer sa terreur quand il entendit une voix rude dire distinctement : " Je vais vous tuer si vous ne faites pas ce que je vous dis." Alors les cris d'une femme roulèrent d'écho en écho dans la ruine silencieuse. Il se recommanda à Dieu, et descendit bravement pour aller porter secours et arrêter la main du meurtrier. Quand il fut rendu à la place d'où il avait entendu venir la voix, tout était silencieux comme la tombe ; son cœur battait très-fort dans sa poitrine quand il se mit à chercher son chemin entre les arches. C'était au milieu de l'hiver, et il n'y avait pas un seul rayon de la lune pour diminuer un peu l'obscurité. Il s'arrêta pour saisir au moins la respiration d'un être vivant, mais le vent était fort et sifflait à travers les murailles délabrées. Enfin, tremblant et terrifié, il distingua un bruit près de lui; il n'eut pas le temps de parler ni de faire un mouvement, il fut saisi à la gorge par une main puissante, et un coup de couteau le fit tomber à terre.

Quand le jour parut, le pauvre ermite reprit ses sens. Il se trouva baignant dans une mare de sang qui coulait de sept blessures faites avec un stylet. Le premier lui avait fait perdre connaissance, en sorte que les autres l'avaient

trouvé insensible. Sa première pensée fut d'élever son cœur à Dieu pour l'avoir miraculeusement conservé. Il n'y avait là aucune main amie pour l'aider à aller regagner sa petite chapelle, car il voulait offrir ses sept blessures à la Mère des Sept Douleurs qu'il aimait tant. Après beaucoup d'efforts et de douleurs, et tout en tombant plusieurs fois de faiblesse, il put enfin se rendre à sa chapelle. Il se mit tout de suite en prière et demanda la grâce d'accomplir la volonté de Dieu. Pendant qu'il était agenouillé ou qu'il se tenait comme il pouvait devant l'autel de la madone, il éprouva tout à coup un grand changement : les douleurs causées par les blessures disparurent ; il sentit comme la douce influence d'un onguent bienfaisant ; il était guéri. Pendant quatre heures des larmes de joie, de surprise et de reconnaissance tombèrent sur le plancher de la petite église. Son cœur débordait de joie et il ne pouvait que s'écrier : " O ma bonne mère ! ô ma bonne mère!"

Il appartient à Dieu de tirer le bien du mal. La rumeur de cette tentative de meurtre et de cette guérison miraculeuse se répandit au dehors ; un grand nombre de personnes, mues par la dévotion ou par la curiosité, vinrent visiter le pauvre ermite et sa madone. Un jour, Benoît XIV se rendit au Colisée pour vénérer les martyrs auxquels il portait une grande dévotion. Il envoya chercher le bon ermite, et se fit raconter par lui-même tout ce qui était arrivé. Le saint pontife fut pris d'un grand zèle pour sauver le vénérable monument de toute profanation. Il ordonna au gouverneur de la ville de publier une proclamation menaçant des galères et de l'exil ceux qui seraient pris errant dans son enceinte après la chute du jour. On entreprit de grandes réparations à ses propres dépens, et la chapelle fut renouvelée ; les stations du Chemin de la Croix qui étaient déjà élevées furent reconstruites sur une plus grande échelle. Tout cela donna une impulsion nouvelle à la dévotion envers ce monument qui de nos jours est encore debout. Ce fut à cette occasion que fut instituée la *Confrérie des Amants de Jésus et de Marie sur le Calvaire.* Les confrères allaient en

procession, tous les vendredis, depuis leur petite église au Forum jusqu'au Colisée; un moine franciscain prêchait sur la passion ; ensuite, par le beau temps ou par la pluie, par la chaleur et par le froid, la pieuse association parcourait les stations du Chemin de la Croix. Le grand S. Léonard de Port-Maurice fut le prédicateur qui inaugura ce pieux exercice ; le feu de son éloquence et de son amour de Dieu semblait se communiquer à ces humbles religieux qui suivaient ses pas, car il n'y a aucune dévotion aussi sincère et aussi aimée du peuple romain que le chemin de la croix dans le Colisée, les vendredis soir. Les âmes pieuses s'y rassemblaient de toutes les parties de la ville. Le recueillement et la piété des religieux portant l'habit de la confrérie, et s'agenouillant, tête nue, au milieu de l'arène, frappaient de respect les étrangers incrédules qui étaient venus là pour s'en moquer et les tourner en ridicule. Leur pensée se reportait soudain des scènes des gladiateurs et des vociférations contre les chrétiens et contre la croix, à cette même croix qu'ils voyaient alors porter en triomphe au même lieu par des chrétiens. Pouvait-il y avoir un hommage plus agréable à Notre-Seigneur pour les insultes qu'il avait reçues dans le Colisée, que cette humble dévotion d'âmes pieuses se réunissant autour du signe sacré de la rédemption. Hélas ! tel n'est pas le cas maintenant. Les Goths du Piémont sont entrés par la porte salarienne et ils font la guerre au pape, aux sentiments du peuple, et à la croix de Notre-Seigneur. Le Colisée portera pendant les siècles à venir les traces de la déconsécration qu'il a eue à subir au dix-neuvième siècle de la part du gouvernement de Victor-Emmauuel.

La croix a été abattue, les stations démolies et rasées, et le sol bouleversé avec malice et sans aucune nécessité. Les spoliateurs savent fort bien que la terre à l'intérieur a été creusée au commencement du dix-huitième siècle par Fea, et qu'on dut combler les excavations à cause des mauvais effets produits par les eaux stagnantes. Cette intervention a marqué le règne de la déconsécration française, la chute

de la dynastie royale, et l'exil de ses souverains. Nous ignorons ce que l'avenir réserve, mais dans le cours des vicissitudes humaines, la profanation de cette vénérable ruine marquera peut-être dans l'histoire le règne de courte durée de l'usurpation piémontaise.

Vers l'année 1775, un autre ermite remarquable prit possession de la petite chapelle du second étage ; c'était un français qui avait abandonné les biens de ce monde pour imiter Jésus dans sa pauvreté évangélique. Ce saint homme passa bien des nuits en prière dans le Colisée. Souvent aussi l'Esprit de Dieu inonda son âme de joies inconnues à ceux qui reposaient autour du monument ; pour lui il n'y avait ni silence ni obscurité dans la ruine solitaire. Les splendeurs des anges qui lui tenaient compagnie étaient plus brillantes que les rayons éblouissants d'un seleil du midi ; la musique des chœurs célestes si souvent entendue dans ses extases flottait en incomparable harmonie, à travers les arches du monument abandonné qui lui servait de demeure. Quand le pauvre ermite eut remis sa belle âme entre les mains de Dieu, il n'y eut qu'une voix dans la ville pour proclamer que c'était un saint qui venait de mourir. L'opinion publique le mit de suite au rang des bienheureux, et de nombreux miracles prouvèrent que ce jugement était ratifié dans le ciel. Quelques années après il fut déclaré bienheureux par la voix infaillible du Saint-Siége, et l'un des derniers noms, et non le moins remarquable que renferme le catalogue des héros de la Rome céleste est celui de Benoit-Joseph Labre, l'ermite du Colisée.

La première moitié du dix-neuvième siècle, si tempêtueuse et si pleine d'événements parmi les nations européennes, passa comme une vague silencieuse sur le Colisée, à l'exception de quelques réparations de peu d'importance, faites par les quatre derniers papes, et de la dévotion toujours croissante du peuple pour ce champ de bataille des chrétiens. Les immenses murs d'appui construits par Pie VII, sur le côté qui fait face à S.-Jean de Latran, sont un splendide spécimen de maçonnerie moderne. Sur la der-

nière arche du mur extérieur, il y a un phénomène de l'art assez remarquable, et digne de l'attention des étrangers. La clé de voûte de l'arche est tombée sur le mur d'appui d'œuvre moderne. Tout alentour les blocs de travertine sont rayés de fissures ; toute cette partie semble prête à tomber en mille morceaux au premier coup de vent, et cependant c'est la partie la plus sûre de la ruine.

L'immortel Pie IX, au milieu de tous ses troubles, n'a pas oublié le vénérable monument qui reçut pendant tan de siècles, des marques de la sollicitude paternelle du Saint-Siége. Sous l'habile surveillance de Canina, plusieurst arches qui menaçaient de s'écrouler ont été réparées et semblent capables de défier les ravages du temps pendant des siècles.

Dans les jours de trouble qui passaient sur Rome en 1848, le Colisée eut sa part de la profanation et de l'impiété qui chassèrent le pape de son trône. Un prêtre apostat usurpa la chaire des Frères Franciscains, et au lieu des sermons émouvants sur l'amour et les souffrances du divin Crucifié, il régala une populace fanatique d'un tissu de blasphèmes contre tout ce qu'il y a de sacré dans le temps et dans l'éternité. Conduits par Gavazzi, le renégat furieux, les Romains ingrats firent retentir le Colisée de ces cris si souvent répétés par leurs ancêtres païens : "A bas le pape !" "Mort à tous les tyrans !" Ces expressions et d'autres semblables dont on se servit dans cette circonstance ne furent qu'une autre forme des blasphèmes qui charmaient tant les démons dans les premiers siècles ; elles avaient le même objet en vue, la perdition des âmes et l'anéantissement du christianisme. Mais cette puissance représentée par Pie IX, qui triompha autrefois dans des milliers de combats contre les puissances de l'enfer, dans cette même arène du Colisée, cette puissance, disons-nous, se rit de la folie de ses ennemis ; oui, vraiment, elle rit d'eux, même lors de leur passage du temps à l'éternité.

CHAPITRE XXVI.

Conclusion.

C'est avec regret que nous nous voyons arrivé au dernier chapitre de notre modeste ouvrage. Nous éprouvons un sentiment analogue à celui que l'on ressent lorsqu'on est sur le point de se séparer d'un ancien ami. Les heures de loisir que nous avons passées à parcourir les archives de cette grande ruine dont nous n'avons fait qu'esquisser l'histoire dans ces pages, nous causeront, dans les années futures, les réminiscences les plus douces, et feront l'objet de nos plus profondes méditations. Dans quelques semaines des milliers de milles nous sépareront ; le tempêtueux océan roulera ses vagues immenses entre nous et ce grand monument, dans l'arène duquel nous nous sommes si souvent arrêté en contemplation, mais le souvenir nous ramènera souvent en esprit dans ces vieux murs. Pour quelques-uns il y a de la poésie, de l'éloquence et de la philosophie dans les ruines du passé ; quoiqu'on ne sache rien de plus sur elles qu'elles sont les murailles croulantes d'un château, d'une abbaye ou d'une église, elles ont néanmoins leur attraction ; l'imagination déroule autour d'elles tous les charmes de l'art, et les revêt d'une beauté romantique. L'esprit surexcité rappelle les légendes des vicissitudes humaines ; les batailles, les meurtres, les actions audacieuses et criminelles, se présentent partout autour de ces ruines ; c'est ainsi que l'imagination fantaisiste revêt d'une magnificence poétique le plus humble monument du passé. Mais le vieil amphithéâtre, dans son état de ruine, n'a pas besoin de l'aide de l'imagination pour prendre une importance sans égale. Son immensité et sa magnificence, même tel qu'il est après le choc et la destruction des siècles, forment une

peinture plus grandiose et plus parfaite que n'importe quel château bâti par l'imagination dans les nuages, autour d'un soleil de l'orient. Aucune imagination, aucune poésie ne peut inventer une histoire plus merveilleuse. Les plus grandes merveilles de l'histoire du passé, des scènes d'amour, de courage, de crime et de cruauté forment un roman d'une terrible réalité, lesquels donnent au Colisée un intérêt et une vénération qu'aucune autre ruine dans le monde ne peut commander.

Romain dans son origine, oriental dans ses proportions, grec dans son architecture, judaïque par les ouvriers qui le bâtirent, cosmopolite par ses spectacles d'hommes et de bêtes de tous les climats, chrétien par les flots de sang qui l'ont sanctifié pendant trois siècles, il fut le théâtre des plaisirs les plus sanglants et les plus cruels, et le temple des vertus les plus héroïques. Dans le cours des ans, il s'adapta aux exigences de chaque ère. Tour a tour forteresse, couvent, hôpital, arène pour les combats de taureaux, carrière fournissant les matériaux pour la construction des édifices les plus somptueux, manufacture, caverne de voleurs, à la fin il est devenu un sanctuaire où les pèlerins se rendent de toutes les parties de la terre. C'est ainsi qu'en peu de mots on peut résumer son intéressante et merveilleuse histoire. Après des siècles d'infamie et de cruauté, c'est maintenant un temple vénéré où est prêchée la loi du renoncement de soi-même et de l'expiation. La régénération de Rome est magnifiquement figurée dans la destinée du plus grand des monuments du paganisme. Le Panthéon, autrefois le centre de toutes les aberrations de l'idolâtrie, est maintenant le temple de toutes les vertus chrétiennes. Le temple de Jupiter sur le Capitole, le point culminant de Rome dominatrice du monde, est maintenant remplacé par l'église de l'Ara Cœli, l'église de la crèche, l'abaissement de l'Homme-Dieu, contempteur de toutes les grandeurs du monde. Le palais des Césars, *emporium* des richesses du monde, est réduit à quelques murailles noircies par le temps, lesquelles protégent un couvent de pauvreté volon-

taire, érigé au milieu des décombres de la maison d'or, et le Colisée, théâtre des furies et des passions, est devenu un monument protégé par les ailes de la reiigion, dédié à la croix, à l'abnégation et à l'humiliation enseignée par la voie douloureuse du Calvaire.

Il nous reste maintenaut à contempler le Colisée par un beau clair de lune. L'effet est réellement enchanteur. Les Français ont bien raison d'appeler la lune, le soleil des ruines. Ses doux rayons donnent aux vieilles murailles une existence fantastique, mais il n'y a aucun monument de l'antiquité où les effets de la réflexion de sa lumière soient plus beaux que dans cette ruine. Les Romains préfèrent le temps où la lune se lève entre Frascati et Monte Porzio pour voir toute la splendeur de sa lumière argentée se précipiter dans la partie la plus parfaite de l'immense édifice. Les arches brisées et les fragments isolés, sous la magique influence des clairs de lune, prennent l'apparence de châteaux, de temples, d'arches triomphales, s'élevant les uns sur les autres jusqu'aux cieux. Les hautes murailles paraissent réunies et semblent pencher vers leur centre de gravité, comme les tours penchées de Pise et de Bologne, suspendues dans les airs, et menaçant à chaque instant de tomber en faisant un terrible fracas. Ici une colonne brisée et tombée prend l'apparence d'un gladiateur mourant ou d'un chrétien martyrisé ; là une corniche à moitié ensevelie dans les décombres, nous fait penser à une lionne prête à s'élancer sur un tigre ou sur un ours ; là encore un monticule de terre éclairé par des rayons qui ont trouvé passage à travers les fissures des murailles, nous représente un éléphant gigantesque prêt à accomplir ses manœuvres extraordinaires au commandement de son cornac ; les plantes et les fleurs qui recouvrent chaque partie de la ruine, et se balancent gracieusement au gré de la brise, nous rappellent ces masses mouvantes qui autrefois remplissaient ses bancs désolés.

Mais, sans nous en apercevoir, nous nous sommes intro-

duit dans le domaine des poètes. Le Colisée contemplé à la clarté de la lune est un thème consacré aux muses. Froide et insipide est la prose de l'historien comparée aux vers sublimes de Byron et de Monckton Milnes : aussi déposons-nous maintenant la plume, en disant adieu à nos bienveillants lecteurs.

TABLE